

A V R I L R O S E

Be My
**LAST
DANCE**

IQZ

Avril Rose

Be My Last Dance

Quand les sentiments sont plus forts que les cicatrices du passé...

Léonor n'a pas le choix. Elle a promis à sa mère qu'elle suivrait une thérapie de groupe, même si elle ne comprend toujours pas comment parler à des inconnus pourrait l'aider à surmonter le drame qu'elle a vécu. Et, pour faire de cette obligation un vrai calvaire, elle doit en plus le supporter, lui : Harvey. Ce jeune homme au regard envoûtant qui ne peut pas s'empêcher de la déstabiliser chaque fois qu'ils se voient. Pourtant, lorsqu'ils sont mis en binôme le temps d'un exercice pratique, Léonor découvre qu'il est peut-être plus sensible qu'il ne le laisse paraître, et que lui non plus n'a aucune envie d'être là. Alors qu'ils n'auraient jamais dû se rencontrer, ces réunions pourraient bien les rapprocher...

Champenoise, **Avril Rose** mène de front plusieurs carrières : rédactrice, formatrice et autrice. Elle s'est lancée dans l'écriture en 2015 et a publié depuis plusieurs romans. Elle aime créer des histoires pleines d'émotions, avec des personnages touchants et authentiques.

IQZ

AVRIL ROSE

Be My Last Dance

Roman



*À ma mère, la plus fidèle des lectrices (et la plus impatiente, aussi).
À ma grand-mère. Vingt ans que tu me manques.*

*La nuit n'est jamais complète
Il y a toujours puisque je le dis
Puisque je l'affirme
Au bout du chagrin une fenêtre ouverte*

« Et un sourire », Paul Éluard

CHAPITRE 1

Mercredi 26 février

Jamais je n'aurais pensé me retrouver dans ce genre d'endroit. Je suis pourtant à deux doigts de franchir le seuil du vieux gymnase. Mais une promesse est une promesse, et je n'ai pas d'autre choix que d'en passer par là pour rassurer mes proches.

La gorge nouée, sans entrain, j'appuie sur la barre et pousse la lourde porte métallique du bâtiment. Les lieux sont désormais occupés par des associations de toutes sortes, qui proposent, pour la plupart d'entre elles, des activités sportives ou intellectuelles. Moi, ce qui m'attend n'a rien de divertissant. À tel point que là, maintenant, je ne pense qu'à une seule chose : prendre mes jambes à mon cou.

Si je n'étais pas à Paris pour mes études, si je vivais toujours dans le cocon familial, je ne serais pas sur le point d'intégrer un groupe de soutien dont j'ignorais jusqu'à peu l'existence. Sauf que j'ai quitté les miens pour l'école d'archi et que mon éloignement, compte tenu des circonstances, les inquiète au plus haut point.

Ce groupe a été chaudement recommandé à ma mère par un confrère parisien de notre médecin de famille. Je le retiens, celui-là ! Je ne comprends toujours pas en quoi me savoir ici devrait les rassurer. Je vais bien, bon sang ! Malgré les événements de l'année dernière, je vais bien !

Que les choses soient claires, je n'ai ni l'envie ni l'intention de parler de mon histoire à des inconnus. Faire acte de présence, écouter, passer mon tour et quitter ce groupe : voilà quels sont mes projets.

Un panneau planté au milieu du hall m'indique que la salle des réjouissances est située au bout du couloir. Je m'y dirige timidement, puis m'arrête sur le seuil pour scanner la pièce et les gens qui se trouvent déjà là.

Ils me tournent tous le dos, discutant les uns avec les autres, grignotant des en-cas et sirotant un verre de jus de fruits ou de Coca. Leurs voix résonnent dans un écho métallique désagréable. Des chaises sont disposées en une ronde presque parfaite. « Presque », parce qu'il en manque une. Ce sont les mêmes chaises en plastique marron qu'on trouve encore dans la salle des fêtes de mon village natal. Inconfortables au possible. Je suis censée « parler dans un esprit de convivialité et de réconfort ». Aucune convivialité ni aucun réconfort ne semblent compatibles avec cet endroit froid et impersonnel.

Alors que je détaille les marquages au sol orange, qui me font faire un bond dans le passé, au temps de mes cours de sport au collège, mon instinct m'intime l'ordre de relever la tête. Cinq paires d'yeux sont en train de me scruter, et cinq sourires se dessinent progressivement sur les visages de leurs propriétaires. Mon inspection des lieux aurait-elle duré plus de quelques secondes ?

— Léonor ? C'est bien cela ?

L'homme qui s'adresse à moi ne me laisse pas le temps de répondre et vient à ma rencontre.

— Je suis François. C'est avec moi que tu t'es entretenue la semaine dernière au téléphone. Tu veux boire ou manger quelque chose avant de démarrer ? propose-t-il, m'invitant à le suivre jusqu'à la table des festivités.

Non, je veux juste en finir au plus vite, François.

Plutôt que de lui balancer le fond de ma pensée, j'accepte poliment. Mieux vaut m'en faire un allié dans cette histoire.

— Un verre de jus de pomme, s’il vous plaît.

— Ah non, pas de ça, ici ! Le tutoiement est de rigueur. Tiens.

Je saisis le breuvage qu’il me tend et y plonge le nez afin d’éviter les regards inquisiteurs des autres participants.

François frappe dans ses mains, le signal pour rameuter ses troupes.

— Allez, tout le monde, venez prendre place !

Il s’installe sur une chaise, croise les jambes et se met à frotter son menton. Je m’assois le plus loin possible de lui dans l’espoir, que je devine vain, qu’il oublie ma présence. Je triture nerveusement le gobelet en plastique que j’ai entre les mains. Les sièges se remplissent rapidement, le silence reprend ses droits.

— Harvey ne devrait plus tarder. En attendant, je vous propose de vous présenter brièvement à Léonor, que nous avons le plaisir d’accueillir parmi nous.

— Bonjour, Léonor, me lancent-ils en chœur.

Putain, on se croirait à une réunion des Alcooliques anonymes... Mais qu’est-ce que je fous là, moi ? Super, maman ! Merci. Vraiment.

Je lève la main pour les saluer.

Le tour de table, ou plutôt devrais-je dire « de ronde », débute avec Jean-Pierre, la soixantaine, qui espère que le groupe m’apportera autant qu’à lui. Il passe le relais à Bénédicte, une femme élégante, la cinquantaine. Apparemment, je ressemble beaucoup à sa fille. C’est alors à Sophie, dans les trente ans, de confier sans détour avoir intégré le groupe après un burn-out. Pour terminer, Simon, le plus jeune de l’assemblée, me souhaite la bienvenue dans ce cercle restreint où chacun peut exprimer ce qu’il ressent, sans crainte d’être jugé, un cercle qui deviendra, il en est sûr, ma seconde famille.

Permetts-moi d’en douter, Simon.

— Et donc, je suis François. Je suis l’animateur de ce groupe de parole, dit-il en souriant. Ah, bonjour, Harvey !

Étant placée dos à la porte, je suis contrainte de tourner la tête pour examiner le retardataire. Dire que je suis surprise est un doux euphémisme.

Le fameux Harvey fait son entrée et vient combler l'espace laissé libre entre François et Jean-Pierre. L'histoire de la chaise manquante trouve immédiatement une explication. Mes yeux se figent sur son fauteuil roulant. Quand je relève la tête, ses traits furieux m'indiquent qu'il est plus que temps de cesser de le scruter comme une bête de foire. Je décide de me focaliser plutôt sur mes bottines. Je n'ai pas envie de l'affronter une seconde de plus.

— Harvey, nous venons de faire un tour de présentations à Léonor. Tu veux bien lui dire quelques mots à ton sujet ?

— Bien sûr, François.

Je sens le poids de son regard sur moi. Je rassemble mon courage pour oser planter mes iris noisette dans les siens.

— Je m'appelle Harvey. Comme tu l'as si discrètement remarqué, je suis en fauteuil roulant.

Il laisse passer un bref silence pendant lequel je ne manque pas de le détailler. Visage fermé, yeux noirs et cernes bleus qui tranchent avec son teint blafard, barbe de plusieurs jours et cheveux hirsutes. Son apparence est également négligée au niveau vestimentaire. Il n'a visiblement fait aucun effort pour choisir sa tenue, composée d'un vieux sweat gris et d'un jean élimé.

— C'est tout ce que tu as besoin de savoir à mon sujet, conclut-il.

Sa courte intervention ne me laisse pas le loisir de l'étudier plus longtemps. L'ambiance vient de perdre dix degrés, et le silence est si pesant qu'on entendrait une mouche voler.

François se racle la gorge, et je surprends son sourire en coin. Il doit sans doute être habitué à l'attitude de ce rustre.

— Merci, Harvey, pour cette présentation... disons... efficace, plaisante-t-il. Léonor, veux-tu dire quelques mots ?

Je me dandine sur ma chaise. Que répondre à cette attaque gratuite ? Franchement, il ne pouvait pas faire mieux pour me mettre mal à l'aise. L'agacement me gagne rapidement tandis que je note dans un coin de ma tête qu'il faudra que je remercie Harvey pour son accueil chaleureux.

Quel con !

Je crois que c'est précisément à ce moment que mon système d'autodéfense, assez particulier, j'en conviens, se met en route.

— Je... Je m'appelle Léonor. J'avais effectivement remarqué ton fauteuil. En revanche, je n'avais pas prêté attention à la personne si avenante qui était aux commandes. Je ne m'encombre jamais de ce genre de détails.

Je le gratifie d'un bon gros sourire hypocrite avant de conclure :

— C'est tout ce que tu as besoin de savoir à mon sujet.

Simon éclate de rire pendant que Bénédicte se mord l'intérieur de la joue. Harvey, lui, prend note de ma répartie en hochant la tête avec un air revanchard qui m'inquiète un peu. Je risque de payer cet affront tôt ou tard.

François reprend vite les rênes avant que cela ne dégénère et nous propose de commencer officiellement la séance. Je me lance alors dans l'étude très poussée du contenu de mon verre, évitant ainsi de croiser son regard. Bref, j'adopte l'attitude d'une élève qui est venue en cours sans faire ses devoirs.

À mon grand soulagement, Jean-Pierre ouvre le bal pour faire le récit de sa semaine.

J'ai l'impression d'être dans un rêve tant tout ceci me paraît irréel. Moi, entourée de parfaits inconnus, censée les écouter parler d'eux, de leurs blessures, de leurs démons. J'avoue qu'une partie de moi admire l'homme qui vient d'oser prendre la parole, sans se soucier du qu'en-dira-t-on. Mais l'autre partie trouve ça pathétique.

Mon esprit vagabonde déjà loin de Jean-Pierre pour observer l'attitude de mes comparses. Tous sont attentifs aux propos de leur congénère, des

pros de l'écoute active. Tous... sauf Harvey. Il semble être parti à des années-lumière d'ici. Le dos bien droit, les avant-bras posés sur les accoudoirs de son fauteuil, les mains relâchées dans le vide, il a le visage complètement inexpressif. C'est à cet instant que ma machine à questions se met en action. Je crois que c'est inéluctable lorsqu'on rencontre une personne en fauteuil roulant. On se demande forcément ce qui a bien pu lui arriver. Je ne déroge pas à la règle. Pourquoi est-il en fauteuil ? Est-ce qu'il l'a toujours été ? Ou a-t-il eu un accident ? De voiture ou de moto ? Est-ce qu'il est paralysé à vie ? Pourquoi semble-t-il si en colère ? Contre qui ? Contre la vie ? Contre quelqu'un en particulier ?

Ses traits se durcissent subitement.

Eh merde, prise en flagrant délit ! Encore !

Je me concentre à nouveau sur Jean-Pierre, qui est en train de décrire ce qui lui manque le plus. Il ne me faut pas beaucoup de temps pour me raccrocher à ses trémolos ni pour comprendre les raisons de sa présence dans ce gymnase. Une peine immense me submerge. D'autant que ses mots traduisent précisément ce que je ressens : la sensation de manque, le vide absolu et effrayant, la boule qui est là, en permanence, coincée tantôt dans la gorge tantôt dans le ventre, les larmes qui brûlent de rester à l'intérieur, le vœu de retourner en arrière pour dire ce que l'on n'a pas pris le temps d'exprimer. Mon quotidien. Lui a besoin de partager tout cela avec d'autres. Pour combler l'absence. Sans doute pour entendre que ça passera, qu'il lui faut juste du temps. Bref, pour être rassuré. Moi, je n'ai pas besoin de ça. Au contraire, je ne veux pas entendre cette souffrance. Ni entendre qu'un jour on vivra avec.

Ma mâchoire se contracte pour arrêter les larmes qui menacent d'inonder mon visage. Je déglutis péniblement.

— Tu verras, avec le temps, ta douleur s'estompera.

Les propos de Sophie provoquent en moi une colère incontrôlable.

Foutaises, foutaises et foutaises !

J'en veux à ma mère de m'avoir demandé de venir ici. En quoi ressasser tout cela pourrait-il bien m'aider ? Je veux juste continuer de nier la douleur, la laisser pourrir dans un coin de mon cerveau, l'y enfermer à double tour et jeter la putain de clé. Je vais très bien. Pourquoi ma mère est-elle persuadée que m'infliger ça est une bonne idée ?

— Léonor, tu veux intervenir ?

— Non, ça va.

Ma réplique est instantanée. Mon ton est sec et cassant. Le pauvre François fait les frais de ma révolte. Hors de question que je parle de cela. J'ai promis d'assister aux séances, pas de m'allonger sur le sofa.

Simon prend finalement la parole.

Sauf que l'épisode du « ça passera » a eu raison de ma motivation. Je me replie sur moi-même et attends que les minutes s'égrènent, sans prêter attention aux confidences des uns et des autres. Cela peut paraître égoïste, mais je n'ai vraiment pas envie d'entendre leur peine. J'ai bien assez à faire avec la mienne. Je suis convaincue qu'en parler est inutile, qu'un deuil est une histoire personnelle. Autrement dit, chacun sa croix.

Tous se confient à tour de rôle. Tous, sauf Harvey. François ne le lui propose même pas. Bizarre... Peut-être qu'il n'intervient qu'une séance sur deux ?

Un « merci à tous et à la semaine prochaine » me sort de mes songes. Je suis le mouvement et empile ma chaise contre le mur comme tout le monde. Harvey s'éloigne déjà vers la sortie, les pneus de son fauteuil crissant sur le sol lisse, tandis que les autres se regroupent pour bavarder. Il ne fait aucun doute qu'ils ont créé un lien entre eux. Leur gentillesse crève les yeux, pourtant je ne me sens pas à ma place.

— Moi non plus, je ne disais pas un mot quand je suis arrivée ici, tu sais, m'avoue Sophie.

Je ne sais absolument pas quoi dire. Lui rétorquer que je ne suis pas « elle » me semble impoli. Après tout, elle essaye juste de me rassurer et

d'engager la conversation.

— Ça viendra. Je t'assure, ajoute-t-elle face à mon air probablement sceptique.

Ce qu'elle ignore c'est que, contrairement à elle, je ne suis pas venue de mon plein gré. Et, contrairement à elle, je n'ai pas *besoin* de parler de ce que j'ai traversé.

Jean-Pierre, Bénédicte, Simon, François. Tous viennent échanger deux ou trois banalités avec moi. Ils sont incroyablement avenants, ça, je ne peux le nier. Je donne le change et les remercie pour leur accueil en les gratifiant d'un large sourire.

— Je prends le RER avec Bénédicte. Tu le prends aussi ? m'interroge Simon.

— Non, je prends le métro.

— OK, alors à la semaine prochaine !

Ah oui, merde, c'est vrai que je recommence tout ce cirque dans une semaine. Comment vais-je survivre à ce truc ? Au bout de combien de temps maman se sentira-t-elle rassurée ? Quand pourrai-je lui dire que ça y est, c'est bon, ce groupe m'a fait un bien fou, et je n'ai plus besoin d'y aller ? Un mois ? Deux mois ? Six mois ? *Pitié, pas six mois...*

Je leur emboîte le pas et les accompagne dans le large couloir à la peinture écaillée avant de les abandonner pour passer aux toilettes, qui se révèlent aussi accueillantes que tout le reste. Jamais je n'ai fait pipi aussi vite. Puis je rejoins l'allée centrale, complètement déserte. Alors que je poursuis mon chemin vers la liberté, des voix résonnent plus loin dans le corridor. Impossible de comprendre ce qu'elles disent, mais il y a de la tension dans l'air, cela ne fait aucun doute. J'avance sans chercher à me dissimuler, mon objectif prioritaire étant de sortir enfin d'ici. Mais la vue du fauteuil roulant me fait stopper net. Je me rapproche plus discrètement, poussée par la curiosité. Je sais que c'est mal d'écouter aux portes, mais la tentation est trop grande.

— Tu nous prends pour des idiots ? Tu ne respectes pas le deal, Harvey. Tu as besoin d'aide !

— Je n'ai pas besoin d'aide ! Tu as voulu que je m'inscrive à ces conneries, je l'ai fait, alors arrête de m'emmerder !

— Harvey ! Ne parle pas comme ça à ta mère !

— J'arrêterai de « t'emmerder », comme tu le dis si bien, lorsque tu arrêteras de nier la situation !

— Je ne suis pas dans le déni, bordel ! Vous me cassez les c...

Harvey s'interrompt quand il s'aperçoit de ma présence, alerté par les sourcils froncés de l'homme à ses côtés – son père sans doute –, qui m'a repérée le premier. Harvey me dévisage furieusement. Son regard est si noir et les muscles de son visage si contractés que j'en ai la chair de poule. Je reste muette comme une carpe, affreusement gênée d'avoir assisté à cette scène familiale.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ? Dégage, y'a rien à voir !

Il me balance ça en pleine figure, avec une agressivité extrême. Je m'exécute sans broncher, priant pour que mes jambes flageolantes ne me laissent pas en plan avant que j'aie franchi la porte. Ses parents, outrés par l'attitude de leur fiston, s'écartent sur mon passage.

Proche de mon objectif, je cesse pourtant ma course et fais volte-face pour lui livrer sans ciller le fond de ma pensée.

— Je t'interdis de me parler sur ce ton. Ne te donne pas en spectacle si tu ne veux pas qu'on te regarde !

Sur ce, je tire fermement la porte pour faire une sortie triomphale. Il ne manque plus que la musique de Queen pour m'accompagner :

« Don't stop me now

(Ne m'arrête pas maintenant)

I'm having such a good time

(Je passe un si bon moment)

I'm having a ball

(Je m'éclate)

*Don't stop me now*¹

(Ne m'arrête pas maintenant) ».

Bon, en réalité, lorsque je sors de là, je m'appuie contre le mur décrépi pour reprendre mon souffle et m'allumer une cigarette. Et il me faut de longues secondes pour y parvenir compte tenu des tremblements intempestifs de mes mains.

Non, mais quel connard, ce mec !

Après deux bouffées de nicotine, je m'éloigne au pas de course. Je n'ai aucune envie de me retrouver nez à nez avec ce mufle.

Lorsque je pousse les portes du Red Spot, je suis remontée comme une pendule. Mon cœur bat à vive allure, et mes jambes ont la consistance du chewing-gum. Je déteste les conflits. Or, ce type les cherche, c'est évident. Ça promet pour les prochaines séances. Je n'ai déjà pas envie de retourner là-bas, alors sa présence ne va pas arranger les choses.

— Salut, les gars !

Je m'installe sur un tabouret de bar en attendant que les deux boss aient une minute de répit.

Alex, vingt-neuf ans, blond aux yeux bleus, est la belle gueule par excellence. Il est le premier à venir déposer une bise amicale sur ma joue frigorifiée.

Ed, grand brun à la barbe naissante, a le même âge qu'Alex. Toujours vêtu d'un gilet de costume et d'une chemise ajustée aux manches légèrement retroussées, il est la classe incarnée. Après m'avoir fait un signe de la main, il actionne la poignée de la tireuse à bière.

— Qu'est-ce que je te sers, Léo ? s'enquiert-il sans relever la tête, concentré sur sa tâche.

— Un mojito, s'il te plaît.

— Je te prépare ça tout de suite.

Alex s'assoit à mes côtés et me scrute avec inquiétude.

— Alors, c'était comment cette première réunion ?

Je soupire malgré moi et me lamente sur mon sort.

— C'était horrible, si tu savais...

Il pose une main réconfortante sur mon épaule.

— J'imagine combien ça a dû être difficile.

Il prend un air de cocker, son air habituel lorsqu'on aborde *le* sujet délicat.

— Mais c'est bien que tu aies réussi à en parler. Ed était persuadé que tu resterais muette, mais je savais que...

Je l'interromps, prenant soudain conscience qu'il fait complètement fausse route.

— Quoi ? En parler ?! Ah non, non, je n'ai parlé de rien du tout, moi ! J'ai promis d'y aller, pas de me confier à de parfaits étrangers !

— Mais... Qu'est-ce qui était horrible, alors ? s'étonne-t-il.

— Tout. Ces inconnus qui s'étendent sur leurs malheurs. Cet endroit impersonnel et inhospitalier. Je ne comprends pas ma mère. Elle aurait pu me payer un psy, mais non. Elle est persuadée qu'entendre des gens mettre des mots sur ce que je traverse me sera d'une plus grande aide. Mais elle a tort. Je vais très bien. C'est plutôt cette séance qui m'a chamboulée. L'histoire de cet homme qui a perdu son épouse m'a tellement bouleversée que j'ai arrêté d'écouter.

— Tu as fait quoi ?! intervient Ed, rejoignant la conversation. Tu sais que le principe de ce groupe est justement d'écouter les autres et de discuter de ce que tu ressens ?

— Je ne vois pas en quoi ça va me remonter le moral.

— Peut-être que l'idée n'est pas de te remonter le moral, mais de t'aider à accepter ta peine plutôt que de la refouler, justement, lance Angie, sortie de nulle part.

Grande blonde aux cheveux longs qu'elle prend généralement soin d'attacher, Angie est une beauté naturelle mixée à un caractère bien trempé. Avec elle, le service est efficace et les altercations tuées dans l'œuf. Son recrutement il y a deux ans était une idée d'Alex. Ça et celle d'ouvrir ce bar avec Ed.

Elle est la seule à ne pas prendre de gants et à dire tout haut ce que tout le monde pense tout bas. Si son franc-parler est une qualité que j'apprécie énormément chez elle, cela a tendance à m'irriter quand ça concerne ce sujet en particulier.

— Ne me regarde pas comme ça ! Je suis d'accord avec ta mère sur ce coup-là, insiste-t-elle.

— Je crois qu'on t'appelle pour une commande, grogné-je avant de boire une gorgée de mon cocktail.

— Je suis ton amie, Léo, tu le sais. Et on est tous inquiets pour toi. Alors ce groupe, ce n'est peut-être pas une mauvaise idée, étant donné que tu refuses de parler de ça même avec nous.

— Permits-moi d'être sceptique. Je vous l'ai dit mille fois : je n'ai pas besoin d'en parler. Je vais bien. Je vais très bien. J'ignore vraiment pourquoi ma mère s'est mis en tête le contraire !

Ils se regardent tous trois d'un air désespéré. S'ils se croient discrets, c'est raté. Je sais qu'ils me pensent vulnérable et fragile. Il faut dire que mes cuites à répétition peuvent laisser supposer que je vais mal. Mais ils ont tort. Je suis une étudiante on ne peut plus normale qui fait la fête et boit parfois un peu plus que de raison. Rien d'étonnant, à mon âge !

— Vous êtes combien dans ce groupe ? me questionne Alex.

— On est six. Plus l'animateur.

— Ils sont tous là pour les mêmes raisons que toi ?

— A priori, non. L'un d'eux est là pour un deuil, une autre participante a fait un burn-out. Je n'en sais pas plus sur les autres pour l'instant.

— Tâche de les écouter la prochaine fois..., marmonne Ed.

— Ils sont sympas ?

— À part ce *chiabrena*, ils m'ont tous accueillie les bras ouverts.

— *Chiabrena* ?

— Laisse tomber, c'est une vieille expression médiévale. La seule que je connaisse, mais qui permet de dire certaines choses en ayant l'air poli et cultivé.

Ed éclate de rire.

— Et ça veut dire quoi ? s'enquiert Alex, intéressé.

— Chiure de merde, dis-je posément.

— Ah oui ! Carrément !

Je bois une nouvelle gorgée avant de reprendre :

— Un *chiabrena* en fauteuil roulant.

Alex lève un sourcil.

— « En fauteuil roulant » ?

— Quoi ? Fauteuil roulant ou pas, ce mec est un connard. Il a commencé à me chercher dès qu'il est entré dans la salle. Merci pour l'accueil, franchement...

Je m'échauffe en leur racontant en détail ma rencontre avec Harvey.

— T'es pas croyable, lâche Angie. Ce mec en veut certainement à la terre entière d'être en fauteuil. Tu étais juste au mauvais endroit au mauvais moment.

— Tu n'étais pas là ! Il m'a agressée ! Littéralement ! À deux reprises en plus !

— Léo..., ajoute-t-elle pour tenter de me raisonner.

Le hic, c'est que je sais qu'elle a probablement raison. Elle a toujours raison de toute façon. La tornade Angie déblaye tout sur son passage pour laisser la culpabilité s'insinuer en moi.

Eh merde, j'y suis peut-être allée un peu fort avec lui...

Subitement rongée par le remords, je désigne mon verre vide à Ed pour qu'il me resserve. Au lieu de cela, il le prend et le range dans le lave-

vaisselle.

— Ça suffit pour ce soir, annonce-t-il d'un ton sans appel. Je suis sûr que tu n'as rien mangé.

— Tu es gérant d'un bar, et je suis cliente. Ton objectif, je te le rappelle, est de faire consommer les clients.

— Tu n'es pas une cliente ordinaire. Alors, je le répète, ça suffit pour ce soir.

Je me tourne vers Alex pour le supplier. J'ai besoin de ce verre pour me détendre et ne plus penser à cette première réunion.

— Ne me regarde pas comme ça ! Ed a raison !

— Espèce de traître. Vous faites la paire, tous les deux !

— Ce n'est pas pour rien qu'on est associés !

Consciente que je n'obtiendrai plus rien de leur part, je décide de rentrer chez moi où quelques bières m'attendent dans le frigo. Après tout, on n'est jamais mieux servi que par soi-même. C'est en feignant d'accepter la défaite que je me lève, les embrasse tour à tour et salue Angie d'un geste de la main avant de quitter les lieux.

Depuis que je suis à Paris, ces trois-là sont comme une seconde famille. Ma place au sein de cette fratrie amicale est celle de la cadette. Sauf qu'aujourd'hui ça ne m'arrange pas du tout. Au lieu de vouloir absolument me protéger, ils feraient mieux de me servir. C'est tout ce dont j'ai besoin dans l'immédiat.

1. Extrait de la chanson *Don't Stop Me Now*, écrite par Freddie Mercury.

CHAPITRE 2

Mercredi 4 mars

Il doit exister un bon millier d'expressions pour traduire ce que je ressens à l'idée de retourner dans ce gymnase. « J'ai envie d'y aller comme de me pendre » me paraît la plus adaptée. Je freine des quatre fers en songeant que je vais revoir leurs visages marqués par la tristesse, entendre leurs mots emplis de désespoir, être sollicitée par François pour partager mon vécu et devoir encore décliner son invitation. Je ne veux pas être de nouveau confrontée à Harvey, grâce à qui j'oscille entre ressentiment et culpabilité depuis une semaine.

Je respire un bon coup, et ma gueule de bois et moi entrons dans la salle. J'ai fait fort hier soir. Si j'étais honnête, je dirais que j'ai bu pour oublier ce qui m'amène précisément ici. Hier était un jour sans. Un de plus. Cette fois, c'est la date du 3 mars qui m'a convaincue de prendre un verre, puis un autre, et encore un autre. Treize mois que je les ai perdus. Trois cent quatre-vingt-quinze jours que j'essaye de vivre avec l'idée que je n'entendrai plus leur voix, leur rire, que je ne verrai plus leur sourire et tout ce qui faisait d'eux des êtres à part entière. Cinquante-six semaines à faire semblant, à me voiler la face, à vivre ma vie d'étudiante comme si de rien n'était, à me concentrer sur mes cours afin d'acquérir une culture

architecturale solide et d'en savoir le plus possible en matière de processus de conception.

Au moins ici, à Paris, personne ne sait ce que je traverse. Personne sauf Alex, Ed et Angie bien sûr. L'inconvénient de l'alcool, c'est qu'il fait de moi une bavarde. Une bavarde pathétique qui, un soir de cuite, s'est écroulée sur leur bar, son verre à la main, et s'est mise à parler en pleurnichant comme une ivrogne. J'étais loin de me douter que c'était de cette façon que j'allais me faire trois amis. Un beau tir groupé.

Mon cœur palpite à cent à l'heure, et je suis accompagnée par Mme Nausée-persistante, signe que mon corps n'a pas encore assimilé tout l'alcool que j'ai ingéré. Malgré ça, j'ai pris soin d'enfiler le costume de la jeune femme qui va bien. Ainsi, je donne l'impression que ma présence ici n'est absolument pas justifiée.

Je salue l'ensemble des participants avant de m'installer au même endroit que la dernière fois. C'est marrant comme l'être humain a tendance à vite prendre des habitudes et à être prévisible. Lorsque mes comparses me rejoignent, je souris en les regardant se mettre à la même place eux aussi. En temps normal, j'aurais apprécié de déstabiliser tout le monde en m'asseyant ailleurs, mais un ennemi dans cette salle me paraît amplement suffisant.

En parlant d'ennemi...

Un grincement m'informe qu'Harvey arrive. Je me hasarde à jeter un coup d'œil dans sa direction. Il semble préoccupé et complètement hermétique à notre présence, comme s'il était entré dans une bulle de protection. Ce qui me laisse le temps de détailler sa tenue du jour. Chemise de bûcheron à carreaux rouges et noirs ouverte sur un T-shirt gris. Mon regard reste scotché sur les muscles qui tendent le tissu. Je n'avais pas remarqué la dernière fois à quel point il était athlétique. Ses manches retroussées dévoilent des avant-bras aux veines saillantes. Tout cela forme

un curieux contraste avec le bas de son corps. Ses jambes semblent perdues dans un jean trop large pour lui.

Sa tenue, associée à sa barbe toujours aussi négligée, à ses cheveux en bataille et à ses yeux noirs comme les ténèbres, lui donne des allures de hipster. S'il ne paraissait pas aussi effrayant de froideur, il serait sans aucun doute très désirable.

Je hoche la tête, embarrassée d'avoir des pensées pareilles.

— Alors, qui souhaite commencer ? Léonor, peut-être ?

Je m'arme d'un large sourire et décline poliment l'invitation de François qui a la délicatesse de ne pas insister.

— Sage décision. Mieux vaut qu'elle passe cette séance à cuver.

Je manque de m'étouffer en entendant Harvey. J'ai rêvé ou c'est bien de moi qu'il parle de la sorte ? En voyant la tête des autres, je comprends que cette intervention n'est pas le fruit de mon imagination.

— Pardon ?!

Ce connard fixe un point devant lui, comme si je n'existais pas. Je suis profondément indignée.

— Hé ! ho ! c'est à toi que je m'adresse !

— Harvey ! lance François d'un ton réprobateur. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Cette nana nous manque de respect en se présentant ici alcoolisée !

Il finit par oser affronter mon regard de tueuse.

— J'ai peut-être légèrement fait la fête hier soir, mais je ne suis plus alcoolisée.

Mais pourquoi tu te justifies, toi ?!

Et lui, là, de quel droit me juge-t-il ? C'en est trop, il ne va pas s'en sortir comme ça, ce *chiabrena* !

— Dis donc, le donneur de leçons, ça ne te ferait pas de mal, à toi, de boire un coup. Ça te rendrait peut-être moins con !

Les réactions ne se font pas attendre. Bénédicte secoue la tête d'un air désapprobateur face à mon langage – je crois que je lui fais moins penser à sa fille maintenant. Simon éclate de rire avec de gros « ho, ho, ho », Sophie se cale au fond de sa chaise, tandis que Jean-Pierre se tourne vers François, qui reste bouche bée de longues secondes. De mon côté, j'hésite à foutre le camp d'ici. Pourquoi resterais-je une minute de plus à supporter cet enfoiré ? Comment a-t-il su, d'ailleurs ? J'ai bien envie de souffler dans ma main pour vérifier mon haleine, mais les regards braqués sur moi m'en dissuadent instantanément. Je suis sûre que ce sont mes yeux vitreux qui m'ont trahie.

— Occupe-toi donc de ton cul, ajouté-je. Tiens, d'ailleurs, pourquoi tu ne prendrais pas la parole ? J'ai tellement hâte d'entendre ton histoire.

À la façon dont ses mains agrippent les accoudoirs de son fauteuil, je comprends que j'ai touché une corde sensible.

— Bah quoi ? Vas-y ! Tu as passé ton tour la dernière fois. Je suis tellement ivre que j'aurai tout oublié demain de toute façon. Tu ne risques donc rien, insisté-je.

Je me redresse, fière de ma répartie. Il me fixe de ses iris noirs. Sa main se retourne, et il lève un majeur dans ma direction.

— Bon, ça suffit, maintenant ! intervient François. Je comprends que vous soyez en colère, chacun pour des raisons qui vous sont propres. Vous avez le droit de l'exprimer, mais en aucun cas en vous manquant de respect. Est-ce qu'on peut démarrer maintenant ?

— Oui, pardon, murmuré-je platement.

— Désolé, grommelle le rustre qui me fait face.

L'ambiance est glaciale.

Mon audace se fait la malle pour laisser le remords m'envahir. Je me sens honteuse de ne pas avoir su garder mon sang-froid. Ces personnes sont là parce que, contrairement à moi, elles en ressentent le besoin. Alors, bien

que je ne croie pas à l'utilité de ce groupe, je dois respecter l'importance qu'elles accordent à cette séance hebdomadaire.

Harvey me fixe d'un air mauvais. Il me déteste depuis la première fois qu'il a posé les yeux sur moi. Pourquoi ? Je veux dire, pourquoi *moi* ? Il n'a pas cette attitude agressive avec les autres. Un truc m'échappe, mais lequel ? Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus, et ça m'énerve.

— Bénédicte, souhaites-tu prendre la parole ? reprend François

— Oui, je veux bien.

— OK. Raconte-nous. Comment te sens-tu ?

J'ignore pourquoi Bénédicte est ici. Je ne l'ai écoutée que distraitement la semaine dernière. Quel genre de casseroles peut bien traîner cette élégante quinquagénaire toujours tirée à quatre épingles ?

— J'ai dîné avec un homme samedi soir.

Mouais... Et ?

— J'ai passé un agréable moment. C'est un homme charmant. Il s'est montré très attentionné mais...

Elle triture ses mains. Je me tourne un peu plus dans sa direction, interpellée par sa voix légèrement tremblante.

— Et si je me trompais à son sujet ? Vincent était parfait quand je l'ai rencontré. Jamais je n'aurais pensé qu'il allait me...

L'angoisse se peint sur son visage.

— De quoi as-tu peur ?

— De revivre ça. Encore.

Elle se met à sangloter.

— Et si je n'attirais que des hommes violents ?

Merde.

Jean-Pierre se penche vers elle et passe un bras autour de ses épaules. Elle pose une main sur la sienne pour lui montrer que son geste la touche. Tout le monde reste silencieux, la laissant reprendre son souffle. Comme

s'ils savaient qu'elle trouverait l'énergie pour aller jusqu'au bout de ce qu'elle a besoin d'exprimer ce soir.

— J'ai mis quinze ans à me sortir de cet enfer. Je ne veux pas revivre ça. Je sais bien que je dois lâcher prise, faire confiance à nouveau, prendre des risques. Mais c'est tellement difficile. J'ai peur. Si peur, ajoute-t-elle dans un murmure.

Personne ne dit rien. Mon cœur se serre quand je la vois si bouleversée. Voilà, c'est exactement pour cela que je ne voulais pas venir dans ce genre de réunions. Je n'arrive pas à rester insensible. J'ai tendance à absorber toute la charge émotionnelle que les autres répandent autour d'eux. Et ça me fait mal. Entendre ces histoires tragiques fait resurgir les émotions que j'ai enfouies au plus profond de moi. Et c'est insupportable. Je m'efforce de ne pas replonger dans mes souvenirs refoulés, m'accrochant à la voix de Bénédicte comme à une bouée de sauvetage. Mais, à cet instant, j'en veux à la terre entière. Et en particulier à ma mère de croire que toutes ces conneries vont me faire du bien.

— On ne peut pas te garantir que tu ne risques rien. Mais qu'as-tu envie de faire au fond de toi ?

— « Au fond de moi » ? J'ai tellement souffert que je me dis que j'ai le droit à un peu de bonheur, moi aussi. Je crois que j'ai envie de lui laisser une chance. De *me* laisser une chance.

— Est-ce qu'il sait ce que tu as traversé ? intervient Simon.

— Non, pas encore. Ce n'est pas facile de caser ce genre de choses lors d'un premier rendez-vous... Mais il faudra que je le fasse, pour qu'il comprenne que j'ai besoin de temps.

Après Bénédicte, Jean-Pierre prend le relais pour nous annoncer qu'il a fait un grand pas en donnant à une œuvre de charité les vêtements de sa défunte épouse. Je sens le chagrin me submerger à nouveau. C'est une décision extrêmement difficile qui me paraît inconcevable aujourd'hui. J'ignore si ma mère a franchi cette étape, mais j'espère que non. Parce que

les affaires personnelles, c'est tout ce qu'il nous reste de réel, de palpable pour nous raccrocher à eux, peut-être même pour nous rappeler leur odeur. La mort est si cruelle. Malgré tous nos efforts, le temps efface peu à peu les souvenirs. Ils rejaillissent parfois pour nous jeter à la figure qu'on les avait presque oubliés. Ce qui m'effraye par-dessus tout, c'est de ne plus me rappeler les expressions de leur visage ou leur voix.

Cette fois, c'est celle de Sophie qui me ramène dans le gymnase. Elle monte progressivement dans les aigus, trahissant sa colère vis-à-vis de son ancien employeur et sa culpabilité d'avoir craqué. Je comprends que tous les sacrifices qu'elle a pu faire se résument aujourd'hui à une rupture conventionnelle de son contrat de travail.

La séance est levée après l'intervention de Simon dont je ne sais toujours pas grand-chose, hormis le fait qu'il souffre d'une sévère dépression et que moralement il fait le yo-yo entre ses périodes *avec* et ses périodes *sans*, naviguant entre les phases d'euphorie et celles d'extrême mélancolie. J'ignore s'il a déjà évoqué par le passé les raisons de son état. Je présume que oui. Je suis si triste pour ces femmes et ces hommes qui n'ont pas été épargnés par la vie. Triste et révoltée.

Tout en rangeant ma chaise, je réalise que cette réunion ne m'a cependant pas fait changer d'avis. Certes, j'ai parfois réussi à me concentrer sur certaines confidences, quand je luttais pour ne pas sombrer dans mon propre passé, dans ma propre douleur, mais je reste convaincue que ce n'est pas pour moi.

— Bonne soirée, Bridget¹.

Je lève les yeux au ciel. Harvey, le retour. Il ne peut pas me lâcher, celui-là ? À quoi joue-t-il ? À me dissuader de rester dans ce groupe ?

Tu peux toujours rêver, mon gars. J'y suis, j'y reste.

Parce que quitter ce groupe, ce serait donner à ma mère une raison de s'inquiéter pour moi. C'est donc hors de question. Je resterai le temps qu'il faudra pour la rassurer.

— « Bridget » ?!

— Tu me fais penser à elle, je t’imagine bien rejouer la première scène du film. Va savoir pourquoi...

Grrrr. Je vois très bien de quelle scène il parle : celle où Bridget Jones boit à même la bouteille comme une désespérée et chante *All by Myself* à tue-tête.

— J’ai hâte de te voir porter ce pull à tête de cerf, Harvey. Va savoir pourquoi.

Je lève le majeur dans sa direction, armée de mon plus beau sourire. Lorsque je me retourne, je tombe nez à nez avec ses parents, le doigt toujours pointé vers le ciel. Je le cache aussitôt, affreusement gênée par mon comportement puéril. Je clamerais bien haut et fort que c’est lui qui a commencé, mais décide finalement qu’il est plus sage de m’abstenir.

Je sens cet enfoiré d’Harvey sourire derrière moi.

— Monsieur et madame Darcy², les salué-je avec un signe de tête.

Puis je sors avec dignité, entendant un vague : « C’est qui ça, Darcy » ?

1. Personnage fictif créé par Helen Fielding dans son roman *Le Journal de Bridget Jones*, qui a été adapté au cinéma.

2. Parents de Mark Darcy, personnage masculin du roman *Le Journal de Bridget Jones*, qui parle d’abord de l’héroïne en mauvais termes, la traitant de vieille fille alcoolique.

CHAPITRE 3

Lundi 9 mars

— Lola ?

— Cha-lut ! me répond ma sœur, la bouche pleine.

— Tu manges encore entre les repas !

— Oh ! ça va... T'es relou ! Pire que maman.

Je souris malgré moi. Bien qu'elle ait seize ans, je continue à prendre un malin plaisir à l'emmerder.

— Alors ? Raconte ! Cette séance ?

— Pareil que la dernière fois. Quelqu'un parle, et pendant ce temps les autres l'écoutent.

— Très drôle... T'as pris la parole ?

— Lola...

Je lève les yeux au ciel. S'il y en a une à qui je ne cache rien, c'est bien elle. Elle connaît parfaitement mes intentions.

— Maman me harcèle de questions à ton sujet.

— Qu'est-ce qu'elle te demande ?

Elle tente d'imiter la voix de notre mère, ce qui provoque toujours un fou rire. Chez elle. Moi, ça m'exaspère.

— « Est-ce que tu as eu ta sœur au téléphone ? Est-ce que tu sais comment se passent les réunions de ta sœur ? Est-ce que tu sais si ta sœur a

pris la parole ? Est-ce que ta sœur essaye de me la faire à l'envers ? »

— Maman ne parle pas comme ça, objecté-je.

Elle se marre. Ma petite sœur est son meilleur public.

— Et tu lui réponds quoi ?

— Que je ne sais rien.

— Tu pourrais peut-être lui dire que tu me trouves en meilleure forme ?

— Non, Léo. Je lui mens suffisamment à ton sujet.

— Pas du tout ! m'indigné-je. Je participe vraiment à ces réunions bidon chaque mercredi.

— Mais tu ne prends pas la parole et tu essayes de lui faire à l'envers.

— Absolument pas. Je joue le jeu, comme promis.

— Mouais...

— Bon, assez parlé de ces foutues réunions. Comment ça se passe au lycée ?

Elle soupire. Elle déteste quand je fais ça : changer de sujet quand la discussion prend une tournure qui me dérange.

— Ça va.

Silence de plomb. Elle me cache quelque chose, j'en suis sûre.

— Lola... Qu'est-ce qui se passe ?

— La pièce de théâtre se joue au lycée dans un peu plus d'un mois.

— Ah... Tu... Tu veux que je vienne ?

— Ce n'est pas important. Ne reviens pas pour ça.

— Maman sera là ?

— Non, elle ne peut pas s'absenter du travail. Mais ce n'est pas grave, je t'assure !

— Bien sûr que si, c'est important. Toutes les familles assistent à cette pièce. Je vais m'arranger pour venir, d'accord ?

— OK, lâche-t-elle rapidement.

Un tout petit mot mais qu'elle a prononcé avec un grand soulagement. Je sais que cet événement lui tient à cœur. C'est un gros projet pour son

lycée, où chacun peut exprimer son talent. Celui de ma sœur, c'est la couture. Elle est responsable de tous les costumes de la pièce, et je sais qu'elle travaille dur pour que tout soit parfait. Elle y consacre tout son temps libre depuis des semaines.

Et je sais aussi que, cette année, cette journée aura un goût particulier. Parce que deux d'entre nous manqueront à l'appel une fois de plus. Hors de question que je la laisse vivre ça toute seule, que je ne sois pas là pour soutenir ce qu'il reste de ma famille.

C'est étrange, mais je la sens sourire au téléphone.

— Alors, tu en sais plus sur cet Harvey ?

Bingo, Léo.

— Non. Hormis le fait que c'est confirmé : c'est un enfoiré.

Je lui raconte la référence à Bridget Jones, que l'on connaît toutes les deux par cœur pour l'avoir visionné des dizaines de fois ensemble – héritage cinématographique de notre mère.

Quand je l'entends se tordre de rire, je ne sais pas si je dois me joindre à elle ou me vexer.

— Bonne nuit, sale gamine.

— Bonne nuit, Bridget.

Grrrrr.

CHAPITRE 4

Mercredi 25 mars

Les jours défilent, semblables aux précédents. Je jongle entre mes cours d'architecture, mon job d'étudiante dans une supérette du quartier, mes révisions et mes passages au Red Spot généralement suivis de sorties dans des bars où les boss ne refusent pas de me servir de l'alcool, eux.

Alex, Ed et Angie peuvent bien dire ce qu'ils veulent, je suis une étudiante comme une autre, qui fait la fête avec les potes de sa promo. Le principal, c'est que je gère mes excès : les notes de mes premiers partiels ont été plus que correctes, je ne me réveille jamais le matin sans savoir ce que j'ai fait la veille ni en présence de mecs dont j'ignore le prénom. Bref, tout va bien.

Je n'ai manqué aucune des séances hebdomadaires des BVA, mon tout nouveau nom de code pour les « Blessés de la vie anonymes ». Rien de neuf de ce côté-là non plus. Je n'ai toujours pas pris la parole, m'en tenant à mon plan de départ. J'y vais, j'échange deux ou trois banalités avec les autres, je m'assois, j'écoute tout le monde plus ou moins attentivement et repars aussi sec. J'appelle ma mère de temps en temps pour lui raconter tous les bienfaits de ce groupe sur mon moral et sur le fait que je me sente vraiment mieux depuis le premier jour où j'y ai mis les pieds. Elle semble rassurée,

ce qui est à mon avis de bon augure. Avec un peu de chance, je n'aurai peut-être plus besoin d'y aller d'ici quelques semaines.

Postée devant l'entrée du gymnase, je suis plongée dans mes pensées. Je réfléchis au fait qu'Alex doit passer me chercher tout à l'heure pour que je l'accompagne faire les magasins. Ed et lui ont décidé d'organiser une soirée Gatsby qui aura lieu dans exactement un mois. Ils comptent bien ne rien laisser au hasard, et l'ambiance doit absolument transpirer les Années folles. J'ai sauté de joie lorsque Alex m'a proposé de m'occuper de la déco avec lui. Nous partirons donc en mission après ma séance de torture.

Je tire sur ma cigarette et expire la fumée en dessinant des O parfaits qui s'évaporent dans la nuit. Je suis en retard et pourtant je prends mon temps pour faire ces conneries.

Je suis interrompue par Harvey qui me fixe d'un œil mauvais.

Quoi, qu'est-ce qu'il a encore ?!

Je décide de prendre sur moi et, après avoir balancé mon mégot dans le caniveau, je lui tiens la porte pour faciliter son entrée. Il fait un signe de tête pour me remercier. Évidemment, il ne le fait pas à voix haute, ça lui écorcherait le larynx...

À la lueur noire qui brûle ses iris, j'imagine qu'il est encore dans un jour *sans*.

Est-ce qu'il a seulement des jours *avec* ?

Tous les regards se tournent vers nous lorsque nous entrons, ensemble, dans la salle.

Oh là, du calme, pas de conclusion hâtive, les gars !

— Léonor. Harvey. Puisque tout le monde est là, commençons. Harvey, est-ce que tu veux prendre la parole aujourd'hui ?

C'est la première fois que j'entends François lui proposer d'intervenir. Tout en ôtant mon manteau et en m'asseyant, j'examine avec la plus grande attention la réaction d'Harvey. Le silence pesant m'indique que je ne suis

pas la seule dans ce cas. Je ne serais pas étonnée de découvrir qu'il ne s'est encore jamais confié auprès du groupe.

La machine à questions se remet en branle : depuis combien de temps est-il là ? S'est-il déjà ouvert à eux ? Pourquoi viendrait-il donc ici s'il reste muet ?

À l'occasion, il faudra que je mène l'enquête auprès des autres.

— Non, ça ira.

Bah voyons...

— Ça te fait sourire ? Tu veux peut-être prendre la parole à ma place ?

Je relève la tête pour découvrir qui est la victime de son agressivité soudaine.

Merde. Apparemment, c'est moi qu'il regarde d'un air menaçant... La question est « pourquoi ? » !

— Je n'ai pas souri, m'étonné-je en soutenant son regard.

— Ah si, t'as souri, intervient Simon.

Espèce de traître.

Jean-Pierre met un coup de coude bien visible à Bénédicte. Un coup de coude qui veut dire : « Sors le pop-corn, le film va commencer. »

François s'est redressé et a croisé les jambes, très intéressé par ce qui se passe. Pourquoi reste-t-il silencieux ?

— Je crois qu'elle a souri parce qu'elle se doutait qu'Harvey n'aurait pas les couilles de prendre la parole. Hein, c'est bien ça, Léonor ? m'interroge Sophie.

Bénédicte vient de s'étouffer avec son pop-corn imaginaire. Harvey, lui, insulte intérieurement Sophie. Ses mains se crispent si fort sur les accoudoirs de son fauteuil que ses jointures blanchissent. Quant à moi, je suis abasourdie par ce qui est en train de se jouer entre ces murs. Ça pue à plein nez le règlement de comptes à OK Corral.

— Plus ou moins, m'entends-je dire.

François se décide enfin à entrer dans la partie.

— Harvey, pourquoi es-tu en colère ?

— Je ne suis pas en colère.

— Ton comportement vis-à-vis de Léonor dit pourtant exactement le contraire.

Contre toute attente, il se décide à répondre :

— OK. Elle prend tout cela à la légère.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

— Il est évident qu'elle est là contre son gré.

Je n'ose pas le contredire car, sur ce point, il a raison. En revanche, je ne suis pas d'accord sur ce dont il m'accuse.

À cet instant, je ne sais pas comment je dois réagir. Moi qui voulais me faire discrète, tu parles d'une réussite ! Mais le pire, c'est que je n'ai rien fait pour provoquer cela. C'est Harvey le problème, et il commence à sérieusement me taper sur les nerfs. J'ignore pourquoi il m'a prise pour cible depuis mon arrivée ici. D'ailleurs, y a-t-il seulement une raison à son attitude pour le moins étrange ?

— Je ne voulais pas venir ici, c'est vrai. Mais ce que tu dis laisse supposer que je ne respecte pas les membres de ce groupe de soutien, alors que ce n'est pas le cas. Je vais te dire, moi, ce qui t'emmerde. Parce que je viens précisément de mettre le doigt dessus. Tu n'aimes pas mon attitude parce qu'elle est le reflet de la tienne : tu n'es pas ici de ton plein gré, et je mettrais ma main à couper que tu n'as jamais pris la parole depuis que tu as intégré ce groupe. Exactement comme moi.

Pendant ma tirade, je me suis levée de ma chaise pour pointer du doigt, au sens littéral du terme, cet homme en colère qui me fait me sentir comme une merde parmi ces inconnus. Il a sans doute ses raisons pour être ainsi, mais ce n'est pas à moi d'en payer le prix. Je crois que j'ai déjà suffisamment déboursé, pas question de me taper l'addition des autres.

Personne ne bronche. Je les ai tous scotchés. Harvey reste immobile, surpris par la tempête qu'il a provoquée. Sa mâchoire carrée est crispée, il

se cramponne tellement à son fauteuil qu'il donne la folle impression qu'il va se redresser. Mais je ne parviens pas à définir s'il est furieux ou blessé. Peut-être est-ce un peu des deux ? Je remarque pour la première fois les quelques grains de beauté qui parsèment son visage : deux sur sa joue gauche, un plus important sur son arcade droite. Cela lui donne du charme. Ça et la fossette qui marque le coin de ses lèvres, même quand il ne sourit pas. Je ne l'ai jamais vu sourire de toute façon.

Putain, Léo, tu crois vraiment que c'est le moment d'étudier son grain de peau ?

— Tu as ta jupe coincée dans ton collant, annonce Jean-Pierre.

Ou comment une simple phrase peut vous faire rejoindre la terre ferme à la vitesse de l'éclair...

Je tâte mes fesses pour vérifier ses dires et clos les paupières quand je me rends compte qu'il dit vrai.

Putain de bordel de merde !

Simon commence à rire tandis que je m'évertue à remettre cette saloperie de jupe à sa place. Je me tourne vers lui et remarque que les autres se retiennent de l'imiter. Lorsque je réalise le grotesque de la situation, je ris à mon tour de manière incontrôlable. Mais un bruit m'arrête net, celui reconnaissable entre mille du fauteuil roulant d'Harvey. Je me retourne pour constater qu'il quitte la salle. Subitement, je me sens affreusement mal. Je ne voulais pas le faire partir. Mais il m'a poussée à bout, comme s'il faisait ressortir le pire en moi. J'implore l'aide de François d'un simple regard.

— Laisse-le, Léonor. Il a besoin d'être seul. Je crois qu'il doit assimiler le fait que tu l'aies si bien cerné.

Il m'adresse un sourire rassurant. La réaction d'Harvey ne semble pas l'inquiéter plus que cela. Je devrais suivre son exemple.

À la fin de la réunion, alors qu'Alex doit déjà m'attendre, tous viennent me voir un à un pour commenter mon petit interlude de tout à l'heure,

retardant d'autant ma libération. Bénédicte espère que je n'y suis pas allée trop fort, même si elle est persuadée que ça pourrait enfin décider Harvey à verbaliser ce qu'il ressent. Jean-Pierre m'avoue être impressionné par mon sens de la répartie et me remercie pour ce moment de détente. Sophie envie la facilité déconcertante avec laquelle je trouve les mots justes « pour frapper là où ça fait mal », ce qui fait renaître aussitôt mon sentiment de culpabilité. François revient à la charge.

— Tu sais que, si les chaises sont installées de cette façon et qu'il n'y a aucune table, ce n'est pas pour rien, n'est-ce pas ?

— J'imagine que c'est pour que l'on puisse tous s'observer, les uns les autres.

— Exactement. Pas de table pour cacher des jambes qui tremblent ou des mains nerveuses. Ce soir, Léonor, tu as exprimé tout haut ce que tout le monde avait remarqué et n'osait dire. Harvey est là parce que quelqu'un le lui a demandé. Pour avoir la paix, en quelque sorte.

Il marque un temps d'arrêt.

— Tout comme toi, d'ailleurs.

J'acquiesce d'un signe de tête.

— Mais un jour vous réaliserez que la parole est libératrice et que c'est elle qui vous apportera la paix.

Il me sourit avec complicité.

— Bonne soirée, Léonor.

— Bonsoir, François.

Les mots sont sortis de ma bouche sans que je m'en rende compte. Je le regarde partir, médusée.

Qui croyais-tu duper ?

Simon est le dernier à venir me saluer. Il me fait un clin d'œil plein de sous-entendus, auquel je réponds par un air interrogateur.

— Tu sais ce qu'on dit ?

— Non. Quoi ?

— « Qui aime bien châtie bien. »

Je pouffe de rire. *Ma parole, il délire !* Mais il semble tellement convaincu par ce qu'il avance que je décide finalement de me prendre à son jeu.

— Je t'inviterai à notre mariage, c'est promis.

Sur cette conclusion ironique, je m'éclipse pour retrouver au plus vite mon ami.

Dès que je franchis la lourde porte, je m'allume une clope salvatrice. Je prends une grosse bouffée de nicotine que j'estime grandement méritée et surtout indispensable pour me détendre un tant soit peu.

Malheureusement pour moi, Alex n'est pas encore arrivé. Je rallume mon portable pour vérifier s'il m'a laissé un message. C'est à cet instant que je m'aperçois que je ne suis pas seule sur le trottoir. Je dois être maudite, il n'y a pas d'autre explication. Harvey me fusille du regard, suivant sans ciller ma main qui porte la cigarette à mes lèvres.

— Tu veux une taffe ?

Ce type a le don de me faire foncer dans la provocation.

— Certainement pas !

— C'est quoi ton problème ?

Il hausse les épaules, feignant l'indifférence. Voilà, fin de la discussion. Si on peut appeler nos échanges verbaux ainsi...

J'aperçois Alex arriver sur le trottoir d'en face et m'empresse de le rejoindre au pas de course, sans même dire au revoir à mon si charmant compagnon. Il m'ouvre les bras, et je m'y blottis à peine quelques secondes. Juste le temps pour moi de voir qu'Harvey ne me lâche pas des yeux et passe la main dans ses cheveux épais.

Je tourne les talons, oppressée par la contrariété que je sens émaner de lui malgré la distance qui nous sépare.

CHAPITRE 5

Nous débarquons au Red Spot les bras chargés de trois cartons. Je n'arrive pas à aligner deux mots tellement je ris.

— Qu'est-ce qu'elle a ? s'inquiète Angie.

— Elle se fout de moi, explique Alex. Avec ces deux cartons que je porte à bout de bras, je me suis pris un parcmètre puis un poteau.

J'en pleure cette fois.

— Sympa, les copines, gémit-il.

— Rooooh, ça va. Avoue que c'était drôle ! Bon, je dépose ça où ?

— Donne, je m'en charge, déclare Ed en me libérant.

Je masse mes bras endoloris par le poids de nos achats. Si nous avons fait une grosse partie du trajet de retour en métro, nous avons dû aussi beaucoup marcher.

— Tu rigolais moins quand je t'ai récupérée, Bridget.

— Ne m'appelle pas comme ça, grogné-je.

À la seule pensée de ma séance désastreuse, ma bonne humeur s'envole. Grrr. Harvey a le don de me rendre hargneuse.

— Ah oui, que s'est-il passé ? demande Ed, intéressé, tout en préparant une commande.

Angie lui en énonce une autre et, en attendant le plateau chargé de boissons, se joint à la conversation.

— Rien.

— Mais quelle menteuse ! s’esclaffe Alex. Elle était furax à cause de cet Harvey.

Quel traître ! Je me renfrogne et ferme mes écoutilles. Aucune envie d’entendre les détails de notre altercation publique et de ma petite révolte les fesses à l’air.

— Pourquoi tu ne l’ignores pas ?

Angie, le retour.

— Parce qu’il n’a pas à me traiter de la sorte !

— On dirait que ce mec t’importe plus que tu ne veux bien l’admettre.

Elle lâche cette bombe et part poursuivre son service, ne me laissant pas l’opportunité de rétorquer.

— C’est n’importe quoi, Angie ! hurlé-je.

Elle se retourne pour me montrer son air victorieux auquel je réponds par une grimace puérile.

— Je le déteste ! ajouté-je à Ed et Alex, une fois Angie hors de ma vue.

— Si tu le dis...

Alex descend les cartons à la réserve, visiblement pas convaincu pour un sou.

— Est-ce que l’un de vous pourrait prendre ce que je dis pour argent comptant, pour une fois ? me lamenté-je.

— On te charrie, mais toi tu ne marches pas, tu cours ! Allez, c’est pour moi, dit Ed en me tendant un verre. Merci de nous avoir aidés pour notre soirée Gatsby. Je suis sûr que tu as assuré pour la déco.

J’esquisse un sourire. Ils m’énervent tous les trois, mais je les adore.

Je suis à peine rentrée dans mon appartement que mon téléphone sonne.

— Salut, Lola.

— Ça va, Bridget ?

— Mais qu’est-ce que vous avez tous aujourd’hui ?

— Oh ! on dirait que la bête est de mauvais poil.

— C'est peu de le dire.

— Vas-y, raconte !

— Il n'y a rien à raconter.

— À d'autres ! Je t'écoute. À moins que tu ne veuilles que j'invite maman à participer à notre conversation ?

Elle enchaîne avec un rire diabolique.

— Tu me fais du chantage, maintenant ?

— La fin justifie les moyens. Comment va Harvey ? demande-t-elle d'un ton léger.

— T'es vraiment une sale gamine, rétorqué-je, amusée.

Je répète donc pour la deuxième fois de la soirée mes péripéties avec Darcy, laissant le suspense à son comble pour le prochain épisode.

Lorsque Lola me passe maman, je me transforme en une fille enjouée et rassurante, qui vit une vie complètement banale dans laquelle il ne se passe rien de particulier. Bref, tout se déroule merveilleusement bien dans ce groupe de soutien qui m'apporte énormément. Voilà pour la version officielle.

CHAPITRE 6

Mercredi 1^{er} avril

Je débarque à ma séance remontée contre l'objet de mes tourments hebdomadaires. Remontée et intriguée. Ça m'énerve de ne rien connaître sur ce type. Si j'en savais un peu plus sur lui, peut-être que je comprendrais son attitude vis-à-vis de moi. J'ai arrêté de nier que cela m'était égal puisque, comme l'a fait remarquer Angie avec toute la délicatesse qui la caractérise, il semblerait que je remette fréquemment le sujet sur la table.

Harvey nous rejoint avec ses quelques minutes de retard habituelles, vêtu d'un sweat à capuche qui met en valeur sa carrure et d'un pantalon de sport gris chiné.

Lui comme moi sommes en mode « pas de vague », écoutant les récits des volontaires. Jusqu'à ce que François se lève et se place au centre de notre cercle. Je me redresse, surprise.

— Je remercie chacun d'entre vous pour sa participation, qu'elle soit active ou passive.

En prononçant ce dernier mot, il arrête le regard sur Harvey, qui s'intéresse tout à coup à la matière de son jogging, puis sur moi. Je me replie comme un escargot dans sa coquille.

— Je vous propose un travail en équipe.

Il sourit. Moi, pas.

Dites-moi que c'est un poisson d'avril...

— Il se déroulera en dehors de ces murs. Le principe est simple. Il consiste à partager un moment avec un autre membre du groupe, pour lui rendre service. Et vice versa.

— Quoi par exemple ? demande Simon.

— C'est à vous de trouver. Vous avez des idées ?

Un ange passe. Chacun se jauge discrètement, attendant que quelqu'un se dévoue pour montrer un peu de bonne volonté à François.

— J'aurais bien besoin que quelqu'un m'accompagne faire les boutiques, lance Jean-Pierre. C'est Annie qui s'en occupait, et je dois dire que je n'ai aucune envie d'y aller seul. Je sais, c'est idiot, mais je...

— Je viendrai avec toi, l'interrompt Bénédicte.

— C'est vrai ?

— Oui, ça me ferait très plaisir de faire ça pour toi.

— Merci, Bénédicte, s'enthousiasme François. L'idée de Jean-Pierre est l'exemple parfait de ce que j'attends de vous pour cet exercice. Nous avons donc notre premier binôme. Jean-Pierre, tu devras faire quelque chose pour Bénédicte en contrepartie. Tu as le temps d'y réfléchir, rassure-toi, Bénédicte.

L'idée de la coquille dans laquelle me planquer fait de plus en plus son chemin.

— Sophie et moi allons faire un binôme, balance Simon.

— Ah bon ? s'étonne celle-ci.

Simon fait un mouvement de tête dans ma direction puis dans celle d'Harvey.

Je n'y crois pas... Je m'attends presque à les entendre tous scander dans la salle « Une autre ! Une autre ! », comme les rappels à la fin des spectacles. La dernière fois qu'Harvey et moi nous sommes parlé, ça a fini en pugilat. Il a envie qu'on s'étripe de nouveau ou quoi ?

— OK, si tu veux, dit Sophie en souriant malicieusement alors que je la raye de la liste de mes amies potentielles.

— Parfait ! Donc le dernier binôme sera composé de Léonor et d'Harvey, déclare François.

— Non ! lancé-je, rebelle.

— Sûrement pas ! lâche Harvey en même temps.

— Ah, ça fait plaisir de voir que vous vous entendez au moins sur un point, se moque-t-il.

— Hors de question que je fasse équipe avec elle !

Quoi ? Non, mais oh, pour qui il se prend ? Parce qu'il croit que moi j'en ai envie peut-être ?

— Mais je ne veux pas faire équipe avec toi, moi non plus ! Te supporter une heure par semaine me suffit largement, figure-toi.

— Et puis, qu'est-ce que je pourrais bien faire pour elle, hein ?

Mince. Si ça se trouve, c'est le fait qu'il soit en fauteuil roulant qui le freine dans cet exercice...

— Si c'est pour aller picoler et fumer des clopes, je ne vois pas l'intérêt du truc !

Grrr. Quand je pense que j'étais en train de compatir...

— Mais quel *chiabrena* ! !

Au milieu des « hein » de circonstance surgit la voix de Jean-Pierre.

— Oh ! tu t'y connais en expressions médiévales, Léonor ?

Cette scène est surréaliste. J'en reste bouche bée.

— Bon, ça suffit, tous les deux, tonne François.

Le silence s'installe instantanément, et six paires d'yeux sont désormais figées sur lui.

— Vous faites acte de présence depuis votre arrivée ici. Je vous propose de faire quelque chose qui ne vous oblige aucunement à exprimer quoi que ce soit. Si vous ne voulez pas, je ne peux pas vous y contraindre mais...

— C'est d'accord, tranche Harvey à la surprise générale.

— Quoi ? Non, ce n'est...

Sophie m'assène un coup de coude dans les côtes, manquant de tomber de sa chaise, et lance un regard vers la porte d'entrée. Les parents d'Harvey sont là. Ils ont dû entendre François perdre patience et sont venus voir ce qui se passait.

— Je vais faire équipe avec Léonor. Je ferai quelque chose pour elle, et elle fera quelque chose pour moi ! annonce-t-il avec un air de défi, ses iris sombres plantés dans ceux de sa mère.

François poursuit comme si de rien n'était, mais nous savons tous qu'il a conscience qu'Harvey prend un malin plaisir à provoquer sa mère.

— Tu as une idée en tête ?

— Je n'ai pas dit que j'étais d'accord ! m'insurgé-je, les bras croisés et la moue boudeuse.

Les quatre traîtres qui ont déjà constitué leur binôme unissent leurs forces pour me convaincre d'accepter, arguant que je n'ai aucune raison de refuser.

— J'ai une idée, oui, nous coupe-t-il alors qu'une lueur triomphante illumine ses pupilles. Léonor va m'accompagner à un ballet.

Quoi ? « Un ballet » ?! C'est une blague ?

J'explose de rire. Parce que, oui, c'est forcément un gag !

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

Ah non, il a l'air d'être sérieux...

— Je ne t'imaginai pas en amateur de ballet.

— « Amateur » ? répète-t-il, les sourcils froncés.

Son regard se voile.

Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit encore ?

Des talons claquent sur le sol. Je m'aperçois que les parents d'Harvey ne sont plus là. Mais je comprends aussi que son annonce les a rendus particulièrement furieux. Les questions se bousculent à nouveau dans ma tête, et leur flot est interrompu par Harvey.

— Tiens, c'est mon numéro.

Je m'empare du morceau de papier sur lequel il vient de griffonner son
06.

— Appelle-moi pour les détails techniques.

Je reste muette, stupéfaite par la tournure des événements.

« *Appelle-moi* » ?! *Non, mais, pour qui se prend-il ?!*

Je sors à mon tour un stylo de mon sac et note à la va-vite mon numéro
sur un bout de papier.

Alors qu'Harvey a déjà atteint le sinistre corridor, je l'interpelle :

— Hé, Billy Elliot¹, je suggère que *tu* m'appelles.

Je lui glisse le morceau de papier dans la main et le quitte de manière
trionphante, sentant son regard appuyé m'accompagner jusqu'à la sortie.

Lorsque j'atteins la bouche de métro, c'est la panique. *Harvey et moi à
un ballet.*

Harvey... Inspire.

Et... Expire.

Moi. Respire !

1. Comédie dramatique britannique mettant en scène un jeune garçon de onze ans, qui suit des
cours de danse en cachette de sa famille qui considère que la danse est réservée aux filles.

CHAPITRE 7

Jeudi 2 avril

— Maman ? C'est Léo.

— Ah, ma chérie, je suis contente de t'entendre ! Comment vas-tu ? Mieux ? Tu n'es pas trop fatiguée ? Comment s'est passée ta séance, hier soir ?

Ma mère fait toujours ça : lister l'ensemble de ses interrogations sans reprendre son souffle ni me laisser le temps d'en placer une. J'apporte mes réponses dans le bon ordre, question d'habitude.

— Moi aussi, je suis contente de t'entendre. Je vais beaucoup mieux. Je me sens en forme. Ma séance s'est plutôt bien passée.

Je suis donc devenue imbattable à la finale du Burger Quiz.

— Et tu t'es fait des amis, là-bas ?

Je lève les yeux au ciel.

— Non, maman, ce n'est pas un *blind-date* mais un groupe de soutien.

Le sarcasme, mon arme favorite d'autodéfense. J'essaye d'adoucir mes propos.

— Ça me paraît plus sain que l'on garde nos distances les uns envers les autres, pour pouvoir s'exprimer plus librement.

— Oui, c'est vrai, tu n'as pas tort. C'est parfois plus facile de se confier à des inconnus qui ignorent tout de vous...

Elle marque une courte pause.

— Donc, si je comprends bien, tu exprimes ce que tu ressens ?

— Ça m'arrive, oui.

Je grimace face au délit que je viens de commettre : raconter de gros bobards à ma propre mère. J'essaye de détourner la conversation, consciente que je me suis aventurée sur un terrain miné. Je balance la première phrase qui me passe par la tête pour me sortir de cette pente glissante.

— Lola est encore à la maison ?

— Oui, oui. Elle part au lycée dans un instant. Dès qu'elle trouve quelques minutes, elle les passe sur sa machine à coudre, à découper du tissu, assembler, faire et défaire. Et à râler aussi.

Ma mère s'amuse de la description qu'elle fait de ma sœur, me soutirant un sourire complice. J'entends Miss Ronchon contester d'une voix étouffée.

En ne rétorquant rien, je réveille son instinct maternel.

— Ça va, ma puce ? Ça ne te ressemble pas d'appeler si tôt...

Ce n'est pas par hasard que je l'ai appelée ce matin. L'idée de François de former des binômes me perturbe fortement. La preuve en est ma nuit agitée et le nombre de mégots de cigarette trônant dans le cendrier posé sur le rebord de mon unique fenêtre. J'appréhende de passer une soirée avec Harvey. Ou plutôt, j'ai une trouille monumentale de me retrouver seule avec lui. Pour un tas de raisons. La plus évidente étant que l'on ne peut pas franchement dire que l'on s'entende comme larrons en foire. Je nous fais d'ailleurs confiance pour transformer un moment agréable pour le commun des mortels en un véritable désastre.

Et puis, il y a *la* raison, celle que je n'ose avouer : son handicap m'effraye. J'ai beau me persuader du contraire, la vérité c'est que j'ignore si je suis capable de gérer une telle situation. D'ailleurs, est-ce que j'aurai à gérer quoi que ce soit ou dois-je simplement l'accompagner à cette soirée ? Le fait qu'il voit sa requête comme un « service » me laisse penser que je

vais devoir l'aider, d'une façon ou d'une autre. S'il était complètement autonome pour ce genre de sortie, j'imagine qu'il y serait allé seul.

Les questions ne cessent d'affluer sur mon rôle à jouer. J'ai donc besoin de ma mère, de son soutien et de ses conseils.

— L'animateur nous a demandé de constituer des binômes, le but étant de faire quelque chose pour son coéquipier.

— Comment ça « faire quelque chose » ? demande-t-elle, intéressée.

— Lui rendre un service, faire une action qui compte pour lui. Un truc dans ce style.

J'entends ma sœur s'impatienter en fond sonore. Cette petite curieuse a compris que je ne faisais pas que relater la météo du jour, pour une fois.

— Ta sœur me bassine pour que je mette le haut-parleur. Je peux ?

— Oui, oui, vas-y. Plus on est de fous...

Ma mère peste pour la forme auprès de Lola et lui fait un résumé de notre conservation. L'intruse ne perd pas une seconde pour me questionner.

— Tu fais équipe avec qui, Léo ?

J'anticipe déjà sa réaction.

— Je n'ai pas vraiment eu le choix... Ils ont tous sélectionné leur partenaire avant que je puisse dire quoi que ce soit !

— J'en étais sûre ! s'exclame-t-elle d'une voix victorieuse.

— Je ne comprends rien, les filles ! Tu fais équipe avec qui ?

— Harvey, un mec du groupe, balance Lola.

— « Harvey » ? s'étonne ma mère. C'est bizarre comme prénom, non ?

— S'il n'y avait que le prénom, me lamenté-je.

— Comment tu le connais, toi ? demande ma mère à Lola, intriguée.

— Léo n'arrête pas de parler de lui, explique cette dernière.

— Mais non ! C'est faux ! m'insurgé-je.

— Non, c'est vrai. Ils n'arrêtent pas de s'engueuler. Lui provoque Léo, du coup, elle lui en fout plein les dents.

— Lola, surveille ton langage, la réprimande maman. Bon, cet Harvey, il est là pour quoi ?

— Je n'en sais rien. Il ne prend jamais la parole.

Je fais semblant de m'indigner alors que je ne vau pas mieux que lui.

— C'est sûrement lié à son état physique, intervient encore une fois ma sœur.

— Comment ça ? interroge ma mère.

J'ignore si elle s'adresse à moi ou à l'indic de service.

— Il est en fauteuil roulant. Bon, je fais quoi, moi, maintenant ? Parce que je suis dans une merde sans nom, là !

— « En fauteuil roulant » ? Que c'est triste ! Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Je n'en sais rien, maman. Bon, je suis censée l'accompagner à un ballet. Mais je n'ai jamais foutu les pieds dans ce genre de spectacle, moi !

— Un ballet ? De danse ?

— Bah oui. Tu veux que ce soit un ballet de quoi ?

Ma sœur rit maintenant à gorge déployée avant de percuter.

— Il aime la danse classique ?!

— Ça m'en a tout l'air. Quoique... Il aurait pu trouver cette idée rien que pour m'emmerder.

— Pourquoi ferait-il ça ?

— Parce qu'il ne peut pas me saquer. Voilà pourquoi.

— Je suis sûre que tu exagères...

— Non, maman, je t'assure que non. Tout dans mon attitude semble le révolter. Et c'est réciproque. Il se comporte comme un gros connard. Il m'a mise hyper mal à l'aise la première fois que je suis allée aux réunions du groupe. Et, les fois suivantes, il avait toujours des piques à me lancer. Je ne vois pas comment on va pouvoir se supporter toute une soirée. Et puis, surtout, il est handicapé. Comment je vais gérer ça ?

— T'imagines s'il a envie de pisser ? intervient Lola.

— Lola ! nous exclamons-nous en chœur.

— Bah quoi ?

— C'est très irrespectueux ce que tu dis, la sermonne maman.

— Oh ! arrêtez un peu ! C'est vrai, quoi. Comment elle fera, hein ?

— C'est malin, je n'avais pas pensé à ça et maintenant je vais focaliser sur ce détail. Putain, tu fais chier, Lola.

— Je vais faire semblant de ne pas entendre tous les gros mots que vous sortez à chacune de vos phrases. Qu'est-ce qui t'inquiète, Léo ?

— Ce qui m'inquiète ? C'est de ne pas savoir ce qui m'attend ni ce qu'il attend de moi. Est-ce que je dois le conduire jusqu'à sa place ? M'asseoir à ses côtés ? Est-ce que je dois juste m'assurer qu'il trouve sa place et l'attendre dehors ? Et qu'est-ce que je fais en cas de problème ?

— Quel genre de problème ?

— Je n'en sais rien, moi. Son fauteuil qui se coince dans une allée, par exemple.

— Tu demanderas de l'aide. Et puis, j'imagine qu'il a l'habitude. Il saura te dire quoi faire.

Admettons...

— Laisse-toi porter, ma puce, d'accord ?

— Je vais essayer... Bon, et sinon, je dois m'habiller comment ?

Mes interlocutrices se mettent à rire face à cette inquiétude qui, je dois bien l'avouer, semble bien secondaire par rapport au reste.

— Une tenue sobre mais élégante. Tu dois bien avoir ça dans ta penderie, non ? Reste toi-même et tu seras parfaite.

Rester moi-même ? C'est censé me rassurer ?

— Sais-tu à quel moment et à quel endroit tu dois le retrouver ?

— Aucune idée. Il doit m'appeler pour régler les « détails techniques ».

— OK. Alors tu pourras lui poser toutes tes questions à ce moment-là.

Nous restons silencieuses quelques secondes, le temps pour moi de relativiser la situation.

— Tu sais, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui est constamment en colère. Son front est toujours plissé, sa mâchoire crispée et son corps tendu. Il a un visage fermé, tout le temps. Je ne suis pas à l'aise.

— Pourquoi as-tu accepté dans ce cas ?

Je prends le temps de la réflexion pour remettre mes idées en place.

— Je n'ai pas vraiment eu le choix. Je ne voulais pas être l'unique personne à refuser de participer à ce truc débile. Et puis, il avait cette lueur dans le regard lorsqu'il a annoncé devant ses parents qu'il souhaitait que je l'accompagne à un ballet. Tu aurais vu la tête de sa mère. Elle était ivre de rage. Je crois qu'il a accepté la proposition de François juste pour la provoquer.

— C'était quoi cette lueur dans son regard ? intervient Lola.

— Je ne sais pas trop. Du défi. Ou peut-être une revanche.

— Quoi qu'il en soit, vous vous êtes tous les deux engagés l'un envers l'autre, alors il va falloir assumer maintenant, conclut notre mère.

— Comme tu dis...

— Eh bien, il s'en passe des choses à ce groupe de soutien, dit-elle d'une voix victorieuse.

— C'est peu de le dire... Bon, allez, faut que je file en cours.

— Attends ! Tu ne nous as pas dit : tu vas lui demander quoi en échange ?

— Franchement ? Je n'en ai pas la moindre idée...

CHAPITRE 8

Samedi 4 avril

J'ai dû patienter deux jours entiers pour enfin savoir quand aurait lieu notre petite sauterie. Harvey a été égal à lui-même, ne daignant pas m'appeler pour me communiquer les détails tant attendus. J'ai donc eu droit à un SMS contenant le minimum légal en termes d'informations : où et quand.

Le comble de la muflerie, c'est qu'il m'a prévenue la veille pour le lendemain. Je ronge mon frein pour ne pas l'appeler et l'envoyer paître. En plus de devoir lui rendre service, je dois sacrifier un samedi soir pour les beaux yeux de *monsieur*. À aucun moment il ne s'est inquiété de mon emploi du temps. Pourtant, entre mes cours, mon job d'étudiante et ma vie sociale, j'aurais très bien pu être indisponible !

Une chance pour lui, mon boulot de caissière m'accapare uniquement les vendredis soir et les samedis après-midi.

Prise par le temps, j'ai contacté Angie dans la panique la plus totale.

Voilà pourquoi et comment je me retrouve chez elle un samedi, débarquant avec des croissants chauds pour me faire pardonner de la faire lever si tôt.

— Après la description que tu nous as faite de ce mec, je ne m'attendais absolument pas à ce que ce soit le genre à payer pour voir un ballet ! Café ?

me propose-t-elle, la cafetière italienne à la main.

J'acquiesce en lui tendant la tasse qu'elle m'avait préparée.

— Je t'avoue que la surprise a été de taille pour moi aussi. J'ai d'abord cru à un gros poisson d'avril. Mais il est vrai que je ne sais absolument rien de lui.

— Il n'a toujours pas pris la parole ?

— Eh non. Je ne sais pas pourquoi il est en fauteuil, ni ce qu'il fait dans la vie. Pas plus que je ne connais les raisons de sa participation au groupe ni pourquoi ses parents lui collent autant le train.

— Il doit se dire la même chose à ton sujet, affirme-t-elle d'un ton égal.

Touché.

— Et surtout, ajouté-je, j'ignore pourquoi il me hait autant et ce qui l'a motivé à accepter de jouer à ce jeu idiot.

— Cette soirée t'apportera peut-être certaines réponses... Bon, pour la tenue, pas d'affolement. Il n'y a pas de code vestimentaire strict, même à l'opéra Garnier. Il y en a eu, mais il n'y en a plus. Je te conseille quand même de porter quelque chose d'élégant. Sans trop en faire. J'ai pensé à te prêter ça. Qu'est-ce que tu en dis ?

Elle me présente un tailleur-pantalon noir et une blouse en crêpe blanche avec un décolleté plongeant en V. Je me demande si ce n'est pas un peu trop habillé pour moi. Mais, face à son air insistant, je m'empare de l'ensemble et file dans la salle de bains pour un essayage express.

— Ça devrait t'aller, on a la même morphologie toutes les deux, l'entends-je certifier de la cuisine.

Je l'y rejoins quelques minutes plus tard, tout en boutonnant le pantalon taille haute parfaitement ajusté.

— Alors ? lui demandé-je.

— Nickel ! Tu viens de prendre dix ans mais tu es parfaite. Tu as des escarpins ?

— Yep.

— Cheveux attachés, maquillage léger au niveau des yeux, rouge à lèvres mat – tu sais, le rouge qu’on a acheté ensemble le mois dernier –, et cet Harvey n’a qu’à bien se tenir.

— Je stresse, avoué-je en m’asseyant lourdement sur ma chaise.

— Tu dois le retrouver où ?

— Directement au palais Garnier. Il y a une entrée réservée aux handicapés au niveau de la billetterie.

— Ce que tu fais est super, Léo. Même si tu as le sentiment de ne pas avoir eu le choix, on a toujours le choix. Alors tu devrais être fière de toi. Et puis, qui sait ? Tu vas peut-être passer une excellente soirée !

Ou pas...

Qu’est-ce que je fous là ? Mais qu’est-ce que je fous là ?

Je me répète inlassablement cette question, fumant clope sur clope et mâchouillant entre deux cigarettes un chewing-gum tout neuf pour éliminer l’odeur du tabac. J’attends Harvey à l’endroit qu’il m’a indiqué, oscillant d’un pied sur l’autre et paniquant dès qu’un véhicule s’arrête à l’entrée accessible aux handicapés. Je ne regrette pas de m’être mise sur mon trente et un. La plupart des spectateurs ont une tenue plus que correcte. Ça me fera une raison de moins de me sentir mal à l’aise.

Alors que je tire sur la nouvelle cigarette entre mes doigts, je scrute le véhicule qui s’immobilise non loin de moi. Je me fige.

C’est lui.

J’observe le père d’Harvey descendre de la voiture aménagée et assiste à la sortie de mon cavalier.

Il me cherche. Ses yeux se posent sur moi une fraction de seconde avant de poursuivre leur chemin et d’y revenir à nouveau. La surprise se lit brièvement sur son visage.

Tu m’étonnes...

Je n'ai rien à voir avec celle qu'il côtoie chaque semaine. Mes cheveux ondulés tombant habituellement sur mes épaules sont tirés en un chignon bas. Ma bouche est parfaitement dessinée grâce à mon rouge à lèvres mat. Ma tenue change de mes looks généralement plus « *casual* ». À mes pieds, des escarpins ont pris la place de mes bottines confortables, me faisant gagner sept centimètres.

Lui aussi a fait des efforts vestimentaires. Il porte une chemise blanche ajustée et un costume bleu marine. Sa veste épouse sa musculature imposante. Il est chaussé de baskets blanches, mais cela n'enlève rien à son élégance. C'est la première fois que je le vois rasé de frais et que ses cheveux épais sont coiffés. J'ose avouer qu'il est très beau. Les traits de son visage expriment eux aussi une grande nouveauté : l'inquiétude. La mère d'Harvey se dirige droit sur moi, d'un pas décidé, suivie de ses deux hommes. Je suis loin d'être rassurée.

— Bonsoir. C'est donc vous qui êtes censée accompagner mon fils ?

Sa question tient plus de l'affirmation. Après tout, elle a entendu la fin de notre dernière réunion. Elle poursuit, d'un ton cassant :

— Est-ce que vous vous sentez à la hauteur au moins ?

J'encaisse son hostilité comme je peux. Un peu sonnée, je finis par retrouver ma voix.

— À la hauteur de quoi ?

Je lui réponds de manière plus provocante que je ne le voulais. L'ambiance déjà glaciale vient de perdre dix degrés supplémentaires. Lèvres pincées, corps tendu, yeux mitrailleurs. Tout cela ne présage rien de bon. Son visage se teinte d'une palette d'émotions pas très engageantes : l'agacement, la colère et l'agressivité.

— Merci pour l'entrée en matière, maman.

Ouais, bah, il semblerait que tu aies hérité de ce talent, mon vieux.

Harvey me salue d'un signe de tête. L'homme à ses côtés me tend une main amicale que je serre avec prudence, ma cigarette se consumant dans

mon autre main.

— Bonsoir. Richard Forester. Je suis le père d'Harvey.

Forester... J'aurai au moins appris une chose ce soir. Voilà une information bien utile pour fouiner sur les réseaux sociaux. Je sais déjà quel sera mon programme en rentrant chez moi.

— J'imagine que c'est grâce à vous qu'on en est là ? m'envoie dans les dents Mme Forester.

— Pardon ?!

Je manque de m'étrangler face à cette attaque gratuite. D'autant que je n'y suis pour rien, elle le sait parfaitement.

— Elisabeth..., la réprimande avec douceur mais fermeté son mari.

Mais qu'est-ce qu'ils ont tous dans cette famille à me prendre pour leur punching-ball ? Je suis là pour rendre service, pas pour m'en prendre plein la tronche.

Je tire nerveusement sur le reste de ma cigarette et jette le mégot au sol, sous l'œil plus que réprobateur de la mère d'Harvey. Ce dernier n'est pas en reste. Excédée par leur comportement plus qu'irrespectueux à mon égard – parce que, avec les Forester, lorsque ce n'est pas l'un, c'est l'autre –, je suis à deux doigts de les laisser tous en plan.

— Ça suffit ! lance Harvey. Vous deviez me déposer, votre mission est accomplie. Laissez-nous maintenant. Je tiendrai parole et rentrerai avec Léonor.

Hein ? Quoi ?!

— Maman ! Va-t'en. Tout va très bien se passer. Tu n'as aucune raison de t'inquiéter, ajoute-t-il.

— Non, c'est sûr. Je laisse mon fils avec une gamine qui fume comme un pompier. Je n'ai vraiment aucune raison de m'inquiéter !

Elle tourne les talons. Son père me salue d'un hochement de tête, s'excusant silencieusement.

C'est dans cette atmosphère polaire que nous nous retrouvons enfin tous les deux.

CHAPITRE 9

Perplexe et immobile, je regarde Harvey se diriger vers la billetterie. Je suis incapable de bouger tellement j'ai peur de me retrouver seule avec lui. Il est si imprévisible. Il semble ailleurs et tout à coup, sans crier gare, il vous assène des paroles sarcastiques et blessantes. Son impulsivité me déstabilise, tout comme la révolte qui émane de lui. Je ne me sens pas la force d'encaisser ses remarques acerbes. Sans compter que je me mets une pression inexplicable, comme si je craignais de ne pas être à la hauteur de ce qu'il attend de moi ce soir.

Si j'appréhendais ce rendez-vous, j'étais loin d'imaginer qu'il pouvait débiter dans de telles conditions. Je suis encore estomaquée par l'agressivité de sa mère. Ce que j'ai le plus grand mal à admettre, c'est qu'Harvey semble trouver ça « normal ». En tout cas, suffisamment normal pour qu'on fasse comme si rien ne s'était passé. Comment suis-je censée réagir ?

Les yeux baissés sur le bout pointu de mes escarpins, je redresse la tête et constate qu'il m'observe attentivement. Il lit sans doute mon désarroi sur mon visage et s'approche de moi.

— On repart de zéro ?

Sa façon à lui de s'excuser.

Je reste muette.

— Tu es très élégante.

Je sais que ce compliment doit lui brûler la langue. Je prends note de ce qu'il vient d'accomplir et, après quelques secondes de réflexion, décide de profiter de la soirée. D'essayer, tout du moins.

Tête haute, Léo.

— Viens, suis-moi.

Il me précède pour m'indiquer le chemin à suivre, faisant avancer son fauteuil de ses bras musclés. Nous avons le droit à l'entrée des artistes, où j'aperçois quelques danseurs et danseuses. Je m'éclaircis la voix et ose m'adresser à lui.

— Tu as l'air de bien connaître les lieux.

Pas de réponse.

OK...

— Arrête de faire ça !

— « Ça » quoi ? rétorqué-je, excédée par ses sautes d'humeur.

— Ta façon de bouder quand quelque chose te déplaît.

— Je ne boude pas !

— Si, tu fais la moue !

— Mais pas du tout !

— Oh que si !

— Oh que non !

On aurait pu continuer longtemps ce petit jeu puéril, mais nous sommes fort heureusement sauvés par le gong. Le gong étant un jeune homme qui nous accueille pour nous accompagner à la loge accessible aux fauteuils roulants. Harvey refuse son aide, mettant un point d'honneur à franchir seul les trois rampes qui permettent d'accéder à l'ascenseur. À notre arrivée dans la loge – pour l'instant déserte –, il tend deux billets à l'hôtesse. Cette dernière nous conduit à nos places. Et quelles places ! Elles sont idéalement situées, face à la scène. Je suis subjuguée par la beauté des lieux et me laisse envahir par l'atmosphère intimiste de cet endroit hors norme. Émerveillée, je n'arrive pas à détacher le regard du plafond, admirant sa

palette incroyable de couleurs et sa luminosité. À ce moment précis, j'ai l'impression d'être une enfant allant pour la première fois à Eurodisney. Quand je pense que je n'ai pas pris le temps de venir visiter ce lieu magique depuis mon arrivée à Paris. La honte ultime pour une étudiante en architecture.

— Ça te plaît ?

Je me tourne vers Harvey, le gratifiant d'un sourire.

— Oui, beaucoup. C'est somptueux. Tu te rends compte que Chagall a réalisé cette œuvre en une seule année ? dis-je, extatique, en contemplant la coupole.

Il ne répond pas à ma question, qui n'en est pas vraiment une. Je poursuis, sans vraiment m'en rendre compte :

— Et cette salle...

Mon cœur bat la chamade devant un tel spectacle. Époustouflant.

— À l'entracte, va admirer le grand escalier. La nef est majestueuse, tu verras.

Je lui adresse un timide sourire, reconnaissante qu'il me fasse la conversation. Bon, d'accord, « conversation » est un bien grand mot. Mais il vient d'aligner plus de trois mots, sans me hurler dessus. Incroyable. Cette soirée pourrait peut-être bien se passer, après tout.

Pourtant, quelque chose cloche dans son attitude. Ses mains s'agitent sur les accoudoirs, ses yeux scannent le balcon dans un mouvement incessant de va-et-vient, comme s'il cherchait quelqu'un.

Plus les minutes passent, plus Harvey se crispe. La nervosité est en train de le gagner, et je ne sais pas si je dois le rassurer ni comment y parvenir. Je n'ai pas le temps de tergiverser qu'un groupe de mecs se met à l'interpeller.

— Hé ! Harvey ! Regardez, les gars, Harvey est là-haut !

— Bordel de merde ! jure-t-il dans sa barbe.

Il s'arme d'un sourire hypocrite et salue d'un signe de la main les quatre gars au niveau du parterre. Je me penche en avant pour observer ceux qui se

sont adressés à lui. Des apollons. Et encore, le mot est faible.

— Tu connais du monde, dis-moi !

Je n'ai pas pu m'empêcher de l'ouvrir. Ma curiosité est mise à rude épreuve puisque, bien évidemment, Harvey ne relève pas ma remarque. La machine à questions se remet rapidement en branle. Qui sont ces bellâtres athlétiques ? D'où les connaît-il ? Et qu'est-ce que des mecs comme eux viennent faire à un ballet ? Je me mords l'intérieur de la joue pour me punir de mes préjugés infondés. Car, non, le ballet n'est pas réservé à un public féminin.

À son grand désespoir, celui qui l'a repéré le prévient qu'ils montent le voir. Sa réaction ne se fait pas attendre. Il passe une main nerveuse dans ses cheveux et se frotte la nuque.

— Tu ne voudrais pas aller me chercher de l'eau ?

Tiens, tiens... Tu essayes de me mettre à l'écart, hein ? Qu'est-ce que tu veux me cacher, Billy Elliot ?

Je sors une bouteille d'eau de mon sac et la lui tends, un sourire arrogant éclairant mon visage. Mon double maléfique savoure cette petite victoire. Ça sent les informations croustillantes à plein nez. Il s'empare de la bouteille, vaincu et donc mécontent. Lorsqu'il se recroqueville encore plus dans son fauteuil, je comprends que les quatre mâles entrent dans la loge. Il est extrêmement mal à l'aise et, bizarrement, j'éprouve de la compassion pour lui. Il n'assume pas son handicap, c'est évident.

— Putain, Harvey ! Merde ! Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Quoi ?!

— Qu'est-ce que tu fous en fauteuil roulant ? renchérit un autre.

C'est encore pire que ce que je pensais. *Il a caché sa paralysie ?!*

Harvey se passe une main sur le visage, paraissant tout à coup épuisé.

— C'est une longue histoire, les mecs.

— Ça a un lien avec l'infiltration ?

Il acquiesce d'un signe de tête et jette un œil sur moi pour, j'imagine, jauger ma réaction. Je fixe un point dans la salle et ne le lâche pas. J'hésite à sortir momentanément de la loge pour atténuer sa gêne. Mais la curiosité est trop forte...

— Anaïs nous a raconté pour la bactérie. Mais on pensait que c'était réglé. C'est quoi ce délire ? Pourquoi tu es en fauteuil ? Pourquoi tu ne nous as rien dit, Harvey ? Ça fait quoi, six mois ?

— Huit.

Il soupire, acculé.

— J'ai chopé un staphylocoque doré et fait une phlébite. On m'a mis sous antibiotiques, mais le premier traitement n'a pas marché. J'ai fait une allergie au deuxième, puis déclenché une hépatite. La totale. Pour faire court, j'ai failli être amputé. L'infection a été stoppée juste à temps mais...

Il serre les dents. Je le sais non pas parce que je le vois mais parce qu'il fait toujours cela lorsqu'il est furieux.

— Je suis coincé dans ce fauteuil.

Il a frôlé l'amputation... Je manque de tomber de ma chaise.

Je savais bien qu'il y avait une explication à son état mais j'étais loin de me douter que ce qu'il a traversé était si horrible et si récent. Ni qu'il le cachait. Je comprends mieux maintenant pourquoi il semble aussi souvent en colère. Il n'a pas encore accepté sa situation.

— Définitivement ? demande l'un d'eux.

Cette question me brûlait les lèvres.

— J'espère que non. Sauf que je suis en rééduc' depuis cinq mois et que ma jambe gauche ne veut toujours rien savoir.

Mon corps se tend malgré moi quand j'entends Harvey prononcer ce constat funeste.

J'ai besoin d'assimiler toutes les informations qui viennent de sortir de sa bouche. Il reste encore quelques chaînons manquants, comme la raison de cette infiltration.

La loge baigne dans un silence de mort. Personne ne sait quoi dire. S'il fallait désigner celui qui est le moins à l'aise des cinq, j'aurais du mal à les départager.

— Hé ! mais regardez qui voilà ! M. Forester !

Un cinquième mâle alpha nous a rejoints.

Eh bien, c'est un véritable défilé de testostérone sur pattes que nous avons là...

Mon Dieu, tu t'entends ?

— Salut, Art, lâche Harvey, sans cacher son mécontentement de devoir parler à cet homme.

— Je ne pensais pas que tu te pointerais, compte tenu de...

Il ne termine pas sa phrase, ne trouvant sans doute pas les mots appropriés.

— Ta mère a raconté à la mienne ce qui t'est arrivé. Désolé de ne pas t'avoir appelé.

— J'imagine que tu me remplaces ?

La question est lourde de reproches, et Harvey affiche un air dégoûté.

— Tu sais ce que c'est...

Le latino semble sincèrement peiné. Ses yeux verts, hypnotiques, se posent sur moi.

— Bonsoir. Je suis Art. Enchanté, se présente-t-il.

Je serre la main qu'il me tend.

— Léonor.

— Notre danseur a fait une nouvelle conquête ? plaisante-t-il.

« Danseur » ? Harvey est un danseur ?!

— Fous-lui la paix, Art.

Le ton d'Harvey est cassant. Plus que d'ordinaire. La haine anime son regard. Il se joue quelque chose entre eux deux, j'en ai l'intime conviction. Mais je suis bien incapable à ce stade de déterminer de quoi il s'agit.

Je reporte donc mon attention sur l'information qui vient de m'être divulguée.

— Tu es danseur ? C'est pour ça, le ballet ?

— Bravo, Sherlock.

— Très drôle, Billy Elliot, répliqué-je.

— Attendez... Tu ignorais qu'Harvey était danseur ? Alors que vous sortez ensemble ?

— On ne sort pas ensemble.

Nos deux voix ont protesté à l'unisson.

Les quatre membres du boys band sont toujours là, en retrait, encore sous le choc des révélations d'Harvey, échangeant des regards lourds de sous-entendus.

— Bon, ça va commencer, intervient nerveusement l'un d'eux. On ferait bien de retourner à notre place.

Ce qu'ils transpirent me heurte violemment. C'est quelque chose de bien plus dérangeant que de la pure compassion. Impossible que le principal intéressé ne l'ait pas décelé. Si j'éprouve des sentiments assez tranchés à l'égard d'Harvey, la pitié n'en fait absolument pas partie. Les muscles de son visage sont crispés, sa jugulaire pulse, démontrant qu'il fulmine intérieurement. La réaction de ses potes doit lui laisser un goût amer.

Avait-il conscience de ce qui l'attendait en se rendant à ce ballet ? Est-ce qu'il imaginait la difficulté d'être confronté au regard des autres, en particulier à celui de ceux qui l'ont connu « avant » ?

— Je redescends aussi. J'espère que tu apprécieras le spectacle, Harvey. Art se tourne vers moi.

— Léonor, c'était un plaisir. J'espère que nous nous reverrons bientôt.

Il me détaille avec insistance. Cela provoque en moi un trouble.

Je rêve ou il me drague ?

Son départ me fait comprendre que j'étais en apnée. Je reprends mes esprits et hasarde un coup d'œil sur Harvey. Ses pupilles sont contractées.

Dis quelque chose, Léo.

Je pivote légèrement dans sa direction. Son attention est dirigée droit devant. Je sais que c'est sa façon de s'isoler et de me signifier qu'il ne veut pas en parler. Je décide de faire abstraction de ses signaux. Parce que la mélancolie qui émane de lui me convainc d'agir ainsi.

Je pose la main sur son avant-bras. Il détaille mes doigts avec tant d'intensité que je romps brusquement ce contact physique, comme s'il nous avait tous les deux brûlés.

Garde tes distances... Message reçu.

Je me racle la gorge.

— Est-ce que je peux faire quelque chose ?

Il soupire. Parce qu'il va mal ou parce que je l'exaspère par ma seule présence ? Je n'en sais rien.

Après un bref instant, il me répond enfin :

— Non, je n'ai besoin de rien.

Je me sens impuissante, inutile. Cette impression n'est pas franchement agréable.

Peu à peu, la loge se remplit. Bientôt, plus aucune place n'est disponible.

Les lumières se tamisent, le lourd rideau rouge s'ouvre sur la scène tandis que les premières notes de l'orchestre s'envolent vers nous. Je mettrais ma main à couper qu'en temps normal ma bouche formerait un « O » de stupéfaction à la vue du corps de ballet qui entre en scène en parfaite synchronisation avec cette musique puissante, vibrante. Sauf que là, toute mon attention est focalisée sur l'homme torturé assis à mes côtés, cloué contre son gré à ce fauteuil roulant qu'il ne pourra peut-être plus jamais quitter.

Dans la pénombre de la loge, j'ose l'observer. Et ce que je découvre me bouleverse. Quelques larmes coulent silencieusement sur ses joues.

Pourquoi pleure-t-il ? Est-ce la beauté du spectacle ? Ou est-ce le deuil de son passé ? Le voir ainsi me retourne l'estomac. À ce moment précis, j'oublie qu'il s'est comporté comme un mufler depuis le premier jour où nos chemins se sont croisés. J'oublie même à quel point je l'ai détesté. Parce que, ce soir, j'ai compris qu'il était paralysé depuis peu et qu'il n'acceptait pas sa situation. Même si cela n'excuse pas son comportement, ça a au moins le mérite de l'expliquer.

L'angoisse émane de tout son être, s'intensifiant minute après minute. Il est désormais blanc comme un linge. Ce qu'il s'inflige est inhumain. Venir à ce ballet était une très mauvaise idée.

Au bout d'une demi-heure, je ne supporte plus d'être témoin de sa souffrance. J'enfile mon manteau – ce qui déclenche des réflexions désapprobatrices de la part des spectateurs assis dans le rang de derrière. Dois-je les informer que je me contrefais de les déranger compte tenu de l'absolue nécessité de sortir Harvey de là ?

Je me redresse complètement, mets mon sac à main en bandoulière avant de m'adresser à Harvey, qui est fermé comme une huître.

— On s'en va !

Il acquiesce en un temps record, visiblement soulagé.

Évidemment, on repassera pour la discrétion. Autant certaines personnes se montrent extrêmement bienveillantes du fait de la présence imposante d'un fauteuil roulant, autant d'autres ne pensent qu'à leur petit spectacle perturbé. En nage à cause de mes difficultés à manier ce satané fauteuil, je suis à deux doigts de passer mes nerfs sur deux égoïstes que j'ai repérés. Quand le couple en question nous somme de faire moins de bruit, Harvey et moi dressons notre majeur dans leur direction.

Soufflant un bon coup en sortant de la loge, nous sourions de notre comportement puéril et de l'air outré des deux coincés. J'ai cependant envie de vomir en apercevant l'un d'eux se précipiter sur le siège que je viens tout juste de libérer.

Connard.

Lorsque je reporte mon attention sur mon cavalier, il est déjà en train d'appeler un taxi. Je le conduis jusqu'à l'extérieur, parcourant avec vivacité le chemin inverse : l'ascenseur, les rampes, la sortie.

Notre bref moment de complicité a laissé place à un silence pesant. J'allume une cigarette d'une main tremblante et avale une bouffée. La nicotine diffuse aussitôt ses vertus relaxantes dans mon cerveau. Je jette régulièrement un coup d'œil sur Harvey, immobile et muet, le regard perdu à l'horizon.

— Je ne veux pas en parler, lâche-t-il, conscient que je le dévisage.

Ma vilaine curiosité aimerait le convaincre du contraire, mais j'accède à sa demande sans l'once d'une hésitation. J'appuie une main sur son épaule, sans réfléchir.

— OK.

Je reste ainsi plus de temps que de raison. Sa tête s'incline, et son regard se fige sur mes doigts posés là, sur lui. Je peux sentir son souffle réchauffer ma peau. Confuse, j'enlève brusquement ma main et la glisse dans la poche de mon manteau.

CHAPITRE 10

C'est grâce à notre chauffeur, qui demande confirmation de l'adresse de destination, que j'apprends que les Forester habitent en banlieue. Harvey se plonge dans un mutisme oppressant, rendant notre trajet encore plus interminable qu'il ne l'est. Après ce qu'il vient de traverser, je conçois qu'il ait besoin de s'enfermer dans une bulle protectrice. Je résiste donc à l'envie de rompre le silence et de l'assaillir de questions.

À l'instant où le véhicule s'immobilise devant le portail blanc, la porte d'entrée s'ouvre sur sa mère, qui se précipite dans notre direction. Refusant de laisser Harvey gérer seul la tornade maternelle, je sors de la voiture, informant le conducteur que je n'en ai que pour une minute. Mme Forester nous fusille à tour de rôle, Harvey et moi, de ses yeux incandescents.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ça va, maman.

Harvey lève les yeux au ciel, exaspéré.

— Non, ça ne va pas. Il n'est même pas l'heure de l'entracte !

Elle se tourne vers moi, angoissée et remontée comme une pendule, m'accusant de l'index.

— J'en étais sûre ! Vous avez merdé !

Je reste scotchée par son agressivité.

— Mais je n'ai rien merdé du tout !

Harvey décide de l'ignorer.

— Merci, Léonor. Merci pour tout, prend-il le temps de me glisser.

Je suis surprise de l'entendre me dire quelque chose de gentil. Il a l'air sincère, qui plus est.

Puis je le regarde s'éloigner, résigné, laissant sa mère furieuse sur le trottoir.

J'ai mal au cœur. Encore une fois.

Avec tout ce qu'il traverse, pourquoi se comporte-t-elle de manière aussi toxique ? Il est probable que c'est la colère qui la pousse à agir ainsi, mais ne devrait-elle pas prendre sur elle et soutenir son fils plutôt que de l'écraser ?

Je fais volte-face pour partir d'ici au plus vite.

— Vous n'auriez jamais dû l'accompagner là-bas. Ce qui est arrivé ce soir était à prévoir !

— Vous trouvez toujours les mots qu'il faut, vous. C'est un talent inné ou c'est une compétence que vous avez travaillée ?

Ne lui laissant pas l'opportunité de me répondre, je m'engouffre dans l'habitacle, sans jeter un regard dans sa direction.

Le silence est malmené par ma respiration saccadée. J'enrage du comportement de cette bonne femme. Je me frotte nerveusement les mains sur les cuisses, tentant de calmer cette haine qui se propage en moi. Rien à faire. Je suis folle furieuse. Les kilomètres défilent. Je finis par me relâcher contre l'appui-tête, les yeux clos.

Un SMS me sort de mon état second.

Billy Elliot : Tu as assuré, Bridget. Bonne nuit. Harvey.

Je remarque alors le regard taquin dans le rétroviseur.

— Quoi ?!

— Vous souriez. Vous cherchez les mots pour lui répondre, hein ?

Primo, je ne souris pas. Et deuzio... OK, il a raison. *Grrr*.

Léo : Bonne nuit, Darcy.

Je passe le reste de mon samedi soir chez moi à alterner entre colère et tristesse. Je suis en rage contre la terre entière. Tous, par leur comportement, ont appuyé là où ça fait mal. Au lieu de soutenir Harvey, ils ont continué à enfoncer le couteau dans la plaie. Je me sens très affectée par ce qu'il a dégagé tout au long de cette soirée, ce désespoir infini, ces larmes qui ont coulé sans pudeur. Je crois pouvoir dire que j'ai rencontré le vrai Harvey, celui qu'il ignore peut-être lui-même.

Je ressasse chaque minute partagée avec lui et recense les informations recueillies. Ces dernières se résument à trois mots : danseur, paralysé, Forester.

J'allume mon ordinateur et tape son nom dans le moteur de recherche. Je réussis à trouver quelques photos de lui sur le web, qui m'apprennent qu'il a fait partie d'un corps de ballet dans une compagnie nationale. Je tombe ensuite sur un clip vidéo qui le montre en pleine démonstration de danse classique. Rien de plus. Ses comptes sur les réseaux sociaux n'étant pas en mode public, je n'ai accès à aucune de ses publications. Si tant est qu'il y en ait.

Lorsque je finis par m'endormir, quelques heures plus tard, je suis submergée d'un milliard de questions sans réponses.

C'est ce qui explique sans doute que, pour la première fois depuis mon entrée chez les BVA, je ressente une sorte d'impatience à me rendre à ma prochaine réunion.

Ce sentiment est d'ailleurs largement partagé par Lola et mes confidents du Red Spot, à qui je raconte dès le lendemain matin – sans trop me faire prier, je dois l'avouer – les déconvenues de ma soirée avec Harvey Forester, ex-danseur professionnel, cloué à un fauteuil roulant.

CHAPITRE 11

Mercredi 8 avril

Harvey prend sa place habituelle entre François et Jean-Pierre sans m'accorder le moindre intérêt. Si je pensais que notre sortie nous avait rapprochés, je dois me rendre à l'évidence : je me suis foutu le doigt dans l'œil. En temps normal, je me serais vexée, mais on dirait bien que je lui trouve désormais toutes les excuses.

— Alors, aujourd'hui, j'aimerais que ceux qui ont déjà accompli leur « mission » nous fassent part de leur expérience, des difficultés éventuellement rencontrées, de ce qu'ils ont apprécié, etc.

François passe une main sur son crâne dégarni, puis retire ses lunettes rondes pour les nettoyer. Il fait toujours ça. C'est le signal du « c'est à vous ! ».

Je me ratatine sur mon siège et surprends Harvey qui fait de même. Un réflexe identique pourtant induit par des raisons totalement différentes. Pour ma part, je ne veux pas faillir à mon principe de base : « ne pas prendre la parole dans ce groupe ». Quant à mon coéquipier, il n'a de toute évidence pas envie d'évoquer ce fiasco, tout comme il ne tient pas à confier aux autres ce qui m'a été divulgué contre son gré.

— Quels binômes ont commencé l'exercice ? reprend patiemment François.

Personne ne réagit.

— Allez, ne soyez pas timides, enfin ! insiste-t-il.

Des mains se lèvent timidement, dont les nôtres, honnêtement oblige.

— Harvey ? Léonor ? Lequel des deux veut s'exprimer ?

Eh merde.

Silence de cathédrale.

Je tente le tout pour le tout.

— On pourrait peut-être commencer par Jean-Pierre et Bénédicte ? Jean-Pierre, je vois que la séance de shopping a été fructueuse. Tu es très élégant.

Le beau sexagénaire me gratifie d'un large sourire, ne cachant pas être flatté par mon compliment, et lance un regard complice à sa « *personal shopper* » en herbe.

Je croise les doigts pour que François se sente obligé de reporter son attention sur lui.

— Nous écouterons Jean-Pierre plus tard. On va plutôt commencer par vous.

Harvey et moi nous étudions discrètement. On sait tous les deux qu'en ayant accepté de participer à cette (més)aventure, on doit aller jusqu'au bout. Je réalise que refuser de nous confesser va alimenter un tas d'hypothèses qu'il vaut mieux éviter. Partant de là, reste à déterminer qui va jouer le rôle du narrateur et quelle histoire sera contée. Harvey enchaîne les gestes d'angoisse, massant nerveusement sa nuque et frottant sa barbe de trois jours. Encore peinée par notre soirée catastrophique, je me prends subitement pour un saint-bernard et vole à sa rescousse afin de lui épargner cet exercice douloureux.

Je me lève sous le poids des six paires d'yeux braquées sur moi. Au bord de la panique, je fais la première chose qui me passe par la tête.

— C'était chiant à mourir, lâché-je de but en blanc.

Je me déplace au centre du cercle formé par nos six sièges et le fauteuil d'Harvey, tout en sélectionnant une musique sur mon smartphone. J'active la touche lecture d'une pression de l'index, et la bande-son du *Lac des cygnes* retentit dans l'assemblée. J'enlève ma chaise, sors du cercle, puis me tourne dans la direction de mes spectateurs, tout ouïe, qui se demandent quelle mouche a bien pu me piquer.

— Alors, ce n'est pas la bonne musique, mais ça va vous donner une idée. Ça commence par le corps du ballet qui entre en scène, en faisant des pirouettes. Je crois que le terme technique, c'est « arabesques ». C'est ça, Harvey ?

J'ai joint le geste à la parole, atterrissant au milieu de tous dans des mouvements plus qu'approximatifs avec la délicatesse d'un éléphant. Bref, je rejoue en direct la chorégraphie de danse de Joey Tribbiani dans un vieil épisode de *Friends*.

Putain d'instinct de survie de merde, qui me fait faire n'importe quoi.

Toutes les têtes – ébahies – se tournent vers l'intéressé en une synchronisation parfaite.

Harvey se contient quelques secondes avant d'exploser de rire. Un rire franc et contagieux. Une grande première ! J'en oublie le fait que je suis en train de me couvrir de ridicule. Au contraire, je me réjouis de cette petite victoire.

— On va dire que c'est ça, oui, parvient-il à lâcher entre deux éclats.

Je garde tant bien que mal mon sérieux et reprends mon enchaînement, levant les bras au-dessus de la tête, bien arrondis. Bref, je tente la cinquième position.

— En résumé, le corps du ballet puis les héros du truc enchaînent les mouvements. Vous noterez qu'ils ne sont pas allés bien loin puisqu'ils ont juste donné des numéros à leurs positions, ironisé-je.

Harvey rit de plus belle en répétant « les héros du truc ? », et pendant ce temps j'improvise quelques pas, ne parvenant pas – évidemment – à

reproduire ceux que j'ai vus pendant le court laps de temps où nous sommes restés dans cette fichue loge.

Je m'arrête pour fixer mon auditoire.

— Au bout d'une heure et demie, j'ai soufflé de soulagement. Mon calvaire allait enfin cesser, vous comprenez ?

Je marque une nouvelle pause et souris en voyant Bénédicte essuyer ses larmes de rire.

— Mais l'homme que vous voyez là m'a porté le coup de grâce en m'informant que ce n'était que l'entracte !

Mon autodérision relance les rires qui commençaient à peine à s'essouffler. Je décide d'en rester là, considérant que j'ai rempli notre part du marché et, professionnelle, salue mon public. Simon est le premier à applaudir ma prestation, aussitôt suivi par les autres. Je retourne chercher ma chaise et m'y écroule, épuisée.

— Tu es une sacrée *show-woman*, Léonor ! lance François.

Le calme reprend peu à peu possession des lieux. Je relève enfin la tête pour oser affronter le regard d'Harvey. La surprise est de taille. Il ne paraît plus fermé et habité par la colère. À la place, je découvre un homme aux yeux rieurs et à la fossette en coin accentuée par un sourire timide. Il entrouvre les lèvres pour murmurer un « merci » à mon intention. Et moi, je savoure l'instant.

La séance d'aujourd'hui est décidément sans aucune mesure avec les précédentes. Elle officialise ma première prise de parole au sein du groupe, si je mets de côté mes altercations avec Harvey. On peut dire que j'ai vraiment donné de ma personne. Accessoirement, tout le monde sait désormais que je n'ai aucun sens du rythme. Et là, je suis censée m'essayer à une autre nouveauté : un tête-à-tête avec Harvey dans un coin de la salle.

À la demande de François, chaque équipe doit débriefer sur l'expérience vécue, pour ceux qui l'ont réalisée, et échanger sur l'étape

suivante.

Harvey restant silencieux, comme à son habitude, je prends à nouveau les devants.

— Tu veux qu'on en parle ?

Je fais bien évidemment allusion au désastre qu'a été notre sortie.

— Non, je préférerais oublier cette soirée. J'ai fait une erreur en allant là-bas. C'était trop tôt. Désolé de t'avoir embarquée là-dedans.

— Ce n'est rien.

— Et merci pour tout à l'heure.

— Pitié, ne me parle plus jamais de la démonstration que j'ai dû faire pour détourner l'attention.

Il se retient de rire, mais n'y parvient que quelques secondes à peine.

Je le frappe à l'épaule, mi-vexée, mi-amusée. Puis nos sourires s'effacent pour laisser place à la gêne. Nous ne savons pas comment gérer cette complicité naissante. Pour ma part, elle m'effraye plus qu'elle ne me rebute. Harvey redevient quant à lui distant, ce qui me donne l'impression que notre rapprochement lui déplait.

— J'ai appris pas mal de choses à ton sujet, samedi. Je pense que tu es en droit de connaître certaines choses me concernant. Histoire de rétablir l'équilibre, ajouté-je pour répondre à son air surpris.

Il acquiesce d'un mouvement de tête.

— OK, bon, alors... Comme tu le sais, je ne suis pas venue dans ce groupe de mon plein gré.

Je guette ses réactions, mais pour l'instant il n'en a aucune. Pas un battement de cils. Rien. Ses iris noirs sont plantés dans les miens, et il attend la suite.

— C'est ma mère qui a eu cette idée. Je vis à Paris pour mes études, et elle s'inquiète de me savoir seule ici.

Il se penche dans ma direction.

— Elle pense que je n'arrive pas à surmonter la mort de...

Mon timbre de voix s'éraille légèrement. Je me racle la gorge pour me ressaisir.

— Mon père et mon frère.

Il prend ma main dans la sienne, l'air compatissant. Je me fige à ce contact.

— Je suis désolé, Léonor.

Une vague de chaleur me submerge. Sans doute l'émotion. Il est en effet très rare que j'exprime tout haut le fait que papa et Victor nous ont été enlevés à jamais.

Sors-toi de là tout de suite, Léo.

Je libère ma main et fais ce que je fais depuis des mois : nier.

— Mais tout va bien. Ma mère s'inquiète pour rien. Tu sais ce que c'est...

Heureusement pour moi, il n'insiste pas, alors qu'à sa place je l'aurais assailli de questions. Bon, en revanche, il n'a pas l'air très convaincu par mon « tout va bien ».

Il fronce les sourcils pour me montrer son scepticisme.

— Mais quoi ? Ça va, je t'assure. Je gère. Je suis juste là pour rassurer mes proches !

— Si tu le dis... Alors, de quoi a besoin Bridget Jones ?

— Pardon ?

— Qu'est-ce que je peux faire en échange pour toi ?

Je l'ai dit : à brûle-pourpoint, mes idées sont généralement merdiques. Les mots s'échappent de ma bouche sans que je prenne la mesure de ma demande.

— J'aimerais que tu m'accompagnes à une pièce de théâtre.

— « Une pièce de théâtre » ? Franchement, après ce qui s'est passé à Garnier, je ne suis pas certain que ce soit judicieux. Je n'ai pas envie de retomber sur des personnes que je connais...

— Ah mais ça, aucun risque ! Ce n'est pas à Paris. C'est dans un lycée. En province.

— « En province » ?

— Je... C'est ma sœur. Elle a ce projet qui lui tient à cœur et elle compte sur ma présence. Parce qu'on y allait tous, avant que... Enfin, tu comprends...

Putain, Léo, essaye au moins de finir une phrase !

— Bref... Ma mère ne peut pas se libérer et mon grand-père, ce n'est pas vraiment son truc, tu vois... Donc, je me disais que ça lui ferait plaisir que je vienne accompagnée, qu'elle soit entourée.

Perplexe, il réfléchit quelques secondes.

— Tu penses vraiment que ma présence sera utile ? Elle ne me connaît pas, alors...

— Je n'en sais rien. Ce n'était qu'une idée comme ça, laisse tomber, je vais trouver autre chose.

C'était stupide. Il a raison. En quoi le fait que je vienne accompagnée d'un inconnu pourrait bien la reconforter ? C'est bizarre mais, pendant un instant, je me suis dit qu'avoir deux personnes dans le public pour elle au lieu d'une seule lui remonterait le moral et atténuerait l'absence des autres membres de notre tribu. La compensation par le nombre en quelque sorte. C'est complètement absurde.

— Je n'ai pas dit « non », s'excuse-t-il. Pour être honnête, je crains surtout que mon fauteuil attire les regards et la mette mal à l'aise.

Quoi ?! Non !

— Lola se moque de ce que peuvent penser les autres.

— Bon... Elle est où ta « province » ?

— Près de Grenoble.

— Grenoble ? Ah oui... Ce n'est pas la porte à côté.

Il ne dit plus rien, pesant le pour et le contre de ma requête avant de se prononcer. Moi-même, je suis inquiète par ce qu'implique un si long

déplacement en termes d'organisation pour lui. Je ne veux pas lui compliquer la vie, elle l'est déjà suffisamment.

— C'est quand ?

Je grimace, gênée de le prendre de court, avant de me remémorer que lui n'a pas fait mieux en me prévenant la veille pour le lendemain.

— Mercredi prochain.

— Dans une semaine ? Bon... Tu sais que la moindre escapade est une épreuve au niveau de la logistique, grâce à mon merveilleux carrosse ?

— D'autant plus que...

Il ne semble pas avoir encore percuté ce que je m'appête à lui annoncer.

— La pièce est programmée à 19 heures. Ce qui veut dire...

—... Qu'on va passer la nuit dans ta famille, termine-t-il à ma place.

L'idée de dormir sous le même toit que lui, dans la maison qui m'a vue grandir, me paraît saugrenue. J'avais occulté ce point lorsque je lui ai fait cette proposition.

Commence alors un véritable interrogatoire, allant de l'accessibilité de la maison en fauteuil roulant à la liste des équipements disponibles au rez-de-chaussée, en passant par l'accord de ma mère pour l'accueillir compte tenu de son handicap.

Je balaye d'un revers de la main toutes les contraintes énoncées par Harvey, lui assurant qu'il pourrait facilement atteindre le bureau, qui fait aussi office de chambre d'amis, ainsi que la salle d'eau avec douche à l'italienne. Quant à ma mère, je lui affirme qu'elle sera heureuse de l'accueillir mais me garde bien de lui dire à quel point elle sera ravie de mettre un visage sur celui qui revient désormais au cœur de nos conversations.

— OK, j'accepte. Je te dois bien ça.

Puis, lorsqu'une vision surgit, je me mets à sourire. De plus en plus. Il sent que je suis au bord de l'explosion.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as ?

— Je me disais... Je peux l'annoncer à ta mère ?

CHAPITRE 12

Mercredi 15 avril

Entre les échanges avec ma mère pour réorganiser la maison de façon que mon accompagnateur puisse être le plus autonome possible et l'excitation de ma sœur à l'idée de rencontrer *le* Harvey, en passant par Mme Forester qui a tout fait pour convaincre ce dernier d'annuler, j'ai pris la mesure de ce qu'impliquait notre virée grenobloise. Finalement, tout se déroule facilement. Surtout la partie en gare – celle que j'appréhendais le plus –, puisqu'un service spécifique est prévu pour les personnes à mobilité réduite au départ comme à l'arrivée. Je souffle donc de soulagement en pénétrant dans notre wagon, en première classe, fauteuil roulant oblige.

À peine le TGV quitte-t-il le quai que chacun vaque à ses occupations ou, du moins, fait semblant d'être absorbé. Parce que, avouons-le, le fait de nous retrouver l'un à côté de l'autre dans ce train est surréaliste, et cette proximité m'intimide. Qu'allons-nous bien pouvoir nous raconter pendant ce temps – énorme – que nous allons passer ensemble ? Je ne pense pas seulement à ces trois heures de train, mais surtout à tout ce qui va suivre, notamment la rencontre avec ma famille, la nuit sous le même toit, l'infirmière à domicile qui va gérer certaines choses dont Harvey a refusé de parler. Lui et moi en train de prendre notre petit déjeuner...

Je secoue la tête pour effacer cette projection déstabilisante. Et dire qu'il n'y a pas si longtemps, on aurait pu s'entre-tuer. Je haïssais ce mec pour son honnêteté violente, pour la colère qu'il expulsait en me la balançant en pleine figure, pour son arrogance et son égoïsme. Aujourd'hui, il m'inspire tout autre chose, parce que j'ai vu ce qu'il vivait, parce qu'il a exprimé sans le vouloir ce qu'il ressentait. Est-ce qu'on est amis ? Je ne pense pas. Est-ce qu'on le deviendra ? Je l'ignore. Mais quelque chose a changé entre nous, c'est une certitude.

Notre parcours du combattant, démarré pour ma part à 7 heures du matin – heure à laquelle j'ai pris le métro pour me rendre gare de Lyon –, s'achève par un trajet en taxi d'une bonne demi-heure. Plus nous approchons de notre destination, plus mon stress monte. Harvey affiche un air serein pendant que, moi, je m'agite nerveusement sur mon siège. Même s'il n'est rien de plus que, disons, un compagnon de galère, il n'en demeure pas moins que sa venue signifie beaucoup pour moi, comme pour Lola, je crois.

Brusquement, mon cœur se serre. Encore. Parce que je comprends que mon père n'aura jamais l'occasion de mettre à l'épreuve le garçon qui osera franchir à mes côtés le seuil de l'entrée. Jamais je ne subirai les moqueries de mon grand frère qui prenait toujours un malin plaisir à me taquiner. Si Harvey n'est là que pour me rendre service, s'il n'est pas un pote et encore moins un petit ami, sa présence à mes côtés me rappelle tout ce qui m'a été enlevé, au présent comme au futur.

— Tout va bien ?

Si mon âme dit « non », je réponds exactement le contraire.

— Oui, oui, tout va bien.

À notre arrivée devant la maison dans laquelle j'ai grandi, après avoir payé notre course, je sors calmement de la voiture et, l'avant-bras posé sur la portière ouverte, je contemple le lieu qui a été témoin de tant de rires et

de bonheur avant d'être envahi par la douleur et les pleurs. Un bruit me ramène à la réalité, un grincement qui m'est déjà familier.

— Tu vas où ? La maison est là ! l'interpellé-je.

— Grosse maligne ! Je te rappelle que mon fauteuil ne peut pas encore monter les trottoirs.

Oups.

Je l'attends tandis qu'il passe par un bateau pour me rejoindre. Je remercie ensuite le chauffeur, qui a eu la délicatesse de déposer nos bagages devant la porte d'entrée, et inspire profondément.

— On y va ?

— Maintenant qu'on est là..., me rétorque Harvey.

Est-il aussi serein qu'il semble l'être ? Appréhende-t-il la rencontre avec mes proches ? Je ne le pense pas. Après tout, demain il sera de retour chez lui, et tout cela ne sera probablement plus qu'un souvenir insignifiant.

Je sonne et, comme je m'y attendais, seul papé est à la maison. Lola est en cours, et ma mère travaille. Mais je suis à peu près sûre que tout le monde va rentrer ce midi. Cela fait des semaines qu'on ne s'est pas vues toutes les trois, et nous attendons nos retrouvailles avec impatience. Sans compter ma petite sœur, qui a hâte de mettre un visage sur celui que je qualifiais de « *chiabrena* » il n'y a pas si longtemps.

— Léo ! Mon p'tit bouchon !

Je me blottis dans les bras de mon grand-père et lui souffle quelques mots doux à l'oreille.

— Papé, tu m'as tellement manqué !

— Dis, t'aurais pas une cigarette ? Ta mère a encore jeté mon paquet. Elle est terrible, elle trouve toutes mes planques.

Je ris de bon cœur.

— Je te donne ça tout de suite. Mais avant, j'ai quelqu'un à te présenter.

Je m'écarte pour introduire officiellement celui qui se cache derrière moi.

— Bonjour, jeune homme ! Je suis Albert. Enchanté de te rencontrer. J'ai beaucoup entendu parler de toi !

Harvey lève un sourcil interrogateur.

— Puis-je savoir en quels termes ? s'enquiert-il, intéressé, en lui serrant la main.

— Pas très bons au début, mais ça s'est amélioré dernièrement.

J'écarquille les yeux, et le rouge me monte aux joues. J'avais oublié que mon grand-père était un peu comme les enfants : il n'a pas de filtre.

J'allume une cigarette et la lui tends après avoir avalé quelques bouffées. Le regard d'Harvey en dit long sur ce qu'il pense de mon besoin de nicotine.

— Oh ce que c'est bon ! s'extasie papé. Je ne vois vraiment pas pourquoi ta mère m'interdit ce petit plaisir. Si je dois développer un cancer, ce n'est pas à quatre-vingts balais qu'arrêter de fumer va changer quoi que ce soit ! Foutu pour foutu... Toi par contre, tu devrais stopper cette saloperie.

Non, mais je rêve !

Harvey éclate de rire. Mais son sourire le quitte aussi sec lorsque papé se lance dans un interrogatoire, allant de « Que penses-tu de ma petite-fille ? » – question extrêmement gênante lorsqu'elle est posée devant la principale intéressée – à « Pourquoi es-tu cloué à ce fauteuil ? ». Je vole à son secours rapidement en lui proposant de visiter le rez-de-chaussée et de l'installer tranquillement dans sa chambre. Je le guide jusqu'à la pièce que ma mère lui a préparée. Ça me paraît tellement étrange de le savoir derrière moi, dans ce couloir, dans cette maison. Lorsque je m'écarte pour le laisser entrer, je n'espère qu'une chose : qu'il n'y ait pas un malencontreux détail que nous aurions oublié et qui lui rappellerait son handicap. Il hoche la tête à plusieurs reprises, me signifiant que l'installation lui convient. Je soupire de soulagement.

Je rejoins ensuite mon grand-père paternel et l'aide à préparer le déjeuner. Il en profite pour prendre de mes nouvelles. Je lui assure avec le plus de conviction possible que je vais bien. Que je vais mieux. Il dégage tellement d'émotions quand il me confie souffrir atrocement du manque de son fils et de son petit-fils, quand il me dit que la maison lui semble si vide sans ces deux gaillards et qu'il a du mal à remonter la pente, que je ne parviens plus à lui mentir. Je crois qu'il est le seul avec qui je finis toujours par être honnête sur mon état psychique, malgré mes efforts pour le lui cacher. Mes mains se mettent à trembler, j'arrête de découper les légumes et me maintiens au bord du plan de travail, la tête basse. Et je craque, laissant les larmes perler sur mes joues.

— C'est si dur, papé. Ils me manquent tant.

Ma voix n'est qu'un murmure.

— Je sais, mon p'tit bouchon. Je sais.

Il me caresse tendrement le dos. Un raclement de gorge me fait sursauter.

— Je... Je peux vous aider ?

Je sèche mes yeux du plat de la main et me redresse pour reprendre contenance.

Merde.

— Ce n'est pas de refus ! Parce que la petite, là, ce n'est pas une rapide !

Sacré papé.

Je me décale pour laisser suffisamment de place à Harvey et lui tends un couteau. Il se lance sans attendre. Il manie la lame avec une telle dextérité que j'en reste interloquée.

Vingt minutes plus tard, la porte s'ouvre avec énergie. Un bruit de sacs balancés dans l'entrée, des pas précipités et deux folles débarquent dans la cuisine, surexcitées, en poussant des petits « hiiii ».

Ma mère et Lola m'entourent de leurs bras pour un câlin collectif. Puis nous reculons toutes d'un demi-pas, à l'affût de nos petits changements. Lola s'est encore affinée et affiche une mine plutôt épanouie. Ma mère a légèrement coupé ses beaux cheveux roux dont je n'ai malheureusement pas hérité. Pas plus que de ses jolies taches de rousseur d'ailleurs. Physiquement, il est de notoriété publique que je ressemble énormément à mon père, autant pour ses cheveux châains que pour ses yeux noisette. Elle remet en place son chemisier et offre un grand sourire accueillant à notre invité, qui n'a pas perdu une miette de nos retrouvailles.

— Tu dois être Harvey ! Bonjour.

— Bonjour, madame... Mince, je ne connais même pas votre nom, me fait-il remarquer tout en serrant la main de ma mère.

— Chevallier. Mais appelle-moi Marie, je t'en prie.

— Très bien, Marie.

— Vous avez fait bonne route ? Tu es bien installé ? Tu as tout ce qu'il te faut ?

Burger Quiz, le retour.

— Oui, c'est parfait. Merci beaucoup.

Il se tourne vers ma cadette, étrangement silencieuse et curieusement bouche bée.

— Sa-lut..., parvient-elle à lâcher, sans détacher les yeux d'Harvey.

Putain. C'est le fauteuil roulant qui la met dans cet état ?

Harvey se crispe, visiblement heurté par son examen un peu trop approfondi.

J'interviens pour détendre l'ambiance.

— Harvey, voici ma sœur, Lola. Ne fais pas attention, elle est bizarre parfois. L'adolescence, sans doute.

Bon, OK, ma justification laisse à désirer.

— Ou un trouble comportemental qu'elle aurait piqué à sa grande sœur, peut-être ? réplique-t-il d'un ton provocant.

Lola éclate de rire, retrouvant donc son état normal.

— Ha ha, c'est exactement comme ça que je t'imaginai ! confie-t-elle.

Je lui mets un coup de coude dans les côtes. Pas question qu'Harvey sache le nombre de fois où j'ai parlé de lui à Lola.

Papé, qui s'était absenté, entre dans la cuisine et s'active, sortant le gratin du four et le posant sur la table, avant de nous inviter à nous asseoir. Harvey s'installe en bout de table, suivant ses instructions.

Commence alors ce que je craignais : l'interrogatoire à la méthode Albert. Légèrement inquiète, je préviens mon accompagnateur dès la première question.

— Tu n'es pas obligé de répondre.

Je bois une gorgée de vin blanc frais, partagée entre ma volonté de mettre Harvey à l'aise et mon envie d'en savoir plus à son sujet.

Malheureusement pour moi, bien qu'il accepte d'assouvir la curiosité de papé, je n'apprends rien de nouveau. Lorsqu'il annonce qu'il est danseur professionnel, la répartie de papé ne se fait pas attendre.

— Ah bon, mais c'est un vrai métier, ça ?

Je guette la réaction d'Harvey, présageant une réponse cinglante. Si j'avais osé lui balancer un truc pareil, il m'aurait remise à ma place vite fait, bien fait.

Mais force est de constater que les octogénaires sont libres de penser ce qu'ils veulent et de l'exprimer sans mâcher leurs mots, puisque Harvey reste impassible, accordant même un sourire en coin à papé.

— De mon temps, j'étais un bon danseur. J'allais tous les dimanches dans les thés dansants ou les bals musettes. C'est comme ça que j'ai rencontré celle avec qui je suis resté marié plus de cinquante ans. La danse, c'est quand même un bon plan pour séduire les femmes, hein ?

Pas de réponse. Mince, j'aurais bien aimé savoir s'il sortait avec ses partenaires... Simple question de curiosité.

— Bon, heureusement, il y a d'autres moyens. Sinon, notre Léo ne serait pas près de se marier. Hein, Léo ?

Je le foudroie du regard.

— C'est une vraie calamité quand elle danse. Mais elle a d'autres qualités, la petite.

— Papé ! lancé-je, offusquée.

— Je ne vous le fais pas dire. Je l'ai vue à l'œuvre ! acquiesce Harvey, amusé.

Mais il ne va pas s'y mettre, lui aussi !

— Tu l'as vue danser ? intervient ma mère. Faut que tu nous racontes ça !

— Désolé, Marie. Mais c'est un petit secret qu'on va garder entre nous.

Tu parles, ce n'est pas pour moi qu'il veut protéger le secret mais parce que le divulguer impliquerait d'évoquer les raisons pour lesquelles je me suis prise pour Marie-Claude Pietragalla.

Nous nous lançons malgré tout un sourire complice qui prouve que nous sommes en train de créer un lien, en dépit de nos difficultés et de nos différences. Et je crois que cela me plaît.

— Je suis soulagée que Léo ait intégré ce groupe, en tout cas.

Et c'est reparti.

— Elle culpabilise beaucoup d'étudier à Paris.

— Maman !

Ce n'est pas vrai ! Elle parle de moi comme si je n'étais pas là !

— Quoi ? C'est la vérité, Léo. Tu dois penser à ton avenir, et rester ici ne servirait à rien.

Je me renfrogne, les bras croisés et le dos désormais bien calé contre le dossier de ma chaise.

— On pourrait parler de ça à un autre moment ?

À un moment où il n'y a pas de spectateur, par exemple ?

Ma mère remue la main dans les airs, signe qu'elle met fin à cette conversation.

Harvey intervient en lui posant à son tour quelques questions anodines, sur son métier entre autres, puis s'intéresse à Lola et à la pièce qui doit se jouer le soir même. Je lui suis reconnaissante de détourner ainsi l'attention.

Le repas continue finalement dans la bonne humeur générale et, à mon étonnement, la présence d'Harvey pendant ce moment familial ne me semble aucunement étrange. Bien au contraire, elle m'est agréable. Son attitude ne cesse de me surprendre depuis notre soirée au palais Garnier. Il est aux antipodes de l'homme que j'ai rencontré il y a quelques semaines. Je lui accorde un triple A. Attentif, Avenant et Attrayant. Ça change du triple C. Connard, Colérique, Condescendant.

CHAPITRE 13

Pendant l'après-midi, Harvey et moi avons regardé une comédie hilarante : *Babysitting*. Nos rires tonitruants n'ont pas réussi à faire cesser les ronflements de papé. J'ai vraiment adoré ce moment au cours duquel j'ai découvert un homme au rire communicatif et à l'humour aussi douteux que le mien. J'ai l'impression qu'il commence à lâcher prise et à se détendre un peu. Je ne l'avais presque jamais vu sourire, alors j'apprécie le brin d'insouciance qu'il accepte de révéler en ma présence.

L'infirmière à domicile s'est ensuite longuement isolée avec lui pour lui prodiguer des soins dont j'ignore encore la teneur. J'imagine qu'Harvey fait preuve de pudeur en ne me disant pas tout ce qu'implique sa situation. Et je n'ai pas d'autre choix que de respecter son silence.

— C'est pour vous le van devant la maison ? lance papé.

— Sûrement ! dis-je du haut de l'escalier.

Je dévale les marches quatre à quatre, souris à Harvey en lui ouvrant la porte, non sans embrasser papé avant de déguerpir. Je suis excitée comme une puce, impatiente de retrouver Lola. Harvey, lui, ne semble pas très emballé à l'idée de sortir. Impossible pour moi de savoir s'il appréhende cette soirée ou s'il la voit comme une corvée. Au fond de moi, j'espère qu'il l'appréciera.

Le grand véhicule que j'ai pris soin de réserver il y a une semaine auprès d'une compagnie grenobloise nous attend. Serge, notre chauffeur,

sort de l'habitable pour aider Harvey à passer de son fauteuil à la banquette arrière. J'ai appris récemment qu'on appelait cette manœuvre le transfert.

Le calme qui règne pendant le trajet est loin d'être apaisant. Bien au contraire, mes démons resurgissent sans crier gare. Je me remémore les raisons de la présence d'Harvey et me sens tout à coup oppressée par le poids des absents.

— Tout va bien ?

Je tourne la tête vers Harvey et m'efforce de sourire.

— Oui, oui.

Je soupire et reprends ma contemplation des rues de la ville.

Tout va bien. Il le faut. Pour Lola.

Lorsque nous arrivons au lycée, je laisse Harvey prendre place dans son fauteuil et m'interdit de l'aider. D'un regard excédé, il m'a fait comprendre lors de précédentes tentatives qu'il pouvait gérer seul.

— Putain ! jure Harvey au bout de quelques secondes à peine.

— Qu'est-ce que...

OK. Obstacle en vue. Les organisateurs ont ouvert le petit portail pour filtrer les entrées. Sauf que le fauteuil est trop large. Il ne passera pas.

Ce n'est pas vrai ! Nous sommes à peine arrivés, et on a déjà un problème !

— Ne bouge pas, j'y vais.

À l'instant où les mots franchissent mes lèvres, je réalise l'étendue de ma connerie.

— Je ne vois pas comment je pourrais bouger de là, bougonne-t-il.

— Oui, bon, c'est une expression, murmuré-je pour me dédouaner.

Je me faufile à travers la foule et alpague un mec de la sécurité. Je lui explique la situation et retourne avec fierté vers Harvey, armée d'une solution.

— On va passer par l'arrière. Viens.

Je le devance, marchant d'un pas décidé.

— Léonor, attends, je suis bloqué.

Je fais volte-face et m'aperçois qu'un poteau gêne le passage.

Eh merde. Quelle poisse !

Je l'observe reculer, prendre un bateau pour descendre du trottoir, puis y remonter après l'obstacle franchi. Face à mon air stupéfait, il proclame amèrement :

— Bienvenue dans mon monde...

Je me sens terriblement mal pour lui et honteuse de ne pas avoir anticipé cette difficulté. J'ai foncé droit devant, sans réfléchir à l'accessibilité du chemin, et je m'en veux pour cela.

L'agent de sécurité nous attend au niveau du grand portail situé à l'arrière du bâtiment. Harvey me dépasse pour aller à sa rencontre. Apparemment, il tient à reprendre les rênes de son parcours. Il écoute attentivement les indications de l'agent et se remet en route. Lorsqu'il s'arrête devant les portes battantes, je me dis que nous sommes définitivement maudits. Impossible pour lui d'accéder à la poignée. Il fait marche arrière, lentement, pour me laisser le champ libre. Je m'avance sans le regarder et reste immobile devant ce nouvel obstacle. Une peine immense me submerge, une peine incontrôlable. Mon corps commence à trembler, mes épaules à tressauter.

— Léonor ?

Je tourne la tête de côté, sans oser affronter son regard.

— Je suis désolée. Tellement désolée.

— Mais... De quoi ? s'inquiète-t-il en s'approchant de moi.

— De tout ça ! C'est une vraie galère. Et on n'est même pas encore entrés.

— Hé... Tu n'as pas à être désolée. C'est mon quotidien, tu sais. Ça me fout en rage, mais c'est comme ça. Allez, ouvre-moi cette foutue porte, qu'on aille voir ce spectacle.

Le visage de Lola traverse mon esprit, et je m'y accroche pour me ressaisir. Je pousse le battant et le maintiens pour permettre à Harvey de pénétrer enfin dans l'enceinte du lycée.

Quand je pose les fesses sur une chaise inconfortable face à la scène, Harvey à mes côtés, je remercie le ciel de nous avoir permis d'atteindre nos places sans autre difficulté.

Des têtes connues viennent me saluer, me rappelant à chaque fois, sans exception, la tragédie que ma famille a dû traverser, sans jamais la nommer.

« C'est bien que tu sois là parce que ça doit être dur pour Lola sans... »

« Je n'arrive toujours pas à réaliser que... qu'ils... Enfin, tu comprends ? »

Que c'est difficile de garder la tête haute.

— Tu veux que je les empêche de venir t'emmerder ?

— Hein ?

C'est au tour de mon cavalier d'être désolé pour moi et de se révolter contre ceux qui rendent ma présence ici aussi douloureuse.

— Ils vont réussir à me foutre le bourdon. C'est une fête, cette soirée. Pas une séance de condoléances.

J'éclate de rire face à son impulsivité. Harvey a vraiment le don de me surprendre.

Les lumières se tamisent, le silence gagne l'assistance, Harvey affiche désormais un air concentré, et moi je lutte pour profiter de l'instant présent et ne pas imaginer ce qu'il aurait pu être si...

Les rideaux s'ouvrent, les acteurs en herbe commencent à clamer leur texte, mais je n'ai d'yeux que pour le travail de Lola. Les costumes sont incroyables. Comment une jeune fille de son âge a-t-elle réussi à abattre tout ce travail ? À elle toute seule qui plus est ? La seule aide qu'elle a acceptée est celle de sa prof d'arts plastiques. Et encore, cette dernière n'a fait que l'accompagner pour acheter le matériel nécessaire, principalement le tissu.

Je l’imagine opérer dans les coulisses, veillant à ce que tout soit parfait et optimisant le court laps de temps accordé aux changements de tenues entre deux scènes.

À la fin de la représentation, Harvey ne cache pas son admiration.

— C’est incroyable ! Et elle n’a que seize ans !

— Je peux te laisser un instant ? Je reviens tout de suite. Ne bouge pas.

Putain, je recommence !

Harvey lève les yeux au ciel.

— Il faut que tu arrêtes avec cette expression merdique...

Je lui souris d’un air contrit et file à vive allure pour attraper le photographe officiel du spectacle avant qu’il ne quitte la salle. Je le supplie d’accéder à ma demande et l’embrasse sur la joue lorsqu’il finit par accepter.

Dix minutes plus tard, je me rassois aux côtés d’Harvey et brandis devant son nez l’objet de ma victoire.

— J’ai obtenu une copie des photos de la soirée ! lancé-je d’un ton triomphant.

— Le pauvre, il n’a pas eu le choix. Il voulait juste avoir la paix. Tu aurais insisté deux secondes de plus, c’était son appareil qu’il te filait.

Je rêve ou il me charrie ?

— Laisse-moi savourer mon succès, rétorqué-je de manière détachée.

Face à son air amusé, je lui colle un coup de poing dans l’épaule et lui souris franchement.

— Je l’ai fait pour maman. Elle sera heureuse de voir le travail de Lola. Cet événement à son resto tombait vraiment mal...

Je sais que ça la rend malade de ne pas être présente ce soir. Et, telle que je connais maman, elle doit se sentir affreusement coupable. Surtout compte tenu des circonstances.

« Les circonstances ». C’est comme cela qu’on appelle la disparition de papa et de Victor. Ou « l’accident ». Ou tout autre terme qui permet d’éviter

d'employer le seul mot vraiment approprié : « mort ».

Lola et moi n'avons cessé de répéter à notre mère au cours de ces derniers mois qu'elle n'a pas à culpabiliser si parfois elle ne peut être là et qu'elle n'a pas à endosser le rôle de père et de frère en plus du sien. Mais c'est plus fort qu'elle, elle cherche par tous les moyens à compenser leur absence. J'imagine que c'est une réaction normale. Je culpabilise moi-même de ne pas être avec eux au quotidien pour partager cette souffrance indescriptible, ce vide abyssal.

— Je plaisantais, Léonor.

— Hein, quoi ?

— Je disais que je plaisantais.

— Je sais, le rassuré-je.

Lola nous rejoint avec une joie non dissimulée au pot organisé par le lycée, heureuse des compliments qu'elle a déjà reçus pour ses créations et confortée dans ses plans post-bac. Elle souhaite étudier le stylisme, et il ne fait aucun doute que sa voie est toute tracée. Elle a un talent incroyable, et Harvey n'est pas le dernier à le lui confirmer et à la féliciter. Il a été très attentif à son travail et lui montre de l'intérêt. C'est vraiment gentil de sa part. D'autant qu'il semble sincère.

Et puis, je crois qu'il a passé une bonne soirée. Je le trouve détendu et de bonne compagnie. Peut-être est-ce parce que, contrairement à Paris, il n'a rencontré personne de son entourage lui ayant rappelé « l'avant » ? Ou peut-être est-ce le fait qu'il était plus préparé à ce qui l'attendait ?

Pendant le trajet de retour à la maison, Lola n'arrête pas de parler, nous racontant dans le moindre détail les imprévus auxquels elle a dû faire face. Nous rions à chacune de ses anecdotes, peinant à retrouver notre souffle tellement elle les enchaîne, surtout celle où une lycéenne a bien failli débouler sur scène avec sa jupe coincée dans sa culotte. Allez savoir pourquoi...

Puis, subitement, elle s'interrompt et nous regarde à tour de rôle.

— Merci d’être venus. Vous retrouver à la fin du spectacle, c’était... essentiel.

En quelques minutes, elle vient de passer de l’euphorie à la détresse.

Ses trémolos dans la voix, l’émotion palpable qu’elle transpire, tout cela me déchire le cœur.

Je sais que son succès a un goût amer. Parce qu’elle ne l’a partagé qu’avec Harvey et moi. Je prends sa main dans la mienne et je la serre fort, très fort, autant pour lui signifier que je serai toujours là pour elle que pour m’empêcher de pleurer.

CHAPITRE 14

Nous arrivons en même temps que l'infirmière. Harvey en profite pour nous souhaiter une bonne nuit, nous informant implicitement du fait que nous ne le reverrons pas avant le lendemain matin. C'est avec une pointe de déception que je le regarde s'éloigner. J'ai vraiment apprécié sa compagnie et je dois avouer que j'aurais aimé qu'il poursuive la soirée avec nous.

Lola et moi décidons d'attendre le retour de maman.

— Vous n'êtes pas couchées, les filles ? Alors, comment ça s'est passé, Lola ? Tu es contente ? Et Harvey, ça a été ?

Nous répondons à chacune de ces questions et, après avoir préparé un thé, je sors mon ordinateur et dégage ma surprise avec fierté.

— Tu as déjà les photos de la soirée ? s'enthousiasme Lola.

— Hé ouais !

Nous passons un à un les clichés obtenus du photographe. Je surprends ma mère en train de nous regarder affectueusement de temps à autre. Je savoure le bonheur de partager ce moment entre filles. C'est là que Lola se penche vers nous, comme si elle allait nous confier le secret du siècle.

— Qu'est-ce qu'il est canon, Harvey !

Je manque de m'étrangler avec mon thé.

— Bah quoi ? Tu aurais pu me prévenir. Il a dû me prendre pour une folle lorsque tu as fait les présentations tout à l'heure...

Je la fixe, incrédule.

— Ce n'est pas sur le fauteuil que tu bloquais ?

— Bien sûr que non ! réplique-t-elle, offusquée. Je m'en fous du fauteuil !

Ma mère sourit, amusée par nos échanges, avant d'intervenir :

— C'est vrai qu'il est beau garçon... Et gentil, en plus. Rien à voir avec la description que tu nous en avais fait !

— Oui, eh bien, vous n'avez vu que son bon côté. Je peux vous assurer qu'il est parfois le pire des goujats !

Elles me regardent toutes les deux d'un air sceptique.

Sympa, la famille.

— Mes copines m'ont demandé si, je cite, « ce tombeur » était ton petit ami.

Mon « quoi » ?!

Je roule des yeux et me lève pour aller laver nos tasses.

Harvey, mon petit ami ? Non mais, quelle idée !

Nos débuts ont été si chaotiques que je ne peux l'imaginer en ces termes. Mais je dois bien reconnaître qu'il est attirant et que, lorsqu'il est bien luné, je me sens vraiment bien avec lui.

— Allez, avoue que tu le trouves sexy, insiste Lola.

— Non. Enfin, si, il n'est pas mal, mais...

Je me mets à rougir, gênée par leur façon de me jauger.

Elles éclatent toutes les deux de rire.

— Allez, c'est bon, je te charrie, lâche Lola.

— Sale gamine, dis-je en souriant, vaincue.

Une heure plus tard, allongée sur mon lit d'adolescente, je suis incapable de trouver le sommeil, trop occupée à penser à l'homme installé au rez-de-chaussée, assaillie par un millier de questions. Que fait-il en ce moment même ? Est-ce qu'il dort ? Est-ce qu'il lit ? Pense-t-il lui aussi aux moments qu'il vient de partager avec ma famille et moi ? Se sent-il bien ici

ou a-t-il hâte de rentrer à Paris ? Est-ce qu'il peut se lever tout seul en cas de besoin ?

Et puis, sans crier gare, une question émerge parmi les autres.

Est-ce que je le trouve « sexy » ?

Je ris doucement.

Sacrée Lola.

CHAPITRE 15

Jeudi 16 avril

Après un petit déjeuner gargantuesque au cours duquel j'ai découvert les habitudes matinales d'Harvey – café noir, sans sucre, pas de viennoiseries ni de jus de fruits, mais du pain, des œufs et des fruits frais –, Lola commence à remuer sur sa chaise. Je sais ce que cela signifie.

— Qu'est-ce que tu veux me demander, sale gamine ?

Elle triture ses ongles et se décide enfin à relever les yeux vers moi.

— Je me demandais...

— Oui, quoi ?

— On pourrait aller au cimetière ?

Cimetière. Ou comment un simple mot vous ramène à une triste réalité.

— Euh, oui, bien sûr. Si Harvey est d'accord pour rester avec papé en notre absence.

Il n'a pas le temps d'acquiescer que Lola poursuit son idée.

— Je me disais que j'aimerais bien montrer à Harvey la vue sur la cascade. Tu sais, celle qu'on voit du pont...

Et qui se situe sur la route du cimetière communal...

— Lola, je ne pense pas que...

— Ça ne me dérange pas, intervient Harvey.

Il doit lire la surprise sur mon visage, car il précise aussitôt :

— Si ça ne t’ennuie pas que je vous accompagne. Je ne veux pas m’imposer.

— Non, non. Je... Merci, c’est...

Je n’arrive ni à finir ma phrase ni à détacher le regard du sien. Ce mec a le don de me surprendre au moment où je m’y attends le moins. Après tout, il n’était pas obligé d’accepter la demande un peu singulière de Lola.

Je suis très touchée qu’il soit attentif à ma petite sœur. Il sait que je lui ai demandé de venir ici pour elle et il remplit sa part du marché haut la main, allant même au-delà de ce qui était convenu. Il s’est proposé de manière naturelle, sans rien attendre en retour.

Mais j’ai aussi une impression étrange. Et je crois savoir pourquoi. J’ai fait entrer Harvey dans mon intimité, le présentant à mes proches, lui confiant ce qui m’avait amenée dans notre groupe de soutien commun. Ça ne me gênait pas plus que cela car, de mon point de vue, je ne faisais que nous remettre sur un pied d’égalité. J’ai découvert des informations à son sujet, je lui en ai donné sur moi. Mais là, ça va plus loin. J’ai la sensation désagréable qu’en l’autorisant à nous accompagner sur la tombe de papa et de Victor je fais basculer la balance. Je sais pertinemment ce qui va se passer là-bas. Je ne vais pas pouvoir tricher, et il comprendra vite qui se cache derrière l’étudiante parisienne festive et insouciante.

Lola éclate la bulle de réflexion dans laquelle Harvey et moi étions plongés.

— Je monte me brosser les dents.

Harvey et moi dans la même bulle ?

— Je t’accompagne !

Courage, fuyons.

Il fait un soleil éclatant, l’air est sec, et il n’y a pas un brin de vent. Le temps idéal pour une balade revigorante. En dépit de ce qui nous attend, nous débutons le trajet dans une ambiance détendue. Les histoires de lycée

de Lola sont une véritable bouffée de légèreté. Il ne fait aucun doute que c'est grâce à elle que je me sens aussi à l'aise avec Harvey. Je suis persuadée que je serais beaucoup moins expansive si nous nous retrouvions en tête à tête. Malgré les contestations de ce dernier, je n'hésite plus à prendre les poignées de son bolide pour lui faciliter ses déplacements, faisant fi de son orgueil. Je m'attaque à une côte bien pentue et le charrie sur son attitude machiste, déjà essoufflée par l'effort de la montée.

Ce qu'il est lourd cet engin...

— Je ne suis pas un macho, se défend-il, plus amusé qu'offusqué.

— Mais bien sûr... Plutôt mourir que d'avouer que tu as besoin de mon aide, hein ? dis-je d'un ton pince-sans-rire en continuant de le pousser.

— C'est toi qui vas avoir besoin de moi si tu ne fais pas une pause. Tu souffles comme un bœuf ! se moque-t-il.

— Mais pas du tout !

Ces quatre mots jaillissent de ma bouche avec tellement de difficulté que j'en perds, évidemment, toute crédibilité. Lola se bidonne. Harvey, lui, a dépassé ce stade et rit désormais à gorge déployée. Au lieu de me rebeller, je me mets à sourire, moi aussi. Je suis en train de passer maître dans l'art de l'autodérision.

— Vous êtes une bande d'enfoirés, tous les deux !

Si notre itinéraire a débuté dans la bonne humeur, peu à peu le silence s'intensifie. Lola commence à nous devancer, tant et si bien que lorsque nous franchissons les grilles vertes, elle est déjà à plusieurs mètres devant nous.

— Allez-y, je vous rejoins, me propose Harvey.

Après m'être assurée que le terrain est praticable pour lui, j'acquiesce d'un mouvement de tête et rattrape au pas de course ma cadette. Je lui prends la main. Plus nous progressons dans les allées, plus ma gorge se noue et plus mon cœur résonne contre les parois de ma cage thoracique. La dernière fois que je suis venue là, c'était pendant les fêtes de fin d'année.

Notre premier Noël sans eux. Nous n'avions eu ni la force ni l'envie de faire de notre mieux. Cette fête de famille serait gâchée et, en un sens, *devait* l'être. Comment aurions-nous pu nous amuser alors que nous étions amputés de deux êtres chers ? À quoi bon faire un tel effort, d'ailleurs ? Nous n'avons fait que parler encore et encore de ceux que nous avons perdus à tout jamais. Le champagne et le vin aidant, j'ai finalement craqué, dévoilant l'étendue de mon désespoir, de ma colère et de ma tristesse. C'est ce jour-là que maman a compris que je lui mentais, que mon sourire n'était qu'une façade. Deux jours plus tard, j'allais chez le médecin de famille. Quelques semaines après, je rencontrais Harvey et toute la troupe des BVA.

La main toujours ancrée dans celle de ma sœur, je m'approche tout doucement du caveau familial dans lequel reposent désormais mon père et mon frère chéris. Mes yeux se posent sur les fleurs, sur les plaques recouvertes pour l'éternité de messages personnalisés d'amis, de collègues ou de membres de la famille. Ils s'arrêtent enfin sur ces noms gravés dans le marbre. Cela me fait toujours le même effet : celui d'être percutée de plein fouet. Jean Chevallier. Victor Chevallier. J'aimerais avoir la foi, croire qu'ils sont là, quelque part, à veiller sur nous. J'essaye, parfois encore, de me persuader que je les retrouverai un jour. En vain. Depuis leur brutale disparition, je suis plus athée que je ne l'ai jamais été. Dans de telles circonstances, certains se raccrochent à une religion mais, moi, je n'y parviens pas. Parce que je me répète sans cesse : qu'est-ce qui justifie que deux hommes si généreux, si bons, si doux puissent être arrachés avec tant de brutalité à leurs proches ? Rien. De mon point de vue, rien.

— Quand je pense que cet enfoiré est libre, balance froidement ma sœur.

— Lola...

— J'ai la rage, Léo.

Je contracte la mâchoire. Je sens la haine se diffuser progressivement en moi, tel un poison mortel. On dit toujours que, face à la mort, l'être humain

a besoin de trouver un responsable. Dans notre cas, *il y a* un responsable, nul besoin de le chercher. Mais la justice a jugé que six mois d'emprisonnement dont trois avec sursis étaient suffisants. Un mois et demi de prison ferme pour chaque vie. Mon regard est rivé sur la date inscrite en chiffres romains.

— Je sais, ma puce. Moi aussi. Une putain de rage.

Ma voix n'est qu'un murmure. Mon visage est impassible, aucune larme ne coule sur mes joues rougies par le froid. À l'intérieur en revanche, je suis inondée de chagrin et de rancœur.

Lola libère nos mains et m'annonce avec douceur qu'elle part chercher de quoi arroser les fleurs, me laissant en tête à tête avec mes souvenirs. J'ai la douloureuse sensation qu'ils s'estompent au fil des jours. Bientôt, le temps aura raison d'eux. Tôt ou tard, des pans entiers de mon histoire avec papa et Victor m'échapperont totalement. Peut-être même que, pour certains, je me demanderai s'ils ont vraiment eu lieu.

J'aimerais tellement les revoir une dernière fois, pour leur dire à quel point je les aime, pour les prendre dans mes bras, sentir leur odeur et écouter les battements de leur cœur. Le manque abyssal me contracte l'estomac. Je suis subitement saisie de spasmes qui me contraignent à m'accroupir et à me maintenir contre la pierre tombale d'une main, l'autre pressant ma bouche pour m'empêcher de vomir. Il me faut quelques secondes pour parvenir à me remettre sur pied. Les larmes commencent finalement à perler. Une main s'empare alors de la mienne. Une main plus grande et plus large que celle de Lola et légèrement rugueuse. Celle d'Harvey. Je la serre avec force et me laisse envelopper par le réconfort de son geste. Les émotions se bousculent. Je ressens quelque chose d'indéfinissable.

La main d'Harvey. Dans la mienne.

De retour avec son arrosoir et s'attelant aussitôt à la tâche, Lola semble ne pas avoir remarqué le moment troublant qu'elle vient d'interrompre. Je

sèche mes larmes et tente de mettre un frein au tourment causé par ce contact physique.

Notre retour s'est fait dans un calme absolu. Personne n'a osé rompre le silence. Lorsque nous arrivons à la maison, Lola me suit – me poursuit même – jusque dans ma chambre.

— C'était quoi tout à l'heure ? s'empresse-t-elle de me questionner.

— De quoi tu parles ?

— Il te tenait par la main.

La sale gamine, elle a fait semblant de n'avoir rien vu !

— Léo ? insiste-t-elle, à la fois excitée et impatiente.

— Ce n'était rien du tout, Lola. Je... pleurais. Il n'a fait que m'attraper la main pour me réconforter.

Comment ce geste peut-il prendre de telles proportions ?

— Ce n'est pas l'impression que ça donnait !

Je ne relève pas sa remarque. Je ne veux pas entrer dans ces considérations puériles ni me demander si ce geste peut signifier autre chose.

C'est du délire, là !

Je redescends d'un pas décidé dans la cuisine, ignorant l'air sceptique de ma sœur. Je crois qu'elle apprécie énormément Harvey et qu'elle prend ses désirs – qu'il soit pour moi plus qu'un type qui me rend un service dans le cadre d'un groupe de soutien – pour des réalités.

Nous n'avons rien en commun, lui et moi, si ce n'est qu'on est des écorchés vifs. Il y a encore quelques semaines, on ne faisait que s'écharper. D'ailleurs, je crois que je l'insupporte la plupart du temps. Et puis, il a un tas de problèmes à régler. Alors, faire de moi sa petite amie... Je mettrais ma main à couper qu'il n'a même jamais songé à moi en ces termes.

Maman nous rejoint quelques instants plus tard afin de profiter de notre compagnie pendant sa pause méridienne, qu'elle passe habituellement à son

restaurant. Le repas est rythmé par nos discussions. Ma mère nous parle de son travail et de ses sorties hebdomadaires avec son groupe d'amies fidèles. Je réponds à ses interrogations sur mes études et la vie parisienne. Si Harvey n'intervient que rarement, il se montre attentif à nos échanges. Ce n'est pas comme toutes ces fois, où, pendant nos réunions, il semble complètement ailleurs. Là, il nous écoute. Je le vois à son regard concentré et aux réactions qui animent son visage. Sa présence, aussi discrète soit-elle, m'est agréable. Le temps file à toute allure. Lola et moi trempons un morceau de brioche dans notre café sous l'œil attendri de notre mère, lorsque cette dernière s'adresse de nouveau à moi.

— À quelle heure est votre train ?

Je connais l'horaire par cœur, m'étant répété des dizaines de fois les étapes de notre voyage. Je lui réponds donc de but en blanc.

— 17 h 16.

Elle grimace.

— Ça ne va pas, Marie ? l'interroge Harvey, soucieux.

— Si, si, ça va. C'est juste que...

Lola termine sa phrase.

— On t'a à peine vue. Vous ne voudriez pas rester jusqu'à demain ?

Quoi ?!

— Lola ! l'interpelle maman, outrée.

À mon avis, elle est plus dérangée par le manque de tact de Mlle Droit-au-but que par sa demande en elle-même. Je la soupçonne de la remercier intérieurement d'avoir dit tout haut ce qu'elle pensait tout bas.

— Je dois rentrer, s'excuse Harvey. J'ai des rendez-vous médicaux, demain matin. Mais Léo peut rester.

— Quoi ? Non, hors de question. Je t'accompagne.

— Je suis un grand garçon, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, lâchet-il.

Merde. Je l'ai vexé. Je sais qu'il peut se débrouiller seul. Mais c'est moi qui l'ai embarqué dans ce voyage, alors le laisser rentrer seul est tout bonnement... inconcevable.

— Je reviendrai bientôt passer quelques jours avec vous, c'est promis. Et puis, je bosse demain soir de toute façon.

— OK, ma puce. J'avais complètement oublié que tu travaillais demain. Je perds la notion du temps. Je vais prévenir mon équipe et rester avec vous cet après-midi alors, histoire de profiter de toi.

Maman sourit, mais sa déception est lisible sur son visage attristé. Comment ne pas culpabiliser ?

— Tu travailles à côté de tes études ? me questionne Harvey, surpris.

— Oui. Au supermarché à côté du Red Spot. Les vendredis soir et les samedis après-midi.

— C'est quoi le « Red Spot » ?

— Oh ! un bar très sympa, tenu par deux très bons amis. L'un d'eux est venu me chercher une fois à la fin d'une séance. Tu te souviens ?

— Vaguement, oui, élude-t-il.

— Il est courageux, notre p'tit bouchon, me complimente papé en posant sa main rugueuse sur la mienne.

Papé profite de notre bref silence pour se lancer dans les potins du voisinage. Il commence par relater la querelle entre Mme Charvet, une vieille dame au langage habituellement soutenu, et M. Planton, dont il est persuadé qu'il est amoureux de ladite voisine.

— Elle jure comme un charretier dès qu'elle se trouve à proximité de Planton. À croire qu'il fait ressortir le pire d'elle !

Tiens, ça me fait penser à quelqu'un ça.

Papé se met à imiter Mme Charvet.

— Dites à votre clébard de foutre la paix à ma chatte !

J'ai du mal à imaginer cette femme élégante parler de la sorte.

Papé, dont les histoires m'amuse toujours autant, est lancé. Mais, comme d'habitude, on finit par ne plus rien comprendre à ce qu'il raconte tellement il se marre.

Tenant à ce que nous passions un bon après-midi, Lola nous propose de jouer à notre rituel : le jeu des expressions. Un truc idiot où nous sommes pliés en deux à chaque fois. Cela consiste à constituer deux équipes. Une équipe s'isole avec un joueur de l'équipe adverse et lui donne une expression qu'il doit faire découvrir à ses coéquipiers en la mimant. Je fais équipe avec papé, tandis que Lola fait équipe avec Harvey. Maman, elle, est l'arbitre de ce spectacle désopilant. Nos zygomatiques et, me concernant, mes abdominaux, sont mis à rude épreuve. Harvey n'est pas en reste. C'est tellement étrange de le découvrir aussi à l'aise au milieu de ma famille. Nous prenons garde de lui attribuer des expressions qu'il peut mimer en fauteuil. Mon grand-père n'a pas menti sur ses talents passés de danseur lorsqu'il nous fait une démonstration inoubliable de la danse des canards pour me faire deviner l'expression « ça ne casse pas trois pattes à un canard ».

Mais l'après-midi festif laisse place à un moment chargé en émotion, celui où je dois quitter les miens pour rejoindre Paris. La séparation m'est plus difficile depuis que j'ai fait l'amère et douloureuse expérience qu'un « au revoir » peut se transformer en adieu. Jamais ce matin-là, lorsque j'ai fermé la porte de la maison familiale, je n'aurais pensé que c'était la dernière fois que je lançais un « salut » approximatif à papa et Victor.

Si j'avais su...

Lorsque je grimpe dans le taxi qui doit nous conduire à la gare, un tas de questions me brûlent les lèvres : Harvey a-t-il passé un bon moment dans ma famille ? Avec moi ? Ou n'a-t-il fait que remplir sa part du marché ? Est-ce qu'on est amis désormais ? Ou n'est-on rien de plus que le binôme constitué chez les BVA ? Est-ce qu'il a quelqu'un dans sa vie ? Qu'est-ce que faisait l'infirmière pour lui et que je n'ai pas été autorisée à faire ? Que

ressent-il, cloué à ce fauteuil ? Pourquoi ses parents, en particulier sa mère, sont-ils aussi oppressants avec lui ? Pourquoi sa mère a-t-elle l'air de lui en vouloir ? Un millier de questions, donc. Ou le Burger de la mort.

Pourquoi m'a-t-il pris la main ?

Harvey regarde par la vitre, perdu dans ses pensées. Je décide de rompre le silence.

— Alors, tu as passé un bon séjour ?

Il tourne la tête vers moi.

— Oui, ta famille est adorable. Tu les remercieras à nouveau pour l'accueil ?

— Oui, bien sûr.

Je m'attends à ce qu'il poursuive la conversation mais, au lieu de cela, il détourne le regard pour le porter à nouveau sur le paysage qui défile.

Je n'aime pas la distance qu'il est en train de remettre entre nous. C'est sans doute cela qui me pousse à essayer de discuter avec lui.

— Je crois que tout le monde a apprécié ta compagnie.

Il ne répond rien, ce qui a le don de m'exaspérer. Alors, plutôt que de me taire, j'insiste.

— Tu sais que...

— Léonor, m'interrompt-il en me fixant. Je suis fatigué.

Visage fermé, mâchoire crispée, yeux noirs de colère. Le Harvey que je déteste est déjà de retour.

Je n'ai d'autre choix que de m'exécuter et de la boucler.

Je comptais sur les trois heures de train pour retrouver celui dont j'avais aimé la compagnie, mais il n'est jamais revenu. En un claquement de doigts, nous voilà déjà arrivés à Paris. M. et Mme Forester attendent sur le quai de la gare. Je descends après Harvey, qui se laisse accueillir par un agent SNCF. Je salue ses parents le plus poliment du monde. Son père me gratifie d'un sourire chaleureux. Sa mère, elle, me scanne de la tête aux

pieds, d'un air irrité, avant de reporter son attention sur son fils. Elle semble me détester. Pourquoi ? Qu'ai-je fait pour provoquer ce sentiment en elle ? Elle ne me connaît pas !

Contrairement à moi, elle n'hésite pas à poser des questions à son fils. Il finit par lâcher quelques informations, puis se tourne vers moi pour me saluer, d'un ton égal.

— À plus, Bridget.

Ni plus ni moins.

Cela me laisse sans voix. Je ne sais pas ce que j'espérais exactement mais, après lui avoir montré ma vulnérabilité, après l'avoir fait entrer dans mon cercle familial, je m'attendais à un peu plus que cela.

À un peu plus que rien.

INTERLUDE N° 1

Marcher sur un fil

*À l'heure des fêtes et de l'insouciance,
À l'heure des premiers pas vers l'indépendance,
Elle a frappé comme pour me rappeler
Qu'à tout instant la vie peut basculer.
Je les revois, comme si c'était hier,
Ces hommes en bleu postés dans l'entrée,
Venus nous annoncer d'un air peiné
La mort accidentelle de deux êtres chers.
Les larmes ont jailli, intarissables.
J'ai d'abord cru à une erreur cruelle
Avant qu'on me répète l'inacceptable.
J'ai senti se creuser en moi une blessure éternelle.
J'étais entrée en deuil, à vingt et un ans,
Je pleurais mon frère et mon père.
Je ne savais absolument pas comment
J'allais survivre à cet enfer.
Pourquoi eux ?! Pourquoi nous ?!
Criais-je aux étoiles le soir venu,
Le sel des larmes me brûlant les joues,
Ma colère jaillissant en un flot continu.*

*Depuis ce jour, je marche sur un fil,
Si je continue ainsi, je pourrais bien tomber.
Mais comment sourire quand la vie est hostile ?
Comment avancer quand on s'accroche au passé ?
Je fume, je bois, je minimise mon état.
Je triche, je mens, je fais croire qu'il me reste de l'éclat.
Les jours défilent, semblables les uns aux autres.
Je continue de marcher sur le fil et, si je tombe, tant pis.
J'en ai vu d'autres.*

CHAPITRE 16

Mercredi 22 avril

C'est avec anxiété que j'arrive dans le vieux gymnase pour participer à une nouvelle séance avec mes BVA. Je scrute l'entrée de la salle sans arrêt, attendant avec hâte l'arrivée d'Harvey. Et s'il ne venait pas ? Six jours que je me pose un milliard de questions à son sujet, que je ne sais comment interpréter son attitude lors de notre retour, alors que nous avons partagé de si bons moments au sein de ma famille. J'ai besoin de savoir où en est notre relation.

Lorsqu'il nous rejoint enfin, je me sens soulagée. Je ne tarde pas à l'approcher, armée d'un sourire engageant.

— Salut, Harvey !

Il lève la tête vers moi, la lueur sombre qui anime son regard suffit à me convaincre de garder mes distances.

— On est quittes désormais, m'explique-t-il sans détour.

Puis il part s'installer entre deux chaises, sans rien ajouter, les traits figés.

On est quittes ? C'est tout ?!

François rameute ses troupes. Déboussolée, je suis le mouvement. J'essaye de comprendre ce qui a pu conduire Harvey à redevenir l'homme détestable que j'ai initialement rencontré.

— Léonor ? Allô !

Mince, j'étais tellement plongée dans mes pensées, en train de décortiquer tout ce que j'ai pu dire ou faire et qui pousserait Harvey à me rejeter ainsi sans ménagement, que je n'ai pas été attentive à ce que racontait François.

— Oui ? dis-je simplement, l'air coupable.

— On t'écoute ! Comment as-tu vécu l'expérience avec Harvey ? me questionne-t-il.

— « L'expérience » ? Ah oui ! lâché-je soudain. L'expérience !

Je tente une œillade en direction de mon binôme, espérant qu'à son tour il va me sortir de cette impasse, mais il s'enferme dans son mutisme.

Enfoiré !

Quand je pense à ce que j'ai fait pour lui, ici même, pour lui épargner la douloureuse tâche d'exprimer tout haut, et sous le regard des autres, ce qu'il avait vécu au palais Garnier. Je croyais naïvement qu'il me soutiendrait.

Quelle conne !

Je racle ma gorge et, prenant mon courage à deux mains, décide de faire un retour bref, concis et efficace.

— Mercredi dernier, Harvey m'a accompagnée à un spectacle au lycée de ma sœur, parce que c'était important pour elle que je sois présente. C'était une soirée vraiment réussie. Voilà.

J'ai failli ajouter « fin de l'histoire », mais je me suis finalement abstenue. Le silence règne désormais dans la pièce.

— Merci, Léonor, enchaîne François d'une voix hésitante.

Il faut dire que pour être concise, j'ai été concise. Peut-être trop d'ailleurs.

— Non, mais attends, tu n'as rien raconté du tout, là ! intervient Sophie, offusquée.

— C'était où ? renchérit Simon.

Eh merde.

— Vers Grenoble, annoncé-je de manière détachée.

— Grenoble ? s'exclament-ils tous en chœur.

Je ne pensais pas qu'aller à une pièce de théâtre organisée par l'école de sa sœur cadette était un événement palpitant. Mais, d'après le tas de questions posées par mon auditoire, c'en est un.

Après avoir raconté tous les détails de notre périple, de l'heure à laquelle nous avons pris le train à l'aller à la description de la rencontre d'Harvey avec mes proches, en passant par ce que nous avons mangé à notre petit déjeuner, je lance un appel à l'aide à François.

Celui-ci finit par intervenir pour donner la parole à un autre binôme, balayant d'un revers de la main les voix contestataires, en particulier celle de Jean-Pierre qui tenait absolument à savoir où était située ma chambre par rapport à celle d'Harvey.

Le point positif de tout cela, c'est qu'à force de se focaliser sur les détails, ils sont passés à côté de l'essentiel. Aucun d'entre eux n'a par exemple relevé que je n'ai pas parlé de mon père.

Tant mieux. Je n'aurais pas eu le courage d'évoquer son souvenir en public.

Quand je pense qu'Harvey n'a pas dit un seul mot. Comment ai-je pu imaginer que ce que nous avons partagé en faisant équipe allait changer quoi que ce soit ? Je suis furieuse. Contre lui. Contre moi. Je n'arrête pas de ruminer sur le fait qu'il soit devenu subitement si distant. On s'est tellement marrés, tous ensemble, le dernier après-midi passé avec ma famille. Qu'est-ce qui justifie ce revirement à cent quatre-vingts degrés depuis notre retour ?

Je pense sans arrêt à lui, cherchant à trouver une explication plausible à sa froideur. Cela m'énerve de ne pas parvenir à passer à autre chose. Ce n'est pas faute d'essayer. J'ai beau tenter d'ignorer cet homme pour qui je suis apparemment devenue invisible, il n'y a rien à faire. Il me hante.

Parfois, la colère s'efface pour laisser place à l'inquiétude. Oui, je m'inquiète pour lui. La rage qui émane de lui est effrayante. Nul besoin d'avoir une thèse en psychologie pour savoir que, derrière cette façade, se cache une profonde souffrance.

Je suis décidée à respecter à nouveau la ligne de conduite que je m'étais fixée en intégrant les BVA : faire acte de présence et attendre que les minutes passent. Mais j'ai changé sur un point : j'écoute désormais attentivement mes compagnons lorsqu'ils prennent la parole.

CHAPITRE 17

Mercredi 29 avril

Deux semaines se sont écoulées depuis notre virée grenobloise. Aux réunions, Harvey, fidèle à ses vieilles habitudes, se contente d'être là. S'il avait fait l'effort de se raser pour venir dans ma famille, sa peau blafarde est de nouveau recouverte d'une barbe râpeuse. Il n'a pas le moindre égard pour qui que ce soit, en particulier pour moi. Le soin qu'il met à éviter tout échange visuel est flagrant. Son comportement me blesse autant qu'il m'inquiète. Il semble mal en point et s'isole des autres.

Dès la fin de la séance, la neuvième me concernant, il nous salue brièvement, les mains déjà positionnées sur les mains courantes en alu de son fauteuil roulant. Son objectif est clair : il veut s'échapper au plus vite. Je le regarde s'éloigner, le cœur serré. Contrairement à lui, je reste un peu pour discuter avec le groupe, prenant des nouvelles ici et là, adressant quelques mots réconfortants à l'un, plaisantant avec l'autre. Au fil du temps, j'ai lié une certaine forme d'amitié avec chacun d'eux. En revanche, si je pensais avoir créé quelque chose d'un peu plus profond avec Harvey, force est de constater que je me suis fourvoyée.

Je laisse mes acolytes en pleine conversation, leur jetant un vif « à la semaine prochaine », et me dirige vers la sortie. Le corridor est plongé dans la pénombre, éclairé uniquement par la lueur verte des indicateurs de sortie

de secours. Tout en avançant, je cherche l'interrupteur pour y voir un peu plus clair. Je suspends mon geste lorsque j'entends des voix familières faire écho jusqu'à moi. Les Forester au grand complet. Et, si j'en crois le ton employé, il ne fait pas bon être dans les parages. Je m'approche silencieusement, obéissant au petit diable posé sur mon épaule, jusqu'à les apercevoir. Harvey me tourne le dos. Je sais que je ne devrais pas rester là. La curiosité est un vilain défaut, surtout quand cela l'implique, lui.

— Est-ce que tu vas me foutre la paix, maman ?

— Ne parle pas comme ça à ta mère, Harvey !

— On n'en serait pas là si tu avais fait quelque chose de ton master, intervient sa mère. Mais non, il a fallu que tu abandonnes ta carrière dans la finance ! Je le savais, depuis le début, je le savais ! Danser, danser, danser. Tu n'avais que ce mot-là à la bouche. Et où ça t'a mené, hein ? Dans un fauteuil.

— Elisabeth..., reprend M. Forester pour tenter de l'adoucir.

Il lui touche le bras en signe d'apaisement.

— Non, je ne me tairai pas, Richard. Pas cette fois. Ça fait des années qu'on essaye de le raisonner. Il aurait pu avoir un beau métier, mais non. Il n'en a fait qu'à sa tête.

— Arrête de parler comme si je n'étais pas là, putain ! Quand est-ce que tu accepteras l'idée que danser, c'est toute ma vie ? Que je n'ai jamais voulu être banquier ou je ne sais quel métier que tu juges plus honorable ! Que, si j'ai obtenu ce foutu diplôme, c'est uniquement parce que c'était notre deal !

— « Notre deal » ?! Tu n'as toujours pas compris, hein ? On voulait que tu passes ce diplôme parce qu'on pensait que cela t'ouvrirait les yeux ! La danse n'est pas un métier ! C'est un passe-temps ! Un passe-temps qui a bien failli te coûter la vie !

Mme Forester semble à bout de souffle. Sa voix est chevrotante et, à sa façon de cacher son visage dans ses mains, il est évident qu'elle craque.

Je n'entends plus Harvey. Je me demande ce qu'il va répondre à cela. J'imagine qu'il doit être partagé entre encaisser la détresse de sa mère et faire exploser sa colère de ne pas être soutenu dans son choix de vie par ses propres parents. C'est une chose qui me paraît tellement irréaliste. Les miens m'ont toujours laissé toute liberté pour décider de mon avenir. Alors, certes, intégrer une école d'architecture est sans doute plus rassurant pour des parents qu'un métier d'artiste, mais je mettrais ma main à couper qu'ils m'auraient tout autant soutenue si j'avais voulu être chanteuse ou peintre. Comme Lola est soutenue dans son choix pour le stylisme.

Je dois me concentrer pour entendre les mots de la mère d'Harvey, qui me parviennent comme un murmure.

— Harvey... Tu ne remarqueras peut-être jamais normalement. Alors, danser...

— Tais-toi ! vocifère-t-il.

Sa voix a éclaté dans le couloir et continue de faire écho, se diffusant probablement dans tous les étages du vieux gymnase.

La rage qu'il a exprimée à travers ces deux petits mots me fige sur place. Je le vois hocher la tête de manière continue, refusant d'accepter ce que sa mère vient de lui affirmer.

— Ça suffit, maintenant, poursuit son père. On n'en peut plus, tu comprends ? S'il te plaît, Harvey... On veut que ça s'arrête, que tu acceptes la situation et que tu ailles de l'avant.

— Vous voulez que j'abandonne !

— Mais merde, à la fin ! Il n'y a rien à abandonner. C'est terminé ! Que tu le veuilles ou non, tu es cloué à ce fauteuil, et la rééducation n'y a rien changé. Quand cesseras-tu de nier que tu ne redeviendras pas celui que tu étais ? Que te faut-il de plus, bon sang ?

Un silence oppressant envahit l'espace. J'entends la souffrance des adversaires. Elle est légitime des deux côtés. Mais qui a tort ? Harvey, sans doute, puisqu'il semble être dans le déni le plus total quant à son état

physique. Pour autant, est-il nécessaire d'être aussi brutal avec lui, compte tenu des circonstances ? Ses parents ne devraient-ils pas être patients, le temps que la réalité fasse son chemin dans son esprit et s'impose à lui ? Difficile de savoir comment je réagis si j'étais moi-même confrontée à la situation. Que ce soit en tant qu'enfant ou en tant que parent, d'ailleurs...

Le père d'Harvey fait les cent pas, tandis que sa mère a la tête baissée, les bras croisés et les mains crispées sur ses avant-bras.

— Allez-vous-en, lâche doucement Harvey.

— Hors de question. On vient avec toi.

— J'ai dit : « allez-vous-en », répète-t-il avec plus de fermeté, les dents serrées. Je n'ai pas besoin de vous pour rentrer au centre. Je n'ai pas besoin de vous tout court. Vous ne savez rien de moi. Après toutes ces années, vous ne me connaissez toujours pas.

« Rentrer au centre » ? Quel centre ?!

— Tu as raison, intervient sa mère d'un ton las. On ne te connaît pas. Ou plutôt, on ne te reconnaît plus. On vivait déjà l'enfer depuis la mort de Matt. Et maintenant, ça ? Je suis fatiguée. Fatiguée.

« Matt » ? C'est qui ce Matt ?

Mme Forester glisse une main sous le bras de son mari et tourne les talons, accédant ainsi à la requête de son fils.

— Pensez ce que vous voulez. Je remarquerai. Et je danserai à nouveau.

Son père le détaille avec découragement. Il semble anéanti.

— Au revoir, Harvey.

Les talons claquent sur le sol, puis la porte métallique grince avant de se refermer dans un bruit sourd. Harvey reste là, immobile, la tête en direction de la sortie. À quoi pense-t-il ? Regrette-t-il ses propos ? Je suis choquée par leur attitude à tous les trois. Pourquoi n'arrivent-ils pas à dialoguer ? Et pourquoi règlent-ils toujours leurs comptes dans le hall de ce bâtiment ?

J'ai mal pour Harvey. Il paraît si seul. Encore plus que d'ordinaire. Alors, sans réfléchir, je m'approche de lui. À cet instant, je ne suis guidée

que par ma volonté de lui apporter du soutien.

— Harvey, est-ce que ça va ? dis-je d'une voix enrouée.

Il se raidit mais ne se retourne pas. Puis il pivote légèrement la tête pour m'offrir son profil. Ce que je vois – des traits tendus et une mâchoire crispée – ne me dit rien qui vaille.

— Il a fallu que tu écoutes, hein ? lâche-t-il en ricanant. Tu n'as rien de mieux à faire dans ta misérable vie ?

Ma « misérable vie » ?

— Harvey, je...

— Mais casse-toi ! Fous-moi la paix ! s'emporte-t-il.

Sa fureur semble s'être décuplée pendant les quelques secondes qui se sont écoulées depuis le départ de ses parents.

— Je veux juste t'aider, insisté-je.

— M'aider ? Toi ? Mais je ne veux pas de ton aide ! C'est quoi, l'idée ? T'occuper des problèmes des autres pour ne pas régler les tiens ?

— Pourquoi tu passes tes nerfs sur moi ? demandé-je, toute tremblante.

— Tu ne vois pas que tu m'emmerdes, là ? Dégage. Barre-toi !

Impossible de bouger. Je suis clouée sur place, choquée par la violence de ses mots. J'essaie de me convaincre qu'il me parle sur ce ton parce qu'il souffre. Oui, il souffre, c'est évident. Et c'est sa manière à lui d'exprimer sa douleur. Parce qu'il n'a plus d'autre moyen pour le faire. J'imagine qu'avant il extériorisait beaucoup de choses en dansant.

Mais rien à faire, je suis blessée. *Il* m'a blessée. Par ses mots. Par ses sous-entendus. Je lui ai présenté une main tendue, et il a craché dessus. Mes jambes flageolent de plus en plus. Mon cerveau se révèle incapable de réfréner mes tremblements. Mon cœur, lui, bat la chamade à m'en faire mal. Puis une phrase s'échappe de ma bouche à travers mes sanglots.

— Mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi ?

Il pivote complètement la tête pour me fusiller du regard avant de quitter les lieux quelques secondes plus tard.

Ce sont les autres participants qui me ramènent à la réalité.

Depuis combien de temps sont-ils derrière moi ? Qu'ont-ils vu ? Entendu ? Ils me font revenir vers notre salle. Un verre d'eau est placé entre mes mains par Bénédicte. Je tremble tellement que je peine à le porter jusqu'à mes lèvres. Tous m'encerclent en signe de réconfort. Je ne sais pas exactement ce que chacun me dit pour m'aider à prendre du recul sur l'engueulade avec Harvey. Mais je les remercie pour leur soutien. Alors je finis par leur relater en détail les événements auxquels j'ai assisté. Je fais ce que je pensais ne jamais faire : me confier à eux.

— Tu veux qu'on te raccompagne ? me propose François.

Je m'arme d'un sourire que j'espère convaincant et décline sa proposition, assurant à tous que je vais bien, que je suis juste un peu sonnée par le dénouement inattendu de cette soirée.

— C'est un homme blessé et complètement démuni, me répète-t-il. Je crois qu'il est vexé que tu aies assisté à cette altercation et que tu l'aies vu... disons... diminué.

— Il ne semblait pas diminué. Juste... en colère et profondément attristé de ne pas être soutenu par ses parents.

— Il se sent vulnérable, Léonor. À cause de ce fauteuil.

Je ne réponds rien, réalisant que je n'ai finalement aucune idée de ce que peut bien éprouver Harvey.

Je remercie une dernière fois les membres du groupe et cours retrouver le monde extérieur. Je reste de longues secondes sur le trottoir, immobile, inspirant et expirant longuement pour calmer les battements de mon cœur. Je m'allume une cigarette, non sans mal, tire une grosse bouffée de nicotine, puis marche pour rejoindre la bouche de métro, la tête haute, pour permettre au vent de balayer librement mon visage et mes cheveux. Mes larmes s'envolent dans les airs. Après la fermeture des portes de la rame dans laquelle je me suis engouffrée, je me remémore ce que j'ai entendu ce soir. Hormis le fait que ses parents n'ont jamais approuvé son choix de

carrière professionnelle, je n'ai pas appris grand-chose. Il y a juste cette histoire de centre qui me perturbe un peu. De quoi s'agit-il ? Pourquoi aurait-il besoin de se rendre dans cet endroit aussi tard ? Et puis, qui est ce Matt dont a parlé sa mère ? Son frère ? Il a un frère qui est mort ?

Malgré le choc, la machine à questions se remet à nouveau en marche. Mon incapacité à apporter la moindre réponse à l'avalanche d'interrogations commence à me rendre folle.

Un verre. J'ai besoin d'un verre.

Je pousse les portes du Red Spot. Aujourd'hui, pas de « Salut, les gars » enjoué lorsque je prends place sur un haut tabouret. À ma façon de commander un truc fort sans plus de précisions, Alex et Ed devinent que je vais mal. Je bois un verre, puis un autre et encore un autre. Ils n'essayeront même pas de m'en dissuader. Pas cette fois.

Lorsque l'alcool commence à me monter à la tête, Alex fait un signe à Angie. Je suis ses mouvements, la regardant se déplacer à travers la foule avec rapidité et agilité, son plateau chargé porté à bout de bras au-dessus de sa tête et sa queue-de-cheval se balançant de droite à gauche à chacun de ses pas. Elle s'arrête dans l'espace cosy, situé tout au fond du bar. Là-bas, une table basse de style industriel est entourée d'un canapé Chesterfield et de fauteuils dépareillés – dont un rocking-chair dans lequel j'adore me bercer. Le papier peint aux motifs chargés, les vieux livres entreposés dans des cagettes en bois accrochées au mur, les tapis aux couleurs feutrées et les petites lampes peaufinent l'atmosphère chaleureuse de cet endroit. Un groupe confortablement installé y accueille joyeusement Angie, qui pose devant chaque client la boisson qu'il a commandée. Elle revient avec son plateau vide derrière le bar avant de s'accorder une pause à mes côtés. Le signe d'Alex, c'était ça. Ce dernier s'empare du plateau pour la remplacer au pied levé.

— Qu'est-ce qui se passe, Léo ?

— Pas envie d'en parler.

Je grimace en avalant un autre verre et le tends à Ed, affairé à préparer l'ensemble des commandes transmises par Alex.

— Ça suffit pour ce soir, me prévient-elle en l'interceptant.

— Si vous ne me servez pas, j'irai boire ailleurs, la menacé-je.

Elle abandonne dans un soupir, sachant pertinemment que je n'hésiterai pas à mettre mes paroles à exécution.

— Je te ressers si tu me racontes.

— Tu me fais du chantage, maintenant ?

Elle se lève pour préparer ma énième commande, puis revient s'asseoir.

Je joue avec mon verre, ne quittant pas des yeux le chemin que parcourt mon index sur le bord poli.

— Ça concerne ta famille ?

Je réponds par la négative d'un hochement de tête.

— Tes études ?

Même réaction, à cette question comme aux quatre suivantes. Angie perd patience, je le vois à son air exaspéré. Le regard toujours plongé sur mon breuvage, je finis par lui avouer de qui il s'agit.

— Ça concerne Harvey.

Elle claque des doigts en signe d'évidence. Elle aurait dû percevoir que cela le concernait puisque, à la fin de la soirée Gatsby organisée le samedi précédent, lorsque nous nous sommes tous les quatre – Ed, Alex, Angie et moi – vautrés dans l'espace cosy, j'ai assouvi leur curiosité en leur faisant le récit de notre escapade dans ma famille. J'ai fini par leur avouer que l'attitude froide et distante de ce dernier depuis notre retour me tracassait. Ils n'ont pas pu me rassurer. Après tout, rien ne justifiait un tel comportement. Pas après les instants complices que nous avons partagés. À vrai dire, je crois qu'ils n'ont pas mesuré à quel point la distance imposée par Harvey me contrariait.

Je raconte donc tout à Angie, dans le moindre détail. Pas sûre qu'avec mon degré d'alcoolémie mes propos soient totalement cohérents. Mais, à sa

manière de passer un bras autour de mes épaules en me disant de ne surtout pas prendre tout cela pour moi, j'en conclus que je ne m'en suis pas trop mal sortie. Pour éviter d'autres questions, je m'efforce de paraître moins affectée que je ne le suis réellement, feignant d'être ragaillardie par ses propos.

Il est à peine 22 heures lorsque Alex me raccompagne chez moi. Je suis déjà hors course et j'ai l'alcool triste, comme on dit. Sur le chemin du retour, je peine à me tenir sur mes jambes, je dévie de ma trajectoire à chacun de mes pas. Je rentre d'ailleurs dans Alex à plusieurs reprises. Il ne semble pas exaspéré mais plutôt inquiet. Il me dépose une bise affectueuse sur le front et me presse l'avant-bras.

— Je t'appelle demain, me dit-il avant de filer au Red Spot.

Pendant un dixième de seconde, je m'en veux d'être un sale grain de sable qui vient entraver leur organisation bien huilée. Le dixième de seconde suivant, je me précipite aux toilettes pour vomir. Je ne sais pas combien de temps je reste là. Je finis même par m'y assoupir. Lorsque je reprends conscience, je me lance dans une autocritique, me reprochant de me mettre dans des états pareils pour quelqu'un que je connais à peine, quelqu'un qui visiblement ne veut ni de moi ni de personne dans sa vie, quelqu'un qui m'intrigue et dont je me soucie plus que de raison. Je réussis finalement à m'extirper de la pièce exiguë et, en titubant, m'allonge tout habillée sur mon canapé, fixant le plafond qui tangue doucement puis, toutes lumières allumées, je m'endors.

CHAPITRE 18

Mercredi 6 mai

Je devrais être à la séance hebdomadaire du groupe, installée à ma place habituelle et entourée de gens pour la plupart bienveillants. Mais me présenter là-bas impliquait aussi revoir Harvey et me confronter à son regard probablement haineux. Je risquais de lui balancer en pleine figure toutes les horreurs que je rumine depuis une semaine.

Dans les jours qui ont suivi notre altercation, l'incompréhension et la tristesse ont laissé place à un profond ressentiment. Contre lui, parce que j'ai peu à peu compris qu'il n'avait aucun droit de me traiter de la sorte, mais aussi contre moi, parce que je n'aime pas me sentir aussi faible. Je déteste cette impression d'être une petite chose fragile qu'on peut aussi facilement déstabiliser et tourmenter. Son état physique et psychique ne peut pas tout excuser.

J'ai donc décidé d'attendre de digérer tout cela. Je sèche la séance d'aujourd'hui, convaincue que d'ici la prochaine les choses se seront tassées d'elles-mêmes. Voilà pourquoi je suis confortablement installée sur mon petit canapé, concentrée sur l'écran de télé qui projette le DVD usé du mythique *Dirty Dancing*. Ma passion pour ce film, je la dois à ma mère. Je ne compte plus le nombre de fois où on l'a regardé, dans le cocon familial, délicieusement enveloppées dans d'épaisses couvertures. Il me permet

d'oublier mes tracas, de m'accorder une pause d'une heure et quarante minutes quand les choses vont mal. C'est la raison pour laquelle je l'ai ressorti aujourd'hui.

Pendant que Bébé s'entraîne comme une acharnée, je grignote du pain croquant aux graines et bois à petites gorgées un bon cappuccino. Évidemment, la danse me ramène à Harvey, mais je le chasse vite fait de mon esprit pour me consacrer pleinement au mambo de Johnny Castle.

Complètement absorbée par l'histoire d'amour qui défile devant mes yeux, je n'entends pas tout de suite le bruit de klaxon. À en croire l'insistance du chauffeur, l'inconscient garé en double file n'est toujours pas revenu à son véhicule pour le bouger.

Au bout de quelques minutes, je me lève pour aller regarder par la fenêtre ce qui peut bien justifier un tel acharnement. Je repère le fauteur de trouble, un gros van noir. Il klaxonne alors que la voie est libre. Sans doute est-ce sa manière de prévenir quelqu'un de son arrivée. J'hésite à l'apostropher quand mon attention se porte sur le trottoir d'en face.

Harvey ! ?

Désarçonnée, je l'observe examiner la façade de mon immeuble, balayant méthodiquement les étages de haut en bas et de gauche à droite. Soudain, son front se plisse quand il m'aperçoit. Lorsqu'il est certain que c'est bien moi, il m'adresse un signe de la main. Je m'éloigne d'un pas vif de la fenêtre, mordillant ma lèvre. Réalisant l'inutilité de mon geste, je reviens à ma position initiale et ouvre le battant.

— Qu'est-ce que tu fais là ? le questionné-je avec agressivité.

— Je suis venu te présenter mes excuses, avoue-t-il sans détour, d'une voix suffisamment forte pour qu'elle arrive jusqu'à moi.

Je lève un sourcil interrogateur. S'il croit que ça va suffire, il se fout le doigt dans l'œil.

— Tu... Tu veux bien descendre ? C'est un peu gênant, là, m'explique-t-il en regardant tout autour de lui.

Un certain nombre de voisins s'est rassemblé derrière les vitres des immeubles à proximité. Il faut dire que, entre la sérénade du chauffeur du van et Harvey qui joue à Roméo et Juliette, leur envie de connaître la suite des événements est légitime.

— Allez, viens, je t'offre un verre pour me faire pardonner.

Le petit diable est de retour et me chuchote à l'oreille d'accepter sa proposition. Je ne sais pas quoi faire. J'ai habituellement le pardon facile mais, étrangement, j'éprouve à cet instant beaucoup de rancœur à son sujet. C'est certainement dû aux insomnies que cet homme m'a causées. Et Dieu sait que mon sommeil est sacré.

Mon cerveau tourne à plein régime pour peser le pour et le contre.

— Ne m'oblige pas à me mettre à genoux ! balance-t-il d'un ton pince-sans-rire.

Je me mords l'intérieur de la joue pour m'empêcher de sourire. Je dois avouer que j'apprécie l'effort qu'il a fait en venant jusqu'ici. Surtout pour un mec aussi orgueilleux et arrogant que lui. C'est sans doute pour cela que j'hésite autant à accepter sa requête. J'ai moi aussi ma fierté et je ne veux pas lui montrer le moindre signe de faiblesse. Mais la tentation de le rejoindre est forte, d'autant que c'est peut-être là une occasion d'en savoir un peu plus sur lui. Ma curiosité finit par l'emporter.

— Tu répondras à mes questions ?

Mieux vaut m'assurer que je ne m'assois pas sur mon amour-propre pour rien.

Il fait une moue pensive.

— C'est d'accord, dit-il en haussant les épaules. Bon, tu descends, maintenant ? Je voudrais libérer le taxi. Ton indécision va me coûter une fortune.

— Ce n'est pas mon indécision qui va te coûter une fortune. C'est le fait que tu te sois comporté comme un con.

Il accepte la critique d'un hochement de tête, arborant un air amusé.

— J'arrive dans une seconde, Roméo.

La seconde se transforme en cinq bonnes minutes, le temps pour moi de remplacer mon pyjama écossais par une tenue plus adaptée pour aller dehors. J'enfile le jean et la chemise qui traînent sur le bord du canapé et descends les marches quatre à quatre tout en attachant mes cheveux en une queue-de-cheval haute.

Il congédie le taxi dès que je le rejoins.

— Je ne connais pas du tout le quartier. Tu aurais une idée ? Un endroit où je peux facilement entrer avec ce truc ? précise-t-il en me désignant son fauteuil.

— Oui, allons par là.

J'allume une cigarette, encore sous le choc de sa visite inattendue. Notre conversation se limite à mes indications —« tout droit, à gauche, tout droit » — et à mes mises en garde — « attention au trou juste là, ah mince, changeons de trottoir, c'est trop étroit de ce côté ». Bref, si Shakespeare était encore en vie, il n'y aurait aucune chance pour qu'il s'inspire de nous, vu le degré de romantisme de nos échanges.

Je jette mon mégot à la poubelle après l'avoir écrasé et pousse les portes de l'établissement. J'ai décidé de l'emmener en territoire connu. Je me suis dit que ça me donnerait un avantage.

— Salut, les gars !

— Salut, Léo ! s'exclame Ed.

Il s'étonne de me voir bloquer les portes.

— Tu peux m'amener la rampe ?

Il se met à sourire à pleines dents. Il a immédiatement compris de qui j'étais accompagnée. Il se dirige vers l'escalier qui descend au sous-sol et demande à Alex, sans doute occupé dans la réserve, de remonter la planche d'accès.

Lorsque mes deux amis nous rejoignent, je me charge des présentations. Angie ne tarde pas à pointer le bout de son nez et déclare à Harvey être

ravie de faire « enfin » sa connaissance.

Mon Dieu, faites qu'il n'ait pas entendu le « enfin » !

— Suivez-moi, je vais vous installer à une table où vous serez tranquilles.

Elle prend notre commande – une eau minérale pour lui, un café pour moi – et nous la rapporte à la vitesse de l'éclair.

Nous voilà en tête à tête. Je suis incontestablement gênée. Sans doute est-ce dû à notre table isolée et à l'air de jazz diffusé par les enceintes. Quant à Harvey, il semble à son aise. Je note que, là où il est, personne ne pourrait imaginer qu'il est assis dans un fauteuil roulant et non sur un des fauteuils à accoudoirs du Red Spot. À cet instant précis, il paraît être un homme comme les autres, venu boire un verre en ce début de soirée pour décompresser après une journée éreintante. Est-ce qu'il ressent, lui aussi, la « normalité » de la situation ?

Je prends mon courage à deux mains et lance les hostilités.

— Comment as-tu su où j'habitais ?

Cette question me taraude depuis que je l'ai découvert en bas de chez moi, prêt à me chanter la sérénade.

— J'ai corrompu François.

J'écarquille les yeux, surprise qu'un homme aussi professionnel que François ait communiqué une information personnelle.

— Je peux être très convaincant quand je veux, argue-t-il avec un sourire en coin.

— Je ne te crois pas. François n'aurait jamais fait une chose pareille.

J'étudie sa gestuelle pour savoir s'il est honnête ou s'il me mène en bateau.

— Disons que sa femme rêve d'assister à un ballet et que j'ai suffisamment de relations dans le milieu pour trouver de bonnes places.

Son explication ne justifie pas le fait que mon adresse lui ait été transmise aussi facilement. Je ne manquerai pas d'en parler à François.

— Tu as mon numéro. Il te suffisait de m'appeler.

— Je préfère m'excuser en personne. Pas en me cachant derrière un écran.

Harvey est décidément un homme surprenant. Il peut se comporter comme un rustre, puis agir comme un homme de valeur. Quoi qu'il en soit, j'apprécie qu'il ait eu le courage de venir m'affronter.

Je joue avec ma tasse du bout des doigts, hésitant à lui poser les questions qui affluent au bord de mes lèvres. À mon grand soulagement, il me devance.

— Pourquoi tu n'es pas venue ce soir ? Tout le monde s'est inquiété de ne pas te voir...

Que répondre à cela ? J'opte pour le silence, la tête baissée sur ma tasse de café.

— Je suis désolé. Je t'ai manqué de respect. Les mots ont dépassé ma pensée. C'est juste que... Léo ?

Il m'interpelle pour que je le regarde. C'est étrange de l'entendre m'appeler par mon surnom. Et déstabilisant d'être ainsi étudiée. Je me sens comme mise à nu.

— Je n'ai pas supporté que tu nous entendes, l'autre soir.

Je saute sur l'occasion pour m'enfoncer dans la brèche et commence par un simple constat.

— En trois mois, j'ai assisté à deux disputes.

Il hausse les épaules, un peu dépité.

— On dirait que tes parents t'en veulent. Surtout ta mère. Pourquoi ?

— Nos relations ont toujours été... compliquées, dit-il en grimaçant.

— À cause de la danse ?

— Oui.

Arrête avec tes questions fermées, Léo !

— Pourquoi ?

Il soupire. J'espère qu'il n'est pas déjà agacé par mon interrogatoire, car c'était le deal. Je le lui rappelle en penchant légèrement la tête sur le côté. Il finit par céder.

— Ma mère a toujours considéré que je foutais ma vie en l'air en voulant faire de la danse mon métier. D'ailleurs, elle n'a jamais assumé le fait que son fils, dont elle voyait l'avenir tout tracé, soit devenu un danseur professionnel. Tu sais ce qu'elle raconte à leurs amis ?

Il ne me laisse pas le temps de répondre.

— Que je suis au chômage.

J'en reste estomaquée.

— J'imagine que c'était une manière pour elle de se préserver, ajoute-t-il.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? De se préserver de quoi ?

— Tu sais bien... de tout ce qu'on peut raconter comme conneries sur les danseurs.

Je lève un sourcil interrogateur.

— À en croire les clichés, je passe ma journée en justaucorps et en tutu et, évidemment, je suis gay.

— Donc tu n'es pas gay ? demandé-je, amusée et, je dois l'avouer, intéressée.

— Non, Léo, je suis à cent pour cent hétéro.

Il m'affirme cela sans trembler ni ciller. Une douce chaleur remonte jusqu'à mes oreilles, comme si cette information était un soulagement, un obstacle de moins à l'éventualité d'un « nous ».

Un « nous » ?! On parle d'Harvey, là !

Je me redresse et me racle la gorge pour me ressaisir.

— Tu as parlé d'un centre, l'autre soir. De quoi s'agit-il ? Et pourquoi devais-tu t'y rendre ?

Il se gratte nerveusement la nuque. Il hésite vraisemblablement à assouvir ma curiosité sur ce point.

— C'est... un centre de rééducation. J'y suis H24. Je n'en sors que pour me rendre aux séances du groupe de soutien ou à certains rendez-vous. Je dois obtenir l'accord du corps médical à chaque fois. Le ballet, les deux jours dans ta famille, tout cela était exceptionnel. Ça a été l'enfer pour y être autorisé.

— Je ne comprends pas. Je t'ai pourtant raccompagné chez tes parents après le ballet...

J'essaye d'assembler le puzzle, mais je crains qu'il ne me manque trop de pièces.

— Je ne voulais pas qu'on sache. J'y suis depuis maintenant six mois.

— Mais... Pourquoi ne pas le dire ?

— Parce que c'est assez difficile comme ça.

Complètement perdue, je reste silencieuse.

— Je suis coincé dans ce fauteuil, Léo. J'ai besoin d'aide pour presque tout, que ce soit pour sortir de mon lit le matin ou m'y coucher le soir, pour m'habiller ou pour me laver. C'est... (Son visage se crispe.) Je n'arrive pas à trouver les mots pour te décrire ce que je ressens. Sans compter la souffrance physique que j'ai endurée depuis cette infiltration de merde... Je n'avais pas envie qu'on sache qu'en plus de tout ça je vivais dans un centre et que, cerise sur le gâteau, ma rééducation ne donnait rien. C'est idiot, je sais, mais je préférais donner l'illusion qu'à part ce fauteuil j'étais plus ou moins autonome et que je menais une vie normale. Si tant est que vivre à vingt-huit ans chez ses parents puisse être considéré comme normal, tente-t-il de plaisanter.

Il boit une gorgée d'eau, le regard perdu vers les tables voisines.

— Je ne voulais pas qu'on sache que ma situation pouvait être encore pire qu'elle ne l'était déjà.

— Comment en es-tu arrivé là ?

Il fuit mon regard.

— À cause de ce staphylocoque dont tu as parlé à ces types, au palais Garnier ?

— Oui, c'est ça.

— Comment, d'une infiltration, on en arrive à se retrouver en fauteuil ? Et pourquoi as-tu eu besoin de cette infiltration d'ailleurs ?

Il se frotte le côté droit du visage, l'air tout à coup épuisé.

— Écoute... On peut parler d'autre chose ? J'essaye d'aller de l'avant et d'arrêter de ressasser le passé. Je préfère songer à mon avenir. C'est bien plus stimulant, se justifie-t-il en s'efforçant d'adopter un ton léger.

L'avenir. Je me demande comment il l'imagine. Il est persuadé qu'il va retrouver sa vie d'avant, comme si son état actuel n'était qu'une sinistre parenthèse. J'aurais aimé en savoir plus mais, étant donné qu'il a joué le jeu jusqu'à présent, je garde ce point pour plus tard et change complètement de sujet.

— Qui est ce Matt dont ton père a parlé ?

Ses traits se figent.

— Je ne veux pas parler de ça.

Son ton est sans appel.

— Tu étais censé répondre à mes questions. *Toutes* mes questions, lâché-je, révoltée.

— Laisse tomber. L'interrogatoire est terminé, tranche-t-il.

Il est on ne peut plus sérieux. L'ambiance vient de perdre dix degrés, et je n'ose plus dire un mot. Je crois qu'il est conscient que sa dernière réplique a eu raison de ma curiosité. C'est sans doute pour cela qu'il relance la conversation.

— J'ai décidé de quitter le centre.

— Et... C'est une bonne nouvelle ?

— Ça fait des semaines qu'il n'y a plus aucune amélioration, alors...

Merde.

Je ne suis pas une spécialiste, mais il est évident que ça n'est pas bon signe. Et s'il restait dans ce fauteuil pour toujours ? J'ai beaucoup de peine pour lui tout à coup. J'aimerais tellement qu'il aille mieux et qu'il retrouve sa vie d'avant. Je ne sais plus quoi répondre.

— Je vais intégrer un centre de restauration neurologique. En Suisse. Ils ont une unité spécialisée dans... les cas dans mon genre, précise-t-il.

Je manque de tomber de ma chaise.

Il s'en va.

L'idée de savoir qu'il va quitter Paris me fait... mal.

— En Suisse ? Pourquoi en Suisse ?! Il n'y en a pas ici ou au moins en France ?

Il me répond non d'un mouvement de tête.

— Ce centre propose sept heures de rééducation quotidienne. Sept heures ! On est loin du compte en France. Et il offre de bons résultats. Je dois le tenter.

— Tes parents sont au courant ?

— Oh que oui. C'est pour ça que ça a dégénéré la dernière fois, au gymnase. Je leur ai annoncé la bonne nouvelle.

— Tu sais... Si tu ne veux pas qu'on vous entende, il faudrait peut-être songer à vous parler ailleurs que dans des lieux publics, lui fais-je remarquer.

— Très drôle, Bridget. Figure-toi que le couloir du gymnase est peut-être le seul endroit où je peux espérer un peu d'intimité.

Mon scepticisme l'oblige à se justifier.

— Il y a toujours quelqu'un avec nous ! On est rarement seuls tous les trois.

— Ta chambre au centre ?

— Il y a des allées et venues en permanence. Si ce n'est pas un aide-soignant, c'est une infirmière ou quelqu'un qui fait le ménage.

Je n'avais aucune idée du manque d'intimité auquel pouvait être confronté Harvey.

— Donc ils n'approuvent pas ta décision... Pourquoi ?

Il prend un temps de réflexion.

— Parce qu'ils sont persuadés que tout cela est inutile, que c'est de l'argent jeté par la fenêtre. Pour eux, je ne remarquerai jamais. Ce centre ou un autre, le résultat sera le même. Il faut dire que les progrès réalisés depuis mon opération ne jouent pas en ma faveur...

— Tu veux dire que ça aurait dû aller mieux ? demandé-je le plus délicatement possible.

— Je ne devrais plus être là-dedans, m'explique-t-il en désignant son équipement.

Il a l'air dépassé par cette situation.

— Et si...

— « Et si » quoi ?

Il sait pertinemment ce que je m'apprêtais à dire.

— Non, rien.

— Et si mes parents avaient raison, c'est ça ?

J'acquiesce, regrettant déjà d'avoir prononcé ces deux petits mots. La colère d'Harvey jaillit avec une rapidité déconcertante.

— Tu penses que je suis dans le déni, hein ? Mais vous êtes qui, vous tous, à savoir mieux que moi ce qui se passe dans *mon* corps et dans *ma* tête ? Vous êtes qui pour décider que je ne dois même pas essayer ?

Il se radoucit en me voyant me ratatiner sur ma chaise, de plus en plus mal à l'aise, et fuir son regard.

— Excuse-moi, je... Je ne supporte plus tout ça. J'ai un mental d'acier, Léo. Un putain de mental qui m'a permis de devenir pro et de vivre de ma passion. Si je dis que je remarquerai, je peux t'assurer qu'on peut parier là, maintenant, que j'y parviendrai. Alors ça me prendra peut-être deux mois, six mois ou deux ans, mais un jour je foutrai à la benne ce satané fauteuil.

Son torse trahit une respiration saccadée.

— À ta place, j'évitais de faire ça.

— Quoi ?

— J'imagine que tu as donné une caution pour ce fauteuil.

Il reste interdit quelques secondes avant de se mettre à rire. C'est tellement rare de le voir lâcher prise que je grave dans ma mémoire ses traits lorsqu'il se laisse aller. Une fossette apparaît à la commissure de ses lèvres, des ridules se creusent au coin de ses yeux noirs quand sa bouche dévoile un sourire éclatant.

Il reprend très vite son sérieux.

— Je voulais juste te prévenir moi-même que j'arrêtais les séances avec le groupe.

Une sensation désagréable s'installe au creux de ma poitrine. Le groupe sans Harvey, c'est juste... inconcevable. Tout à coup, cette évidence me frappe de plein fouet. Aurais-je ressenti cette impression de vide si j'avais appris que c'était Jean-Pierre ou Sophie qui quittait le groupe ? Je suis perdue. Parce que cet homme m'a blessée autant qu'il m'a captivée. Est-il la vraie raison qui m'a amenée à pousser les portes du vieux gymnase chaque semaine ?

Mais qu'est-ce qui m'arrive ?!

Si j'avais bu quelques bières, j'aurais mis mon agitation soudaine sur le compte de l'alcool. Sauf que je suis à jeun, ce qui rend les choses encore plus confuses dans mon esprit. J'ai besoin d'un verre. Ou d'une clope. Ou des deux.

— Tu vas nous manquer là-bas, dis-je tout bas.

Il me sourit avec gratitude.

— Vous allez me manquer, vous aussi.

— menteur ! le taquiné-je.

Il lève les mains, s'avouant coupable.

— Tu as raison ! Je n'ai jamais voulu y aller. Encore un truc que ma mère a réussi à négocier.

Son air plaisantin disparaît. Le Harvey sérieux refait surface.

— C'est toi qui vas me manquer, Bridget.

Sa main glisse doucement sur la table. Une main soignée, pâle d'être trop restée enfermée, mais également pleine de force. Ses doigts se dirigent vers les miens, au ralenti. Angie choisit de faire irruption à notre table à ce moment. Le pire moment. La main d'Harvey recule discrètement.

Je ne peux décemment pas en vouloir à mon amie, elle voulait simplement s'assurer que nous n'avions besoin de rien. Lorsque Harvey passe commande d'une nouvelle eau minérale, je remplace « bière » par « eau gazeuse » dans la mienne. Et, pour oublier ma gêne – *bon sang, il allait prendre ma main dans la sienne* –, je refais démarrer en douceur ma machine à questions, lui demandant maladroitement quel est son secret pour avoir un torse et des bras aussi musclés. Son T-shirt ajusté ne laisse aucun doute à ce sujet. Loin d'être choqué par ma curiosité, il m'explique ses entraînements quotidiens destinés à ce que ses membres supérieurs ne subissent pas la même fonte musculaire, inéluctable, que les inférieurs. Il enchaîne sur le programme qu'il intègre prochainement. Il compte travailler sans relâche pour redevenir l'athlète qu'il était avant. Si je connais peu Harvey, je suis persuadée qu'il mettra tout en œuvre pour remarcher et prouver à tous, et probablement en premier lieu à lui-même, qu'il avait raison de persévérer. Cet homme est déterminé dans tout ce qu'il entreprend.

— Tu t'en vas quand ?

— Ce week-end.

— Ce... Ce week-end ! ? répété-je, abasourdie.

— Oui. Désolé de ne pas t'avoir prévenue plus tôt. Mon admission est toute récente, alors...

Je suis surprise qu'il s'excuse. Il aurait très bien pu partir sans même me prévenir. Que me doit-il après tout ?

Je balaye l'air d'un revers de la main pour lui signifier que c'est sans importance. Sauf que j'ai la sensation de tomber dans un abîme sans fond.

Angie nous apporte notre deuxième commande, me donnant l'occasion de changer de sujet. Je l'interroge alors sur son rapport à l'alcool, me souvenant de l'épisode humiliant où il m'avait reproché mes excès de la veille.

— Tu ne bois jamais ?

— Non, l'alcool atrophie les muscles.

— Donc tu as une hygiène de vie irréprochable.

— Oui.

— Tu as toujours été comme ça ?

— « Comme ça » comment ?

— Tu ne t'es jamais pris une biture ?

Il ne répond pas.

— Jamais, jamais, jamais ? De toute ta vie ?

Il se passe une main sur le visage. Je n'arrive pas à déterminer s'il est embarrassé ou simplement épuisé.

— Si, finit-il par lâcher.

Son regard s'est voilé. De tristesse ?

— Ça ne va pas, Harvey ?

— Je... Je fatigue. Ça t'ennuie si je rentre ?

Merde. J'ai gaffé ou il est vraiment crevé ?

— Non, bien sûr. Je vais faire appeler un taxi, ne bouge pas.

— Et tu recommences, me fait-il remarquer alors que je lui tourne déjà le dos.

Je me baffe le front avec la paume et fais volte-face, lui offrant une moue désolée.

— Si tu voyais ta tête ! se moque-t-il en souriant.

Voilà précisément ce qui va me manquer. Cette complicité qui a commencé à naître entre nous, son sourire qui illumine de plus en plus souvent son visage, comme s'il acceptait de lâcher prise de temps en temps.

Une question m'obsède depuis qu'il m'a annoncé la *grande* nouvelle.

Quand nous reverrons-nous ?

CHAPITRE 19

Je traverse le bar en direction d'Ed, toujours affairé derrière le comptoir, pour lui demander de bien vouloir appeler un taxi pour Harvey. Une petite boule s'est formée dans ma gorge. Je crois que je ne veux pas le quitter, pas en sachant que je ne le reverrai peut-être jamais. J'ai du mal à imaginer les séances du groupe de soutien sans lui, sans ses sarcasmes, sans son regard déroutant. Je suis touchée qu'il soit venu jusqu'à moi ce soir. J'ai aimé discuter avec lui et le découvrir un peu plus. Je payerais cher pour connaître le fond de sa pensée à mon sujet. J'aimerais être certaine que c'est bien la fatigue qui le fait partir et non une maladresse que j'aurais pu commettre ou, pire, l'ennui qu'il aurait ressenti en ma présence.

Ni Ed ni Alex ne me posent de questions, probablement découragés par mon attitude fuyante. Ils se contentent d'installer la rampe et de libérer le passage pour permettre à Harvey de sortir. Je me charge d'escorter ce dernier à l'extérieur. Ed insiste pour nous offrir nos consommations. Je suggérerais bien à mon cavalier de payer sa dette une autre fois, mais je m'abstiens, sans doute gênée à l'idée que mes potes m'entendent quémander un rencard avec une subtilité discutable.

— J'ai dit au taxi de vous attendre devant l'épicerie à l'angle de la rue, m'annonce Ed. Il y a de la place pour stationner et moins de circulation qu'ici.

Je remercie mon ami en déposant une bise sonore sur sa joue. J'en fais de même avec Alex. Les hommes se saluent d'une poignée de main, se

lâchant un « à bientôt » de politesse, tandis qu'Angie nous embrasse en coup de vent. Avant de disparaître, elle m'informe d'un geste de la main qu'elle compte me téléphoner. Elle sait à quel point j'ai souffert après notre séjour en Isère et compte s'assurer que je vais bien. Ça me fait chaud au cœur d'être si bien entourée.

J'accompagne Harvey jusqu'au point de rendez-vous dans un silence absolu.

— Alors, Bridget, avec toutes tes questions, je n'ai pas eu le temps de mener ma propre enquête...

Il regarde droit devant lui, attentif aux obstacles qui peuvent surgir sur son chemin.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Je sais que tu es étudiante. Mais j'ignore en quoi..., me fait-il remarquer.

Ça alors, c'est vrai ! Je me souviens avoir rassuré ma mère à ce sujet – elle s'inquiétait de savoir si j'arrivais à jongler entre les cours et mon boulot de caissière –, mais nous n'avons jamais évoqué la matière que j'étudiais.

— Tu me vois étudiante en quoi ? le défié-je, joueuse.

Il s'arrête à l'endroit indiqué par Ed et prend un air pensif, frottant son menton.

— Je ne sais pas... Pas en STAPS, tu fumes et bois trop pour cela. Je ne te vois pas dans une matière cartésienne. J'élimine donc toutes les disciplines où il faut être matheux. En littérature ou en philosophie, peut-être ?

— La philosophie ? Moi, philosophe ? dis-je en pouffant de rire. Tu es complètement à côté de la plaque !

— Tu peux parler ! Tu veux que je te rappelle la réaction que tu as eue lorsque je t'ai annoncé que je voulais aller à un ballet ?

Touché.

Il saisit mon avant-bras, m'obligeant à me rapprocher de lui.

— Allez, dis-moi ce que tu étudies. Tu veux faire quoi quand tu seras grande ?

Alors que je suis appuyée contre l'accoudoir de son fauteuil, mon avant-bras toujours emprisonné dans sa main, mes pensées ont du mal à s'organiser. Sa proximité me trouble. Nos regards mêlés me déstabilisent. Lui semble si stoïque.

— Architecte, chuchoté-je.

— « Architecte » ? s'étonne-t-il. Intéressant. Je comprends d'autant plus ton air émerveillé en découvrant le palais Garnier.

Le son de sa voix diminue peu à peu.

— Et tu es en quelle année ?

— Troisième.

Mes réponses sont aussi concises que mon souffle est court. Je me perds dans l'obscurité de ses yeux dont l'iris se noie dans la pupille. La distance entre nous paraît rétrécir au fur et à mesure de nos échanges. Et soudain, je réalise que son souffle balaye mon visage telle une brise légère. Ce n'est donc pas une impression.

Je suis comme enfermée dans une bulle protectrice, hermétique aux passants qui nous dévisagent et aux véhicules qui défilent devant nous. Je ne pense plus à rien, je vis l'instant, simplement. Fauteuil roulant ou pas, l'évidence me saute au visage. J'espère secrètement qu'Harvey m'embrasse.

Nous nous rapprochons l'un de l'autre dans une synchronisation parfaite. Mes lèvres vont bientôt effleurer les siennes. Mon cœur tambourine sauvagement dans ma cage thoracique et, si je n'étais pas en appui contre le fauteuil, mes jambes m'auraient sans doute déjà abandonnée. Mais, comme un mauvais coup du sort, un klaxon retentit. Un klaxon qui nous est destiné et qui fait éclater notre bulle. Harvey se raidit, libère mon avant-bras et se réadosse contre son fauteuil. Ce mouvement de

recul est presque imperceptible. Mais je le vois. Le visage fermé, il marmonne qu'il doit partir, que le chauffeur l'attend, me laissant sans voix. Je me redresse, extrêmement embarrassée. Je n'ose plus le regarder, de peur de lire quelque chose qui pourrait me blesser encore plus que je ne le suis déjà. Il prend place à bord du véhicule gris métallisé avec l'aide du chauffeur et s'enfuit sans dire un mot. Comme s'il n'avait jamais été sur le point de poser les lèvres sur les miennes. Je reste là quelques minutes, observant le taxi qui s'éloigne. Jusqu'à ce qu'il disparaisse.

Si nous avions été dans un film, j'aurais eu droit à un baiser de cinéma. Les scénaristes auraient même programmé une pluie intense, histoire de rendre la scène plus romantique encore. Mais je ne suis pas dans un film. Je suis dans la réalité. Celle qui depuis un peu plus d'un an semble vouloir me montrer à tout prix que la vie n'est pas un long fleuve tranquille. J'ai perdu mon père, j'ai perdu mon frère, je suis seule ici, n'ayant pour amis qu'Ed, Alex et Angie, n'ayant pour autres confidents que les membres d'un groupe de soutien. C'est pathétique. *Je suis pathétique.*

J'ai envie de crier à cette putain de vie que j'ai compris le message et qu'elle peut aller voir ailleurs si j'y suis, histoire de me laisser un peu de répit.

Je m'allume une clope en tremblant. Alors que quelques larmes coulent sur mon visage, je les essuie d'un revers rageur de la main et me remets en route. Je m'arrête en chemin pour m'acheter une bouteille de vin bon marché. Je compte rentrer pour regarder la fin de *Dirty Dancing*, comme je l'avais prévu avant qu'Harvey vienne encore chambouler mon équilibre précaire. Je dégusterai le breuvage dans un verre élégant. Il aura meilleur goût s'il est servi dans une belle vaisselle. Les apparences, tout n'est qu'une question d'apparences. Je le sais, car je fais semblant d'aller bien depuis quinze mois. Pourtant, c'est bien connu, les apparences sont parfois trompeuses.

CHAPITRE 20

Mercredi 24 juin

Des semaines se sont écoulées depuis ce jour où Harvey s'est pointé en bas de chez moi, mettant sa fierté de côté pour me présenter ses plus plates excuses. J'ai d'abord éprouvé énormément de regrets. De l'avoir invité dans ma vie, de lui avoir confié ce que tous ignorent, d'avoir ri avec lui, d'avoir aimé les moments en sa compagnie, de m'être laissé envahir par cette légèreté qui s'était envolée le jour de l'accident de papa et de Victor. La chute a été douloureuse. À certains moments, je me suis dit que j'aurais préféré ne pas l'avoir rencontré du tout. Tout cela peut paraître extrême. Comment ressentir de telles choses après le départ de quelqu'un qu'on connaît à peine ? Avec le recul, j'ai fait ma propre analyse de la situation et, la seule explication à tout ce bordel, c'est qu'après la période difficile que je traversais depuis des mois, j'ai vu en Harvey une bouée de sauvetage. Il rirait sans doute s'il savait que lui, l'homme en fauteuil roulant, était *mon* espoir. Au fil des jours, les regrets ont laissé place à une profonde mélancolie. Je n'en pouvais plus de ce vide désagréable, de cette boule qui jouait au yo-yo entre mon ventre et ma gorge. Je revivais sans arrêt ce moment hors du temps au Red Spot. Je ressassais ce baiser que nous avions failli partager.

Bien évidemment, tenter d'oublier Harvey est plus compliqué que je ne l'avais imaginé. Je pense sans arrêt à lui, à ce qui aurait pu se passer et à ce que je vivrais aujourd'hui si ce maudit taxi ne nous avait pas interrompus. Est-ce que ça aurait seulement changé quelque chose ? Je me demande cent fois au cours de la même journée s'il pense à moi, à nous. Je ne crois pas, et ça me fait mal.

L'année universitaire touche à sa fin et, dans quelques jours, je quitte Paris jusqu'à la rentrée. Je pars avec la satisfaction d'avoir réussi mon semestre malgré un chemin semé d'embûches personnelles. Ma mère a plein de projets pour nous quatre, allant du grand nettoyage de la maison à une semaine de vacances au bord de la Méditerranée. Plus varié, tu meurs. En attendant la fameuse « quille », je continue de jongler entre mon boulot et mes cours. Même si l'absence d'Harvey m'a paru au début très étrange, je suis restée assidue aux séances du groupe. Je n'avouerai jamais à haute voix ce que j'ai moi-même du mal à admettre, mais retrouver chaque semaine Sophie, Bénédicte, Simon, Jean-Pierre et François me fait du bien. S'ils ignorent toujours quel obstacle de la vie m'a amenée jusqu'à eux, ils connaissent en revanche le moindre détail des aventures de Bridget Jones et de Mark Darcy. Tous semblent persuadés qu'Harvey me recontactera tôt ou tard. Je n'y crois pas une seule seconde, mais j'ai cessé de lutter et de le leur répéter. Pour Harvey, ce groupe qu'il avait intégré de mauvaise grâce fait désormais partie du passé. Et, comme ce passé le relie directement à son handicap, j'imagine qu'il fera tout pour le jeter aux oubliettes. Si ce n'est pas déjà fait.

Quant à moi, je persiste à entretenir mes mauvaises habitudes, noyant mes tourments dans l'alcool à chaque occasion qui se présente.

Je cours retrouver mes blessés de la vie. Ils ne sont désormais plus des anonymes. Ce soir, j'ai le pas léger mais le cœur lourd, car l'heure est aux

adieux pour l'été. Je reviendrai à la rentrée mais, pour le moment, je m'apprête à devoir composer sans eux pendant deux mois entiers.

J'essaye de voir le bon côté des choses. Au moins, je n'aurai plus à subir leurs assauts répétés avant le début de chaque séance, alors qu'ils viennent à tour de rôle s'enquérir de l'évolution de ma situation avec Harvey. Leur enthousiasme à ce sujet s'est peu à peu effrité puisque tout est au point mort. Le temps qui s'écoule aura finalement eu raison de leur certitude.

— Alors, Léonor, prête à te passer de nous cet été ?

François me fait un clin d'œil complice.

— Ça devrait aller, les taquiné-je tous.

— Tu reviens à la rentrée, hein ? s'inquiète Simon.

— Mais oui, c'est promis.

— Je peux te donner un conseil, avant que tu partes ? me demande Bénédicte d'une voix douce.

— Oui, bien sûr.

— Tu devrais l'appeler.

Toutes les têtes se tournent vers elle, puis vers moi, dans un seul mouvement, comme si nous étions les adversaires d'un match de tennis.

— Appeler qui ?

Je sais pertinemment à qui elle fait référence, mais je ne trouve pas de meilleure réaction.

— Tu sais très bien de qui parle Bénédicte, intervient Sophie en prenant son air de « on-ne-nous-la-fait-pas ».

Je soupire, agacée.

— Vous allez me lâcher avec Harvey ? Franchement, vos conseils n'ont pas été très efficaces jusqu'à maintenant.

Mes acolytes font une moue dubitative. Quelle bande d'hypocrites !

— Oh ! allez ! Ne faites pas semblant de ne pas comprendre ! J'ai suivi vos bons conseils, vous vous rappelez ? Et ça a été un désastre. Enfin, non,

j'exagère. Au moins, je sais à quoi m'en tenir.

Je m'empare de mon smartphone et fais défiler la liste de mes messages pour retrouver ceux échangés avec Harvey. D'une voix calme, je les parcours tous. Apparemment, ma première lecture ne les avait pas convaincus. C'est très rapide : je prends à chaque fois des nouvelles de sa rééducation, et il me répond des heures, voire des jours plus tard, de manière laconique, se contentant d'un vague « Ça suit son cours » ou « Je travaille comme un fou » et m'expédiant par un bref « Faut que j'y retourne » ou « Je me lève tôt demain ».

Je t'en foutrais, moi, des « Je me lève tôt demain ».

— Vous voyez bien qu'il n'a pas envie de maintenir un lien, que ce soit avec moi ou avec l'un d'entre vous. Il mène un combat et il veut le mener seul. Je mettrais ma main à couper que sa rééducation est devenue une obsession. Il est d'une détermination sans faille, vous pouvez me croire. Pourquoi je l'appellerais ? Franchement ? À aucun moment il n'a pris la peine de me demander comment *moi* j'allais, alors...

— C'est de la merde en boîte, vos saloperies de textos, m'interrompt Jean-Pierre.

Je le regarde, éberluée.

— Jean-Pierre ! lance Bénédicte, offusquée.

— De mon temps, on se déplaçait au moins, poursuit-il. On ne se cachait pas derrière un écran. J'en ai passé des heures sur ma mobylette pour aller courir les filles. Y avait rien de tous vos trucs, là, censés favoriser la communication. Tu parles d'une communication. On se débrouillait bien mieux sans rien.

— Je n'ai pas de mobylette, Jean-Pierre, plaisanté-je.

— Alors appelle-le, ce sera toujours mieux que ces conneries de messages.

— Je suis d'accord avec Jean-Pierre, lâche François.

— Ah non, François ! Tu ne vas pas t’y mettre, toi aussi ! répliqué-je. Tu devrais plutôt réorienter le débat sur les vraies raisons pour lesquelles on fait partie de ce groupe.

— Mais il n’y a pas de sujet de discussion imposé. La parole est libre et, si les gens ont envie de parler de gruyère, eh bien qu’ils parlent de gruyère.

« *De gruyère* » ?

— Tu me compares à du gruyère ?

— Non, ce n’était qu’un exemple, rétorque-t-il en levant les yeux au ciel. Et, en tant qu’animateur bénévole, je te conseille de l’appeler. Tu peux dire ce que tu veux, on est tous persuadés que le départ d’Harvey t’affecte plus que tu ne veux bien l’admettre.

— Ah oui, renchérit Sophie. C’est vrai qu’on en discute souvent, et on est tous d’accord. Appelle-le !

— Mais comment ça, vous en discutez souvent ? relevé-je, choquée.

Personne ne daigne répondre à ma question, comme s’il s’agissait d’un sujet de conversation on ne peut plus normal dans un groupe de soutien où on est censé parler de soi.

J’ai envie de leur crier qu’ils me font tous chier à vouloir jouer les entremetteurs entre Harvey et moi. Mais, au lieu de cela, je réponds quelque chose de totalement insensé :

— Très bien, vous avez gagné. Je vais l’appeler.

Des applaudissements et des cris de joie fusent dans la salle. Au moins, ils vont me foutre la paix jusqu’à la fin de la séance.

Enfin, c’est ce que je croyais. Au lieu de cela, après avoir obtenu ce qu’ils voulaient, ils m’ont cuisinée pour savoir quand j’allais passer à l’acte (« Oh ! tu devrais l’appeler ce soir »), où aurait lieu l’événement de l’année (« Chez toi, hein, mieux vaut que tu sois au calme ») et comment je comptais m’y prendre pour leur retransmettre le contenu de notre conversation (« On pourrait tous se retrouver quelque part pour boire un

coup, non ? »). J'ai presque dû me fâcher. Mais, dans ce groupe, l'expression *pisser dans un violon* prend soudain du sens.

À mon retour chez moi, j'enlève mes baskets, vais faire pipi, bois un verre d'eau et me mets à l'aise. Puis je me lance sans plus tarder. Je compose le numéro d'Harvey en faisant les cent pas. Ça fait un gros paquet d'allers-retours, compte tenu de la taille de mon studio. Je dois avoir l'air d'un lion en cage.

Mon cœur bat comme un fou, je me prépare déjà à devoir laisser un message sur son répondeur. Mais il décroche.

— Salut, Harvey, c'est Léo.

Je grimace, détestant ma propre voix et le stress qui transparait.

— Salut, Léo, dit-il d'un ton qui n'a rien d'enjoué.

— Je venais aux nouvelles. Comment vas-tu ? Ta rééducation se passe bien ?

Maman, sors de ce corps !

— Écoute... Tu tombes plutôt mal, là.

Une gifle aurait eu le même effet. Pourtant, au lieu de formuler une excuse et de raccrocher aussi sec, je poursuis, interpellée par son intonation. Il semble aller mal.

— Qu'est-ce qui se passe, Harvey ? Tu as un souci ?

— Un « souci » ? Je crois que tu n'as pas bien compris dans quelle situation j'étais ! Je n'ai pas un « souci » comme tu dis, je suis dans la merde. Un putain de fauteuil de merde !

Deuxième gifle. Je ne sais absolument pas quoi répliquer. Je n'avais pas prévu qu'il serait agressif.

— Je... Je suis désolée, je n'appelle pas au bon moment...

Je l'entends soupirer. J'ignore s'il est agacé ou s'il se rend compte que son comportement est excessif. Décidément, agir comme un con est une sale habitude chez lui. Pourtant, je reste là, au bout du fil comme on dit,

attendant qu'il ajoute quelque chose. N'importe quoi pourvu qu'il comble ce blanc gênant.

— Non, tu n'appelles pas au bon moment. Vraiment pas...

Pourquoi a-t-il décroché dans ce cas ?!

— Excuse-moi, finit-il par lâcher. C'est juste que... Malgré tous mes efforts, mes progrès sont faibles, bien en deçà de ce que j'espérais. À ce rythme, je remarquerai quand je serai octogénaire, si je suis encore en vie d'ici là. J'en ai ma claque de ce fauteuil. Je bosse comme un fou, du lever du soleil jusqu'à son coucher. Je ne comprends pas pourquoi mon corps refuse toujours de m'obéir.

— Ça va venir, il faut que tu sois patient, dis-je pour tenter de l'apaiser.

Si mes intentions sont bonnes, elles n'ont pas l'effet escompté. Sans prévenir, Harvey laisse exploser sa fureur.

— Que je sois « patient » ? J'en ai marre d'entendre tous les jours les mêmes conneries. C'est facile pour toi, tu es sur tes deux jambes ! Tu ne sais pas ce que c'est que de devoir se battre contre ton corps, contre ta famille qui ne te soutient pas, contre les médecins qui pensent que tu perds ton temps. Vous faites tous chier.

Facile pour moi ?! Mais pour qui se prend-il ? Il croit qu'il a le monopole des épreuves difficiles à traverser ? Cette fois, il va trop loin. Bordel, j'en ai marre qu'il se serve de moi pour se défouler. Je ne suis pas son punching-ball. Qu'il aille se faire foutre !

— Tu m'emmerdes, Harvey ! J'appelais pour prendre de tes nouvelles, parce que je m'inquiète pour toi, parce que je m'intéresse à ce qui peut bien t'arriver. Ce n'est pas ma faute si tu as chopé une saloperie ! Ce n'est pas ma faute si tu ne peux plus marcher ! Je ne sais pas quel homme tu étais avant ça, mais je peux te dire quel genre de type tu es devenu. Tu es un connard égoïste. Tu n'en as rien à foutre des autres, hein ? Tu es centré sur toi. Toi, toi, toi et toi. Et moi alors ? Tu t'inquiètes de savoir comment je vais ? Tu sais combien de fois tu m'as posé la question ? Pas une fois !

Le souffle court, je réalise que ma voix est montée crescendo. Harvey se mure dans un silence oppressant, au lieu de riposter ou de s'excuser.

— Tu sais quoi ? tranché-je le plus calmement possible. Prends soin de toi. Au revoir, Harvey.

Je raccroche, sans lui laisser le temps de dire un mot. Ou peut-être craignais-je qu'il n'ajoute rien, justement. Je ne saurai jamais s'il allait essayer de me retenir un peu.

Je scrute l'écran de mon smartphone, espérant au fond de moi qu'il me rappelle pour réparer les dégâts qu'il a encore une fois causés. Rien.

— Merde, merde et merde ! juré-je dans un cri désespéré.

Je ferme les yeux, j'inspire et expire longuement dans l'espoir vain de me relaxer, de relativiser.

Tu le connais à peine. Ne le laisse pas avoir ce pouvoir sur toi.

Voilà ce que ma tête m'ordonne. Mon corps, lui, n'en fait qu'à sa guise. Les larmes qui perlent sur mes joues en sont la preuve incontestable. Je pleure à cause d'Harvey et, probablement, à cause de papa et de Victor. Harvey est juste la goutte d'eau qui a fait déborder le vase de ma souffrance.

INTERLUDE N° 2

Monde parallèle

*Je les regardais toujours d'un air différent,
Par gêne ou par pitié, je ne sais pas exactement.
Le destin a décidé de me balancer dans leur monde,
De me projeter dans une solitude profonde.
Je vivais pleinement, dansais avec passion,
J'étais heureux, la vie paraissait belle.
Et soudain, à cause d'une infiltration,
Je suis entré de force dans ce monde parallèle.
Je savais pertinemment qu'il existait,
Mais j'ignorais de quoi il était fait.
Ils m'ont parlé de fauteuil roulant, de « paralysé »,
J'ai refusé que ce mot puisse me caractériser.
Ce terme réducteur qu'est « handicapé »,
Je ne veux plus qu'il serve à me qualifier.
Je suis un homme avant tout.
Un être humain prêt à tout.
La vie m'a mis au défi de réussir l'impossible.
Il n'y a pas de problème, que des solutions.
La mienne est de sortir de là le plus vite possible,
Pour reprendre les rênes de mes décisions.*

*À vous qui pensez que dans ce fauteuil je resterai,
Je ne sais comment vous dire que vous faites fausse route.
Soyez-en sûrs, à nouveau je danserai,
J'y arriverai, coûte que coûte.
À quoi bon avoir gagné par le passé,
Si c'est pour perdre maintenant ?
À quoi bon savoir danser,
Si c'est pour ne plus pouvoir faire le moindre mouvement ?
Ce corps censé être le mien et m'obéir,
Je ne le reconnais plus.
Ces jambes censées me soutenir et m'épanouir,
Je ne les tolère plus.
Le chemin est atrocement long,
Mais ma détermination est là, intemporelle.
Un jour sera enfin le bon,
Un jour, je quitterai ce monde parallèle.*

CHAPITRE 21

Mercredi 24 juin

Harvey

Elle a raccroché.

Mille émotions s'entrechoquent, encore une fois. C'est comme ça depuis que je suis cloué à ce putain de fauteuil. La haine, le désespoir, la tristesse, la rage, l'incompréhension, le sentiment de profonde injustice, la déception, la détermination et, parfois, la mélancolie.

Quelqu'un m'a dit un jour qu'avec le temps je finirais par accepter mon nouvel état. Mais vivre « autrement », « différemment », je ne vois pas comment m'y résoudre, pas après avoir connu l'avant. Non, décidément, je ne le pourrai jamais. Plutôt crever que de me résigner. On me promet une certaine indépendance dans la vie quotidienne, mais ce n'est pas assez. Ça ne sera jamais assez. Je veux tenir sur mes deux jambes, marcher, courir, danser. Je veux me produire sur scène, relever de nouveaux défis, voyager, profiter de la vie à chaque minute, comme je le faisais avant cette maudite infiltration. Même avoir des enfants me paraît inconcevable aujourd'hui. Quand parfois je rêvassais à la possibilité de devenir père un jour, je m'imaginai jouer au ballon ou faire rire aux éclats cet enfant qui serait le mien en le faisant virevolter dans les airs. Il me répétait « Encore ! Une

dernière fois, papa ! », et moi, je continuais. Je veux être ce père-là. Pas un père en fauteuil.

Ce qu'ils m'emmerdent, tous ces gens, qu'ils soient médecins, parents ou potes, à me dire que je m'y ferai « avec le temps ». Ça me donne envie de hurler. Comme s'ils savaient mieux que moi ce que je ressentirai demain, dans une semaine ou dans un mois.

Chaque jour que je passe le cul scotché à mon siège me rappelle ce qu'était ma vie d'avant. Une vie intense où je n'étais jamais au repos. J'avais un mental d'acier et maîtrisais mon corps à la perfection. Au niveau professionnel, j'étais en train d'atteindre les sommets. J'avais quitté une compagnie nationale, raccrochant ainsi avec la danse classique pour m'investir dans un style complètement différent dans un cabaret. En prévision de la fin de saison, j'ai passé une audition pour une comédie musicale. Encore un autre style. J'ai bossé comme un taré pour décrocher un rôle. C'était un sacré défi pour moi, de formation classique, et je l'ai relevé haut la main. La tournée, avec des représentations aux quatre coins de la France, devait durer plusieurs mois. Dans ce milieu, on ne sait jamais ce qu'on fera la semaine suivante, alors avoir six mois de boulot assuré, c'était à la fois rassurant – plus d'auditions à passer – et grisant.

Sauf qu'après trois semaines d'intenses répétitions, j'ai senti une douleur au genou. J'ai d'abord serré les dents, mais j'ai eu de plus en plus mal et mon genou, malgré mes précautions et les premiers soins apportés, a doublé de volume. Deux jours avant la première, j'ai consulté un médecin du sport ultra-réputé dans le milieu. Il m'a assuré qu'avec une infiltration je monterais sur scène sans problème. Au lieu de cela, ça a été la descente aux enfers. J'ai été hospitalisé d'urgence pour une phlébite causée par un staphylocoque doré. Les antibiotiques qu'on m'a administrés ne parvenaient pas à l'éradiquer. Chaque jour, on marquait ma peau au feutre noir pour mesurer la progression de la bactérie sur ma jambe. Si elle continuait à

progresser, on devrait m'amputer pour éviter qu'elle ne contamine tout mon organisme.

Comment à partir d'une infiltration pour me soigner pouvait-on m'annoncer qu'on allait me couper la jambe ? Me *couper* la jambe ? J'avais cette impression étrange que ce qui m'arrivait ne pouvait pas être réel.

Je souffrais le martyr et j'assistais, impuissant, à la progression de cette saloperie. Comme si ce n'était pas suffisant, la malchance s'est acharnée. Comme si quelqu'un là-haut avait décidé que j'avais eu beaucoup de chance pendant les vingt-huit premières années de ma vie et qu'il était temps pour moi d'en baver, de rattraper mon retard en termes de poisse. J'ai contracté une hépatite à cause des trois antibiotiques à haute dose, sans compter la fois où j'ai fait une allergie à la pénicilline. Pendant ce temps-là, les traits au feutre noir tracés sur ma peau montaient de plus en plus haut.

Les deux premiers mois ont été les plus difficiles. J'étais allongé sur le dos et incapable de bouger à cause de la phlébite et des douleurs atroces que je ressentais dans la cuisse gauche. On m'a annoncé qu'on allait essayer un autre traitement, encore. Mais les médecins n'y croyaient plus. Ils me parlaient d'amputation tous les jours, comme pour me préparer à l'inévitable. J'ai serré les dents pour ne pas craquer. J'ai intimé l'ordre à mon corps de tuer cette putain de bactérie. Le nouveau traitement a été mis en place et n'avait que quelques jours pour faire ses preuves, car les marques de feutre atteignaient presque l'aine. J'ai tenu bon. Et soudain, j'ai senti une amélioration. Très vite, j'ai eu droit à un curage chirurgical de la jambe pour enlever le maximum de cellules contaminées. Je pensais qu'après tout ça les choses allaient enfin s'arranger. Mais, six mois de rééducation plus tard, j'étais toujours au point mort. Aucun signe d'amélioration. C'est pour cela que je suis parti en Suisse.

J'ai le sentiment d'être victime d'une horrible injustice. Parfois, je culpabilise d'avoir accepté cette infiltration. Je me suis laissé convaincre par la réputation jusqu'alors irréprochable de ce médecin. J'aurais dû

remarquer qu'il ne s'était pas lavé les mains, qu'il n'avait pas mis de gants médicaux. J'aurais pu alors refuser qu'il me pique. Mais je lui ai fait une confiance aveugle. Je ne pensais qu'à une chose, la première représentation qui m'attendait le surlendemain. Voilà où cela m'a mené. Dans un fauteuil, rongé par les remords.

Ne plus contrôler mon corps me rend malade. Je vérifie un million de fois par jour si la connexion entre mon cerveau et ma jambe se rétablit, mais c'est le néant. C'est un peu comme lorsqu'on se réveille en pleine nuit avec le bras engourdi et qu'on ne peut plus le faire bouger. Je cogne souvent contre cette jambe qui ne veut plus m'obéir. Elle *doit* m'écouter, bordel !

Ce fauteuil a changé la façon dont les autres me voient. À leurs yeux, je ne suis plus un homme, encore moins un danseur. Je suis un handicapé. Je le sais, je le vois dans leurs regards fuyants. Je ne sais pas si je fais peur ou pitié. Je ne supporte pas l'idée que le terme *handicapé* qualifie qui je suis.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir foutre si je ne sors pas de là ? Si je ne peux plus vivre de ma passion ? À quoi bon exister dans ces conditions ? Je n'accepte pas ma situation, c'est pour cela que j'ai quitté le centre de rééduc' de Paris. Là-bas, le psy n'avait qu'une idée en tête : me faire admettre que je ne retrouverais pas ma vie d'avant, me faire réfléchir à mon avenir sans la danse, à mon futur en tant que « travailleur handicapé ». Ma motivation commençait à s'étioler. Alors j'ai fait des recherches, contacté un tas d'organismes, publics et privés. Jusqu'à tomber sur ce centre de restauration neurologique.

J'ai toujours considéré qu'on est maître de sa propre vie et qu'on obtient ce que l'on veut si on s'en donne les moyens. J'ai donc débuté leur programme avec détermination, décidé à remiser rapidement mon fauteuil au placard, travaillant avec acharnement. Mais, au bout de six semaines, les progrès sont faibles. Ou plus exactement trop faibles à mon goût. Ma désillusion n'en a été que plus grande. J'étais dans une colère noire lorsque Léo m'a téléphoné. Elle est tombée au mauvais moment. Je n'aurais jamais

dû décrocher. Lorsque j'ai vu son visage souriant s'afficher sur l'écran – une photo d'elle que j'ai chopée sur son profil Facebook –, j'ai pris l'appel sans réfléchir. Ça n'aurait pas pu se passer plus mal. Je me suis comporté comme un gros con égoïste, encore une fois. Elle fait souvent les frais de ce feu qui se propage dangereusement en moi. L'origine de ce brasier ? Mon impuissance à me remettre sur pied.

Cette nana est un ouragan à elle toute seule. Je parie qu'elle n'a aucune idée de ce qu'elle a provoqué depuis qu'elle a débarqué dans ma vie. J'ai connu l'impatience de la retrouver chaque semaine, le plaisir d'apprendre à la connaître, elle, ses hauts, ses bas, son caractère bien trempé et les faiblesses qu'elle a bien voulu me montrer. Le premier jour où elle s'est pointée au groupe de soutien, je l'ai d'abord détestée, sans que je m'explique pourquoi. Avec le recul, j'ai compris que je l'ai physiquement désirée, et cette sensation n'a fait que me rappeler que je n'étais plus le même mec. Avant, j'avais une vie sexuelle plutôt active. Si une fille me plaisait, la mettre dans mon lit était une simple formalité. Je ne cherchais plus de relation sérieuse, pas après celle destructrice que j'avais vécue avec Julia. La leçon était comprise : être danseur, ça facilite la drague mais ça complique les relations sur la durée, surtout lorsque l'autre n'évolue pas dans le milieu artistique. Julia ne supportait pas de me voir toucher d'autres femmes. Elle ne supportait pas que je puisse partager ma passion avec des partenaires du sexe opposé. Un comble quand on connaît les raisons de notre rupture... Toujours est-il que depuis ce jour, j'ai opté pour les aventures sans lendemain, me contentant de rencontres charnelles éphémères. Léo a fait voler en éclats mes certitudes. J'ai d'abord nié mon attirance pour elle pendant des semaines. Mais la réalité m'a rattrapé lorsqu'elle m'a demandé de l'accompagner dans sa famille. Pendant ces deux jours incroyables, elle m'a montré qu'elle était une femme complètement différente de celles que je fréquente habituellement. Elle pourrait paraître plutôt banale physiquement et pourtant, à mes yeux, elle

est incroyablement belle. J'aime l'ondulation de ses cheveux châtain, j'aime la couleur noisette de ses grands yeux, j'aime sa beauté fraîche et naturelle.

Elle a presque réussi à me faire oublier mon état physique, n'hésitant pas à me charrier. J'ai même eu droit à une séance d'humour noir. Je me souviens que, à la suite d'une blague très douteuse, elle a ri pendant cinq bonnes minutes, et moi je l'ai regardée, d'abord décontenancé avant de la contempler, mémorisant les traits de son visage et les fossettes qui apparaissent lorsqu'elle sourit. Je me suis senti heureux à cet instant, apaisé même. C'était comme si elle m'accordait une pause dans mon habituelle souffrance. L'après-midi avant notre retour à Paris, j'ai eu l'impression de faire partie de sa famille. Ils m'ont adopté tout de suite, et j'ai vraiment apprécié de vivre ces moments avec eux. Au milieu de leurs rires, j'ai soudain eu peur de m'accrocher à Léo, de vouloir passer du temps avec elle. C'est pour cela que je me suis muré dans le silence lors de notre trajet de retour et que j'ai été froid lorsqu'on s'est revus ensuite. C'était la seule manière que j'avais trouvée pour lui dire de garder ses distances avec moi. Mais aussi parce que je craignais qu'elle apprenne pour Matt si l'on devenait trop proches. Après ce qui est arrivé à son père et à son frère, jamais elle n'acceptera ce que j'ai fait. Comment le pourrait-elle ?

Malgré mes sages résolutions, je rêvais d'embrasser ses lèvres pleines. J'ai bien failli, après notre moment au Red Spot. L'arrivée de mon taxi m'a stoppé net dans mon élan. J'ai compris que je ne pouvais pas. Qu'est-ce que j'avais à lui offrir dans mon état ? Rien. Et, même si je parvenais à marcher à nouveau, une relation avec elle serait vouée à l'échec. Ça finirait comme avec Julia. Alors à quoi bon ? Autant nous éviter de souffrir. De toute façon, j'ai d'autres chats à fouetter. Remarcher, c'est ma priorité. C'est pour cela que, malgré la tentation énorme de la rappeler après qu'elle m'a raccroché au nez, j'ai posé mon portable sur ma table de nuit et j'ai filé en salle de kiné.

L'exercice auquel j'ai échoué tout à l'heure, je compte bien l'accomplir.
Seul. Je ne me coucherai pas avant d'y être parvenu.

CHAPITRE 22

Octobre
Léonor

Trois mois. Trois mois sans nouvelles d'Harvey. Il n'a pas cherché à me contacter et, compte tenu de la teneur de notre dernière conversation téléphonique, j'ai décidé de tourner la page, si tant est qu'il y en ait eu une à tourner. Après tout, qu'était-il pour moi ? Étant donné qu'il ne s'est rien passé entre nous, il n'est qu'une amitié avortée. Rien de plus.

Si je vais mieux aujourd'hui, il faut avouer que les premières semaines ont été particulièrement difficiles. J'en ignore la raison, même si j'ai essayé de trouver une justification à la tristesse qui s'est emparée de moi. La meilleure explication – celle qui m'a aidée à accepter le comportement d'Harvey – c'est qu'il a débarqué dans mon quotidien au moment précis où j'avais besoin d'un pilier masculin pour compenser la perte des deux hommes de ma vie.

Au fil des jours, la tristesse s'est muée en une mélancolie qui s'est peu à peu dissipée, grâce en grande partie à mes vacances en famille. J'ai quitté Paris tout l'été et ai passé un peu plus de deux mois auprès des miens. J'ai rejoint la capitale avec le sentiment d'être ressourcée. La rentrée universitaire est presque un lointain souvenir, et j'ai renoué avec le train-train quotidien, jonglant entre mes cours, mon boulot à la supérette du coin

et les soirées étudiantes. Je passe chaque jour voir Ed, Alex et Angie au Red Spot. Ils sont toujours aussi inséparables, même si Ed s'accorde quelques soirées de temps en temps depuis qu'il a rencontré quelqu'un. Je n'ai pas encore eu l'occasion de faire la connaissance de cette perle rare – dicit l'amoureux transi –, mais elle fait apparemment l'unanimité auprès d'Alex et Angie. En parlant de ces deux-là, j'ai de gros soupçons sur la nature actuelle de leur relation. Des regards appuyés me laissent supposer qu'ils sont devenus plus proches. Angie a nié en bloc lorsque je lui ai fait part de mes doutes, mais sa façon de changer de sujet n'a fait que les confirmer. Ils sont ridicules : s'ils sont ensemble, ils ne devraient pas s'en cacher, ce serait une excellente nouvelle ! Je respecte leur choix en faisant mine de ne rien remarquer, souriant intérieurement lorsque je surprends des moments de complicité.

Les séances des BVA ont repris, sans que le sujet « Harvey » ait été remis sur le tapis. Il faut dire que j'ai clos le débat après leur avoir relaté l'échec de mon dernier appel. Je crois qu'ils ont compris qu'ils avaient fait erreur sur les intentions d'Harvey et à quel point son comportement m'a affectée. Bref, ils font profil bas à ce propos.

On peut dire que l'été leur a tous profité. La voix de Jean-Pierre tremble beaucoup moins lorsqu'il évoque sa défunte épouse. Bénédicte, elle, est partie en vacances avec Philippe, l'homme qu'elle a rencontré il y a maintenant quelques mois. Elle est encore sur la défensive mais affirme s'ouvrir à lui, petit à petit. Sophie a de nouveaux projets professionnels et travaille avec une coach afin de reprendre confiance en elle. Le seul qui m'inquiète, c'est Simon. Il prend de moins en moins la parole et rate même des séances, lui qui était jusqu'à présent très assidu. Il est pourtant souriant, mais j'ignore si c'est un sourire de façade ou non. J'ai fait part de mes craintes le concernant à François. Simon ayant déjà tenté de mettre fin à ses jours, nous avons décidé de mener notre enquête afin de nous assurer que

nous faisons fausse route à son sujet. Je compte donc lui proposer d'aller boire un verre en tête à tête.

Pour le reste, rien de nouveau sous le soleil. Je suis célibataire, je fume trop, et papa et Victor me manquent toujours autant. Est-ce qu'un jour le vide de leur absence sera moins béant ? D'après papé et maman, ma profonde tristesse marque encore mon visage. Ils s'inquiètent pour moi, c'est évident, mais je ne sais plus comment faire pour les rassurer. J'ai souvent le sentiment d'aller bien, d'aller mieux. Si je continue de m'enivrer plus que de raison, c'est le lot de tous les étudiants, non ? Se soûler pour se désinhiber, pour oublier la réalité le temps de quelques heures, rire à gorge déployée, avoir le courage de séduire des hommes et plus si affinités. Mais je ne suis pas dupe, j'ai des moments de lucidité pendant lesquels je prends conscience que non, ce n'est pas le lot de tous les étudiants. Je bois pour oublier ma solitude, entourée de fêtards inconnus. Je bois pour oublier que rien ne fera revenir ceux que j'ai perdus.

CHAPITRE 23

Vendredi 23 octobre

— P'tit bouchon ?

— Tiens, salut, papé ! Comment vas-tu ?

— Ça va comme un vieux.

Papé me répond toujours ça en prenant un accent marseillais, me faisant sourire à coup sûr.

— Et toi, comment tu vas ? enchaîne-t-il.

— Ça va bien. Je bosse dans une demi-heure, je ne vais pas pouvoir rester trop longtemps au téléphone.

— D'accord. Je voulais juste savoir où tu en étais dans tes recherches de stage à l'étranger.

— Ce n'est pas un stage, papé, c'est une formation, lui rappelé-je.

— Stage, formation. C'est blanc bonnet et bonnet blanc tout ça.

J'éclate de rire. Quand il n'a pas envie de comprendre, il ne fait aucun effort !

— Je n'ai pas encore eu de retours des universités. Mais, comme le semestre débute en février ou mars, ça ne devrait plus tarder.

— Et ça va te servir à quoi, déjà ?

— À avoir une vision plus large du métier, à découvrir une nouvelle culture architecturale, à parler une langue étrangère. À plein de choses !

expliqué-je tout en me préparant à partir.

— Bon, bon. Tu me diras quand tu sauras, hein ?

— Promis.

Quelques secondes de silence s'écoulaient. Je sens qu'il y a un malaise, papé est bien plus bavard d'habitude.

— Qu'est-ce qui se passe, papé ?

— Rien, rien, rien. Ça va, ça va. Je... Je me demandais juste où en était ton projet d'exposition.

Et allons donc...

Le sujet revient parfois sur la table, et ma réponse est toujours la même : ce projet s'est arrêté le jour de l'accident. J'avais commencé à créer une histoire sur le temps qui passe et sur ses effets sur les hommes, les objets, les végétaux. Mais je n'ai pas eu la force de continuer après le décès de mon père et de mon frère. Parce qu'au fond de moi, je n'accepte pas l'idée que la vie continue sans eux. Et puis, je ne me sens pas prête à retomber sur certains de leurs clichés.

— Toujours au point mort.

— C'est dommage, tu as passé un temps à faire ces photos...

— Je sais, papé. Je sais. Mais ce n'est plus pareil maintenant.

— Ah oui, je comprends, mon p'tit bouchon, je comprends.

— Tu sais, ce n'est pas parce que je ne finalise pas ce projet que ça veut dire que je vais mal, hein ? Je vais bien, papé. Vraiment.

— Tant mieux. Bon, allez, je vais te laisser. Au travail ! Parce que, chez les Chevallier, y a pas de...

—... Fainéants ! complété-je, amusée.

J'accueille la mère de famille qui se présente devant moi, passe la carte de fidélité qu'elle me tend devant le lecteur, scanne ses articles, lui annonce le montant à payer, l'encaisse et lui souhaite une belle soirée, le tout armée d'un grand sourire. Je reproduis les mêmes gestes et répète les mêmes mots

avec les personnes suivantes. Alors qu'un vieux monsieur plein de bonnes intentions met un temps considérable à trouver l'appoint dans son minuscule porte-monnaie, mon regard balaye les clients qui attendent leur tour avant de s'arrêter sur un homme. Ses yeux s'arriment aux miens. Ces grains de beauté qui parsèment son beau visage, ce charme qui émane de lui... Harvey.

Non, je dois rêver. C'est impossible !

Je prends la monnaie que le vieil homme me tend avec un air soulagé d'avoir atteint son objectif. Je vérifie machinalement le montant et glisse les pièces dans ma caisse. J'enchaîne avec le couple suivant, tout à coup fébrile, rougissant sous le poids du regard de mon hallucination vivante, osant quelques œillades de temps à autre.

Putain de bordel de merde, c'est lui ?

Je suis sous le choc, me demandant si je ne vais pas finir par m'évanouir ou, pire, par vomir sur le tapis roulant. Cet homme-là ressemble en tout point à Harvey, à une exception près, une putain d'exception : il se tient debout. Sur ses deux jambes. Et il est immense. Est-ce qu'un Harvey debout serait aussi imposant ? Mon cœur s'affole, mes mains tremblent, et j'ai chaud, très chaud. Ça hurle à l'intérieur de moi.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? C'est lui ?

Entre deux autres clients, je le regarde de nouveau, remarquant une canne sur laquelle il s'appuie de temps à autre. Il m'adresse un sourire timide. Après avoir vu la fossette si particulière qui pointe au coin de sa bouche, je n'ai plus aucun doute, c'est bien lui. J'ai l'impression que le temps s'est arrêté ou, du moins, qu'il s'écoule au ralenti, comme si l'instant où il sera suffisamment près pour me parler n'allait jamais arriver. Parce que, visiblement, c'est ce qu'il a l'intention de faire. Me parler. En public. Pour me dire quoi ? Le sang a quitté mon visage, je suis probablement blanche comme un linge.

Scanne, Léo. Scanne les articles. N'y pense pas.

C'est peine perdue, évidemment. Je sens un sourire s'étirer peu à peu sur mes lèvres quand je prends conscience de ce qu'il a accompli.

Il marche ! Il a réussi !

Je n'en reviens pas. Ce mec est incroyable. Il a dit qu'il y arriverait et il l'a fait, prouvant à tous qu'ils avaient tort et que son mental d'acier gagnerait cette guerre contre son corps.

Ça y est, c'est enfin son tour. Il se présente devant moi, la démarche légèrement hésitante, une main en appui sur sa canne.

— Salut.

— Salut, dis-je tout bas. Je... Tu remarques, c'est incroyable.

— Oui, ce n'est pas encore parfait, mais ça y est.

Ce sourire...

Il passe une main dans ses cheveux épais, jetant un regard gêné vers les personnes derrière lui. Tous semblent attendre bien sagement leur tour, mais je ne suis pas dupe, ils ont bien compris à mon visage cramoisi qu'ils avaient droit au petit spectacle gratuit d'une tranche de vie de la caissière du coin. Et le fait qu'Harvey n'ait aucun article dans les mains a ôté le moindre doute qu'ils pouvaient avoir.

Ce constat me met encore plus mal à l'aise. Je me penche dans sa direction pour chuchoter :

— Je... Harvey, je suis au boulot, là. Tu... Tu voulais me dire quelque chose ?

La dame derrière Harvey s'est approchée et nous regarde l'un après l'autre sans aucune discrétion.

— Oui, je... Tu veux bien dîner avec moi ce soir ? Il faut qu'on parle.

— « Qu'on parle » ? relevé-je avec une pointe d'agressivité.

Bon, à l'évidence, quatre mois n'ont pas suffi à me faire digérer sa brutale disparition de ma vie. Il se racle la gorge.

— Oui, bon, que *je* te parle. Tu es d'accord ? Tu termines à quelle heure ?

— 22 heures, finis-je par lâcher, poussée par la curiosité.

Son visage se détend, et un demi-sourire apparaît au coin de ses lèvres.

— OK, je t’attendrai. Tu as toujours le même numéro de portable ?

— Oui.

— Je t’envoie l’adresse d’un resto du quartier par SMS.

Si je continue à rougir comme ça, je risque d’exploser...

— D’accord.

C’est tout ce que j’ai trouvé à dire pour mettre fin à ce moment de gêne qui risque de rester dans les annales.

Harvey se tourne vers les clients pour faire son mea culpa et les remercier de leur patience.

— Ne vous excusez pas, rétorque la dame juste derrière lui. Pour une fois qu’il se passe quelque chose quand on fait ses courses !

Il laisse échapper un rire et me salue. Je le contemple s’éloigner, oubliant un bref instant que je suis à mon poste de travail.

— C’est un bel homme, votre petit ami.

« *Petit ami* » ?!

Ces mots me percutent de plein fouet, me ramenant à la réalité.

— Ce n’est pas mon petit ami, m’entends-je dire.

— Oh ! croyez-moi, après votre dîner, il le sera, affirme la cliente en me tendant sa carte de fidélité.

Je lui souris, aussi amusée que sceptique. Je respire à nouveau normalement, le feu quitte peu à peu mon visage. Les clients qui ont assisté à la scène y vont chacun de leur petit mot, oscillant entre encouragements et propositions indécentes (« Si ça ne marche pas avec lui, je veux bien vous consoler, hein »). Les minutes ressemblent à des heures, malgré un rythme soutenu en cette fin de journée. L’impatience me gagne. J’ai hâte de savoir ce qu’Harvey a à me dire. J’ai hâte de le revoir.

Je me précipite à l'adresse qu'il m'a envoyée, tant et si bien que je souffle comme un bœuf lorsque j'arrive à destination.

Putain de clopes.

J'accorde cinq minutes de pause à mon organisme pour que mon pouls redescende à un niveau normal.

Inspirer, expirer. Inspirer, expirer.

Ça ne fonctionne pas, ces conneries ! Allez, entre !

Je pousse la porte et m'aventure dans le hall du restaurant, un italien tout simple mais réputé dans le quartier. Le maître des lieux me conduit à notre table.

Harvey est là, le nez plongé dans son téléphone portable, sa canne reposant contre le mur derrière lui. Il est incroyablement séduisant. Je baisse les yeux sur ma tenue et perds confiance. Je sais pertinemment de quoi j'ai l'air à cette heure et après une soirée au boulot. Il relève la tête dès qu'il sent ma présence. Un sourire illumine son visage parfait. Et moi, je fonds de le voir si radieux. Les battements de mon cœur me malmènent, il faut que je m'assoie rapidement.

— Léonor, merci d'être venue !

Il s'apprête à se lever. D'une main, je lui indique que c'est parfaitement inutile, prenant place en face de lui, sans le lâcher des yeux bien que je me sente intimidée.

— Tu veux boire quelque chose ?

— Je prendrai comme toi.

— Une eau pétillante, ça te va ?

— C'est parfait.

Le serveur s'éloigne après avoir noté ma commande. Je félicite Harvey sans plus tarder.

— Je suis tellement heureuse de te voir marcher. C'est incroyable !

— Oui, j'en ai bavé mais j'ai réussi, acquiesce-t-il fièrement.

— Je ne t'imaginai pas aussi grand.

Je rougis légèrement, trahissant mon manque d'assurance.

— Je t'impressionne ?

J'esquisse un sourire, mais n'ose pas admettre à voix haute que c'est effectivement le cas.

— Comment as-tu réalisé cet exploit ? Raconte-moi.

— J'ai suivi à la lettre les consignes du centre de rééducation. Enfin, en réalité, j'ai fait un peu plus que cela...

— Un peu plus ou beaucoup plus ?

— Beaucoup plus, concède-t-il d'un air amusé. Trop, sans doute. J'aurais pu me blesser à force de tirer sur la corde. Mais l'important, c'est que mes efforts ont enfin porté leurs fruits.

— Tu reviens vivre à Paris ?

— Non, je suis juste là pour le week-end. Je profite que mes parents soient en voyage pour squatter chez eux. Les choses ne se sont pas encore tassées entre nous... Je retourne en Suisse lundi. C'est loin d'être fini pour moi, je compte bien me débarrasser de ce truc, m'explique-t-il en désignant sa canne d'un mouvement de tête.

Il revient pour mieux repartir. Ce constat m'afflige. Dans combien de temps rentrera-t-il ? Le reverrai-je un jour, d'ailleurs ?

Pourquoi voulais-tu me voir, Harvey ?

— Je suis debout, mais je ne suis pas encore très stable sur mes jambes. Je veux marcher comme avant. Et surtout, je veux danser comme avant.

Il boit une gorgée du verre déposé à l'instant par le serveur.

Je reste scotchée. Mon premier réflexe serait de lui dire que ce qu'il a accompli est déjà énorme et qu'il devrait accepter l'idée qu'il ne redeviendra peut-être pas le danseur professionnel qu'il était. Mais sa détermination est telle que je suis désormais convaincue qu'il y parviendra. Comme il a déjà prouvé qu'il peut réaliser l'impossible.

Il me relate le parcours du combattant qu'il a mené ces derniers mois. Son émotion est palpable lorsqu'il me détaille son premier pas, les bras en

appui sur des barres parallèles.

— Ce premier pas, c'était un vrai moment de grâce. Pendant une seconde, j'ai oublié les mois de galère car mes efforts étaient enfin récompensés. Un tout petit pas, Léo, ce n'était qu'un tout petit pas. Mais j'ai su à cet instant que c'était gagné pour moi.

J'aime qu'il me parle aussi naturellement de lui, des obstacles qu'il a dû franchir. Cependant, quelque chose me dérange dans sa façon d'être avec moi. Je ne tarde pas à mettre le doigt dessus : il s'adresse à moi comme à une vieille amie, une confidente. Ce statut m'honore mais, avouons-le, j'espérais plus. Malgré la souffrance qu'il m'a infligée et à cause de laquelle je devrais garder mes distances, je suis toujours attirée par cet homme. J'ai fait l'erreur d'écouter une petite voix me suggérer qu'il était peut-être revenu pour me conquérir. Cette petite voix m'a rendue heureuse. Quand je réalise qu'elle s'est tout bonnement trompée, la chute n'en est que plus douloureuse.

J'oscille entre la joie de le revoir et la tristesse face à la constatation qu'il ne ressent pas la même chose que moi. Cette déception me perturbe parce qu'elle signifie que j'ai nié pendant des mois les sentiments que j'éprouvais à son égard. Je m'efforce de mettre tout ça de côté pour me consacrer à l'instant présent. Je m'intéresse à lui, rebondissant à ses propos, souriant à d'autres, grimaçant en l'écoutant raconter certains moments délicats qu'il a traversés. Je ne sais toujours pas pourquoi il m'a invitée à dîner. Je meurs d'envie qu'il lâche enfin le morceau.

Je déguste une gorgée du vin blanc que j'ai commandé pour accompagner mon risotto. Harvey n'aime pas qu'on boive de l'alcool mais bon, foutue pour foutue, autant que je régale mes papilles.

Mon attirance pour lui, loin de faiblir, s'amplifie de manière irrationnelle. Ma tête m'intime l'ordre de ne pas m'attarder sur ses lèvres, mais mon corps refuse de m'obéir. Mes yeux se régalent, mes mains

tremblent légèrement, mon cœur s'emballe. J'ai l'impression d'être au bord d'un précipice, prête à sauter dans le vide. Sensation étrange. J'aimerais être aussi à l'aise qu'Harvey semble l'être. Son assurance me conforte avec brutalité dans l'idée que mon désir pour lui n'est pas réciproque.

Je me concentre sur son récit, reprends le jeu de mes questions, même si, là, à l'intérieur, la voix de la raison se demande à quoi ça va me servir de savoir tout cela sur lui. Hormis à me détruire un peu plus. Comment un homme comme lui pourrait vouloir d'une fille comme moi ? Il a un corps de rêve, il côtoie des danseuses au quotidien. Peut-être pas ces derniers mois, mais ça ne saurait tarder. Car il dansera à nouveau, ça ne fait aucun doute. Je me sens tellement banale en comparaison de ces femmes. Je n'ai ni leur grâce ni leur silhouette élancée. Je suis quelconque.

Je l'interroge sur ses projets et sa vision de l'avenir. Son exaltation me fascine autant qu'elle me trouble. Harvey est un passionné comme j'en ai rarement rencontré. Rien ne semble pouvoir l'arrêter.

Avons-nous tous, comme lui, un don ou des aptitudes dans un domaine particulier ?

J'ai choisi d'étudier l'architecture parce que j'ai toujours été attirée par l'idée de concevoir des bâtiments, de transformer des lieux. Petite déjà, je dessinais des cabanes et insistais auprès de mon père pour qu'il aille acheter le bois qu'il faudrait ensuite découper et assembler au fond du jardin. Adolescente, je traçais des plans pour chaque pièce de la maison et proposais des changements à mes parents. Ma mère en avait marre de me voir modifier la disposition de ma chambre tous les deux mois. Le choix de mes études a été une évidence. Mais je n'ai pas la certitude que la pratique du métier me passionnera autant que la théorie. Si le décalage entre les deux était tel que ça ne me plaisait pas ?

Harvey, lui, a cet avantage. La danse fait partie de lui.

Est-ce qu'il a fait le bon choix en s'orientant vers une carrière où le lendemain est toujours incertain, où la sécurité de l'emploi n'existe pas, où

il doit sans cesse faire ses preuves ? C'est une autre histoire.

Je le questionne sur tout ça. Et sans hésiter il m'apporte des réponses, m'expliquant ce qu'était son quotidien en tant que danseur, ses réussites et sa fierté d'être arrivé au sommet de son art. Il relate aussi les inconvénients du métier, de l'incertitude de pouvoir payer son loyer d'un mois à l'autre à son impossibilité de programmer quoi que ce soit puisqu'il doit toujours être disponible pour passer des auditions. Je prends conscience des sacrifices qu'implique son métier : travailler principalement les week-ends et le soir, s'absenter pour les tournées, faire une croix sur les vacances d'été pour bosser.

— Tu en fais une tête ! se moque-t-il.

— Je... Je t'envie, je crois. Je dois dire que tu m'impressionnes.

Il recule contre le dossier de sa chaise, sa main s'agitant sur la table. Il suffirait que j'avance la mienne de quelques centimètres pour le toucher.

— Pourquoi ?

— Parce que tu as trouvé la voie qui t'était destinée. Parce que tu te fixes des buts et que tu fais tout pour les atteindre, peu importe le chemin à parcourir. Parce que tu as le courage de ne pas choisir le confort d'une vie « routinière ».

— « Routinière », répète-t-il, perplexe.

— Je ne pourrais pas vivre selon ton mode de vie, expliqué-je sans prendre de gants. Je me connais, j'ai besoin de sécurité, d'assurer mes arrières. Ça fait partie des raisons pour lesquelles j'ai choisi d'étudier l'architecture. Ce métier devrait m'offrir stabilité et confort financier.

— La routine, c'est chiant, m'oppose-t-il avec un sourire en coin.

— Mais rassurant, rétorqué-je après quelques secondes de réflexion. Et puis, est-ce que fonder une famille est compatible avec ton métier ?

La question est sortie toute seule. Elle nous surprend tous les deux. Je ne sais pas ce qui m'a pris d'évoquer ce sujet.

— Ça complique les choses sur certains points, mais ça les facilite sur d'autres. Lorsque je suis sur des spectacles récurrents – je ne parle pas des tournées, évidemment –, je suis libre une grande partie de la journée. Est-ce le cas de la plupart des gens ?

— Non, concédé-je.

— De toute façon, fonder une famille ne fait absolument pas partie de mes projets. Pour l'instant, ma seule priorité est de reprendre ma place de danseur pro et de me dépasser dans ma discipline. Pour que j'y parvienne, ma tête doit être concentrée sur cet objectif. Je n'ai pas de temps à consacrer à autre chose. Encore moins à une famille.

Sur le sujet, nous avons un point en commun : fonder une famille n'est pas non plus une priorité pour moi. Je suis bien trop jeune pour cela. Pourtant, j'avais envie de connaître sa position.

— Et, pour ce qui est de remplir mon frigo demain, je ne m'inquiète pas pour cela, continue-t-il. J'ai toujours trouvé du boulot. Dès que je serai en capacité, je reprendrai le chemin des auditions et je décrocherai des rôles. Le plus dur, finalement, c'est ce que je vis en ce moment. C'est dur financièrement. Heureusement que j'avais mis de l'argent de côté avant cette foutue infiltration.

Son visage se crispe lorsqu'il évoque ce souvenir. Je n'avais pas conscience des enjeux financiers liés à son handicap.

Le serveur débarrasse nos assiettes vides. Nous déclinons sa proposition de prendre un dessert, commandant dès à présent deux expressos pour clore ce dîner.

— Et toi, qu'est-ce qui te plaît dans l'architecture ? m'interroge-t-il.

— J'aime concevoir des espaces. Lorsque j'entre dans une pièce, les idées affluent sur les transformations qui pourraient y être apportées. Il suffit que je m'imprègne des lieux, que je ferme les yeux et que je laisse ma créativité s'exprimer.

— Architecte d'intérieur, alors ?

— Je dirais oui, mais je ne suis pas encore complètement décidée. Je veux explorer toutes les voies avant de faire mon choix.

— Et la photographie ?

— Pardon ? m'étranglé-je.

J'ai dû mal entendre !

— Les clichés, chez tes parents.

Mince, comment sait-il qu'ils sont de moi ? Ma mère en a encadré des tonnes et en a disséminé un peu partout dans la maison. A-t-il vu ceux du couloir, accrochés au-dessus de la commode, au rez-de-chaussée ? Ou ceux posés sur le bureau, dans la pièce où il a dormi ? Ou encore ceux dans le salon ?

— Qui t'en a parlé ?

— Tu étais dans ta chambre avec Lola. J'étais perdu dans leur contemplation. Je n'ai pas entendu ta mère arriver. Elle m'a raconté.

Ma mère ?!

Pourquoi a-t-elle discuté de cela avec lui ? Il suffisait de ne rien dire, c'est pourtant simple !

— J'ai aussi vu ceux du Red Spot, poursuit-il.

— Comment sais-tu que ce sont les miens ? m'étonné-je.

— J'ai reconnu ton travail, balance-t-il comme si c'était une évidence.

Ça alors, il a reconnu mon style ? Il est vrai que je suis une adepte de l'effet de filé, une technique que je maîtrise parfaitement et qui consiste à isoler le sujet d'un fond flou, lui donnant ainsi une sensation de vitesse. Par ailleurs, beaucoup de mes photographies sont en noir et blanc. Ces deux caractéristiques permettent d'identifier facilement mon travail. Encore faut-il y avoir prêté attention. C'est ce qu'a fait Harvey. Et je dois avouer que j'en suis flattée.

— Que t'a dit ma mère exactement ?

— Elle m'a parlé de ton projet d'exposition. Et du fait que pour l'instant il est au point mort.

— On peut dire ça, rétorqué-je.

— Raconte-moi, m'intime-t-il, s'accoudant sur la table et réduisant significativement la distance qui nous sépare.

— Tu sais déjà tout, apparemment.

— Non, je ne crois pas. Ta mère est restée évasive, et je n'ai pas osé insister.

Je croise les bras, me refermant comme une huître. Il pose une main sur mon avant-bras en signe d'apaisement. Au lieu de cela, une onde de chaleur se propage en moi.

Un simple contact, et je dépose les armes. Il n'y a plus aucun doute, je suis mordue. À mon grand désespoir.

— Mon père m'a offert un reflex pour mes seize ans. Ça a été une révélation. Je prenais des photos sans arrêt. Je photographiais tout et rien. Et puis, un jour, en me plongeant dans mes archives, j'ai compris que j'avais fait deux clichés du même bâtiment désaffecté, sans le vouloir, avec pratiquement le même angle de prise de vue. À un détail près : les photographies avaient trois ans d'intervalle. L'évolution entre les deux clichés était magique. Les murs étaient désormais recouverts de graffitis colorés. C'est là que j'ai eu l'idée de créer une exposition sur le temps qui passe et ses effets à plus ou moins grande échéance : de quelques heures à quelques semaines, de quelques mois à quelques années, l'effet du temps sur les bâtiments, les adultes, les enfants, les aliments, le contraste des sujets entre le jour et la nuit, entre l'hiver et le printemps. En deux ans, j'ai accumulé énormément de matière, j'ai trié, comparé, retravaillé des milliers de clichés.

— L'impact du temps. C'est génial, Léo ! s'enthousiasme Harvey.

— Pas toujours.

Je sens les larmes affluer. Je crispe la mâchoire pour leur faire barrage. L'impact du temps, c'est aussi la disparition de ceux qui nous sont chers. Je prenais en photo chacun de mes proches dès que j'en avais l'occasion, leur

imposant le même profil, le même décor. Ils faisaient partie de ce projet à part entière. Lola, maman, papé, Victor et papa. Ce projet est tombé à l'eau le jour où la vie de mon père et celle de mon frère ont pris fin.

— J'aimerais bien voir ces photos.

Je suis tentée de lui répondre qu'un jour, peut-être, je les lui montrerai, mais aucun son ne sort. Est-ce parce qu'il s'agit là d'une promesse que je pourrais ne pas tenir ? Est-ce l'émotion que je tente de contenir qui m'en empêche ? Je l'ignore. Tout comme j'ignore toujours, en avalant la dernière goutte de mon café, pourquoi il m'a invitée à dîner.

— Pourquoi tu voulais me voir, Harvey ?

Son visage marque l'étonnement face à ce changement radical de sujet.

— Je... J'ai été dur avec toi la dernière fois qu'on s'est parlé. J'aurais dû t'appeler pour te présenter des excuses.

— Mais tu ne l'as pas fait.

— Non, je ne l'ai pas fait, avoue-t-il, profondément gêné. Je regrette, Léo. Tu ne méritais pas que je te parle sur ce ton. Tu as raison, je me suis comporté comme un égoïste. Je suis désolé.

— Pourquoi maintenant, Harvey ?

Il réfléchit quelques secondes avant d'enchaîner :

— Parce que je suis comme ça..., explique-t-il d'un air navré, levant légèrement les mains. Une chose à la fois, tu comprends ?

— Non, pas vraiment.

Je me raidis au fur et à mesure de cet échange.

— Quand tu as raccroché, j'ai voulu t'appeler pour arranger ça. Et puis...

— Et puis, quoi ? m'impatienté-je.

— Je me suis dit que ma priorité était d'abord de quitter ce foutu fauteuil.

— Ta priorité ? répété-je à voix basse.

— Je ne devais pas me laisser distraire. Ça m'aurait ralenti.

Je me crispe à ces mots.

« *Me laisser distraire* ». *Parce que je suis une distraction... C'est donc comme ça qu'il me voit ?*

— Écoute, ce n'est pas ce que je voulais dire, ajoute-t-il en se massant la nuque.

Embarrassé, il cherche les mots adéquats pour m'expliquer en quoi *sa* priorité devait passer avant tout le reste.

— Ce que je veux dire, poursuit-il, c'est que je devais être à deux cents pour cent dans le programme.

Tête baissée, je déglutis péniblement et laisse la rage m'envahir. Je ne rêve pas. Il est là, assis en face de moi, m'avouant qu'il a conscience de m'avoir blessée, mais qu'il a fait le choix de ne pas s'excuser parce que cela l'aurait détourné de son objectif pendant quoi ? Quelques minutes ? Mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez ce mec ?!

Je relève les yeux sur lui. Ils sont probablement noirs de colère. Mais c'est d'une voix parfaitement posée et mesurée que je lui balance ses quatre vérités.

— Tu n'as pas changé, hein ? Tu es peut-être debout, mais tu es toujours le même homme. Tu te pointes là, la fleur au fusil, quatre mois après m'avoir traitée comme de la merde et tu t'excuses comme si tout cela était sans importance. Depuis le jour où l'on s'est rencontrés, tu es ignoble avec moi, tu joues avec moi. Je t'ai amené dans ma famille, je me suis confiée à toi, et tu m'as piétinée. Parce que tout ce qui compte, c'est toi. Toi, toi, toi et toi. Mais qu'est-ce que je fous là ?

— Je suis désolé, Léonor.

Il passe une main sur son beau visage contrarié.

— Je ne voulais pas te blesser, poursuit-il. C'est juste que...

— Que quoi, putain ? chuchoté-je, refusant de me donner en spectacle.

Il hésite, cherchant sans doute les mots les plus adaptés pour justifier son comportement étrange. Il prend trop de temps. Ma patience a ses

limites, et il les a largement dépassées. J'exprime tout haut ce que je ressasse depuis des mois. Avec le recul, certaines choses deviennent évidentes.

— De quoi as-tu peur, Harvey ?

Il m'interroge du regard, me défiant d'oser dire qu'il puisse craindre quoi que ce soit.

— Pourquoi as-tu fui cette fois où l'on a failli s'embrasser ? Pourquoi tu t'éloignes de moi dès qu'on se rapproche ?

Mes questions font mouche. Harvey soupire, donnant du crédit à mes suppositions.

— Je ne veux pas m'attacher, Léo. Je suis comme ça, je l'ai toujours été. Tu as raison lorsque tu dis que je suis égoïste. Je le suis profondément et je le revendique. C'est ce qui m'a permis de réussir tout ce que j'ai entrepris jusqu'à présent. Je ne peux pas tenir une relation sur la durée, ce serait incompatible avec mon style de vie, je sais que tu l'as compris. Je... Tu me plais, Léo. Mais ce n'est pas la peur qui me fait m'éloigner de toi, ce sont mes rêves.

Je peine à assimiler ce qu'il vient de me dire. Puis, peu à peu, les mots font leur bout de chemin. Voilà ce que je retiens : on n'a aucun avenir tous les deux. Et ça me fend le cœur de l'admettre. Comment tourner la page d'une histoire qui n'a même pas pu commencer ? Je reste silencieuse et remarque les traits contrariés d'Harvey.

Qu'est-ce que je fous là ? me répété-je.

— Je... Je vais rentrer. J'accepte tes excuses, si c'est ce que tu attends de moi. Mais je ne veux plus te revoir. Plus jamais.

Je me lève, bien décidée à en finir. J'ai le cœur au bord des lèvres, les yeux larmoyants, et je me sens pâlir, tant cette décision m'est difficile. Mais mon ton est sans appel.

Je pose une main sur son épaule.

— Au revoir, Harvey. Prends soin de toi.

Je le sens se raidir. Il pose un regard sur mes doigts qui exercent une légère pression sur lui. J'ai mal de savoir que je ne le toucherai plus jamais. Puis, à contrecœur mais sans l'ombre d'une hésitation, je m'en vais.

CHAPITRE 24

Dehors, l'air est glacial. L'émotion me submerge. Je sors une cigarette de mon sac, l'allume d'une main fébrile, l'autre protégeant la flamme de la brise environnante. J'aspire une bouffée de nicotine et laisse le chaos m'envahir.

Il vient de me piétiner, une fois de plus. Pourquoi l'ai-je autorisé à revenir dans ma vie ? Pourquoi ai-je accepté son invitation ? J'allais mieux, j'étais en train de tirer un trait sur lui et de l'oublier pour de bon. Pourquoi a-t-il fallu qu'il revienne à ce moment-là ? Je m'en veux d'être aussi faible, d'espérer toujours plus lorsqu'il s'agit d'Harvey, je lui en veux d'avoir ce pouvoir sur moi. En a-t-il seulement conscience ? Comment peut-il me déstabiliser à ce point, alors même qu'il ne s'est jamais rien passé entre nous ? Les questions s'enchaînent, mais aucune réponse ne pointe le bout de son nez. Je n'y comprends rien, je ne sais pas quoi penser de tout cela. Je suis paumée.

Une fois rentrée chez moi, je verrouille ma porte d'entrée et m'adosse contre elle. Puis je me mets à pleurer en silence, me laissant glisser jusqu'au sol. Tout ce que j'ai refoulé pendant des semaines refait douloureusement surface.

Mes larmes finissent par se tarir. Je me relève, me change pour enfiler un long T-shirt et me réfugie dans l'espace cuisine pour préparer un déca. Je suis concentrée sur le liquide noir qui s'écoule de la machine lorsqu'un

bruit me fait faire volte-face. Quelqu'un vient de toquer délicatement à ma porte.

Se pourrait-il que... ?

La lumière du hall de l'immeuble s'infiltré à l'intérieur de mon appartement lorsque j'ouvre à mon visiteur nocturne. Harvey est là, droit, déterminé.

Je pleurais encore il y a quelques minutes, anéantie par la façon dont cette soirée prometteuse s'était terminée. Alors le découvrir derrière ma porte dépasse mes espérances. Je me sens soulagée, tant et si bien que j'en oublie la colère qu'il a provoquée en moi. J'ignore comment il est entré dans l'immeuble et combien de temps il lui a fallu pour parvenir jusqu'ici. Mais je devine à son regard enflammé pourquoi il est là.

Il avance d'un pas décidé, referme derrière lui et, lâchant sa canne qui percute le sol dans un bruit assourdissant, vient encadrer mon visage de ses mains. Une chaleur enivrante se diffuse en moi. J'ai l'impression que tout cela – lui, ici, avec moi, le contact de ses paumes sur ma peau – n'est qu'un doux rêve. Sans me donner l'opportunité de réaliser ce qui est en train de se passer, il pose enfin ses lèvres délicieuses sur les miennes et m'accorde notre tout premier baiser. J'entrouvre la bouche. Sa langue rencontre enfin la mienne, elle se fait fouguese et passionnée. Je me laisse envahir par un désir brûlant. Très vite, il n'y a plus qu'une chose qui compte : le sentir, plus près, plus fort. Nos corps se rapprochent, je soulève légèrement le bassin pour le sentir encore plus. Notre respiration est désormais hachée, contrastant de manière sensuelle avec le silence de mon appartement. Ses mains quittent mon visage pour explorer mes courbes. Je m'offre à lui, nos souffles sont courts. Je n'en peux plus d'attendre. Je le veux. Maintenant. Il s'avance pour me faire reculer jusqu'au centre de la pièce, lentement. Je réalise soudain que son équilibre est encore précaire. Alors je prends les choses en main et le fais asseoir sur le sofa.

— Je peux ? murmuré-je en désignant ses jambes.

— Oui, viens là, m'intime-t-il.

Je m'assois sur lui, de face. Je sens son érection à travers nos vêtements. Si j'avais le moindre doute quant à ses capacités physiques à ce niveau, il vient de m'être ôté, ce qui me réjouit au plus haut point. Je plonge les doigts dans ses cheveux épais, retrouvant sa bouche gonflée de désir. J'ondule sur lui, décuplant notre faim et notre empressement mutuel. Harvey soulève mon T-shirt pour m'en libérer, déposant une nuée de baisers sur ma peau nue, goûtant à mes pointes érigées. Ses paumes découvrent mon dos, descendant de ma nuque à ma taille, s'arrêtant un instant sur mes hanches. Elles remontent jusqu'à mon cou, que je lui offre en m'arquant légèrement, basculant la tête en arrière, emportée par l'ivresse de l'instant.

Je gémis lorsqu'il caresse le tissu de mon sous-vêtement. J'ai envie de lui. Tellement envie que c'en est à la fois bon et douloureux. Il écarte le tissu, explorant mon intimité de ses doigts habiles. Je me tortille de plaisir. Toute cette frustration qu'Harvey a fait naître en moi depuis des mois et des mois est en train de se libérer brutalement. C'est délicieux, inattendu, épuisant. Complètement désinhibée, je me remets debout pour le dévêtir à son tour. Il sourit, agréablement surpris par mon initiative, et se soulève pour m'y aider. Je l'effeuille petit à petit, savourant la découverte de son corps. Il est vraiment impressionnant. Jamais je n'ai vu autant de muscles. Je devrais me sentir mal à l'aise, mon corps étant loin d'avoir la tonicité du sien, mais il n'en est rien. Je reprends ma place, assise sur ses jambes, face à lui, excitée par sa peau contre la mienne, par son sexe contre le mien. Je me dandine contre lui tandis qu'il me caresse partout, me marquant de sa bouche, me pressant de ses mains. Les sensations sont divines. Je bouillonne, frémis, tremble. Je n'ai plus qu'une envie, le sentir en moi. Maintenant.

— Je reviens, haleté-je.

Je file récupérer de quoi nous protéger et, de retour à peine quelques secondes plus tard, je reprends ma position initiale. Il m'accueille en

mordillant ma lèvre inférieure. Je me penche vers lui, me soulevant légèrement pour que son membre se faufile dans mes chairs humides. Harvey s'en saisit pour le guider à l'intérieur. Je m'assois brusquement, le souffle coupé par cette sensation exquise d'être remplie de lui. Mes iris sont ancrés aux siens, nous sommes spectateurs des réactions de l'autre. Ma bouche est entrouverte, nos respirations saccadées, je lui souris, au bord de la plénitude. Il dessine mes lèvres de sa langue. Le plaisir est intense, trop intense. J'accentue mes va-et-vient, qu'il accompagne dans une parfaite synchronisation. Je gémis désormais sans retenue. Le rythme s'accélère, nos mouvements se font plus brutaux, jusqu'à cet instant magique, celui où nos corps lâchent prise, celui où nous jouissons dans un rôle presque animal. Je m'immobilise au bout de quelques secondes. Nos regards toujours accrochés, il me sourit, dégageant avec douceur la mèche de cheveux qui barre mon visage serein. Je me délecte de cette vague de chaleur qui se diffuse délicieusement dans mon ventre, le silence reprenant peu à peu ses droits.

Cette première fois était divine. Divinement divine.

CHAPITRE 25

Samedi 24 octobre

J'émerge tout doucement de mon sommeil trop court mais délicieux, interrompu par un bruit inhabituel, celui du parquet qui grince. Un sourire s'étire au coin de mes lèvres lorsque je comprends que mon rêve n'en était pas un. Cette nuit avec Harvey était bien réelle, et il est là, dans mon appartement. J'entrouvre les yeux et le distingue parfaitement dans la pénombre. Il est en train de lacer ses baskets. Je me redresse silencieusement, tenant fermement le drap sur ma poitrine, par pudeur. Mon sourire disparaît brutalement quand je remarque son empressement. Il comptait partir comme un voleur.

— Harvey ?

Il lâche son lacet et relève la tête. Son air coupable m'indique que j'ai vu juste sur ses intentions.

— Je ne voulais pas te réveiller, élude-t-il à voix basse.

Il passe une main nerveuse dans ses cheveux hirsutes avant de se concentrer à nouveau sur ses chaussures.

Je n'aime pas ce que mon corps me fait ressentir à ce moment précis. Gorge nouée. Cœur en chute libre. Je me dis que ça ne peut pas être vrai. Pas après cette nuit. Pas après ses excuses. J'ose reprendre la parole.

— Est-ce que tout va bien ?

— Oui, ça va. Je dois juste y aller. J'ai des rendez-vous aujourd'hui.

Il enfle sa veste et se dirige vers la porte sans m'adresser un regard. J'ai envie de le retenir, de lui demander si j'ai fait quelque chose de mal. Est-ce qu'il regrette ? Pour quelle raison s'apprête-t-il à prendre la fuite ? Au lieu de cela, je reste muette, ravalant mes questions. Par fierté ? Par peur ? Par déception ? Sans doute pour un peu tout ça.

Il ouvre la porte d'entrée et, la main sur la poignée, se tourne légèrement pour m'offrir son profil.

— Je t'appelle.

Il sort d'un pas décidé, sans rien ajouter.

Alors, c'est tout ? « Je t'appelle » ?!

Je reste immobile de longues minutes, fixant la porte de mes yeux incrédules. Qu'est-ce que j'espère ? Qu'il réapparaisse comme par magie ? Le choc m'empêche de bouger. Je resserre le drap contre mon corps nu, ressentant une honte inexplicable.

Qu'est-ce que j'ai fait ? Je ne comprends pas. Quand ma bouche se met à trembler et que mes yeux se remplissent de larmes, je décide que c'en est trop. Pourquoi devrais-je être embarrassée ? Pourquoi je le laisse avoir cette influence sur moi ? Qu'est-ce qu'il croit ? Qu'il va pouvoir me traiter comme de la merde indéfiniment et revenir en s'excusant ? La fureur gagne peu à peu du terrain.

Espèce de lâche !

Je me lève, à la fois décontenancée et enragée, et file me préparer un expresso. Je passe un long T-shirt et ouvre la fenêtre, mes mains encerclant la tasse de café fumant. Pas de nicotine cette fois. Au lieu de cela, je prends une décision, déterminée comme jamais.

Qu'il aille se faire foutre !

CHAPITRE 26

Mercredi 28 octobre

— Alors, qui veut commencer aujourd'hui ?

— J'ai couché avec Harvey.

Je lâche cette bombe sans réfléchir. Au moins, François a une réponse à sa question.

Ils me regardent, interloqués. Puis les langues se délient, chacun coupant la parole de l'autre. Finalement, c'est la question de Jean-Pierre qui finit par prendre le dessus.

— Mais... Euh... Il peut... faire l'amour ? Enfin, je veux dire... Comment vous...

Moi qui pensais qu'ils allaient tous se demander depuis quand je revoyais Harvey ou comment nous nous étions retrouvés. Jean-Pierre et son pragmatisme...

— Oui. C'est ce que signifie le terme *coucher*, dis-je avec une pointe d'agacement. Harvey remarque.

— Il remarque ? s'exclament-ils tous en chœur.

— Depuis quand ? demande François, éberlué.

— Je ne sais pas exactement. Ça doit faire environ trois mois qu'il a refait un pas. Je sais juste qu'il a beaucoup progressé et qu'il est reparti en Suisse lundi pour terminer son programme. Il s'est pointé vendredi dernier

à mon boulot. Pour s'excuser de son comportement de gros connard de merde.

Chaque insulte sort de ma bouche sur un ton cinglant.

Bénédicte fronce les sourcils pour asseoir son mécontentement, une nouvelle fois choquée par ma capacité à balancer des grossièretés. Les autres me regardent avec impatience.

— Ha ha, vous vous êtes réconciliés sur l'oreiller ! s'exclame Sophie, trépignant à l'idée de connaître les détails de nos retrouvailles. Comment c'était ?

— Non, non, non, je ne veux rien entendre, intervient Bénédicte en plaquant les mains sur ses oreilles.

— Bénédicte ? Bénédicte ! l'interpellé-je plus fort. Je ne vais rien raconter, tu peux te détendre.

Je regarde à nouveau mon auditoire.

— Oh ! c'était génial. Jusqu'au moment où cet enfoiré s'est barré. Au petit matin. La classe.

Des petits rictus gênés marquent leurs visages.

— Il t'a sûrement fait un petit bisou, mais tu ne t'en es pas rendu compte, tente Simon.

— Ou il t'a laissé un petit mot ? renchérit Jean-Pierre.

— Je l'ai pris la main dans le sac à vouloir partir comme un voleur. Il ne m'a pas embrassée ni laissé de mot. Il comptait filer en douce.

— Mais il t'a dit quelque chose ?

— « Je t'appelle. »

— Aïe, lâche Simon en grimaçant. Ce n'est pas bon signe, ça...

— Mais non, ça veut peut-être dire que...

— C'est gentil, Jean-Pierre, mais Simon a raison. J'ai senti à sa voix et à son attitude qu'il regrettait. Il avait l'air à la fois gêné et en colère. Mais contre quoi ? C'est lui qui est venu me trouver, qui m'a invitée au

restaurant. C'est lui qui a débarqué chez moi ensuite. Pourquoi il a fait ça ?
Je ne comprends pas.

Je hoche la tête de gauche à droite pour signifier à quel point je suis perdue.

— Ce n'est qu'un lâche. Ou un pervers. Ou les deux, déclaré-je d'un ton catégorique.

— Ah non, Harvey n'est pas un pervers, réplique Bénédicte avec ferveur.

— Avoue qu'il a un comportement pour le moins étrange, non ? contre Sophie.

— Vous voulez mon avis ?

Nous nous tournons tous vers Jean-Pierre, acquiesçant d'un mouvement de tête, tels des chiots en peluche que l'on trouve parfois sur la plage arrière des voitures.

— Il faut que Léo téléphone à Harvey pour tirer les choses au clair.

— Mais ce n'est pas un avis, ça ! grondé-je.

Sauf que l'idée de Jean-Pierre fait l'unanimité auprès de mes comparses.

— Allez, Léo, il faut que tu tires les choses au clair. Au moins, après ça, tu pourras tourner la page.

— Vous vous foutez de moi ?! Je vous signale qu'à chaque fois que j'ai voulu élucider le mystère Harvey, ça s'est terminé en jus de boudin !

Je fais l'énumération de mes échecs en comptant sur mes doigts.

— Et franchement, les fois où il est venu s'excuser, on ne peut pas dire que l'issue ait été plus glorieuse. Soit il a fui dans son fauteuil quand on a failli s'embrasser, soit il a pris sa canne à son cou lorsqu'on a *baisé*.

J'ose un petit regard en biais vers Bénédicte, qui pince les lèvres de mécontentement. Je l'entends faire des petits « tutututututut » réprobateurs dans sa tête.

— Je me sens si sale. Il m'a humiliée. Hors de question que je lui demande des comptes. Et puis quoi encore ?

— Il y a forcément une explication. Il va mal, c'est certain. Pourquoi se comporterait-il ainsi avec toi ? Il a craqué sur toi depuis le premier jour, son attitude est incompréhensible !

Tout le monde semble être de l'avis de Sophie. Tout le monde sauf moi. Les bras croisés, je suis déterminée à ne pas les écouter cette fois.

— Je voulais juste me confier à vous, d'accord ? J'entends vos conseils et je sais que vous pensez bien faire, mais... je ne veux plus le voir. Je crois que j'ai fait preuve de beaucoup de patience et de sollicitude à son égard. Alors cette fois c'est terminé, peu importe s'il y a une bonne raison à son ignoble comportement. Je laisse la parole à quelqu'un d'autre maintenant. J'ai terminé.

Ma voix a baissé de volume au fur et à mesure de mes propos. Des sourires bienveillants m'entourent. Ils m'assurent à leur manière de leur soutien et de leur compréhension. Je sais que cette fois, ils n'insisteront pas.

CHAPITRE 27

Mardi 17 novembre

— Léo ? C'est Ed. Ça va ?

Ed qui m'appelle... Il va neiger.

— Oui, nickel, et toi ? *Qué pasa*¹ ?

— Angie n'a pas la forme depuis quelques jours. Tu ne voudrais pas passer chez elle ? Je m'inquiète pour elle. Avec le bar, je ne peux pas m'absenter.

— Tu sais ce qu'elle a ?

Il reste silencieux.

— Ed ? C'est en rapport avec Alex ?

Il soupire.

— Je crois que ça a merdé.

— Comment ça ?

— Tu es au courant de quoi ? m'interroge-t-il avant d'en dire plus.

— À ton avis ? Je suis au courant du truc que ces deux-là ne veulent pas annoncer. Si tu allais droit au but et que tu m'expliquais ce qui se passe ?

Ed finit par capituler.

— Angie ? Ouvre ! C'est Léo ! hurlé-je en tambourinant contre le bois.
Si tu continues à te planquer, je défonce ta porte !

Ma menace est efficace. J'entends Angie manœuvrer le verrou. Elle apparaît dans l'encadrement, l'air désespéré. Je ne m'y attendais pas, Angie est une personne si solide. Sans aucun égard pour moi, elle titube jusqu'à son large fauteuil bleu canard et s'enfile une gorgée d'une bouteille de vin.

— Ed m'a raconté, déclaré-je sans détour.

— Super ! Tu veux boire un verre pour fêter ça ?

Angie qui fait de l'ironie. Ça sent mauvais. Elle commence à se lever pour aller me servir mais, vu son état, je l'arrête dans son élan et me dirige moi-même vers sa cuisine. Je prends une bière blanche dans son frigo, la décapsule et reviens m'installer en face d'elle.

— Il n'y a rien à fêter, Angie. Il faut que tu lui parles.

— Tu plaisantes ?

Elle, d'habitude si joyeuse et optimiste, me fait beaucoup de peine. Elle semble au fond du gouffre. Littéralement.

Elle est complètement défoncée. Elle a une voix différente, presque enfantine, et des mimiques grotesques. Je sais désormais à quoi je ressemble plus ou moins quand je suis bourrée.

— Angie, la cocue de service ! clame-t-elle en brandissant sa bouteille maladroitement.

RIP, joli fauteuil bleu.

— Tu n'en sais rien.

— Mais si, Léo. Tu sais pertinemment à quel point il tenait à elle. Elle a bien choisi son moment pour revenir dans sa vie, la pétasse. C'est fou, hein ? Il y a toujours une ex pour faire chier. Toujours.

Et une autre gorgée.

— « C'est l'histoire de la vie² », se met-elle à chanter.

— Vous avez rompu sur un malentendu ! l'interromps-je.

J'ignore pourquoi je tente de la raisonner. Dans son état, c'est mission impossible.

— Un malentendu de quoi ? Il n’a rien dit au sujet des messages qu’elle lui a envoyés. Il est allé dîner avec elle sans m’en parler. Si je n’avais pas déboulé dans ce restaurant, ils auraient baisé. Remarque, ils ont dû se rattraper depuis.

— Tu es en colère contre Alex parce qu’il ne t’a rien dit, mais il allait le faire !

— Ah ouais ? Ce que tu peux être naïve, Léo !

J’essaye de ne pas relever cette pique gratuite, consciente que ce sont la colère et l’alcoolémie qui la font parler ainsi.

— Il a sauté sur l’occasion pour me larguer !

— Tu as pétié un scandale chez un de leurs gros clients !

Depuis un an, le Red Spot organise des événements en partenariat avec ce restaurant. Angie a failli tout foutre en l’air. Heureusement qu’Alex et Ed ont réussi à rattraper le coup.

— Un scandale ? T’exazères.

Voilà qu’elle n’arrive plus à articuler.

— Tu as renversé un seau à champagne sur la tête de son ex et tu as fait fuir des clients. Tu appelles ça comment ?

Elle évince la question d’un geste de la main, comme si son comportement était sans importance. Alex lui en veut terriblement. Pour ça et pour avoir fouillé dans son portable.

— Jo-ha-nna, tête de rat, siffle-t-elle. On aurait dit un yorkshire trempé. T’aurais dû voir ça.

Elle se marre avec un rire gras.

Je reste de marbre, ne la lâchant pas des yeux et refusant d’entrer dans son jeu de lynchage gratuit. Elle se renfrogne et s’affale dans son fauteuil. Elle tient la bouteille par le goulot, le bras sur l’accoudoir.

— Il me manque tellement, finit-elle par confesser.

Je me penche vers elle, pressant son épaule pour lui apporter du réconfort. Au lieu de cela, mon geste provoque l’ouverture des vannes. Elle

se met à pleurer bruyamment. J'aimerais soulager sa peine, lui affirmer que tout va s'arranger, mais qu'est-ce que j'en sais après tout ? Je me sens si impuissante.

— Tout cela n'est qu'un malentendu. Il faut que tu te ressaisisses et que tu ailles le voir pour régler cette histoire.

Malgré son taux d'alcool dans le sang, très élevé à en juger par son élocution de plus en plus désastreuse, elle s'intéresse à ce que je lui dis. Alors je partage le fond de ma pensée. Je les connais bien tous les deux, je connais autant leurs valeurs que leurs faiblesses. Celle d'Angie, c'est la peur de l'abandon. Ça semble banal, mais elle n'a jamais connu son père et a été rejetée par sa mère, qui l'a toujours considérée comme la responsable de la fuite de son cher et tendre après l'annonce de sa grossesse surprise. À son arrivée au Red Spot, Angie est très vite devenue la confidente d'Alex et Ed. Elle sait donc mieux que personne la place qu'occupait Johanna dans le cœur d'Alex. Leur rupture l'a détruit. Pourtant, il a toujours clamé haut et fort que si elle revenait, il serait prêt à lui pardonner tant il était fou d'elle. J'imagine qu'Angie a dû perdre pied en voyant un message de Johanna s'afficher sur l'écran du téléphone. Autant qu'Alex a dû être furieux en apprenant que sa petite amie ne lui faisait pas confiance. Pour lui, c'est la base même d'une relation solide.

Je la fais parler. Au moins, pendant qu'elle se confie, elle ne boit pas. Elle me raconte les détails de cette fameuse soirée au cours de laquelle leur amitié a franchi un cap. Cela s'est fait naturellement, comme si leur intimité nouvelle était une évidence. Ils voulaient prendre le temps de se découvrir autrement, c'est pour cela qu'ils ne souhaitaient pas étaler leur bonheur trop vite. Je lui relate les petites choses qui les trahissaient, de-ci de-là. Ça l'amuse autant que ça l'afflige, elle est consciente de la lourde perte qu'elle vient de subir.

En bonne amie que je suis, c'est-à-dire extrêmement dévouée, je me suis emparée de la bouteille de vin, portant le goulot à ma bouche

régulièrement. Ayant le ventre vide de tout repas depuis l'heure du déjeuner, je suis vite pompette.

— Je l'aime, tu sais.

— Oui, je sais. Ça crève les yeux. Tout comme ça crève les yeux qu'il t'aime aussi.

Ses lèvres s'étirent. Mais son sourire n'a rien de charmeur. Elle est vraiment dans un état pitoyable.

C'est à ce moment précis que le vin décide de quitter son corps. Un spasme la secoue, puis deux. Elle porte la main à sa bouche et, à l'instant où l'information lui arrive enfin au cerveau, elle se lève brusquement pour courir aux toilettes. Je l'accompagne au pas de course et, lorsqu'elle se penche au-dessus de la cuvette des W-C, je soulève ses longs cheveux blonds pour les épargner. C'est ça l'amitié : se tenir les cheveux en toutes circonstances !

— Ça va aller, je suis là.

L'odeur est insupportable. Je suspends donc mon geste amical pour éviter de mettre une seconde couche. Je me réfugie dans la cuisine et ouvre grand la fenêtre pour aspirer une grande bouffée d'air.

Inspirer, expirer. Inspirer, expirer. Peu à peu, les nausées s'estompent. Lorsque j'ai suffisamment récupéré, je repars soutenir mon amie.

Je quitte Angie après l'avoir mise au lit et m'être assurée qu'elle n'avait besoin de rien. Lorsque je me retrouve à l'extérieur, je réalise que ma démarche est plus qu'hésitante. Je ne suis plus seulement pompette, j'ai atteint le niveau supérieur. Je m'allume une cigarette et tire dessus comme si je n'avais pas fumé depuis des jours. Erreur fatale. Tout fumeur qui se respecte connaît le phénomène de la clope de trop. C'est le même principe que le verre de trop³. Alliez les deux, et c'est le désastre assuré. Le visage d'Harvey refait surface, et les souvenirs de notre nuit ensemble reviennent me hanter. Malgré les trois semaines qui se sont écoulées depuis ce jour, rien n'a changé. Je le déteste toujours autant qu'il me manque.

1. « Que se passe-t-il » ?
2. Référence à une chanson du dessin animé *Le Roi Lion*.
3. Référence à « Norman fait des vidéos » : *L'Alcool*.

CHAPITRE 28

Mercredi 16 décembre

— J'ai quelque chose à vous dire, commence Simon.

Nos cinq têtes surprises pivotent vers lui. Je lance un regard en biais à François, me sentant subitement affreusement coupable de ne pas être allée boire un verre avec lui. Je m'étais pourtant engagée à le faire. Au lieu de cela, je me suis emmurée dans mon studio, révisant le jour, participant activement aux soirées étudiantes la nuit. J'espère que Simon ne va rien nous annoncer de grave. Rongée par le remords, je m'agrippe nerveusement à ma chaise.

— J'ai rencontré quelqu'un. C'est la raison pour laquelle j'ai raté pas mal de séances ces derniers temps.

Son visage s'illumine comme par magie.

— Oh mais... Félicitations, Simon ! Je suis si heureuse pour toi, déclaré-je, soulagée.

— Merci, Léo.

— C'est une merveilleuse nouvelle, renchérit Bénédicte.

Tout le monde congratule le cadet du groupe. Bizarre... Il semble très mal à l'aise tout à coup. Comme s'il avait entendu le fond de ma pensée, il se racle la gorge avant de reprendre :

— Je... Je vais mieux maintenant, beaucoup mieux. Alors j'ai décidé d'arrêter les séances.

Gros blanc.

Merde.

Nos séances sont tellement devenues une habitude ancrée dans ma routine hebdomadaire que j'avais occulté l'idée que l'un d'entre nous puisse quitter le groupe.

Personne ne pipe mot. Un sentiment désagréable s'infiltré en moi. Il a un nom : la panique. Si Simon s'en va, qui sera le prochain ? Est-ce que les autres resteront ? Jusqu'à quand ? Ce n'est pas de l'association que j'ai besoin, moi, mais de ses membres ! Ils sont primordiaux pour mon équilibre, ils me rassurent par leur présence, ils sont devenus une vraie famille. Notre complicité n'a fait que se confirmer au fil des semaines. Nous savons tout les uns des autres. Je me suis même confiée à eux au sujet des véritables raisons qui m'ont amenée jusqu'ici. Je ne comprends pas comment Simon peut se passer d'eux, de nous. Ne serait-ce que l'envisager me paraît impossible. Est-ce normal ? Est-ce parce que j'ai encore du chemin à parcourir alors que Simon aurait franchi la ligne d'arrivée ? Je m'efforce de ne rien laisser paraître, mais ce qui se passe en mon for intérieur est un bordel sans nom.

François prend la parole, conscient que cette nouvelle est accueillie de manière mitigée, voire irrationnelle. Je remarque que je ne suis pas la seule à être perturbée par l'annonce de Simon.

— C'est une excellente nouvelle, Simon. Mais je crois que tout le monde ici est surpris. On ne s'y attendait absolument pas, et je t'avoue que certains d'entre nous s'inquiétaient plutôt de tes absences. Nous sommes donc soulagés et ravis pour toi. Tu vas nous manquer.

— Ah oui, ça, tu vas beaucoup nous manquer, concède Jean-Pierre.

Sophie presse l'épaule de Simon, trop émue pour dire quoi que ce soit. Je suis incapable d'amorcer le moindre mouvement. Tout à l'heure, peut-

être ?

— Alors, qui est l'heureuse élue ? tente Bénédicte pour détendre l'atmosphère.

— C'est... Helio.

Simon grimace légèrement, attendant nos réactions.

— Ah tiens, c'est étrange comme prénom pour une fille, s'étonne Jean-Pierre.

— Je pense que c'est un garçon, glisse Bénédicte à l'oreille de son voisin.

Jean-Pierre se met à rire de bon cœur de sa bévue, bientôt rejoint par nous tous. Je suis heureuse pour Simon, c'est un garçon intelligent, drôle, qui gagne à être connu. Cet Helio a beaucoup de chance. À aucun moment, je n'ai envisagé l'hypothèse que Simon puisse être attiré par les hommes. J'avais même cru qu'il en pinçait pour Sophie ! S'il s'est souvent confié au cours de nos séances, il n'a jamais évoqué son homosexualité. Je comprends mieux, maintenant que les pièces du puzzle s'assemblent, ce qu'il a traversé et pourquoi il affirmait que ses parents auraient voulu qu'il soit différent. Il le prononçait de façon à sous-entendre qu'il était « anormal ». Si j'avais su, j'aurais pu lui dire qu'il n'y a pas de normes à respecter en amour ou dans le désir. Parce qu'on parle d'un sentiment qui nous dépasse complètement. J'en sais quelque chose.

À la fin de la séance, François demande à me parler. Lorsque tout le monde est parti, il réinstalle deux chaises et m'invite à prendre place en face de lui.

— Qu'est-ce qui se passe, François ? Tu m'inquiètes, là. Est-ce que tout va bien ?

— C'est pour toi que je m'inquiète. Comment te sens-tu après l'annonce de Simon ?

François prouve encore une fois qu'il est un très bon observateur. J'aurais dû me douter qu'il avait été vigilant à nos réactions et à notre

langage corporel. Il a dû rapidement remarquer que j'étais abasourdie par la nouvelle.

— Je vais bien, éludé-je.

— Léonor...

— Oui, bon, d'accord. C'est vrai que je ne m'y attendais pas.

— Et ?

Je finis par avouer mon crime.

— Et j'aurais voulu que les choses restent comme elles sont.

— Tu aurais préféré qu'il ne quitte pas le groupe ?

— Oui. Non. Enfin, oui.

J'arrête de fuir son regard, assumant mes propos.

— C'est plutôt bon signe qu'il parte, tu ne penses pas ?

— Si, bien sûr...

Bon sang, il va croire que je suis égoïste.

C'est vrai que, vue comme cela, ma réaction semble abominable.

— Léonor, est-ce que tu te sens abandonnée ?

Je réponds négativement de la tête. Pourtant, mes yeux se remplissent de larmes.

Égoïste et menteuse, donc.

— Simon ne t'abandonne pas. Il poursuit juste sa route. Il ne ressent plus le besoin de venir ici. Tu sais depuis quand il vient à nos réunions ?

— Non, murmuré-je.

— Cinq ans. Et je peux te dire qu'il revient de très très loin. C'est un peu grâce à nous, mais c'est surtout grâce à lui et au temps qu'il s'est accordé pour affronter ses démons. Ce que tu ressens est compréhensible, d'accord ? C'est juste que toi tu n'es pas encore prête à le faire. Chacun va à son rythme, parce que chacun a son histoire et qu'il la gère comme il peut. Mais il ne t'abandonne pas, réitère-t-il. Le groupe n'est qu'une étape dans votre vie. Un jour, tu le réaliseras.

J'acquiesce silencieusement.

Les choses changent, c'est comme cela. Certaines personnes qui entrent dans votre vie ne sont que de passage. Dans le cas de Simon, son départ est volontaire. Il n'est pas le fruit d'une vacherie de la vie qui emporte trop tôt des gens dans l'au-delà. Alors, en cela, je me dois de l'accepter. De toute façon, ai-je vraiment le choix ?

— Léonor, est-ce que ça va ?

Il se penche en avant et pose une main sur mon avant-bras.

Je relève la tête vers lui et sens les barrières que je peine à ériger s'effondrer une à une. Je me mets à sangloter.

— Non. Non, ça ne va pas du tout.

Je déglutis bruyamment et me saisis du mouchoir que François me tend.

— C'est la merde là, à l'intérieur.

Je pose ma paume droite sur mon thorax.

— Je... Je leur en veux tellement.

— De qui parles-tu ?

— Je ne devrais pas ressentir ça...

— Tu as le droit de ressentir ce que tu veux, Léonor. On ne choisit pas ces choses-là. De qui parles-tu ?

— De papa. De Victor, avoué-je en plaquant une main sur ma bouche, les larmes ruisselant désormais sur mes joues.

— Pourquoi leur en veux-tu ?

— Parce qu'ils m'ont laissée ! crié-je. Ils me manquent tellement.

Je sanglote désormais bruyamment, laissant sortir tout ce que je contiens depuis des mois. François se lève pour me prendre dans ses bras.

— Pleure, Léonor. Lâche prise. Il faut que ça sorte.

Je m'exécute jusqu'à l'épuisement.

Une demi-heure plus tard, les larmes ont cessé. Mes yeux sont bouffis.

— Comment te sens-tu ?

— Moins mal.

— Mieux, donc ?

— Si tu veux, réponds-je en souriant.

— Je... Je ne sais pas si c'est le bon moment mais...

— Ne me dis pas que tu quittes le groupe, toi aussi, le supplié-je.

— Non, fait-il en riant devant ma tête apeurée. Tiens.

Je saisis le morceau de papier qu'il me tend.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Harvey est passé tout à l'heure. Il est revenu pour quelques jours et a déposé ça pour toi.

Quand j'entends le prénom de cet homme qui m'a causé tant de souffrance, mon cœur se réveille brutalement, tambourinant dans ma cage thoracique. Le temps n'a pas suffi avec lui non plus. On dirait que j'ai du mal à faire mes deuil, quels qu'ils soient.

Je déplie la petite note, envahie par une rancœur tenace, et y lis une adresse.

— Il repart après Noël.

J'arrime mon regard au sien.

— C'est tout ? demandé-je en brandissant devant lui le message. Une adresse griffonnée sur un vulgaire bout de papier ? Et puis, quoi ? Je suis censée courir à en perdre haleine pour retrouver ce prince charmant de pacotille ?

— J'ai promis à Harvey de te le donner. Il veut te parler, et je sais que tu as beaucoup souffert à cause de lui. Mais c'est peut-être l'occasion pour toi de régler ça et de tourner définitivement la page. Parce qu'elle est loin d'être tournée, non ?

Mes épaules s'affaissent sous le poids de cette vérité. Évidemment, François a raison. Harvey me hante depuis des mois. Son souvenir me pèse, et il n'y a pas une journée où je ne pense pas à lui. Un fauteuil roulant, une affiche de spectacle de danse, une musique, un parcètre en plein milieu d'un trottoir. Absolument tout me ramène à lui.

Je range ma chaise et sors de la salle, furibonde.

— Tu fais chier, François !

CHAPITRE 29

Vendredi 18 décembre

J'ai jeté ce fichu morceau de papier une bonne dizaine de fois à la poubelle avant de l'en ressortir. À quoi bon ? Je connais l'adresse par cœur de toute façon...

Je salue mes collègues de la supérette, leur balance un « à l'année prochaine » et m'allume une cigarette bien méritée pour arroser cette dernière journée de travail de l'année. Demain, je pars retrouver maman, Lola et papé pour les fêtes de Noël.

Fêtes de Noël. Je t'en foutrais.

Mes entrailles se tordent à nouveau. Le deuxième sans eux.

Je chasse mes idées noires d'un mouvement de tête et file me changer avant de rejoindre mes fidèles acolytes du Red Spot pour leur événement « Winter Break ». Les choses se sont finalement arrangées entre Alex et Angie. Cette dernière a eu son explication. Alex n'avait accepté de dîner avec son ex que pour lui annoncer, droit dans les yeux, que leur histoire était bel et bien terminée. Si elle s'en veut encore d'avoir douté de lui, ils ont décidé d'oublier ce malentendu et de repartir sur de bonnes bases.

Au Red Spot, la soirée bat déjà son plein, les lieux sont bondés d'étudiants et de jeunes cadres dynamiques bien décidés à décompresser. La

musique électro se mêle au brouhaha ambiant, me promettant déjà une nuit sans souvenirs oppressants.

Ces belles perspectives s'envolent dès que mon regard se pose sur Alex et Ed, en pleine détresse. Ils me tombent dessus dès mon arrivée, l'air complètement dépassés.

— Ah, Léo ! Alléluia. Angie vomit tripes et boyaux, elle est restée chez elle, m'annonce Alex.

— Et nous, on est dans une merde noire, enchaîne Ed. Tu ne veux pas nous filer un coup de main ?

— Putain, les gars, je quitte tout juste du taf...

Ils joignent leurs mains en signe de prière et s'agenouillent devant moi. Je lève les yeux au ciel sans parvenir à contenir un sourire en coin. Deux apollons qui me supplient, comment résister ?

— Vous abusez ! Bon... Qu'est-ce que je dois faire ?

Ed reprend du poil de la bête, revigoré par la main-d'œuvre bon marché qu'il vient de dégoter.

Pauvre de moi.

— Tu t'occupes de la salle, Alex se charge du bar et moi je te prépare les commandes. OK ?

— Ai-je bien le choix ? demandé-je d'un air faussement désespéré.

— Les pourboires sont pour toi, deal ?

Ah, voilà de quoi me motiver ! Si on est efficace et sympa, les clients se montreront généreux.

— Deal.

— Je te laisse débarrasser les consos vides et prendre la commande du groupe qui vient d'arriver ?

— Tout ce que tu voudras, boss, dis-je en m'emparant d'un plateau.

Deux heures plus tard, j'ai les pieds en compote – si j'avais su que j'allais remplacer Angie, j'aurais mis autre chose que cette paire de bottines

de neuf centimètres de talon – mais les poches pleines.

— C'est ma tournée, annonce Ed. Tiens.

J'accueille le mojito comme s'il s'agissait du Saint-Graal.

— Je suis morte. J'ai l'impression d'avoir bossé six heures. Des nouvelles d'Angie, au fait ?

— Oui, j'ai eu un SMS, elle continue de se vider de partout.

— Oh mince... La pauvre... Au fait, on ne t'a jamais dit que toutes les vérités n'étaient pas bonnes à dire ? « Elle a une gastro » m'aurait largement suffi.

Alex hausse les épaules, me signifiant que, pour lui, autant appeler un chat « un chat ».

— Tu pars à quelle heure demain ? me demande Ed.

— Je prends le train de 14 h 41.

— Tu n'as pas l'air ravie.

— Oh ! tu sais, Noël et moi, on n'est plus vraiment amis..., ironisé-je.

Il m'offre un regard compatissant.

— Vous devriez partir à l'étranger. Au soleil, par exemple. Ça vous permettrait d'être ensemble sans être dans l'ambiance flocons de neige et barbe blanche.

— Je l'avais suggéré, mais ce ne sera pas pour cette année. Lola veut absolument travailler sur son portfolio pendant les vacances.

— Son portfolio ? interroge Alex.

— Pour sa demande d'inscription à une école de stylisme, à Lyon. Alors Noël se fera à la maison.

Je me tourne vers Ed.

— Tu me ressers le même ?

— Tu as mangé ?

— Estomac vide depuis ce matin...

Ed fronce les sourcils, mécontent.

—... Mais je rentre me coucher dès que je sortirai d'ici.

— Promis ?

Je suis partagée entre l'exaspération et la reconnaissance qu'il prenne soin de moi.

— Promis !

— Au fait, Ed, comment va Salia ?

Alex me balance un coup de pied dans le tibia, m'arrachant un cri de douleur.

— Mais ça va pas, non ?!

Ed écarquille les yeux, surpris par la réaction de son pote.

— Salia et moi, on a rompu.

Léo, la reine de la boulette...

— Quand ?

— Il y a deux semaines. Quand j'ai appris qu'elle passait Noël dans la famille de son ex, m'explique-t-il d'un ton sec.

— « Deux semaines » ?! Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

Il élude la question d'un geste de la main, comme si sa rupture avec Salia était finalement sans importance. Bon, on ne peut pas dire qu'elle va beaucoup me manquer. Je ne l'ai rencontrée que deux fois, mais ça n'a pas matché, toutes les deux. J'ignore pourquoi, mais c'est comme ça.

— Ed... Je passe pratiquement tous les deux jours chez vous. Ce ne sont pas les occasions qui ont manqué...

— Je ne voulais pas t'emmerder avec ça.

Ed fait partie de ces gens si attentifs aux autres qu'ils s'en oublient eux-mêmes. Alors, oui, j'ai mes soucis, mais s'il va mal je tiens à ce qu'il m'en parle.

— Oui, bah, la prochaine fois, emmerde-moi ! Vous êtes là pour moi, alors je veux être là pour vous, moi aussi.

— Tu l'as été ce soir, intervient Alex. On ne sait pas ce qu'on aurait fait sans toi.

Je souris franchement. J'ai tellement l'impression que c'était à sens unique jusqu'à présent que je suis heureuse d'avoir pu enfin leur apporter mon aide, même si elle n'était que matérielle.

— Mes pieds vous remercient de votre reconnaissance.

Nous buvons notre deuxième verre, affalés dans les fauteuils au fond du bar. Je me berce dans le rocking-chair, fermant les paupières pour savourer le calme.

— Simon quitte le groupe, balancé-je, rompant soudain le silence.

Ed et Alex me dévisagent, interloqués.

— Merde.

— Comment tu te sens ? s'inquiète Alex.

— Pas très bien. J'essaye juste d'être contente pour lui.

— Tu l'aimes ce groupe, hein ?

— Oui, même si j'ai l'impression de rester au point mort.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que je souffre toujours autant. À un détail près : maintenant, j'en ai encore plus conscience.

— En avoir conscience est un énorme progrès, Léo. Je trouve que tu as bien avancé, moi.

— Moi aussi, renchérit Ed. Tu te confies à nous, tu te caches moins derrière un sourire de façade. Tu es plus... *vraie*.

— C'est moins difficile de mettre des mots sur ce que je ressens, concédé-je.

Je pile nerveusement les glaçons au fond de mon verre à l'aide de ma paille verte et leur donne le coup de grâce.

— Harvey est à Paris.

— Quoi ?

— Hein ! ?

Leur réaction est immédiate et parfaitement synchro. Ed s'est redressé comme un ressort, et Alex avale sa gorgée de travers.

— Putain !! jure-t-il, de nouveau bien réveillé.

— Tu l’as revu ? ronchonne Ed.

Fidèle à son rôle de protecteur, il en veut à Harvey de m’avoir fait autant de mal.

— Vous faites de ces têtes ! Non, je ne l’ai pas revu. C’est François qui me l’a dit. Harvey est passé à l’association. Il voulait que je sache où je pouvais le trouver. Il veut me parler.

— Il n’a pas le téléphone ? grogne Ed.

— Tu vas y aller ? s’enquiert Alex.

— Plutôt crever !

Ça, c’est ce que me dit ma tête. Mon cœur, lui, espère que je tomberai dessus par hasard ou qu’il débarquera chez moi. Quant à mon corps, ce traître assoiffé de désir, si je l’avais écouté, je me serais rendue à l’adresse inscrite sur le bout de papier dès mercredi.

Au troisième verre achevé, je me lève, titubante.

— Tu veux qu’on te raccompagne ? demande Alex.

— Non, ça va aller. Toi, rentre voir Angie, et toi, file te coucher !

Je leur fais une bise bien sonore et quitte les lieux, non sans percuter un tabouret de bar. Voilà ce que c’est que de boire le ventre vide et épuisée !

— Ça va aller, répété-je à leur intention.

Je ne dis pas ça pour les rassurer. J’en suis moi-même convaincue. Ce n’est pas la première fois que je rentre un peu pompette.

Je m’allume une cigarette tout en marchant. Au bout de quelques minutes, je lève le nez sur les immeubles qui m’entourent.

Merde. T’es partie dans la mauvaise direction, idiotte !

Je sors mon smartphone et ouvre l’application « plans » pour savoir où je suis exactement. Sauf que la page est encore figée sur l’adresse que je connais par cœur. J’appuie sur « itinéraire ».

Juste pour savoir à combien de temps il habite d’ici...

Cinquante-trois minutes à pied. Vingt-deux à vélo.

De l'autre côté du trottoir, les Vélib' semblent n'attendre que moi.

Hé hé, Léo, dans la vie, y'a pas de hasard !

C'est comme ça que je me retrouve à 3 heures du matin, éméchée, à vélo dans les rues de Paris. Le guidon tente à plusieurs reprises de se faire la malle, et j'ai quelques soucis d'orientation qui me font faire de légers détours. Néanmoins, quarante-cinq minutes plus tard, je dépose mon moyen de locomotion à la station la plus proche de chez Harvey, saine et sauve. Enfin, surtout sauve.

L'air frais m'ayant permis de dessoûler, je ne suis plus du tout certaine de savoir pourquoi je suis là et si c'est une bonne idée que de débarquer chez lui à cette heure. Ou de débarquer chez lui tout court.

Et puis merde, je suis là, j'y vais.

Je sonne à l'interphone sans plus réfléchir.

Rien.

Je recommence.

Toujours rien.

Je laisse le doigt appuyé sur la sonnette.

— Oui ? m'interroge la voix ensommeillée d'Harvey.

— C'est Léonor.

— Léo ?!

Silence pesant.

— Monte au deuxième. C'est la porte en face de l'ascenseur.

Je suis incapable de dire ce qu'il pense de ma présence à cette heure-ci. Quoi qu'il en soit, il est intrigué, ça ne fait aucun doute. Je franchis la porte de l'immeuble. Je suis déterminée. Je ne sais pas très bien à quoi mais je fonce. Je prends l'ascenseur pour gagner quelques minutes, respirant profondément, repensant à cette nuit à la fois magique et désastreuse qu'on a partagée. Ma rancœur remonte à la surface au même rythme que l'ascenseur monte dans les étages. Rapidement donc.

Il ouvre la porte à mon arrivée, m'accueillant avec un sourire timide.
Dieu ce qu'il est beau ! Plus encore que dans mes souvenirs.

Ressaisis-toi ! Ou il va encore t'en faire baver !

Il s'écarte de l'encadrement. Je pénètre à l'intérieur sans hésiter. Et là, j'entre dans le vif du sujet sans prendre de gants, sans m'arrêter sur le fait qu'il est juste vêtu d'un boxer.

— Pourquoi tu es revenu dans ma vie ? Pourquoi tu m'as fait l'amour ce soir-là ? Pourquoi tu t'es comporté comme un horrible lâche ensuite ? Et pourquoi tu veux me revoir maintenant ? POURQUOI ?! Mais qu'est-ce que je t'ai fait, putain ?!

Il ne répond rien, passe une main sur son visage d'un geste las. Je vois bien qu'il est torturé. Mais torturé par quoi ? Si quelqu'un est en droit de souffrir, c'est moi ! Pas lui !

Et soudain, il s'élançe vers moi, prend mon visage en coupe entre ses mains et plaque les lèvres sur les miennes.

Je ne m'attendais absolument pas à cela. Il m'embrasse avec une telle fougue que je rends les armes, incapable de lui résister une seconde de plus.

— Je suis désolé, murmure-t-il au milieu d'une multitude de baisers.

Retrouver sa bouche, enfin, c'est juste... divin.

Le désir de lui, de son corps, de son être, m'effraye autant qu'il m'excite.

Nos langues s'entremêlent, dansant un ballet délicieux. L'effet qu'Harvey a sur moi est juste délirant. Une vague de chaleur déferle en moi. Je la laisse tout emporter sur son passage, mon amour-propre, ma raison, ma colère. Ne reste alors que le plaisir charnel.

— Tu n'as plus ta canne ?

— Non, ça y est, dit-il en souriant tout en caressant ma joue.

— Tu n'es là que quelques jours ?

— Oui, je repars en Suisse. J'ai encore deux trois petites choses à améliorer avant de reprendre la danse.

— Tu... Tu vas danser à nouveau ? Bravo.

Je n'arrive pas à me réjouir plus que cela. C'est classique : une fois l'orgasme passé, la réalité refait vite surface. Si Harvey et moi venons de partager un moment torride, la bulle d'extase a fini par éclater.

— On est chez qui, là ? demandé-je en désignant de la tête la pièce qui nous entoure.

Le mobilier est restreint à son strict minimum. La décoration, elle, est chargée. Des bibelots, sans doute des souvenirs rapportés de voyages à l'étranger, un bureau jonché de paperasse, des tas de livres et des vinyles encombrant l'espace. Le studio regorge de vie grâce à tous ces objets personnels. Je m'y sens bien.

— Un danseur qui a signé un contrat de trois semaines dans le sud de la France. Je sous-loue son appartement pour six jours.

— Je pars tout à l'heure à Grenoble, annoncé-je. Papé, maman et Lola ne m'attendent que dans une semaine, je leur fais une surprise.

Il cesse ses caresses et se redresse, prenant appui sur son avant-bras, visiblement contrarié.

— Combien de temps ?

— Deux semaines.

— Je serai parti à ton retour, constate-t-il d'un air déçu.

Qu'est-ce que ça peut faire qu'il soit là ou pas lorsque je rentrerai ?

— Reste dormir avec moi, balance-t-il de but en blanc.

Dormir avec Harvey... J'en ai rêvé tant de fois. Pourtant, j'hésite à accepter car, contrairement à lui, je suis loin de pouvoir faire comme s'il ne s'était pas comporté comme le pire des salauds.

— Explique-toi d'abord, j'aviserais ensuite.

Pas besoin d'en dire plus, il comprend parfaitement le message.

Il se lève, prend un boxer dans la valise ouverte sur le sol, l'enfile et revient sur le lit.

J'observe chacun de ses mouvements, l'exhorte intérieurement à se dépêcher de m'avouer les raisons – s'il y en a – de son attitude.

Je m'enroule dans le drap et prends place en face de lui.

— J'ai paniqué, admet-il.

J'arque un sourcil, l'invitant à être un peu plus explicite.

— Je... Je n'ai eu qu'une seule relation sérieuse, et ça a été la catastrophe.

— C'est-à-dire ?

J'essaye d'adopter un ton neutre et détaché mais, à l'intérieur, ma curiosité fait des saltos arrière.

— Elle s'appelait Julia...

Il passe une main nerveuse sur sa barbe naissante, prenant le temps de rassembler ses idées.

— Ce qui lui a plu chez moi, c'est ce qui nous a séparés. Elle a été séduite par mon tempérament déterminé, par mon corps, par ma passion. Elle aimait venir me voir sur scène. Notre histoire était parfaite.

Je ressens une pointe de jalousie en l'entendant parler d'une autre de cette façon et me déteste pour cela. Je repense à Angie et son avis sur les ex.

« Il y a toujours une ex pour faire chier. Toujours. »

— Mais, au fil des mois, elle s'est mise à détester ce qu'elle appréciait chez moi. Elle ne supportait plus de m'entendre parler de la danse, de mes projets, elle me faisait des crises à la fin des représentations au sujet de ma façon de regarder ou de toucher mes partenaires. J'avais beau lui dire que c'était mon job, elle s'est persuadée que je la trompais.

— C'était le cas ? osé-je demander.

— Non ! s'écrie-t-il, offusqué. Bien sûr que non ! Je l'aimais ! Je ne lui aurais jamais été infidèle. Mon plus gros concurrent sur les castings a

profité de ses doutes, un soir, alors qu'on s'était tous retrouvés dans un club après un show. Je les ai surpris dans un couloir sombre de la boîte.

— Oh merde !

Harvey trompé ? Je ne l'aurais jamais imaginé se retrouver dans une telle situation. Je le vois au contraire comme celui qu'on ferait tout pour garder.

— Comment as-tu réagi ?

— J'ai cassé la gueule à cette enflure.

Ça non plus, je ne l'ai pas vu venir. Je n'aurais jamais soupçonné le fait qu'il soit bagarreur.

— Les responsables du show nous ont convoqués tous les deux, poursuit-il. J'ai perdu mon premier rôle à cause de cet enfoiré.

Un soupçon de haine se dessine sur son visage.

— Ça a eu des répercussions sur ta carrière, ensuite ?

— Heureusement, non. Cette affaire est restée entre les organisateurs et nous. Mais c'est un monde très fermé, alors la situation aurait pu être plus délicate.

— Et ce mec ?

— Il a continué de me pourrir la vie. Il auditionnait sur les mêmes rôles que moi, plus par soif de compétition que par réelle envie de participer à tel ou tel événement.

— Et Julia ?

— J'ai rompu avec elle, évidemment.

Il prend ma main dans la sienne.

— Tu ne trouves pas que c'est ironique ? m'interroge-t-il tout en effleurant ma peau de caresses légères.

— Qu'est-ce qui est ironique ?

— Elle craignait que je lui sois infidèle, et c'est elle qui s'est tapé un autre danseur.

Son rire sonne faux.

— Ma seule maîtresse, c'était la danse.

— Et ça l'est toujours.

— Oui.

J'en ai d'ailleurs fait les frais...

— Pourquoi as-tu fui l'autre nuit ?

— Parce que je dois rester concentré sur mes objectifs.

— Tu trouves que c'est un prétexte suffisant ?! Que ça justifie que tu te sois comporté comme un dégonflé sans donner signe de vie pendant des semaines ? Que remettre ton adresse à François et faire de lui ton messenger ne m'a pas blessée, encore une fois ? Tu aurais pu m'appeler ou m'écrire, je ne sais pas, moi !

Je lui balance à la figure ce que je ressasse depuis cette nuit-là. Il encaisse sans broncher.

— Pourquoi ne restes-tu pas loin de moi ?

Il plante le regard droit dans le mien.

— Parce que je n'y arrive pas.

Je ne sais pas quoi répondre à cet aveu inattendu. Je sens mon visage rougir comme une tomate cerise. Si je ne doute pas de sa sincérité, je ne peux excuser son comportement.

Mais le problème avec Harvey, c'est que ma raison se fait la malle à des années-lumière dès que je me retrouve à proximité de lui. J'ai un besoin irréprensible de lui. Il a ce pouvoir sur moi que je refuse d'admettre.

— Allez, reste, il est tard, tu ne vas pas rentrer maintenant...

— C'est d'accord. Et rassure-toi, ajouté-je en m'allongeant, je trouverai le courage de ne pas m'enfuir.

— Mais quelle provocatrice ! s'esclaffe-t-il.

Il se penche vers moi et m'embrasse avec douceur. Mon désir de lui se réveille brusquement, comme s'il était tapi dans l'ombre en attendant la première occasion pour bondir.

Nous faisons l'amour une deuxième fois, puis Harvey s'installe derrière moi, m'encerclant de ses bras protecteurs. Nos corps délicieusement emboîtés, il m'embrasse encore et encore, sur mon épaule dénudée et dans le cou, avant de resserrer sa prise. Je me sens bien, je me sens belle et invincible.

Je fais taire la petite voix qui m'alerte sur le fait qu'il est trop tard, que je me suis déjà attachée à lui et que je risque de le regretter. Qu'il fait de moi ce qu'il veut.

« La danse est sa maîtresse, et tu n'es pas à la hauteur. »
Tais-toi, saleté de petite voix.

CHAPITRE 30

Samedi 19 décembre

La lumière filtre à travers les volets de la chambre, me sortant avec douceur de ma courte nuit. Harvey me retient prisonnière, un bras encerclant ma taille. Sa respiration lente m'indique qu'il dort encore profondément. Je me repais de son odeur, de son souffle sur ma nuque, de son corps contre le mien, réalisant à quel point il m'a manqué. Mon esprit est embrumé, et mes sentiments sont confus. Suis-je apaisée ? Heureuse ? Est-il pardonné pour ce long silence qui m'a tant anéantie, pour tous ces non-dits et sa lâcheté ? Puis, peu à peu, je m'éveille. Tout finit par devenir douloureusement clair. Lui et moi... Quel gâchis ! Si seulement il s'était confié plus tôt sur ses craintes et ses doutes, les choses seraient probablement différentes entre nous. Sauf que je ne peux effacer ses fuites répétées ni ce qu'il a déclenché en moi depuis notre rencontre. Il y a eu du positif bien sûr, mais le négatif me revient en mémoire sans cesse. Ne dit-on pas que « chat échaudé craint l'eau froide » ? Quand je pense à Harvey, un poids oppresse ma poitrine. Un poids de mal-être, de pleurs, de douleur et surtout, surtout, de solitude. Il n'y a rien de pire que de se sentir seule. Mais je comprends aujourd'hui, blottie contre lui, que ce que nous avons traversé ensemble, qu'il s'agisse des bons comme des mauvais moments, a contribué à ce que je devienne celle que je suis aujourd'hui. L'évidence me

saute au visage, là, dans ce lit. Il y a eu un foutu problème de timing. Nos routes se sont croisées trop tôt pour qu'on puisse faire un bout de chemin ensemble. Nous avons chacun une croix que nous n'avons pas su porter à deux. Pour la simple et bonne raison que ce genre de poids doit être soulevé seul.

C'est avec cette incroyable lucidité que je lève la tête de mon oreiller et attrape mon portable, posé à même le sol.

Merde, déjà 10 heures...

— Harvey ?

— Hum, grogne-t-il.

— Je dois y aller.

— Ton train est à quelle heure ? m'interroge-t-il d'une voix encore ensommeillée.

— Un peu avant 15 heures. Mais je dois faire ma valise.

— Reste avec moi, me supplie-t-il en me serrant plus fort.

— Non, je ne peux pas.

Je ne *dois* pas. Si je suis lucide, ma décision n'en est pas moins difficile.

Comme pour asseoir mes propos, je m'extirpe de la chaleur de son corps. Je rassemble mes affaires et m'éclipse dans la salle de bains pour une toilette express. La douche attendra.

— Tu veux prendre un petit déj' ? tente-t-il lorsque je le rejoins tout habillée.

— Non.

J'ai refusé sa proposition alléchante sans l'once d'une hésitation. Je m'approche de lui, m'assois à ses côtés et l'embrasse passionnément, comme si ce baiser pouvait être le dernier. Nous nous contemplons de longues secondes, puis je me lève et pars, sans dire un mot.

Face à ma démarche assurée, Harvey ne cherche pas à me retenir, gardant lui aussi le silence.

Oui. Ce baiser était probablement le dernier.

CHAPITRE 31

Avant de regagner mon appartement, j'ouvre ma boîte aux lettres avec moins d'impatience que les jours précédents. Quitter Harvey est loin d'être simple, et je m'exhorte à me convaincre que j'ai fait le bon choix. Je tourne la petite clé dans la serrure. Des mois que j'ai envoyé mes dossiers pour réaliser un échange universitaire à l'étranger, et je n'ai toujours aucune réponse. J'ignore si c'est mauvais signe ou non. Je me saisis des trois enveloppes déposées par le facteur ce matin. Facture, pub, IUAV.

IUAV ?! L'université de Venise ?!

Mes mains se mettent à trembler. *Lettre de refus ou d'admission ?* me répété-je en montant l'escalier à toute berzingue. Je déplie la lettre devant ma porte d'entrée. Je ne peux pas attendre une seconde de plus.

Bla-bla-bla. Bla-bla-bla.

Admise ! Admise !

— Je suis admiiiiiiiiiiise !

Mon cri résonne dans la cage d'escalier. Un sourire gagne mon visage, et le bonheur se répand dans mon corps tout entier.

Putain, enfin quelque chose de bien qui se passe dans ma vie !

Si les traits d'Harvey tentent de s'immiscer de temps à autre dans mon esprit, ils sont vite balayés par cet avenir qui se dessine et dont il ne peut pas faire partie.

— Surprise !

Je clame ce mot avec une excitation et une joie non dissimulées, bien au contraire. Maman ne cache pas son bonheur de me trouver sur le perron. Elle me prend dans ses bras avant de reculer, les mains tenant fermement mes épaules pour me scanner de haut en bas.

— Papé ! Lola ! Venez vite voir qui est là !

— Qui que ce soit, je ne bouge pas d'ici. C'est la finale de *Questions pour un champion*.

Je ris en entendant le ton sans appel de mon grand-père.

— Pas la peine de s'emballer pour le livreur de pizzas, balance ma cadette en descendant l'escalier avec nonchalance.

Elle s'arrête en réalisant que ce n'est pas le dîner qui est arrivé.

— Léo !!!

Elle se jette sur moi à la vitesse de l'éclair, manquant de me faire tomber à la renverse.

Que c'est bon de les retrouver !

Ma mère s'empare de la valise posée à mes pieds et rentre tout en me posant, comme à son habitude, une dizaine de questions.

— Qu'est-ce que tu fais là ? On ne t'attendait que la semaine prochaine ! Tu es venue comment ? Tu as des ennuis ? Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue de ton arrivée ? Tout va bien, Léo ?

— En train. Non. Je voulais vous faire la surprise. Oui.

Eh merde, j'ai oublié une question je crois.

— Oh ! le con ! s'exclame papé. La réponse était Louis XVI. Tout le monde sait ça, enfin !

— J'ai un truc à vous annoncer, lancé-je en trépignant d'impatience.

Ma mère arbore un air étrange, mêlé d'inquiétude et de pure joie.

— Tu n'es pas enceinte au moins ? dit-elle tout à coup, paniquée.

— Maman ! lâché-je, offusquée. Allez, arrête de t'agiter et assieds-toi. Papé, tu viens ?

Il peste pour la forme, gémit lorsqu'il se lève de son fauteuil dans le but de me faire culpabiliser et traîne des pieds jusqu'à la cuisine. Il daigne enfin me saluer, déposant un doux baiser sur ma tempe.

— Vous êtes prêts ?

Ils opinent tous du chef.

— J'ai décroché une formation de six mois à l'IUAV ! Ta-daaaaaaaam !
Silence de cathédrale accompagné de trois paires d'yeux ronds.

— Euh... C'est quoi l'IUA-truc ? demande Lola.

Ah oui, c'est vrai que ce n'est pas limpide...

— L'université d'architecture « di Venezia », précisé-je avec l'accent italien.

Toujours pas. J'insiste :

— Venezia ?

Bon, rien à tirer de ces trois-là.

— Venise, voyons !

— Venise ?! Oh, mais c'est l'université que tu rêvais d'intégrer ?

— Oui, maman !

— Dans le département que tu voulais ?

J'acquiesce d'un signe de tête avant de préciser :

— Conception et planification dans des environnements complexes.

— Quel charabia ! Ça commence quand ? m'interroge papé.

— Le 1^{er} mars.

— Trop cool ! s'enflamme ma sœur.

— Mais c'est demain ! renchérit ma mère, alarmée.

— N'exagère pas, c'est dans plus de deux mois !

Elle persiste, listant les points à régler avant mon départ.

— Il faut que tu trouves de quoi te loger, là-bas !

— Je vais louer un meublé, il y en a plein de dispos, j'ai déjà jeté un œil pendant le trajet en train.

— Et il faut que tu rendes ton studio à Paris !

— J'ai contacté le propriétaire par mail pour lui demander s'il serait d'accord pour que je le sous-loue.

— Il a réponse à tout, mon p'tit bouchon.

— Je suis trop heureuse ! clamé-je avec un grand sourire.

— Nous aussi, ma chérie ! C'est une excellente nouvelle.

Lola vient me câliner pour me féliciter à son tour.

— Tu es arrivée avec une semaine d'avance, mais tu seras quand même là à Noël, hein ? s'inquiète-t-elle subitement.

— Oui, évidemment !

Elle n'a pas l'air rassurée.

— Qu'est-ce qu'il y a, Lola ?

— Rien... C'est juste que...

— Que ?

— J'ai fouillé dans ta valise, et il n'y a aucun cadeau...

— Lola ! nous exclamons-nous tous en chœur.

— Bah quoi ? Je suis sa sœur, j'ai tous les droits !

— T'es vraiment qu'une sale gamine ! m'esclaffé-je.

Lola est incorrigible, mais c'est précisément ce que j'adore chez elle. Tour à tour, je les regarde rire. J'aime notre complicité. Je me sens bien, ce soir, entourée des miens.

CHAPITRE 32

On dirait que le temps commence à faire son œuvre finalement. Les fêtes de fin d'année n'ont pas été aussi éprouvantes que celles de l'année passée. Ce n'était pas la folle ambiance mais papé, maman, Lola et moi avons réussi à partager un bon repas et à nous remémorer quelques souvenirs sans tomber dans les sanglots. Bien sûr, l'émotion était palpable, mais la bonne humeur a pris le dessus. Quant à Lola, elle a sauté de joie en découvrant à côté du sapin un gros paquet-cadeau qui lui était destiné. Sa première table à dessin a été, fort heureusement, livrée à temps.

Je suis rentrée à Paris motivée comme jamais par cette nouvelle aventure qui m'attend. Partir seule à l'étranger, pour intégrer le temps d'un semestre une université reconnue dans le milieu de l'architecture, c'est un véritable défi. Je ne suis pas de nature très aventurière, encore moins depuis que papa et Victor nous ont quittés, mais ce projet m'enthousiasme vraiment. Je suis heureuse à l'idée de changer d'air, de découvrir une autre culture, de faire la connaissance de nouvelles personnes. Cerise sur le gâteau, c'est une formidable occasion de parfaire mon italien et mon anglais. Malgré cela, Harvey persiste à me hanter, de jour comme de nuit. J'imagine que je dois, là encore, faire confiance au temps pour tourner la page.

Lola m'a questionnée à son sujet, en plein milieu d'un déjeuner. Alors j'ai tout déballé, me confiant à cœur ouvert. Enfin, sauf à propos de ce qui

aurait pu offusquer maman et papé, évidemment. Personne n'a envie d'imaginer sa descendance faire l'amour avec un homme.

Ed a raison, je partage plus facilement ce que je ressens auprès de ceux que j'aime et je dois reconnaître que c'est libérateur. J'ai découvert que Lola trouve toutes les excuses du monde à Harvey, que maman pense que nous avons tous les deux beaucoup souffert et que notre histoire est le reflet de nos cicatrices. Quant à papé, il est intervenu de manière décousue, prenant pour exemple Mme Charvet, la voisine, et, je cite, ce con de Planton.

Et moi, au milieu d'eux, je me suis répété que, quoi qu'il en soit, nous n'avions aucun avenir ensemble. Pas après des débuts si désastreux.

— Il m'a envoyé un SMS.

Les réactions ne se sont pas fait attendre.

— Quand ?

— Qu'est-ce qu'il a dit ?!

— Ce n'est pas ce con de Planton qui enverrait un SMS à Paulette.

— Ce matin. Il espère qu'on a passé un bon Noël tous ensemble.

— C'est adorable de sa part, a clamé ma mère.

— J'aimerais bien le revoir, a renchéri Lola.

— Il était ridicule avec ce nœud papillon.

— De qui tu parles, papé ? est intervenue maman.

Lola et moi avons répondu en chœur :

— De ce con de Planton !

Mardi 2 février

Billy Elliot : Salut, Léo. Je suis de retour à Paris. Je me demandais comment tu allais.

C'est de cette façon qu'Harvey a repris contact avec moi après son SMS post-Noël auquel je n'avais pas répondu. Moins d'un mois avant mon départ pour Venise.

CHAPITRE 33

Après maintes hésitations et environ un milliard de SMS commencés avant d'être effacés, réécrits, modifiés puis supprimés, j'ai fini par lui en envoyer un. Nous avons passé plusieurs jours ainsi, l'un avec l'autre, par écran interposé. Même sous la torture, je continuerais à nier mon impatience de recevoir ses messages. Lorsque je lui ai appris que je partais prochainement à Venise pour un programme de six mois, j'ai attendu sa réaction. Les trois petits points annonceurs d'une réponse sont restés longtemps affichés avant de disparaître. Il m'a appelée un quart d'heure plus tard pour m'inviter à le retrouver dans un club parisien, histoire de nous revoir avant mon départ. Et devinez quoi. J'ai accepté.

Samedi 13 février

Cette journée a été aussi interminable qu'éprouvante. Si le doute n'a fait que croître au fur et à mesure que le jour J approchait, les dernières heures ont été clairement insoutenables. À tel point que j'ai failli annuler. Sauf que l'envie de revoir Harvey l'a emporté, encore une fois. Je suis faible. *Il* me rend faible.

Lorsque j'arrive dans le club où je suis censée les retrouver, lui et ses potes danseurs, je sens que la soirée risque d'être longue. C'est un bar à

salsa, évidemment. Le pire endroit sur terre pour une fille comme moi, qui ne sait absolument pas coordonner ses jambes avec le reste de son corps. J'espère qu'il ne va pas me balancer « Je préférerais encore apprendre à danser à un éléphant¹ ».

Mais qu'est-ce que je fous là ?

Je le remarque rapidement, sur la piste. Je ne suis pas la seule d'ailleurs. Les filles sont en extase devant ce groupe de professionnels qui dansent la salsa de manière parfaite, avec leurs corps parfaits et leurs tenues parfaites. Je déteste déjà sa partenaire. C'est plus fort que moi.

Moi, jalouse ? Oui, évidemment ! Choisir de vivre ma vie ne veut pas dire que je l'ai oublié et que je n'éprouve plus rien pour lui.

Loin de là, me lamenté-je.

Mes yeux le parcourent de long en large. Lorsqu'on le voit, on est loin de s'imaginer ce qu'il a enduré. Qui pourrait soupçonner qu'il était cloué à un fauteuil roulant il n'y a pas si longtemps ? Alors que tout le monde affirmait qu'il ne remarquerait jamais, me voilà en train de le contempler, debout, respirant la vie à pleins poumons.

Je suis sous le charme de son déhanchement, je me pâme d'admiration devant ses muscles qui roulent à chacun de ses mouvements. La torture de connaître ce qui se cache sous ses vêtements ajustés n'en est que plus grande. Ce que j'aime par-dessus tout ? Les veines apparentes de ses bras.

Et ses fesses rebondies.

Mon corps ne m'appartient déjà plus. Il n'est plus que désir pour lui, cet homme que j'ai quitté mais que je n'ai toujours pas oublié, en dépit de tous mes efforts pour y parvenir.

Lorsque la musique s'achève, il remercie sa partenaire et balaye la salle de ses yeux sombres. Dès que nos regards se croisent, je souris. Nerveusement, ça va de soi. Il se dirige droit sur moi.

Merde, merde, merde.

J'ai chaud. Extrêmement chaud.

Pourquoi j'ai accepté de venir ici, moi ?!

— Léo ! s'enthousiasme-t-il. Je suis content que tu sois venue ! On danse ?

La musique et le brouhaha sont si forts que je ne suis pas certaine d'avoir bien entendu.

— Quoi ?

Il me désigne la piste de danse. Je secoue la tête énergiquement. Ça ? À jeun ? Jamais !

— Vas-y. Je te retrouve.

Face à son air méfiant, j'insiste :

— Harvey, promis, je te rejoins dans dix minutes. J'ai... envie de faire pipi.

« Envie de faire pipi » ? Sérieux ?!

Dès qu'il a le dos tourné, je me précipite vers le bar et m'installe sur un tabouret libre, en proie à la panique.

— Un mojito, s'il vous plaît.

Mon verre à la main, je me retourne pour le regarder. Il est diablement sexy, son corps est en parfaite harmonie avec le rythme de la musique, et il danse merveilleusement bien. Mais le spectacle est vite ruiné par la vision d'un contact bien trop charnel à mon goût. La sensualité qui se dégage de ce couple de danseurs éphémère m'opprime. J'ai le cœur au bord des lèvres. Harvey caresse le dos de sa partenaire, joue avec ses cheveux, ondule contre elle. C'en est presque sexuel. Je sais parfaitement qu'il ne fait « que » danser, mais je ne peux pas supporter ça, c'est impossible. Je tourne le dos à la piste pour me concentrer sur mon mojito. J'en commande rapidement un deuxième, pour me donner le courage de le rejoindre dans l'arène.

Lorsque je suce les glaçons du deuxième, je me dis que finalement il m'en faudrait bien un petit troisième. Je sens l'alcool se répandre dans mes

veines et atténuer une à une mes craintes de devoir danser avec Harvey, de le sentir, de le toucher.

— Hé ! Léonor !

Tiens, il y a une autre Léonor dans le coin ? Mon prénom est suffisamment rare pour que cela m'étonne.

— Hé ho !

Merde, je crois que la voix s'adresse à moi.

Je lève la tête pour découvrir l'identité de mon interlocuteur.

— Arturo ! Art ! me rappelle-t-il. On s'est rencontrés au palais Garnier, tu te souviens ?

Et comment que je m'en souviens ! Entre la haine qui se dégageait d'Harvey en présence de ce mec et son physique irrésistible, impossible de l'avoir oublié.

— Mais oui, bien sûr ! Ça va ?

— Très bien ! Tu es là par hasard ou tu es venue rejoindre Harvey ?

Avec le vacarme environnant, il me parle directement à l'oreille, ne respectant plus aucune distance de sécurité. Je ne me sens pas très à l'aise car, de loin, la situation pourrait prêter à confusion.

— Je suis venue retrouver Harvey.

— Tu ne veux pas danser ? me questionne-t-il.

Mais ce n'est pas vrai ! Qu'est-ce qu'ils ont tous à vouloir me faire danser ? Agacée, je regarde dans la direction indiquée par Art. J'aurais mieux fait de m'abstenir. Harvey est toujours en train de s'éclater. La vue du couple qu'il forme avec sa partenaire me coupe le souffle.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

— Quoi ?

— Je connais ce regard. Ils ne font que danser. C'est de l'histoire ancienne, tous les deux.

Je me fige brutalement. Mon visage doit être tellement expressif qu'Art réalise sans conteste qu'il vient de commettre une boulette.

Il est en train de fricoter avec une ex ? Là ? Juste sous mes yeux ?

Je reprends une gorgée de mon cocktail pour avaler cette nouvelle pilule.

— Je suis désolé. Allez, ce n'est rien, ça arrive souvent dans le milieu, tu sais.

— Pas de souci, on n'est pas ensemble de toute façon. On est juste amis, rétorqué-je avec désinvolture.

— Tu es donc libre ? s'enquiert-il avec un sourire de séducteur.

— Euh... Oui.

Putain, sors-toi de ce borbier. Vite !

Je tente un changement de sujet.

— Et toi, tu ne vas pas danser avec tes amis ?

— Ta compagnie m'est agréable, répond-il en plantant ses iris vert d'eau dans les miens.

Je déglutis péniblement.

Merde. Il est vraiment à tomber. Les signaux « danger » se mettent à clignoter dans mon cerveau alcoolisé.

Il me laisse reprendre une autre gorgée et m'attrape la main pour m'attirer à lui.

— Qu... Qu'est-ce que tu fais ? demandé-je, alarmée.

— Je m'occupe de toi. Fais-moi confiance.

Ouh la ! Ce n'est pas l'argument qui va me convaincre, ça.

— Je t'emmène juste t'amuser, dit-il pour me rassurer.

La saleté de petite voix dans ma tête, d'habitude pleine de sagesse, semble aussi bourrée que moi. Non, rectification, *je* suis plus bourrée qu'elle, puisque j'exécute ses ordres sans discuter, me laissant guider par le beau latino, la main prisonnière de la sienne, alors que j'ai promis à Harvey de le retrouver. Mon cavalier fait tourner toutes les têtes sur notre passage. Il est vrai qu'avec sa carrure et son charisme, personne ne reste indifférent.

Sans même m'en rendre compte, je me retrouve au milieu de la foule, les mains nouées autour de son cou, le bassin plaqué au sien, remuant sensuellement au rythme qu'il impose. C'est chaud, chaud, chaud.

Tu ne fais que danser.

Je me répète cette phrase tel un mantra qui me dédouanerait de mon attitude.

Me dédouaner de quoi ? Harvey et moi, on n'est pas ensemble. On n'est pas ensemble !

Le retour à la réalité a lieu à peine quelques secondes plus tard lorsque je me fais bousculer. Je me retourne pour admonester le ou la coupable et réalise que c'est Harvey qui file droit vers le bar. Je peine à rester concentrée sur Art. Je lui souris pour ne pas le vexer, mais mon esprit vagabonde ailleurs. Je lance régulièrement des regards vers Harvey et m'immobilise lorsque je le surprends avec un verre de liquide ambré à la main. Ça alors ! Qu'est-ce qui lui prend de boire de l'alcool ? Ce n'est quand même pas à cause de moi !

Lorsque la chanson prend fin, je tente une évasion.

— Hé, pas si vite. Tu m'en accordes une dernière ?

Son sourire est ensorcelant. Et danser avec lui n'est pas désagréable. Loin de là. Mais, lorsque j'aperçois Harvey commander un autre verre, je me dis que danser avec un mec qu'il semble détester n'était peut-être pas une brillante idée.

— Non, je suis crevée.

— Allez, juste une petite, insiste-t-il.

Il rapproche nos deux corps et balade les mains sur mon dos, montrant cette fois un peu trop d'empressement à mon goût.

— Tu la laisses, s'interpose soudain Harvey.

Il a les poings serrés, le regard noir, la mâchoire crispée et le corps tendu comme un arc. Je ne l'ai pas vu arriver. Art non plus d'ailleurs. Ça sent le roussi.

Harvey est à deux doigts de se jeter sur son rival. Je tente d'intervenir.

— Calme-toi, Harvey. S'il te plaît.

— Que je me calme ? Tu te fous de ma gueule ?

Qu'est-ce qui lui prend ?! Pourquoi réagit-il de manière aussi démesurée ?

Les personnes autour de nous se sont écartées, formant un périmètre de sécurité. Tous les yeux sont désormais rivés sur nous trois. La honte internationale. La classe à Dallas. Deux adonis sont en train de se défier pour... moi ? Moi ?! Je suis qui, moi ? Je dois sûrement halluciner. Tout cela n'est pas réel.

— Je ne faisais que danser, dis-je pour me dédouaner.

Mais ma voix n'est qu'un murmure dans ce brouhaha ambiant.

— Quoi ? hurle-t-il pour se faire entendre.

— Je ne faisais que danser ! crié-je à mon tour.

Il est abasourdi par ce que je viens de dire. Furieux, il se tourne vers Art, qui avance d'un pas, le mettant au défi de lever la main sur lui et visiblement prêt à riposter. Les secondes sont interminables.

Je suis presque soulagée lorsque Harvey me prend par le bras et me sort de la salle. Sauf que l'air frais me fait l'effet d'un électrochoc.

Je crois que je vais vomir.

— Je te ramène chez toi.

Il ne me laisse pas l'opportunité de répondre, s'élançant dans la nuit d'un pas rapide et me précédant déjà de quelques mètres. La distance entre nous s'allonge au fur et à mesure de notre parcours. Je réalise brutalement l'énormité de la situation. D'accord, danser avec Art était une mauvaise idée, mais qu'est-ce que ça peut lui foutre ?

— Stop ! l'interpellé-je, les bras croisés.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'impatiente-t-il.

— Je réfléchis.

— Tu réfléchiras chez toi.

— Tu sais que tu es vraiment un enfoiré ?

— Pardon ?

Il fait marche arrière et se dirige droit sur moi. Je ne vacille pas d'un iota.

— Je croyais que tu ne buvais jamais d'alcool ? l'accusé-je. Que ça atrophiait les muscles ?

Il ne relève pas. Après tout, un petit écart n'a rien de choquant. Je poursuis, rassemblant mon courage pour lui dire ce que je pense de tout son cirque :

— J'ai dansé avec Art, et alors ? Toi et moi, on n'est pas ensemble, qu'est-ce que ça peut te faire ? Et puis, tu ne t'es pas gêné, toi ! Tu as dansé toute la soirée avec un tas de nanas ! Dont une ex.

Il arque un sourcil.

— C'est ce connard qui t'a raconté ça ? Putain, mais quel enclulé !

Je suis choquée par sa violence verbale. Je perçois à travers ses mots la haine qu'il voue à Art. Je découvre un aspect de lui que je ne soupçonnais pas, et ça m'effraye. Il tourne autour de moi comme un lion en cage, à m'en donner le vertige.

— Ça n'a rien à voir ! balance-t-il.

Tu parles d'une défense !

— Tu te moques de moi ?

Je ne comprends rien. Pourquoi est-il aussi furieux ?

— Mais qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Tu pêtes les plombs, t'es malade ! m'emporté-je.

Je reprends mon chemin en direction de mon appartement, marchant d'un pas nettement plus vif. Je dois partir d'ici, m'éloigner de lui. Il est toxique. Il l'a toujours été.

— Je ne veux pas que tu t'approches d'Art ! hurle-t-il dans la rue, faisant fi des quelques passants.

Je fais volte-face, prête à riposter, mais la douleur qui se peint sur son visage me scie les jambes.

— C'était lui, avec Julia.

— Qu... Quoi ?

Merde...

Il pose la paume sur son crâne, au bord de l'explosion.

Les bras ballants, je regarde autour de moi, perdue quant à ce que je dois faire. Dois-je fuir au plus vite ? Le rejoindre ? J'opte pour le dialogue.

— Je... Je suis désolée pour toi, Harvey.

Je contemple cet homme d'une force redoutable, d'une détermination sans faille, qui a réussi l'impossible en reprenant le contrôle de son corps mais qui a encore énormément de blessures intérieures à soigner.

Je dois rester en dehors de tout cela. Parce que lui et moi...

Il n'y a plus de lui et moi.

Il n'y en a jamais vraiment eu, d'ailleurs.

— Je ferais mieux de rentrer, m'entends-je dire.

Malgré mon envie presque irrépressible de me jeter dans ses bras, je finis par me retirer, déchirée entre ce qui est bon pour moi et ce qui l'est pour lui. J'espère malgré moi qu'il me rattrape, qu'il mette une main sur mon épaule pour m'arrêter dans ma course, qu'il m'oblige à lui faire face et... Je ne sais pas... Qu'il s'excuse ou qu'il m'embrasse, tout simplement. Pendant quelques mètres, je résiste à ce besoin de me retourner. Hésite-t-il à me rejoindre ? Attend-il un signal de ma part pour le faire ? Je capitule avant de tourner à l'angle de la rue. Sauf qu'Harvey n'est déjà plus là.

1. Réplique du film *Dirty Dancing*.

CHAPITRE 34

Mardi 1^{er} juin

Trois mois déjà se sont écoulés depuis mon arrivée dans la cité des Doges. Après quelques jours difficiles où je me suis sentie extrêmement seule et perdue, pendant lesquels l'isolement était tel qu'il a anéanti tout mon enthousiasme, j'ai gagné une première bataille en passant un cap, celui de me focaliser sur la chance que j'avais de vivre dans une ville d'une incroyable beauté architecturale. À partir de cet instant, j'ai décidé de ne plus gâcher une seule minute de mon temps libre et d'arpenter chaque ruelle de la capitale vénitienne, de m'imprégner de l'ambiance de chaque quartier, de visiter les lieux les plus touristiques, que ce soit à Venise même ou sur les îles environnantes telles que la magnifique Murano, mais aussi les endroits plus reculés et plus calmes. Si la place San Marco, le palais des Doges, le pont du Rialto ou encore le théâtre de la Fenice n'ont désormais plus de secrets pour moi, je suis tout aussi heureuse d'avoir découvert la Venise locale, celle dans laquelle les touristes ne s'aventurent que rarement. Je remercie papé de m'avoir envoyé un colis surprise contenant mon appareil photo. J'ai enfin repris du service, mitraillant des centaines de détails et des bâtisses, répétant l'opération à différents moments de la journée dans le but de comparer mes clichés en fonction de la luminosité.

Qui sait ? Peut-être qu'un jour je serai prête à me relancer dans mon projet d'exposition avorté ?

Le programme de l'université est fascinant, et les intervenants sont passionnants. Côté participants, nous ne sommes que trois Français, les autres venant du monde entier. Alors que j'ai d'abord été intimidée par ces étudiants inconnus, l'esprit bienveillant et soudé qui se dégage de notre groupe m'a finalement mise en confiance. Je sors de temps en temps avec eux, m'efforçant de ne pas prêter attention aux tables voisines peuplées de couples qui s'embrassent et se tiennent par la main en trinquant amoureusement les yeux dans les yeux.

Mon arrivée à Venise a aussi été l'occasion pour moi d'en finir avec mes excès. Si je fume toujours, ma consommation est devenue plus raisonnable. C'est encore plus vrai concernant l'alcool. J'ai dû batailler pour ne pas boire à chaque fois qu'une occasion se présentait ou que j'en ressentais le besoin, et mes efforts ont été rapidement récompensés. Désormais, je ne m'accorde un verre que par pur plaisir et non plus par nécessité. Je suis très fière de ce que j'ai accompli, grâce à ma seule volonté.

Le groupe de soutien me manque énormément. Jamais je n'aurais imaginé qu'il prendrait une telle place dans mon quotidien. Je compte bien le retrouver dès que je serai rentrée à Paris.

S'agissant d'Harvey, le seul moyen que j'ai trouvé pour ne pas y penser est de vivre à cent à l'heure. Dès que je ralentis, il rejaillit douloureusement. Dès que je fatigue, la moindre chose me fait penser à lui. Une musique ou une affiche pour un ballet, un fauteuil roulant ou une canne, une démarche, un bel homme, le bonheur affiché par ces amants venus passer quelques jours romantiques à Venise. Tout est susceptible de me ramener à lui. Un proverbe dit : « Vainement on fuit ce qu'on aime, son image nous suit partout. » J'ai l'impression qu'il a été écrit pour moi.

Est-ce donc cela un chagrin d'amour ? Moi qui pensais en avoir vécu un lorsque j'étais au lycée, j'ai compris que c'était loin d'être le cas. Ce que je ressens maintenant est mille fois pire que dans mes souvenirs. Si je connais les phases à traverser (la dévastation, le déni, la culpabilisation, la colère et la reconstruction), j'angoisse à l'idée que la première d'entre elles – la pire, soyons honnêtes – dure indéfiniment. Comment vais-je survivre avec ce poids dans la poitrine qui m'opprime constamment ? Un poids dans une coquille vide, c'est étrange, non ? Harvey est entré dans ma vie, bousculant mon monde, me fascinant de sa détermination, de sa singularité et de sa beauté, faisant naître un doux espoir en moi, celui que je pourrais peut-être aspirer au bonheur malgré mes blessures passées, que je pourrais regagner un peu d'insouciance. Sauf que ça n'a jamais été simple avec Harvey.

Je ressasse les événements, me demandant comment notre relation a pu s'achever aussi brutalement. Pourquoi ne m'a-t-il pas rappelée ?

Pour te dire quoi ? Qu'il s'excusait une fois de plus ?!

C'est mieux comme ça. Enfin, je crois.

Je m'en veux de ne pas pouvoir oublier Harvey sur commande, de ne pas être maître de mon propre cerveau. Lorsqu'il devient trop présent, je m'arme de mon objectif et file déambuler dans les rues tantôt bondées tantôt désertes, selon l'heure à laquelle je fuis son souvenir.

Mon quotidien est fait de hauts et de bas, mais au fil du temps j'apprends à viser le sommet plutôt que le sol. Mon cœur saigne encore, pour tous ces hommes qui manquent à ma vie, partis sans que j'y sois préparée. Pourtant, même si c'est presque imperceptible, je sens que le temps fait son œuvre jour après jour et reconstruit ce que je pensais irréparable. J'éprouve de moins en moins le besoin de me soustraire à mon passé et m'efforce au contraire de composer avec.

Parfois, j'en veux terriblement à Harvey d'être entré dans ma vie, d'y être revenu encore et encore et de s'être tiré en emportant avec lui quelques miettes de mon cœur, m'empêchant ainsi de le reconstituer intégralement.

Mais, même s'il est éparpillé un peu partout, j'essaye de faire de mon mieux avec ce qu'il en reste.

Quant à Art, il m'a contactée via les réseaux sociaux quelques jours seulement après cette soirée où tout a une nouvelle fois dégénéré, me présentant ses excuses pour son comportement insistant de ce soir-là. Je les ai acceptées, désireuse de mettre rapidement un terme à notre conversation. Maintenant que je savais ce qui s'était passé entre cette Julia et lui, je tenais à garder mes distances. Mais, depuis ce jour, nous nous envoyons des messages, passant progressivement d'un rythme hebdomadaire à un rythme quasi-quotidien. J'ai fini par apprécier nos échanges virtuels au cours desquels nous n'évoquons plus le sujet Harvey.

Art est drôle, charmant et doté d'un sex-appeal indéniable, ce qui ne gâche rien. Je ne comprends pas pourquoi un homme aussi séduisant, sur lequel toute femme normalement constituée se retourne inévitablement, entretient ce contact avec moi. Je crains de n'être qu'une marionnette entre Harvey et lui, un moyen de provocation pour alimenter cette haine évidente qu'ils éprouvent l'un pour l'autre.

CHAPITRE 35

Jeudi 24 juin

Art : On se fait une visio ? J'ai un truc à t'annoncer.

Une visio ?!

On ne s'échangeait que des messages jusqu'à présent. Légèrement paniquée, je replace à la hâte le col de ma chemise, ébouriffe mes cheveux, essuie toute trace de maquillage qui aurait pu couler sous mes yeux et rédige ma réponse.

Léo : OK !

Lorsque Art crève l'écran, mon cœur rate un battement. Dieu ce qu'il est torride, avec son regard vert d'eau, ses cheveux bruns ébouriffés, sa barbe négligée et son sourire ravageur !

— Léo ! Ça fait plaisir de te voir !

Je lui souris en retour, incapable de dire quoi que ce soit d'intelligent. Le seul truc qui me vient, c'est un *hi, hi, hi* de midinette affamée. Alors mieux vaut m'abstenir.

Ressaisis-toi, pauvre cruche !

— Alors, cette nouvelle ?

Voilà qui est mieux.

— J'ai décroché un rôle dans une comédie musicale !

Oh ! j'adore les comédies musicales ! Avec maman et Lola, on a passé des tas de soirées à regarder *A Chorus Line*, *Mamma Mia*, *West Side Story*, *Chicago* et j'en passe. On est également friandes des films musicaux, tels que *Grease*, *Dirty Dancing* ou, plus récemment, *La La Land*. Je crois qu'on en connaît toutes les répliques.

— Laquelle ? demandé-je, tout excitée.

— C'est pour la nouvelle tournée de *Dirty Dancing*. Je fais partie de l'ensemble, mais je serai aussi la doublure d'un des rôles principaux.

J'en reste estomaquée quelques secondes avant de m'emballer.

— Ne me dis pas que tu seras la doublure de Johnny Castle...

Il acquiesce d'un mouvement de tête.

Je frôle l'hystérie.

— « On laisse pas bébé dans un coin » ? balancé-je.

Il réitère.

— « Ça, c'est mon espace de danse et ça, c'est ton espace de danse ! » enchaîné-je. « On dirait du spaghetti, ton bras. » « Tu n'as pas besoin de courir le monde après ton destin comme un cheval sauvage. »

— Je ne sais pas si tu m'impressionnes ou si tu me fais flipper...

— « Tu avais raison, Johnny, t'as jamais de bol, t'es vraiment un loser. »

Art s'amuse, me découvrant un côté théâtral.

— Je vois que tu connais le scénario mieux que moi, arrive-t-il à caser.

— « Co-con. Co-con », l'interromps-je en joignant le geste à la parole.

Il éclate de rire.

— Tu es folle.

— Je suis fan plutôt.

Je lui souris franchement. Et puis, tout à coup, un mot me saute au visage.

— Attends... Tu as parlé d'une... tournée ?

— Oui.

Je lance d'un ton léger :

— Alors, raconte-moi... Comment se passe une tournée ?

— Une tournée, c'est à la fois grisant et éreintant. Pour commencer, on devrait recevoir nos scénarios d'ici quelques semaines. Les répétitions débiteront en août. Je pense qu'elles vont durer un bon mois.

— Un mois ? C'est tout ? m'étonné-je.

Il se déplace, et j'aperçois en arrière-plan quelques éléments de son appartement. Il ouvre la porte de son frigo, en sort une bouteille d'eau et, après en avoir dévissé le bouchon d'une main, la porte à ses lèvres. Il est vraiment à tomber.

Léo, tu gobes les mouches, là ! Ferme cette bouche !

— Oui. Tu sais, on est tous des professionnels, donc même si c'est énormément de travail – tout est condensé sur un court laps de temps – on sera prêts pour le jour J. Et puis, les shows permettent de voir ce qui coince et ce qu'on doit améliorer. Les premières représentations auront lieu à Paris en septembre, et nous y reviendrons pour les dernières. Au milieu de tout cela, il y a aura la tournée en province. Elle va durer plusieurs mois. On rentrera régulièrement sur Paris mais bon, ce sera souvent en semaine parce que, comme tu l'imagines, les représentations ont surtout lieu en fin de semaine et pendant les week-ends.

— C'est génial ! Félicitations, Art ! dis-je avec un grand sourire.

— Merci !

Un sourire se dessine à son tour sur son visage. Il me fixe désormais avec une telle intensité que je reste sans voix. Dans un silence ambigu, je me perds dans la couleur incroyable de ses yeux. Je reprends mes esprits juste avant de m'y noyer complètement.

— Dis-moi, les doublures, elles sont susceptibles d'intervenir à quel moment ?

— Ça peut être en cas d'absence imprévue du titulaire, pour une maladie ou une blessure par exemple. Ça, c'est pour les cas les moins

drôles. Quoi qu'il arrive, j'enfilerai plusieurs fois le costume de Johnny parce que nous prenons tous des jours de repos à un moment dans la tournée. Après, ce n'est pas une fin en soi, tu sais. Jouer dans l'ensemble est déjà une chance inouïe.

— Je ne pense pas que la chance ait quelque chose à voir là-dedans...

À force d'échanger avec lui, j'ai eu envie d'en savoir plus à son sujet. J'ai donc fait quelques recherches sur Internet et différents réseaux sociaux. J'ai découvert qu'en plus d'être terriblement attirant, il était aussi un excellent danseur. Et puis, j'ai cru comprendre que dans ce milieu il y avait peu d'élus. Alors, s'il a décroché ce rôle, c'est qu'il a du talent.

— Serait-ce un compliment ?

Ses lèvres se fendent à nouveau d'un léger sourire.

— Peut-être, concédé-je avec un clin d'œil.

— Léo ?

Je crois apercevoir un peu de tension.

— Ouais, quoi ?

— Il faut que je te dise. Le rôle de titulaire de Johnny Castle...

À cet instant, en voyant la gêne percer son teint hâlé, je sais ce qu'il va m'annoncer.

— C'est Harvey, c'est ça ?

Il acquiesce, ennuyé de me ramener à celui que l'on prend soin de ne plus nommer.

Je soupire. Harvey finit toujours par revenir dans ma vie, que je le veuille ou non. Même ici, à Venise.

— Ça va ?

Je relève la tête et me perds dans la couleur envoûtante de ses iris.

— Oui. C'est juste que... Comment a-t-il fait ? Il est rentré de Suisse en début d'année.

— Il est incroyable, il faut bien le reconnaître. Il a fini sa rééduc' fin janvier et a bossé comme un fou jusqu'aux auditions. Il a débarqué avec

une détermination effrayante et nous a tous scotchés sur place. C'est comme s'il n'avait jamais été en fauteuil.

— Tu sembles... admiratif, m'étonné-je.

— Évidemment que je le suis. On est loin de s'entendre, mais je ne peux que m'incliner devant l'exploit qu'il a réalisé.

Harvey était persuadé qu'Art se pointait aux mêmes auditions que lui uniquement dans le dessein de lui pourrir l'existence. J'ai du mal à imaginer que l'on parle du même homme que celui qui s'affiche en ce moment même sur l'écran devant moi. Est-ce que je me trompe sur son compte ? Dois-je me méfier de lui et de mon intuition qui m'encourage à lui faire confiance ? Lorsque notre conversation s'achève, je suis dévorée par le doute.

CHAPITRE 36

Mercredi 14 juillet

Je suis concentrée sur ma cible, l'appareil photo collé à mon œil aguerris. Je suis prête à photographier la réaction des touristes qui assistent pour la première fois à la traversée d'un ignoble paquebot dans la magnifique lagune, certaine de capter sur la plupart de leurs visages une marque de dégoût, mais impatiente d'immortaliser le choc face à cette scène irréaliste et intolérable. C'est précisément à cet instant que mon téléphone se met à vibrer. Je prends quand même le temps de faire mon cliché, un de plus pour compléter ma collection. Je range soigneusement mon matériel dans la sacoche et saisis mon téléphone dans la poche arrière de mon short en jean.

Je souris en lisant les mots d'Art.

Art : Tu fais quoi ce week-end ?

Léo : J'ai prévu d'aller passer une journée à Burano. Quatre mois et demi que je suis ici, il est temps que j'y aille ! Et toi ?

Art : J'ai prévu de t'y accompagner...

Léo : Ha, ha ! Tu te souviens que Burano est en Italie ?

Art : Je rejoins des potes à Vérone pendant une semaine. Je pourrais te retrouver le temps du week-end, c'est à une heure et demie de route. Qu'en penses-tu ?

Que j'hallucine !

J'hallucine ou pas ?

Surtout, je panique ! Voilà ce que j'en pense. Je commence à répondre à son message, j'efface les mots, les réécris, j'hésite. Trop, visiblement.

Art : Tu as le droit de dire non. Ce n'est que moi, tu sais 😊

Oui, c'est vrai, ce n'est que lui. On se parle depuis des semaines, on rit, on se confie l'un à l'autre, on s'apprécie. Pourquoi suis-je en train d'analyser ce que pourrait signifier sa venue ici ? Il sera dans le coin et propose de passer, je devrais être heureuse de le revoir au lieu d'en faire toute une montagne.

Léo : Non, viens ! Je suis ravie que tu me rejoignes !

Art : Super ! Je te tiens au courant de mon heure d'arrivée.

Léo : OK ! Génial !

Je scrute mon écran un moment, un grand sourire fendait mon visage. Puis, les petits points de suspension apparaissent, annonçant un message de plus.

Art : J'ai hâte de te voir.

Merde, je crois que moi aussi...

CHAPITRE 37

Vendredi 16 juillet

L'attente a été étrange. Je me suis d'abord sentie comme une gosse à l'approche de Noël, trépignant d'impatience à l'idée de le revoir, comptant les heures. Puis, peu à peu, une sorte d'inquiétude a jonglé avec mon excitation. La machine à questions s'est emballée. Pourquoi vient-il ? Qu'attend-il de moi ? De nous ? Juste un moment entre amis ? Ou plus que ça ? Quel homme ferait un tel déplacement pour une nana qu'il connaît à peine si ce n'est pour un plan cul ? Mais suis-je vraiment son genre de fille ? Je relis nos échanges dans l'espoir de découvrir ses attentes entre les lignes, en vain. En admettant qu'il veuille aller plus loin avec moi, est-ce que j'en ai envie ?

Mon besoin de contrôler, d'anticiper et d'analyser est en train de me rendre folle !

Tandis que je vérifie ma montre pour la millième fois et constate que les aiguilles n'ont absolument pas avancé, je réalise subitement l'étendue de mes progrès : j'ai à peine pensé à Harvey ces deux dernières semaines. Suis-je en train de faire un transfert sur un autre homme ?

Tu débloques, Léo !

Je soupire, irritée. J'ai l'impression d'être coincée dans un monde parallèle où les secondes se transforment en minutes et les minutes en

décennies. À cette allure-là, je serai toute fripée quand il me rejoindra enfin, et mon espérance de vie sera réduite à peau de chagrin, la faute au stress et au doute qui me malmènent.

Puis, enfin, je l'aperçois.

— Art ! Je suis là !

Je lui fais signe de la main et le détaille tandis qu'il s'avance vers moi d'un pas tranquille, vêtu d'une chemise verte dont il a retroussé les manches, sortie de son jean troué, un sac de voyage en bandoulière. Art en impose par sa beauté mais surtout par son charisme.

Il affiche un sourire éclatant, et ses yeux verts me détaillent ouvertement. Je me lève pour l'accueillir. Le rouge me monte au visage lorsqu'il m'entoure de ses bras, je suis surprise par ces retrouvailles... tactiles. Son parfum citronné m'enivre déjà, mon cœur se met à palpiter et mes jambes à frémir. Peu important ses motivations, je n'analyse plus. Parce que je ressens le besoin urgent de profiter de l'instant présent. Je suis une étudiante à Venise qui passe le week-end avec un mec craquant. J'ai vingt-trois ans et aujourd'hui je suis en parfaite adéquation avec mon âge. Insouciante et bien vivante. Mieux que bien.

Art finit par me libérer et par s'asseoir à la table que je nous ai réservée dans ce restaurant que j'affectionne tant. Une part de moi serait bien restée sa prisonnière. Il s'empresse de prendre de mes nouvelles, s'intéressant autant à mes études qu'à ma passion pour la photographie. Il sait que je passe un temps fou avec mon appareil ici. Il sait ça et un tas d'autres choses qu'Harvey ignore, comme la solitude douloureuse que j'ai ressentie les premiers jours en Italie, ou ma chute dans l'eau lors de ma première balade en gondole, ou encore les quelques soucis de santé qu'a eus papé il y a un mois. Une complicité s'installe peu à peu tandis que le souvenir d'Harvey s'estompe.

Je chasse l'intrus de mes pensées sans ménagement et ose poser la question qui pourrait l'y faire revenir aussi sec.

— Alors ? Cette tournée ?

Art boit une gorgée du spritz bien frais déposé devant lui par le serveur.

— On commence les répétitions dans deux semaines. J'ai reçu le scénario.

— Extra ! Tu l'as avec toi ?

Il acquiesce d'un hochement de tête, se retenant de rire.

— Je pourrai te faire répéter ton texte, si tu veux.

Il s'esclaffe et regarde sa montre.

— Deux secondes. Tu as tenu deux secondes avant de me le proposer. J'avais parié sur cinq.

— Mais quel enfoiré !

Je lui administre une tape sur l'épaule et me mets à rire, moi aussi.

— Tu vas regretter ta proposition. J'ai beaucoup plus de texte à apprendre que les premiers rôles. C'est l'inconvénient des doublures...

Harvey refait surface dans mon esprit, ce qui fige subitement mon sourire.

— Ça va, Léo ?

Art pose la main sur la mienne. Sa peau m'électrise. Mon palpitant reprend du service, tambourinant avec force dans ma cage thoracique. C'est plus fort que moi, Art est vraiment irrésistible.

— Oui, oui, tout va bien.

— Je... Concernant Harvey...

Évidemment, il a lu en moi comme dans un livre ouvert.

— J'ai besoin de te confier certaines choses.

Il frotte sa nuque avec nervosité. Je sais de quoi il s'agit et je n'ai franchement aucune envie d'aborder le sujet « Julia » ce soir.

— Plus tard, d'accord ?

— Tiens donc, je ne t'imaginai pas pratiquer la procrastination, me charrie-t-il pour détendre l'atmosphère.

Je me rebelle en lui balançant une boulette de papier.

— Mais ça n'a rien à voir avec de la procrastination !

— Si tu le dis ! Non, sérieusement, Léo, on en parle avant que je parte.

D'un simple regard, il me convainc que c'est important pour lui.

— Et que ce ne soit pas une excuse pour me garder plus longtemps auprès de toi.

— Dans tes rêves, m'esclaffé-je.

Teint pivoine : 1. Crédibilité : 0.

Cette première soirée avec lui a été divine, sous tous rapports. L'appréhension de me retrouver seule avec lui s'est vite dissipée, Art ayant le don de me mettre à l'aise. Il est même parvenu à me faire lâcher prise. Il y a bien longtemps que je n'avais pas autant ri. Tout paraît simple avec lui. Je profite de l'instant présent sans me poser de questions, savoure chaque minute, le découvre, me confie un peu et me noie dans l'émeraude de ses iris. Il m'a surpris à plusieurs reprises en train de l'observer à la dérobée. Je n'y peux rien, j'ai rarement eu l'occasion de me retrouver en compagnie d'un homme aussi séduisant. Non, séduisant n'est pas un mot suffisamment fort. Torride ? Oui. Torride.

Tu oublies Harvey !

Tais-toi, saleté de petite voix.

Alors que nous déambulons dans les rues bondées de Venise, rejoignant la place San Marco, Art enlace les doigts aux miens, comme si ce rapprochement était on ne peut plus normal. Une sorte de balle de ping-pong se met à s'agiter dans mon bas-ventre et à rebondir contre ma paroi abdominale. Il tourne la tête vers moi, avec un sourire en coin, faisant naître une alléchante fossette en plein milieu de sa joue droite. Je fonds littéralement, me délectant de ce moment qui me paraît presque irréel. Moi, dans la cité des amoureux, les doigts entremêlés à ceux d'un tentateur latino dont la beauté est à couper le souffle. Et qu'on ne me reproche pas mon manque d'objectivité ! Preuve en est le nombre de femmes qui le dévisagent.

Je suis presque déçue lorsqu'il me propose de me raccompagner. Nous discutons sur le chemin du retour du théâtre de la Fenice et des spectacles qui doivent y être joués au cours de la saison. Si Venise est une référence en matière d'architecture, les amateurs de ballets ne sont pas en reste.

— J'habite juste là.

Je lui désigne du doigt l'immeuble dans lequel je sous-loue un studio.

— OK.

Mince, qu'est-ce que je dois faire ou dire ?

— Tu... Tu veux monter boire un café ?

Je rougis de lui avoir fait une telle proposition. Pourquoi ne pas carrément lui demander s'il veut monter pour baiser ! ?

— Non, je vais rejoindre mon hôtel. Il n'est pas très loin d'ici.

Sa voix n'est plus qu'un murmure. Il s'avance lentement, me forçant à reculer jusqu'à atteindre le mur derrière moi. Il déplace avec douceur une mèche de mes cheveux et la place derrière mon oreille, caressant dans la manœuvre mon visage. Comment un geste aussi anodin peut-il provoquer autant de sensations ? Mon corps se met à bouillir d'excitation, et je me sens défaillir dangereusement. Je suis tellement perdue dans son regard envoûtant que ma bouche s'entrouvre, appelant ses lèvres pleines à rejoindre les miennes.

Il se penche vers moi, presse une main sur ma nuque et me souffle de son timbre suave :

— J'ai très envie de t'embrasser, là, maintenant.

Le silence nous enveloppe tous les deux, troublé seulement par ma respiration haletante.

Il dépose un baiser à la commissure de mes lèvres, puis se recule légèrement pour placer les mains sur le mur, de part et d'autre de ma tête.

— Mais on doit vraiment parler d'abord. C'est important.

Parler ? Il veut vraiment parler d'Harvey avant d'aller plus loin avec moi ? Pourquoi ? Veut-il se justifier d'avoir couché avec Julia ou tout

simplement être honnête avec moi ? Aurait-il changé au point de vouloir faire les choses... bien ?

J'essaye de reposer les pieds sur la terre ferme et parviens à lâcher, la voix légèrement éraillée :

— Demain. On en parlera demain.

Je détaille désormais mes chaussures, à la fois déçue de ne pas finir la soirée avec lui et intriguée par ce qu'il tient absolument à me dire. Art me saisit le menton et, d'un geste tendre, m'invite à me perdre une dernière fois dans ses pupilles dilatées par... le désir ?

— Tu me rejoins à l'hôtel pour le petit déjeuner ?

J'acquiesce, mon visage traversé d'un sourire que je n'ai pu réprimer. Je suis tellement perturbée que je m'étonne de parvenir à me servir de mes jambes pour pénétrer dans le hall de l'immeuble. Lorsque la porte claque derrière moi, je m'adosse contre le mur pour reprendre mon souffle.

Une douche, une cigarette et un café plus tard, je suis tout aussi troublée. D'avoir passé la soirée avec un mec plus que désirable à qui je plais visiblement. Un homme qu'Harvey m'a décrit comme un parfait connard et qui semble avoir changé puisque, alors qu'il aurait pu me mettre dans son lit (ou plutôt dans le mien), il a préféré ne rien tenter. Pas avant d'avoir été honnête avec moi, en tout cas. Je devrais être flattée et rassurée par ce comportement de parfait gentleman. Sauf que je suis surtout frustrée. En particulier quand j'imagine le plaisir qu'il pourrait me procurer en ce moment même...

Range tes hormones au placard, Léo !

CHAPITRE 38

Samedi 17 juillet

J'ai cru que je ne m'endormirais jamais. Ce n'est que vers 3 heures du matin que Morphée a daigné m'embarquer dans ses bras. Le réveil n'est cependant pas difficile, la perspective de rejoindre Art étant un argument extrêmement convaincant pour me tirer du lit.

Je me prépare rapidement, m'attachant surtout à dissimuler les cernes dus à mon manque évident de sommeil. Avant de partir, j'envoie un SMS à mon latino. Simple mesure de précaution.

Léo : Tu es réveillé ?

Art : À l'instant. Tu arrives bientôt ?

Léo : Je peux être là dans quinze minutes.

Art : Parfait. Café allongé, pancakes et jus d'orange bien frais ?

Il se souvient de ça ?! Nous avons parlé de nos habitudes matinales il y a plusieurs semaines. Cela dit, je me souviens moi aussi très bien de son menu quotidien : œuf, blanc de poulet et jus détox. *Beurk*. On avait ri en réalisant à quel point nous étions diamétralement opposés sur ce point.

Léo : Quelle mémoire ! Bravo !

Art : Mémoire sélective... Chambre 324.

Comment ça « chambre 324 » ? On ne prend pas le petit déj' dans la salle de restaurant ! ?

Ne pas paniquer, ne pas paniquer.

Si mes hormones ont pris possession de mon corps hier soir, c'est plutôt la gêne et l'anxiété qui dominent ce matin. Je me sens bien moins sûre de moi tout à coup. C'est donc avec angoisse pour compagnie que je file vers l'adresse communiquée par Art.

Arrivée à destination, je me présente à l'accueil et écoute attentivement les instructions de l'hôtesse dont j'ai relevé la seconde d'étonnement de trop lorsque je lui ai annoncé que j'étais attendue dans la chambre 324.

Je prends l'ascenseur et, une fois au troisième étage, navigue dans le couloir à la recherche du nombre convoité. La chambre est là, devant moi. Je m'arrête quelques secondes devant la porte et, prenant mon courage à deux mains, me décide enfin à toquer. Il m'ouvre aussitôt, m'accueillant d'un sourire éclatant, vêtu d'un jean et d'un T-shirt blanc ajusté avec un col V qui met terriblement en valeur son torse musclé et sa peau mate, les cheveux humides et ébouriffés. Je manque de rugir. Il se décale légèrement et, d'un geste révérencieux, m'invite à entrer.

— *Benvenuto*¹ !

— *Grazie, signore*².

Je m'efforce de rester droite et de garder la tête froide devant cet homme diablement sexy. Même ses pieds nus me troublent. Irrésistible de la tête aux pieds, donc. Je m'installe à la table où le petit déjeuner est déjà prêt. Art me sert un grand café et rompt enfin le silence.

— Bien dormi ?

— Oui, et toi ?

S'il savait que je n'ai pratiquement pas dormi de la nuit...

— J'ai connu mieux.

— Problème de literie ?

— Non. De solitude, ajoute-t-il en me faisant un clin d’œil.

Et voilà, j’ai donc tenu deux minutes avant de prendre une teinte coquelicot et de me parer d’une expression interloquée et niaise.

— Tu... Tu veux qu’on aborde le sujet maintenant ? suggéré-je pour cacher ma gêne.

— Oui, autant en finir avec ce truc que je préférerais oublier. C’est important pour moi, parce que je veux être honnête avec toi.

— OK, je t’écoute. Même si je pense savoir de quoi il s’agit.

Tu as grave déconné, Art, je le sais déjà !

— Ah oui ? s’étonne-t-il. Harvey ne cessera jamais de me surprendre.

Il boit une gorgée de son liquide verdâtre et, s’appuyant contre le dossier de son fauteuil, me fixe intensément. Je peine à soutenir son regard.

— Harvey et moi, on se connaît bien. Très bien même. On a grandi dans le même village, en région parisienne. On était... proches.

J’entrouvre les lèvres, stupéfaite. J’étais loin d’imaginer que ces deux-là se connaissaient depuis toujours.

— Tellement proches qu’on était inséparables. À l’adolescence, notre truc, c’était la capoeira. On passait notre temps à nous muscler et à nous entraîner comme des fous pour impressionner les filles. Et je peux te dire que ça marchait du tonnerre. Puis, un jour, j’ai rencontré une danseuse classique qui nous a convaincus de nous essayer à sa discipline. Ça a été une vraie révélation, pour lui comme pour moi. Bref, on a suivi les mêmes formations, puis passé les mêmes auditions. Parfois, c’est lui qui décrochait un rôle, parfois c’était moi. On s’en foutait, on était potes, on se consacrait à notre passion le jour, aux sorties la nuit, on s’éclatait. Jusqu’au jour où j’ai rencontré Julia.

Art balaye nerveusement son visage d’une main. Je reste silencieuse, envahie d’un curieux pressentiment.

— Je suis tombé fou amoureux dès que j’ai posé les yeux sur elle. À partir de ce jour, j’ai commencé à passer beaucoup de temps avec elle.

Alors je voyais moins Harvey. Lorsqu'on a tous les deux décroché un rôle pour un spectacle récurrent à Paris, j'ai proposé à Julia de m'accompagner. Je ne voulais pas être séparé d'elle. Elle a accepté, et on a pris une sous-location tous les trois.

Quoi ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?!

Je suis complètement paumée. Pourtant, je ne laisse rien paraître. Le regard d'Art est désormais rivé au verre qu'il tient de plus en plus fermement. Je pose la main sur la sienne afin qu'il relâche la pression, à la fois perplexe et impatiente de connaître la suite de *sa* version.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Les semaines ont défilé. Je sentais que Julia devenait distante avec moi. J'ai mis ça sur le coup du manque de ses proches et sur le fait qu'avec les représentations et les entraînements je n'étais pas très présent pour elle.

Je m'accoude sur la table, extrêmement concentrée.

— Et puis, un jour, j'ai quitté l'appartement pour aller passer une audition. Harvey dormait encore et m'avait simplement laissé un message sur la table, sans doute écrit la veille, pour me dire que ce n'était pas nécessaire que je le réveille, qu'il m'y rejoindrait peut-être plus tard. Il a bien fait, l'audition a été annulée ce jour-là. Une heure après être parti, j'étais donc déjà de retour. Je me souviens du calme apparent dans lequel l'appart' baignait. Jusqu'à ce que j'entende du bruit provenant de la salle de bains. Je pensais que ce genre de trucs n'arrivait que dans les films...

Non, ce n'est pas ce qui s'est passé.

— Tous les morceaux du puzzle se sont assemblés d'un coup. J'ai compris que j'avais été aveugle alors que les indices étaient juste là, sous mon nez : le besoin de Julia d'aller faire un tour pour prendre l'air alors qu'Harvey était absent, sa dévotion pour l'accompagner faire quelques courses, les refus d'Harvey de sortir avec la troupe les jours où Julia restait à la maison. Je n'ai pas vu ce qui se passait sous mon propre toit ! La seule chose que j'ignorais, c'était depuis quand ce petit manège durait.

Je déglutis, espérant encore faire erreur. Toute cette histoire ne colle pas. Rien ne colle dans ce que me raconte Art ! C'est Harvey qui a été trompé ! Pas Art ! Pourquoi Harvey m'aurait-il raconté un tel mensonge ? Pourquoi semble-t-il si rancunier et méfiant envers Art dans ce cas ?

— Tu... Tu es sûr que c'était Harvey ?

Prononcer son prénom à voix haute me fait un drôle d'effet. Toute la douleur causée par ma rupture avec lui refait surface avec une brutalité déconcertante. Parce que, en plus de m'avoir brisée, il m'aurait menti sur toute la ligne ? Non, c'est impossible.

— J'ai défoncé la porte, Léo. Je les ai vus. Il la prenait par-derrière, elle se cramponnait au rebord du lavabo. Je n'oublierai jamais son reflet dans le miroir. Celui de la femme que j'aimais qui prenait son pied avec un autre. Et pas n'importe lequel : mon meilleur pote ! Cette image m'a hanté pendant des mois. Il avait le choix entre des milliers de nanas, et il a fallu qu'il jette son dévolu sur la mienne.

Ses traits se durcissent légèrement. Il donne l'impression de lutter pour maîtriser la haine que ravivent ces souvenirs.

Quant à moi, je continue de nier les faits d'un hochement de tête, complètement perdue. L'un des deux ment forcément. Mais lequel ? Est-ce qu'Harvey aurait été capable d'inventer une telle histoire ? Je ne sais plus. Peut-être, après tout. Ses réactions étaient tellement imprévisibles. Je n'arrive cependant pas à y croire. Je n'ai pas pu me tromper à ce point à son sujet. Si ?

— Je m'en veux pour cette soirée au club de salsa, me coupe-t-il dans mes réflexions.

Il prend ma main entre les siennes avant de poursuivre, comme pour donner plus de force à ses propos :

— Je savais que tu lui plaisais et j'ai voulu me venger, lui montrer ce que ça faisait.

Je ne m'attendais pas à cela. Sa version des faits est de plus en plus convaincante. Sauf que je comprends qu'il m'a utilisée ce soir-là...

Autant que tu l'as utilisé ! C'est de bonne guerre.

— Il fallait que tu le saches, Léo. Je ne veux pas que tu penses que ce qui pourrait se passer entre nous est faussé par mon passé avec Harvey.

Mon cerveau fonctionne à cent à l'heure, dépassé par le trop-plein d'informations qu'il doit analyser.

Si je devais résumer la situation en quelques mots, je dirais qu'il y a de fortes probabilités pour qu'Harvey m'ait menti au sujet de Julia. Si tout cela est vrai, cela signifie que je me suis trompée sur toute la ligne le concernant et que je me retrouve incapable de déterminer les moments où il a été vraiment honnête avec moi. Super bilan. Il arrive encore à m'atteindre, à me piétiner. Tout cela en étant à des centaines de kilomètres de distance. Je relève enfin le visage vers Art, qui attend patiemment que je dise quelque chose.

— Merci de m'en avoir parlé.

— Mais tu étais déjà au courant, n'est-ce pas ?

Raclement de gorge gêné.

— Disons que la version d'Harvey diffère légèrement de la tienne, éludé-je avec désinvolture.

Sur son insistance, je finis par la lui raconter, provoquant une colère qu'il ne parvient pas à contenir. Les insultes fusent, mais je ne fais rien pour l'apaiser, ayant bien du mal moi-même à assimiler tout ça.

Puis, soudain, un autre prénom surgit dans ma mémoire, et je visualise le refus d'Harvey de se confier à ce propos.

— Parle-moi de Matt.

Les yeux d'Art s'agrandissent.

— Il t'en a parlé ?!

Je balance mon deuxième mensonge de la journée.

— Oui. Mais, compte tenu de ce que je viens d'apprendre, j'aimerais avoir ta version.

— Que t'a-t-il dit ?

— Raconte-moi, s'il te plaît, insisté-je.

Il se lève pour nous préparer un café, cherchant sans doute à gagner du temps. Je vais enfin savoir qui est ce Matt et ce qui le lie à Harvey.

Art reprend sa place et se gratte la nuque d'un air ennuyé.

— Matt était un pote d'enfance et, tous les trois, on peut dire qu'on a fait les quatre cents coups. Mais, si nous étions de gros fêtards, on était toujours sérieux lorsqu'il s'agissait de reprendre la voiture. On désignait le capitaine de la soirée à pile ou face.

Il termine son espresso et se met à jouer nerveusement avec sa tasse.

— Il y a un peu plus de trois ans, Harvey et Matt sont sortis en boîte. J'étais censé y aller avec eux, sauf que Julia tenait absolument à ce qu'on reste chez elle. Ils sont quand même venus me voir pour me convaincre de les accompagner, mais j'ai refusé. Juste avant de partir, Matt a sorti une pièce de sa poche de jean. Ils ont joué à pile ou face devant moi, le sort a choisi Harvey ce soir-là.

Lorsqu'il s'interrompt quelques secondes, je le fixe sans ciller, pressentant un secret inavouable. Art fronce les sourcils, de plus en plus hésitant à poursuivre.

— Je préférerais que tu m'expliques ta version et je te dirai si c'est cela ou pas, suggère-t-il.

— S'il te plaît, Art.

Je me penche dans sa direction et pose la main sur la sienne.

— OK..., capitule-t-il. Le lendemain, des flics ont sonné à ma porte. Ils m'ont parlé d'un accident de voiture et présenté leurs condoléances. Je suis resté impassible, alors ils ont répété les mots que je n'avais pas compris. Le truc, c'est que je refusais de les entendre, parce qu'il était là la veille et que c'était tout bonnement impossible, il ne pouvait pas être mort !

Putain...

J'avale ma salive, troublée par la peine et le désarroi qui se dégagent d'Art, appréhendant ce qui va suivre, même si cela paraît limpide.

— Je me souviens leur avoir demandé ce qu'ils faisaient chez moi. Je savais que les gendarmes annonçaient ce genre de nouvelle à la famille, mais pas aux potes, tu vois ? Ils m'ont dit qu'ils avaient des questions à me poser, alors je les ai suivis au poste.

— Que voulaient-ils savoir ? demandé-je d'une voix douce.

— Ils ont appris que Matt et Harvey étaient passés à la maison avant leur sortie. Ils m'ont posé un tas de questions, mais ils voulaient surtout savoir si Matt était déjà alcoolisé lorsqu'ils sont partis.

Matt ? Pourquoi lui ?

— Et ?

— Aucun des deux n'avait bu quand je les ai vus. Mais, à leur retour de boîte, Matt a pris le volant, parce que Harvey était trop bourré pour le faire. D'après les flics, il tenait à peine sur ses jambes lorsqu'ils sont arrivés sur les lieux de l'accident.

Mon cœur commence à battre la chamade.

— Je ne comprends pas... Harvey ne boit pas une goutte d'alcool, lâché-je avant qu'Art ne reprenne la parole.

— Il ne boit *plus* une goutte d'alcool.

La rage se diffuse dans mes veines. Parce que je réalise subitement que je me suis trompée de A à Z sur cet homme. D'accord, ce n'est pas lui qui conduisait mais, s'il avait tenu ses engagements, il n'y aurait pas eu cet accident. Il ne vaut pas mieux que cette enflure qui a pris la vie de mon père et de mon frère, un dimanche matin, sur une route de campagne, parce qu'il n'avait pas encore cuvé ses excès de la nuit.

Je passe une main anxieuse sur mon visage, sans parvenir à cacher ma stupéfaction.

— Aucun de nous n'avait jamais enfreint la règle, putain ! Celui qui était désigné capitaine ne devait pas boire. Je ne sais pas ce qui est passé par la tête d'Harvey. Mais c'est à cause de lui si Matt a dû prendre le volant ce soir-là alors qu'il avait bu lui aussi. Si seulement ils avaient pris un taxi !

Il se masse nerveusement la nuque. Je comprends tellement ce qu'il ressent. J'ai eu ma cure de « et si seulement » moi aussi. Et si seulement papa et Victor étaient partis cinq minutes plus tard, et si, et si, et si...

— C'est pour cela qu'on avait établi notre jeu de « pile ou face », m'explique-t-il. On se doutait qu'après quelques verres on prendrait quand même le volant, qu'on s'en sentirait capable...

Pour la première fois depuis notre rencontre, son regard vert d'eau s'assombrit de colère et son corps tout entier se crispe. Je le laisse gérer ses émotions, trop occupée à contrôler les miennes.

Papa. Victor. Matt. Quel gâchis !

— J'ai mis du temps à lui pardonner, mais je l'ai fait, tu sais. Harvey se sentait déjà suffisamment coupable alors j'ai laissé le temps œuvrer, et c'est tous les deux que l'on a réussi à surmonter la mort de notre pote. On s'est installés à Paris en pensant que tout ce merdier resterait derrière nous. Et puis, j'aurais pu le perdre lui aussi. Il n'a eu que des hématomes, il a eu beaucoup de chance. C'est depuis ce jour-là qu'il n'a pas retouché à une goutte d'alcool.

« *L'alcool atrophie les muscles.* » J'entends encore les mots de cet hypocrite.

— Jusqu'à cette soirée où j'ai dansé avec toi.

Maintenant que je connais le fin mot de l'histoire au sujet de Matt, je suis convaincue qu'Harvey m'a menti sur ce qui s'est vraiment passé avec Julia. Je comprends aussi que, s'il est aussi mal à l'aise en présence d'Art, c'est parce que ce dernier connaît son passé obscur. Je n'ai aucune idée de ce à quoi ressemblait Matt, mais les traits de mon père et de Victor se

matérialisent lorsque j'essaye de mettre un visage sur ce prénom. Et, pour toutes ces raisons, je déteste Harvey. Je le hais.

— Je suis désolé, Léo, je sais que parler de ça ravive les souvenirs difficiles, qu'il s'agisse de ta relation avec Harvey ou de ce que tu m'as confié au sujet de ta famille.

Je me dirige vers la fenêtre, cherchant à échapper à son regard inquiet.

— Tu... Tu veux que je te laisse seule un instant ?

Je reste muette, perdue au milieu de toutes ces informations que mon cerveau essaye d'analyser.

Une main sur mon épaule me fait sursauter. Je ne l'ai pas entendu me rejoindre.

— Léo ? Tu veux que je sorte ?

Je me retourne vers lui.

— Non, reste.

Les sourcils froncés, il me soulève le menton, m'obligeant à l'affronter. Je me laisse hypnotiser, m'attardant sur sa bouche entrouverte et sur la douceur apparente de ses lèvres pleines.

Est-ce vraiment le moment de m'égarer avec lui après tout ce que je viens d'apprendre ? Ne devrais-je pas ruminer ce sentiment de trahison qui m'a percutée de plein fouet, ressasser le passé et me refaire le film de ce qui a pu m'échapper ? Probablement que si.

Art ne me laisse pas le temps d'aller plus loin dans mes réflexions, m'observant avec une intensité désarmante. Mon bas-ventre se réveille dans un instinct animal. Il effleure mon visage du bout des doigts, entoure ma nuque de ses mains et, lentement, se rapproche pour m'embrasser. Mon esprit vagabonde vers Harvey, distillant un sentiment confus que ma rage balaye en une fraction de seconde. J'éprouve le besoin furieux de passer à autre chose. Maintenant me semble le moment le plus approprié. Cela ne durera sans doute que le temps de ce week-end, une parenthèse bienvenue dans mon quotidien trop sérieux et encore tourmenté malgré mes efforts

pour me sortir de cette impasse. Je ne réfléchis plus, décidée à savourer l'instant présent avec mon beau latino. Mes lèvres se posent sur les siennes, déclenchant chez lui un sourire rassuré. Sa langue dessine les contours de ma bouche, déclenchant des frissons dans tout mon être. Nous nous embrassons timidement d'abord, comme deux inconnus qui se découvrent pour la toute première fois, mais très vite le désir nous submerge. Nos baisers deviennent plus fougueux, nos respirations s'accélèrent, nos souffles se font courts. Mes lèvres gonflent d'excitation, mes seins durcissent et ne demandent qu'à être libérés du tissu qui les recouvre. Je presse mon bassin contre celui d'Art, intensifiant la passion qui nous anime. Je souris à mon tour en sentant à travers nos vêtements que je lui fais de l'effet.

Il m'effeuille pièce par pièce, puis s'agenouille pour déposer de délicats baisers sur mon ventre, me maintenant par la taille. Je le laisse prendre les rênes de notre première fois et savoure le plaisir qu'il me procure, haletante. Il descend progressivement vers mon intimité, découvrant ma peau de sa langue jusqu'à atteindre mon bouton gonflé de désir.

Je gémis de plaisir, les mains fourrageant dans ses cheveux. Il relève la tête vers moi pour contempler cette extase qui m'envahit délicieusement. Lorsque je ferme les yeux, gênée qu'il puisse être spectateur de mon orgasme naissant, il s'interrompt et se remet debout.

— Regarde-moi, Léo, m'enjoint-il avec douceur.

Je m'exécute.

— Déshabille-moi, enchaîne-t-il.

Avec pudeur, je soulève son T-shirt qu'il retire d'un geste vif, observant avec délectation son torse musclé.

— Touche-moi.

Mes mains se posent sur ses pectoraux développés, puis sur ses abdominaux saillants, dont je suis consciencieusement la ligne en V. Je déboutonne son jean, et il m'aide ensuite à l'en débarrasser. Il est là, majestueux, dans son boxer qui ne cache rien de son envie de moi. Je passe

les mains sous le tissu, palpant ses fesses rebondies, la tête levée vers lui pour ancrer mes iris dans les siens. J'esquisse un sourire et, me mordant la lèvre, je me saisis de son membre et le libère de son sous-vêtement, le faisant coulisser entre ma paume.

Son sexe tressaute dans ma main, et sa mâchoire se crispe. Il durcit de plus en plus sous mes mouvements.

Il me soulève brusquement, comme si me porter était un jeu d'enfant, et enlace mes jambes autour de sa taille. Je sens sa verge palpiter contre mon clitoris. À cet instant, j'ai envie de hurler. Hurler que je veux le sentir en moi. Maintenant. Vite.

Il nous porte vers la salle de bains, m'assoit sur le bord du lavabo, se positionnant entre mes cuisses tremblantes, et attrape un préservatif dans sa trousse de toilette. Il déchire l'emballage et enfile la protection. La pièce se remplit de nos souffles impatients. Il me maintient dans le dos d'une seule main, reprend sa position initiale et, ses yeux vert d'eau rivés aux miens, il me pénètre précautionneusement, savourant chaque millimètre parcouru en moi. Tout aussi lentement, il se retire, contemplant chacune de mes réactions lorsque son sexe va et vient en moi. Jusqu'à ce que tout s'accélère et que je l'accompagne dans ses mouvements, pour le sentir plus loin, plus fort, plus vite. Jusqu'à ce que je me cambre, emportée par le plaisir ultime. Jusqu'à ce qu'il se déverse en moi, dans un dernier râle.

— C'est mort pour Burano ?

— Oui, je crois ! pouffé-je.

Je me tourne sur le côté de manière à lui faire face. Dans cette position, je peux le contempler à volonté.

À aucun moment, depuis que nous avons rejoint le lit, il n'a cessé ses caresses.

À aucun moment, il n'a fui. Je n'y avais même pas songé. Tout paraît plus simple avec Art.

— Comment tu t'es fait ces petites marques, là ?

Je désigne du bout des doigts de fines traces blanches éparpillées sur son torse, les effleurant du bout des doigts.

— Un banal accident de voiture avec mes parents quand j'étais petit, m'explique-t-il avec détachement. Le pare-brise s'est pété. Rien de dramatique, juste quelques cicatrices.

Je continue de découvrir son corps.

— Bon, sérieusement, tu veux y aller, à Burano ? reprend-il.

Sa main descend doucement vers mon entrejambe, frôlant mon clitoris encore gonflé, me torturant exquisément.

Non, nous n'irons pas à Burano, parce que la seule chose que j'ai envie de faire, là maintenant, c'est de renouveler l'expérience pour ressentir encore cet état de plénitude.

1. « Bienvenue. »

2. « Merci, monsieur. »

CHAPITRE 39

Dimanche 18 juillet

Nous n'avons pas quitté sa chambre depuis hier. Sauf pour aller dîner à vitesse grand V. Je n'arrive pas à me rassasier de lui. Il me procure orgasme sur orgasme. En plus d'être un dieu de la beauté, ce mec est une bête de sexe.

Je glousse à de telles pensées.

À peine vingt-quatre heures après notre première fois, je me découvre plus entreprenante et moins intimidée.

— Je meurs de faim. On va déjeuner ? proposé-je.

— On parle bien de bouffe, hein ?

— Oui, espèce d'obsédé ! dis-je en riant.

— Tu n'arrêtes pas de me sauter dessus, et c'est moi l'obsédé ?!

— C'est toi qui as commencé, répliqué-je, amusée.

— C'est vrai, c'est moi, admet-il. Mais comment te résister, Léo ?

Cette fois, il ne plaisante plus. Il se penche vers moi et m'offre un baiser délicat, réveillant le désir qui venait à peine de s'essouffler.

Je me perds à nouveau dans ses bras protecteurs, me détends contre son torse musclé, savoure le tracé de ses doigts sur ma peau et les charmes de cet homme qui a débarqué de manière aussi inattendue dans ma vie.

Après un déjeuner copieux à base de *linguine* et de vin italien, Art et moi flânons dans les ruelles de la belle Venise, main dans la main. Parfois, à l’abri des regards, les caresses se font plus audacieuses, réveillant un désir qui ne fait que décupler sur le trajet de retour.

L’ascenseur, objet de tous les fantasmes, ne manque pas d’attiser la flamme déjà incandescente. Lorsque nous arrivons dans sa chambre d’hôtel, ma petite culotte a disparu dans la poche de pantalon de mon séduisant latino, et ses doigts sont à nouveau imprégnés de mon odeur.

Je m’assois au bord du lit et contemple la beauté masculine qui me tourne le dos. Art allume l’enceinte nomade et y lance une musique à partir de son répertoire musical. Les notes de *Roads* résonnent dans la chambre. Il sait que j’adore cette chanson. Je le lui ai dit lorsqu’on s’est lancés il y a quelques semaines dans ce jeu idiot consistant à demander les préférences de l’autre, comme son plat préféré (bœuf bourguignon pour moi, lasagnes de sa mamma pour lui), son film préféré (*La La Land* pour moi, *Fight Club* pour lui) et un tas d’autres trucs qu’on se doit de partager, faute de mieux, dans une relation à la base exclusivement virtuelle. Il fait volte-face, s’appuie contre le bureau, jambes croisées et mains négligemment enfoncées dans les poches. Il sort de l’une d’elles mon sous-vêtement humide avant de le lâcher sur le sol.

Des mèches de cheveux cachent une partie de son regard animé d’une étrange lueur. Une lueur qui me fait chavirer.

Lentement, il se redresse et s’avance vers moi. Mon cœur bat à tout rompre, à m’en donner la nausée, à m’en faire perdre la tête. J’ignore par quel miracle je parviens à me mettre debout et à tenir en équilibre, mon corps ne m’appartenant déjà plus.

— Déshabille-toi, m’intime-t-il.

Je m’exécute lentement, m’éloignant pour qu’il puisse mieux assister à mon effeuillage, sans le quitter une seule seconde des yeux, le titre *Crazy in Love* – version *Cinquante nuances de Grey* – remplissant désormais la

pièce. Il se débarrasse lui-même de ses vêtements, m'offrant la vision de son corps nu et magnifiquement athlétique. Luttant contre mon envie de le rejoindre, je détache mon soutien-gorge en dentelle écru et, joueuse, caresse d'un doigt ma poitrine, le provoquant en mordillant ma lèvre inférieure. À son tour, il prend son membre érigé en main et le fait coulisser, le regard lubrique. J'ai une envie irrésistible de le rejoindre, mais je choisis finalement d'entrer dans son jeu à la fois indécent et sensuel. Je recule contre la commode juste derrière moi pour m'y appuyer et écarte légèrement les jambes, dévoilant avec aplomb mon intimité.

Qu'est-ce qui m'arrive ? Jamais je n'ai osé faire ce genre de choses par le passé. Il faut dire que les relations de fin de soirée ne sont pas propices à ce type de fantaisie.

Ne réfléchis pas, Léo !

Ma main descend lentement jusqu'à mon bas-ventre, contourne mon sexe pour frôler mes cuisses. C'est au tour d'Art de se mordiller les lèvres. Il continue à se masturber devant moi, et je trouve ça atrocement sexy. Cette scène m'excite tellement que je vais plus loin, conduisant mon index et mon majeur tout droit vers mon bouton gonflé. Je ne peux réprimer un gémissement de plaisir, fermant les yeux un court instant.

— Tu es en train de me rendre dingue, souffle Art.

Prenant cet aveu pour des encouragements, je plonge un doigt en moi avant de le sortir et de le porter à ma bouche pour me goûter. C'était sans doute la limite à ne pas franchir, à en croire la détermination avec laquelle Art se dirige droit sur moi. J'aime avoir ce pouvoir sur lui, être l'objet de son désir. Il me soulève comme si je n'étais pas plus lourde qu'une plume et m'assoit sur la commode. D'un geste assuré, il avance mon bassin pour qu'il soit légèrement dans le vide. Lorsqu'il s'agenouille, j'en perds la tête d'avance. Il écarte mes plis humides et lape mon bouton, me faisant basculer vers un monde de délectation.

— Regarde-moi, m'ordonne-t-il.

Je m'exécute, excitée à l'idée de l'observer en train de me donner du plaisir. Mes doigts se perdent dans sa chevelure pendant qu'il lèche, suce, picore mon intimité. Il introduit un doigt en moi, puis deux, le regard rivé au mien, guettant la moindre de mes réactions. Toutes mes connexions nerveuses semblent rassemblées en ce seul endroit. Je gémiss de plaisir, tellement ce qu'il me fait est divin. Je sens déjà l'orgasme poindre.

— Pas trop vite. Attends, le supplié-je.

Il s'interrompt, s'armant d'un sourire ravageur et provocant. Il recommence à me doigter, me torturant alors que je tente de canaliser le feu qui me consume. Je manque de défaillir lorsqu'il porte l'index de son autre main à sa bouche, l'humidifiant avant d'aller caresser un endroit où personne ne s'est jamais aventuré. Je contracte par réflexe la zone interdite et affiche une mine stupéfaite.

— Tu veux que j'arrête ?

Si j'appréhende la suite, je ne peux nier que ses gestes assurés éveillent des sensations nouvelles qui sont loin d'être désagréables. Au contraire.

— Non. Continue. Mais doucement.

Il comprend que c'est une première pour moi.

— Ce que tu es belle quand tu te laisses aller.

Ses mots me transportent encore plus loin, plus haut. Son doigt me pénètre progressivement. Art est surprenant de douceur. Il rend cette expérience incroyablement délicieuse.

— Respire.

J'inspire et expire, laissant mon corps s'accoutumer à cette présence inhabituelle mais savoureuse.

Art connaît les femmes, car il sait exactement à quel moment je suis préparée à la suite.

Ses doigts se remettent en action dans mon vagin. L'autre, l'agréable intrus, ne fait pas de va-et-vient, mais tourne à l'intérieur de moi, élargissant ainsi le terrain de jeu. Puis, comme si l'intensité de ce qu'il me

procure n'était pas assez forte, il repart lécher mon clitoris. Ma tête bascule en arrière, mon corps se cambre de plaisir. Ce que je ressens est trop puissant, j'ai l'impression que mon organisme ne pourra pas résister à cet ouragan. En quelques secondes, je jouis dans la bouche de mon amant avant de trembler de manière totalement incontrôlable.

Il se relève, se positionnant entre mes cuisses ouvertes. J'ai du mal à reprendre mon souffle. Jamais je n'avais ressenti ça. Il me scrute d'un air espiègle et me soulève légèrement pour ouvrir le premier tiroir. Il en sort un préservatif qu'il me tend.

— Je n'en ai pas fini avec toi.

J'ai beau être épuisée, sa menace est pleine de promesses dont je me délecte déjà, et mon bas-ventre est aux abois.

Je déchire l'emballage et, les yeux toujours rivés aux siens, je déroule la protection sur son membre dressé. Sa dureté prouve que son désir n'a pas failli pendant qu'il s'occupait de moi, bien au contraire. Je le prends dans ma main et le masturbe fermement. J'introduis ma langue dans sa bouche et entame une danse exquise avec la sienne. Je tends légèrement mon bassin vers son sexe érigé, une main autour de son cou pour garder l'équilibre, et le guide jusqu'à l'entrée de mon vagin. D'un mouvement parfaitement synchronisé, je me cambre vers lui alors qu'il me pénètre, rendant l'opération brutalement divine. Du sexe à l'état pur. Il s'empare de mes poignets qu'il place sur le rebord du meuble, saisit mes hanches pour me prendre plus profondément et me donne des coups de boutoir, d'abord réguliers, puis de plus en plus rapides. Ses muscles dansent à chaque mouvement sur son torse développé et sur ses abdominaux sculptés. J'ai l'impression que je ne me lasserai jamais de lui, de la beauté absolue de son corps, de la douceur de sa peau et de la perfection de ses gestes.

— Putain, Léo...

Il ralentit le rythme et écarte mes cuisses pour savourer la vision de son sexe pénétrant le mien. Je ne perds pas une miette de cet instant torride,

subjugée par la beauté d'Art et le sentiment de plénitude qu'il me procure. J'oublie tout, jouissant de l'ardeur de nos ébats. Ses mains se plaquent dans mon dos pour me maintenir, ce qui lui laisse tout le loisir de mordiller la pointe érigée de mes seins. Si mon cœur pulse de manière anarchique, je suis quant à moi en transe. Comme jamais je ne l'ai été. Je ne suis pas en train de faire l'amour. Je suis en train de baiser, au vrai sens du terme. Le sens vulgaire, décadent et inavouable. Mais j'aime ça. C'est extraordinairement bon.

Art accélère la cadence, s'enfonçant avec une brutalité exquise, me comblant entièrement. Je bouge le bassin à son rythme pour le prendre jusqu'à la garde. Et, afin de m'emmener aux portes du plaisir ultime, il presse mon clitoris de la paume, effectuant des mouvements circulaires qui me confirment que, non, il n'en avait pas fini.

Ma bouche forme un O de délivrance lorsque je jouis pour la deuxième fois. Ce n'est donc pas une légende. Il lâche prise à son tour, libérant le fruit de son plaisir.

Je suis au bord des larmes tant ce que je ressens est désarmant.

La serviette nouée sur les hanches, les cheveux et le torse trempés, Art s'allonge à mes côtés. Il s'installe sur le flanc, en appui sur le coude et, tout en me contemplant, caresse doucement mon corps dénudé.

Je referme les yeux, affichant un sourire satisfait et me repaissant de ce moment de volupté.

— Tu n'as pas bougé d'un millimètre, constate-t-il, un brin moqueur.

Mon sourire s'élargit.

— Je t'ai enfin épuisée, poursuit-il. Ça me rassure, j'ai cru un instant que je n'arriverais jamais à te rassasier.

Je pouffe de rire.

— Je suis censé être le plus athlétique des deux, ajoute-t-il. Je suis mort.

J'éclate cette fois d'un rire sonore. J'ai retrouvé un soupçon d'insouciance qui me fait le plus grand bien.

Tout au long de ce week-end, nous n'avons pas parlé du lendemain, de ce qu'il adviendra de nous. Et ça me va parfaitement. Je profite du moment présent, et c'est exactement ce dont j'avais besoin.

CHAPITRE 40

Lundi 19 juillet

Léo : Désolée, pas pu te répondre plus tôt. Tout va bien ?

Angie : Oui, je prenais juste quelques nouvelles. Week-end chargé ?

Oh que oui...

Léo : Assez.

Angie : Tu as fait quoi cette fois-ci ? Murano ?

J'élude.

Léo : Non. Rien de particulier.

Angie : Faut te tirer les vers du nez aujourd'hui !

Léo : Et toi, ça va ?

Angie : Super. Aussi bien que si je me faisais prendre pour une idiote par ma meilleure amie...

Léo : Hein ? Non, pas du tout !

Angie : Je te connais par cœur. Tu me caches quelque chose !

Léo : Non ! Pourquoi ! ?

Angie : Parce que je te connais. « Week-end chargé mais je n'ai rien fait de particulier », bah voyons...

Prise la main dans le sac, me détestant de ne pas avoir inventé un bobard pour me protéger du sixième sens d'Angie, je pianote une réponse, l'efface, recommence.

Angie : Il s'appelle comment ?

Angie : Je sais que tu es là. Y a des points de suspension. Réponds !

Grrrr...

Léo : Tu promets de ne pas me juger ?

Angie : Pitié, ne me dis pas que tu te tapes un prof de l'université.

Léo : Non, juste Arturo.

J'ai à peu près la tête du smiley qui montre ses dents serrées.

Angie : Arturo ? C'est qui, ça, Arturo ?

Angie : Bordel de merde. Le Arturo ?

Léo : Oui.

Angie : Celui qui s'est tapé l'ex de ton ex ? Qui est jaloux comme un pou de ton ex ? Qui a failli se battre avec ton ex ?

Léo : Si tu pouvais cesser de répéter le mot « ex », je t'en serais reconnaissante...

Angie : Attends... Tu étais sur Paris ce week-end et tu ne nous as rien dit ?!

Léo : Non, c'est lui qui est venu.

Angie : À Venise ?!

Alors que je lui rédige un compte rendu détaillé, je suis interrompue par un appel entrant. Angie.

— Il est venu à Venise ? s'impatiente-t-elle.

— Oui.

— Le super-connard manipulateur ?

— Oui, bon, il se peut que je me sois trompée à son sujet... On a longuement parlé, et je peux t'assurer que le manipulateur n'est peut-être pas celui que l'on croit ! m'énervé-je.

— OK... OK... Il faut te détendre, ma chérie. Apparemment, il ne t'a pas bai...

— Angie !

Je l'entends marmonner et pianoter sur son ordinateur.

— Tu fais quoi ?

— Je cherche ce mec sur Instagram. C'est quoi son nom ?

— De Luca, lâché-je.

— Trouvé ! Oh ! la vache ! Torriiiiiide. Hé, Alex, viens voir le mec de notre Léo.

— Putain, non, Angie ! m'écrié-je, offusquée.

Elle revisse le téléphone sur son oreille.

— Détends-toi, je blaguais. Je suis toute seule.

— Très drôle.

— Quel beau spécimen, dis-moi ! J'avoue que j'ai une petite préférence pour Harvey mais bon, il a des arguments incontestables. Allez, raconte-moi tout, j'ai l'après-midi devant moi.

Je me lance dans un récit complet, ne lésinant sur aucun détail (tant qu'ils restent au-dessus de la ceinture, ça va sans dire).

— Tu as eu des nouvelles d'Harvey récemment ? m'interroge Angie.

— Non.

Je n'en attendais pas moins de lui, de toute façon. Et puis, maintenant que j'ai la version d'Art, je me dis que c'est mieux comme ça.

— Donc, en gros, Harvey a disparu de ta vie et, pendant ce temps, le « torrido Italiano » (pas la peine de préciser qu'Angie parle l'italien comme une vache polonaise) a pris de tes nouvelles chaque jour pendant des semaines avant de te rejoindre pour passer un week-end interdit aux moins de dix-huit ans, week-end au cours duquel vous vous êtes éclatés.

Je reste silencieuse, Angie ayant parfaitement résumé la situation.

— Tu comptes le revoir ?

— Je n'en sais rien. Je ne suis pas certaine de vouloir plus pour le moment.

— Rien que des *sex friends*, hein ? Tu sais comment ça se termine en général...

— La vie n'est pas une comédie romantique, répliqué-je.

— C'est pas faux. Sinon, je n'aurais pas passé mon trajet de métro agglutinée contre un mec ignoble qui puait du bec, transpirait à grosses gouttes et ressemblait à Danny DeVito.

Nous pouffons comme des écervelées, chacune attisant le fou rire de l'autre. Puis, une fois que nous sommes calmées, je prends de ses nouvelles et de celles des garçons avant de raccrocher.

Alors que j'étudie, en vue d'un exposé, l'œuvre d'Andrea Palladio, célèbre Italien qui inspire encore aujourd'hui de nombreux architectes, je suis déconcentrée par la vibration de mon portable sur la table. Je me saisis de mon smartphone, espérant qu'il s'agit d'Art. Nous ne nous sommes pas envoyé de messages aujourd'hui. Il profite probablement de ses potes à Vérone, et je ne tiens pas à être celle qui fait le premier pas vers lui après ce week-end mémorable. C'est donc avec empressement que je prends connaissance de l'expéditeur.

Art : Je m'inquiète. Tu n'es pas en train de mourir de faim, rassure-moi ?

Je lâche mes notes de cours et file m'installer sur le canapé, toute surexcitée.

Léo : Rassure-moi, tu parles bien de nourriture ?

Art : Non...

Léo :...

Art : Léo ?

Léo : Oui ?

Art : J'ai envie de toi.

Je souris de plus belle. Mon bas-ventre se rappelle à mon bon souvenir dès que je lis ses mots.

Léo : Moi aussi. Toujours aussi faim...

Art : Vendredi soir, même hôtel ?

Mon cœur se met à battre la chamade. Il veut revenir vendredi soir ?!

Léo : Tu n'es pas censé rester avec tes potes ?

Art : Ils sont bien moins sexy que toi...

Hi, hi, hi de midinette. Le retour.

Léo : Ce compliment m'a définitivement convaincue.

Art : Alors repose-toi. Je compte abuser de toi jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Léo : Des promesses, toujours des promesses...

Art : Petite effrontée. Tu auras droit à une fessée.

Art : Et crois-moi, tu vas adorer ça...

Je rougis d'excitation face à cette promesse de découvrir grâce à ce dieu du sexe des contrées encore inexplorées.

CHAPITRE 41

Samedi 24 juillet

— Le petit déjeuner est servi, *principessa*¹.

Art dépose un plateau bien garni sur le lit et s'allonge à mes côtés, vêtu d'un simple boxer, ce qui me permet de profiter du spectacle. Rien à faire, je ne me lasse pas de ce corps magnifiquement sculpté, de sa peau mate à la fois tendue et douce, de ses attentions agréables.

J'ai eu une pensée incongrue en me réveillant ce matin : Harvey n'est jamais venu ici, lui. Si ça continue, j'aurai plus de souvenirs avec Art qu'avec lui.

C'est déjà le cas...

— Tu pars à quelle heure ?

— Je prends la navette pour l'aéroport dans une heure.

Je croque dans un croissant frais, réalisant que je suis affamée. Celui qui a clamé qu'on pouvait vivre d'amour et d'eau fraîche ne devait pas être humain.

— Hâte de commencer les répétitions ?

— Plutôt oui. Il est temps de me remettre au sport.

— Je trouve que tu as bien compensé, le provoqué-je, rieuse.

— Hum, ne me dis pas des choses comme ça, ça me donne envie de recommencer.

Il s'empare de ma main et dépose une nuée de baisers dans ma paume, remontant vers mon poignet, puis vers mon épaule. Est-ce que je serai rassasiée de lui un jour ? J'ai l'impression d'avoir une libido démesurée. Alors que le feu se propage en moi, un bruit insistant m'interpelle. Je jette un œil vers le coupable, mon téléphone. Lorsque je vois le nom de maman affiché, c'est la douche froide. D'abord parce que penser à sa mère dans ces moments-là a tendance à éteindre le brasier, ensuite parce qu'elle ne m'appelle jamais le samedi matin, trop affairée à ses corvées hebdomadaires. Un pressentiment désagréable m'assaille. Sans doute une de mes nombreuses séquelles post-deuil. Quand on perd des êtres chers aussi brutalement, on prend conscience que ceux qu'on croit immortels ne le sont pas et que la vie peut être cruelle. Alors on se met à craindre de perdre tous ceux qu'on aime.

— Désolée, il faut que je décroche.

Il cesse ses baisers et se redresse, inquiet à cause du ton que j'ai employé.

Je me saisis du téléphone et me lève pour me mettre un peu à l'écart, me postant devant la fenêtre sans vraiment regarder ce qui se passe à l'extérieur.

— Maman ?

— Ma chérie ?

Sa voix est précautionneuse, mettant aussitôt mon système d'alarme en marche et provoquant une panique immédiate. Papé ? Lola ?

— Qu'est-ce qui se passe, maman ?

— C'est papé. Il a fait un AVC. Il est à l'hôpital.

Non, non, non, non, non.

Dites-moi que je rêve. Tout, mais pas ça. Je ne veux plus qu'on m'enlève qui que ce soit de mes proches. Je ne le supporterai pas.

— Quand est-ce arrivé ? Comment va-t-il ?

— Ce matin, vers 5 heures. Il s'est plaint d'un engourdissement du bras gauche. J'ai tout de suite compris et appelé les secours. Il est légèrement paralysé au niveau du visage. Mais ça va aller.

Il a une paralysie faciale ? Est-ce qu'il va avoir des séquelles ? Je suis submergée de questions et je m'imagine le pire.

— Comment tu sais que ça va aller ? Les médecins te l'ont dit ?

— Non, mais...

— Est-ce qu'il va s'en remettre ? enchaîné-je.

— C'est trop tôt pour le dire, mais le fait qu'il ait été pris en charge aussi vite est un gros avantage pour la récupération.

— Mais ses jours ne sont pas en danger, n'est-ce pas ?

— Il est entre de bonnes mains, Léo. Au moins, ici, au moindre problème, ils pourront intervenir.

« Au moindre problème », ces mots me font tressaillir de peur.

— Il ressort bientôt ?

— Oh ! ma chérie, pas tout de suite. Ils vont le garder pour la semaine, le temps de faire des examens. Il râle parce qu'il doit garder des bas de contention.

Je souris faiblement. C'est papé tout craché, ça. Et, s'il grogne, c'est plutôt bon signe.

— Lola est avec toi ?

— Non, elle a dormi chez Margot hier soir. Je ne l'ai pas encore prévenue. Je le ferai dès que j'aurai raccroché avec toi.

— OK. Je vais essayer de vous rejoindre aujourd'hui ou demain.

— Non, Léo, non. Ne fais pas tout ce chemin, ma puce, ce n'est pas raisonnable.

— Hors de question que je vous laisse seules, Lola et toi. Ce n'est pas négociable.

— Le médecin m'appelle, je dois y aller. Ne te sens pas obligée, d'accord ?

— J’ai besoin d’être là, maman. Parce que c’est... papé, tu comprends ?

Les trémolos dans ma voix empêchent ma mère de tenter de me persuader de rester à Venise. Après ce qu’on a traversé, il m’est inconcevable d’attendre ici, même si je sais que je ne ferai rien de plus là-bas. Mais au moins, je serai avec eux, c’est tout ce qui compte.

Le téléphone contre ma poitrine après avoir raccroché, j’observe l’animation matinale de la rue. Je suis à la fois triste et furieuse, oppressée par cette sensation que la vie ne nous laisse décidément aucun répit. Des mains posées sur mes épaules me sortent de ma torpeur.

— Qu’est-ce qui se passe, princesse ?

— C’est papé. Il est hospitalisé. Je dois y aller.

— Merde. Que lui est-il arrivé ? s’inquiète-t-il.

Je le lui raconte dans les grandes lignes, manquant moi-même cruellement de détails.

— Tu vas y aller comment ?

— Putain, je n’en sais rien. Je vais essayer de trouver une voiture ou prendre le train ou l’avion pour Lyon et finir en covoiturage, en espérant trouver un moyen de me rendre sur place rapidement.

Je me sens fatiguée tout à coup.

— Viens là.

Il me retourne et me prend dans ses bras, m’offrant sa force protectrice pour me reconforter. Je m’y abandonne, refoulant les larmes qui menacent de se déverser.

Art caresse mes cheveux encore emmêlés de notre nuit quasiment blanche et chuchote de sa voix chaude et rassurante :

— Prépare tes affaires, j’annule mon avion et je me charge de nous louer une voiture.

Quoi ?!

— Non, tu es fou, tu ne peux pas faire ça !

— On ne discute pas, *principessa* !

Il se recule, sans me lâcher, me jaugeant d'un air préoccupé.

— OK, capitulé-je.

— Bien. Bon petit soldat. File t'habiller maintenant, espèce de tentatrice.

Cet homme a des pouvoirs magiques. Parce que parvenir à me faire sourire dans mon état relève du surnaturel.

Après six heures de route et une pause imposée par mon chauffeur pour déjeuner, nous arrivons enfin à destination. Je ne sais comment remercier Art pour ce qu'il vient de faire pour moi. Quoiqu'il en soit, les doutes que je pouvais parfois émettre sur ses motivations à mon égard sont enterrés, et pour de bon.

Il ouvre le coffre et en sort mon sac de voyage qu'il pose sur le sol, s'approche de moi, prend mon visage entre ses mains délicieuses et dépose sur mes lèvres asséchées un baiser humide.

— Un baiser purement médical pour réhydrater cette jolie petite bouche...

—... Que tu as bousillée cette nuit à force de l'étreindre, rétorqué-je, amusée.

— Serait-ce un reproche, princesse ? Tu mériterais une petite correction...

L'allusion à nos récents ébats me fait rougir autant que tressaillir. Je sais, ce n'est ni le lieu ni le moment mais, dans les bras de ce tentateur né pour me faire vibrer, je perds la raison.

Il me pince le menton et mordille ma lèvre inférieure. Comme si je n'étais pas suffisamment marquée. À cette pensée fugace, je porte inconsciemment une main à ma nuque. Les traces de succion sont plus que visibles. À ma décharge, je n'étais pas censée revoir ma mère aujourd'hui...

— Il faut que je file. C'était sympa de te garder quelques heures de plus. Se rendant compte de sa maladresse, il rectifie immédiatement le tir.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Je sais.

Je me penche vers lui et, les mains enserrant sa taille, le bassin collé au sien, je l'embrasse avec fougue, entremêlant ma langue à la sienne, me laissant emporter par les sensations qu'il arrive encore à provoquer. J'ai tellement de mercis à lui adresser. Pour m'avoir fait voyager cette nuit, pour avoir bousculé son programme afin que je ne sois pas seule aujourd'hui, pour avoir organisé notre trajet à la dernière minute, pour avoir été un compagnon de route drôle, divertissant et qu'on ne peut se lasser de regarder. Pour m'avoir presque fait oublier ma peine.

Je dois toutefois me reconnecter à la réalité. Il doit retrouver sa vie et moi, la mienne.

— Merci, Art. Pour tout.

— À votre service, princesse.

Il me fait une révérence, réussissant encore à me faire rire. Je l'observe se diriger vers la voiture et me décide à pénétrer dans ces lieux que je déteste tant.

Léo : Suis arrivée dans le hall d'accueil. Vous êtes où ?

Lola : Ne bouge pas, je viens te chercher.

Je fais les cent pas pendant l'éternité qu'il faut à Lola pour me rejoindre.

— Léo ! Je suis là !

Elle se jette dans mes bras, me confirmant que ma place est bien ici, auprès d'elles et de papé.

— Maman est super contente que tu viennes. Bon, ça, elle ne te le dira pas, tu penses bien... Elle n'arrête pas de se prendre des moucherons dans l'œil depuis ce matin. C'est fou, hein ?

— Ma petite maman... Et toi, ça va ?

— Oui, surtout depuis que j'ai eu le droit de voir papé. Je suis rassurée.

— Il va bien ?

— Franchement, ça va. On ne dirait pas qu'il vient de faire un AVC. D'après le doc, les séquelles dépendent des gens, et papé a surtout eu de la chance que maman appelle les secours aussi rapidement.

Je soupire de soulagement.

— Il a enfin pu manger, poursuit-elle. Il était affamé. Sauf qu'avec sa petite paralysie faciale, il s'est bien bavé dessus. Ce qu'on a rigolé ! On riait tellement fort que les infirmières m'ont demandé de sortir. Pff. « Il a besoin de se reposer », soi-disant. Alors que moi je sais bien que, papé, ce dont il a besoin, c'est de nous !

Je souris affectueusement à ma petite sœur.

— Tu as totalement raison !

Nous déambulons dans les couloirs tout en discutant. Le parcours me semble atrocement long.

— Tu crois que j'aurai le droit de le voir ?

— Faut que tu demandes à Cécile. Elle est super gentille. Par contre, évite Martha, c'est une grosse conne.

— Lola...

— ... Oui, je sais, mon langage.

Tandis que nous approchons du service dans lequel papé est hospitalisé, je cherche la silhouette de ma mère.

— Léo ?

— Hum ?

— Il faut que je te dise un truc.

Je tourne la tête dans sa direction, interpellée par son ton étrangement embarrassé.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Rien de grave ? demandé-je, alarmée.

— Non, non.

— Ouf. Je t'avoue que j'ai eu mon lot de mauvaises nouvelles...

Elle rit à ma remarque d'un air gêné, réveillant un sale pressentiment.

— Toi, tu as fait une connerie ! l'accusé-je.

— Non !

Sauf que sa moue contrite me dit exactement le contraire.

C'est précisément à ce moment-là que je l'aperçois, en train de parler à ma mère. *Ma* mère ! Je commence à devenir rouge comme une pivoine, tel un enfant qui se prépare à faire un gros caprice.

— Lola ?

Petit smiley qui montre ses dents serrées. Toujours le même, celui qui veut dire « désolée » ou « mince, j'aurais oublié de te faire part de cette information capitale ? ».

Grrrrr.

— Tu peux m'expliquer ce qu'Harvey peut bien foutre ici ?

— Eh bien... Il se peut qu'on soit restés en contact depuis votre rupture, avoue-t-elle avec des pincettes.

— Il se peut que quoi ?!

— Qu'on soit restés en...

—... J'ai entendu ! l'interromps-je. Parce que vous y étiez entrés ?

— Il se peut que oui.

— Quand ?

— Quand ? Je ne sais pas exactement. Si tu crois que je tiens un agenda des premiers SMS échangés avec les personnes enregistrées dans mes contacts...

Harvey et ma mère se retournent sur nous, m'obligeant à remettre à plus tard l'interrogatoire de cette traîtresse.

Mon cœur se met à battre la chamade. Je n'étais pas préparée à le revoir, encore moins dans ces conditions. Tout ce que nous avons vécu refait surface. Le bon, mais surtout le mauvais.

— Tu ne perds rien pour attendre, marmonné-je.

— Léo, tu es enfin arrivée, ma chérie !

J'oublie un instant la présence de mon ex, abasourdie par la mine fatiguée de ma mère. Je la laisse m'ètreindre et lui caresse affectueusement le dos.

— Je peux aller le voir ?

— Je vais demander à l'infirmière, répond-elle.

— Demande à Cécile, pas à Martha, c'est une grosse c...

Nous l'interrompons en chœur.

— Lola !

— Je me dépêche. Attends-moi ici, m'enjoint maman.

Ma sœur lui emboîte le pas.

— Je viens avec toi.

Si elle croit que je n'ai pas compris son manège.

Bel état d'esprit. Vraiment.

Une fois que nous sommes seuls, Harvey s'éclaircit la voix, visiblement décidé à briser la glace.

— Salut, Léo.

— Salut.

Mon ton est sec. Ultra-sec.

— J'espère que ça ne t'ennuie pas que je sois venu, mais Lola avait l'air tellement mal...

Je découvre à travers ses mots qu'il est devenu, derrière mon dos, une sorte de confident pour ma petite sœur. Cette nouvelle me met hors de moi.

Je parviens enfin à relever la tête et à lui faire face, prête à dégainer.

— Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Je viens de te le dire, répond-il, à la fois braqué et déstabilisé par mon agressivité.

Il se frotte la nuque, jetant des regards gênés autour de nous.

— Écoute, je ne savais pas que tu serais là quand j'ai accepté de venir. Je ne l'ai appris qu'en arrivant ici. Je ne voulais pas te perturber.

— Me perturber ? Ah mais non, pas du tout !

Je me redresse, tentant de me ressaisir pour lui prouver que je n'en ai absolument rien à faire qu'il soit là ou pas. Pour être honnête, j'ai rêvé de cette rencontre un bon milliard de fois, mais les révélations d'Art ont remis pas mal de choses en question à son sujet. En ce moment, j'essaye non sans mal de mettre des mots sur ce que j'éprouve en l'observant. De la colère ? Indéniablement. Des sentiments refoulés ? Jamais je ne l'admettrai.

— C'est juste que je n'ai pas envie de te voir, tu saisis l'idée ?

— Je comprends. Mais rassure-toi, c'est pareil pour moi, siffle-t-il entre ses dents.

Ouch. Si je sais donner des coups, j'ai encore du boulot pour apprendre à les encaisser.

— Parfait ! On est au moins d'accord sur un point.

Pourquoi m'a-t-il dit ça ? Je ne lui ai rien fait, moi !

Je croise les bras, me mords l'intérieur de la joue, mes neurones réfléchissant à tout va.

— T'es une sacrée donneuse de leçons, m'attaque-t-il vicieusement.

— Pardon ?

Je manque de m'étouffer.

— Je ne suis pas le seul à faire des erreurs. Alors tes réflexions, tu peux te les garder.

Quoi ?!

Devant mon air perplexe, il daigne m'éclairer, à sa façon.

— Tu es comme toutes les autres. Un de perdu, dix de retrouvés, hein ?

Je déglutis. *Il sait.*

À mes yeux ébahis, il s'approche de moi pour me souffler au creux de l'oreille :

— Je t'ai prévenue à son sujet. Tu n'es qu'un jouet qu'il utilise pour m'atteindre. Il s'est empressé de m'annoncer qu'il t'avait mise dans son lit. Tu devrais faire attention à tes fréquentations, Léo.

Il bluffe. Il prêche le faux pour savoir le vrai. Art n'aurait jamais fait une chose pareille. *Non, pas lui. Si ?*

Encore une fois, Harvey essaye de récupérer l'emprise qu'il a toujours eue sur moi. Comment ose-t-il affirmer que je ne suis qu'un objet pour Art ? Il n'était pas là. Je sais ce que j'ai vécu. Il cherche juste à me blesser.

Je comprends soudain que notre courte histoire est définitivement terminée.

— Va te faire foutre, Harvey.

Les mots ont jailli violemment.

— Léo !

Merde. Maman !

— Ça ne va pas, non ? Vous oubliez où vous êtes, tous les deux ?

On dirait deux gosses pris la main dans le sac. Si on ne regarde pas nos pompes, notre air coupable est bien là.

Elle se tourne vers moi, Lola à ses côtés.

— Toi, file en chambre 28, tu peux voir papé mais pas plus de quinze minutes.

Elle se tourne vers Harvey.

— Harvey, tu peux ramener Lola à la maison ?

Elle reste polie, mais son ton ne souffre aucune contradiction. Harvey acquiesce donc sans discuter.

— Léo et moi, on vous rejoint tout à l'heure, ajoute-t-elle.

Je ronge mon frein pour ne pas lui ordonner de quitter les lieux avant notre retour. Je bouillonne de rage de me laisser autant affecter par ce qu'il peut bien dire ou penser. Ce mec est un véritable ouragan. Quoi qu'il fasse, dès qu'il est dans ma vie, il balaye tout sur son passage. Je lui en veux d'avoir détruit en une fraction de seconde le mur que j'avais mis des mois à rebâtir. Je le déteste d'avoir réduit à une histoire de jalousie masculine ma relation avec Art, anéantissant le peu d'estime et de confiance que j'avais en moi.

La colère monte en puissance alors que je me dirige vers la chambre de papé. Je sais que ce n'est ni le lieu ni le moment, mais je ne résiste pas au besoin de le faire souffrir autant qu'il vient de le faire. Alors je pivote brusquement vers lui, faisant fi de la bienséance.

— Hé, Harvey.

Il regarde dans ma direction, l'air interrogateur.

— Je suis au courant pour Matt.

Je lis la stupéfaction déformer son visage avant de tourner les talons.

La voix de Freddie Mercury m'accompagne jusqu'à la chambre de papé :

« Don't stop me now

I'm having such a good time

I'm having a ball

Don't stop me now »

Je jubile de lui avoir cloué le bec.

1. « Princesse ».

CHAPITRE 42

J'entre dans la pièce aseptisée en oubliant tout ce qui vient de se dérouler ces dernières minutes. Si mes yeux ont besoin d'un peu de temps pour s'acclimater à la pénombre, ils se focalisent immédiatement sur le lit imposant dans lequel se repose mon grand-père. Le voir ici, allongé et immobile, la bouche ouverte, dans cette chemise d'hôpital, m'est insupportable. Un frisson d'effroi me parcourt l'échine. Il se réveille, comme s'il avait senti ma présence.

— Salut, papé, murmuré-je.

— Pourquoi tu chuchotes ? se moque-t-il à voix haute. On s'en fout de leurs recommandations ! Me reposer ? Mais je suis en pleine bourre, moi ! Je suis là depuis moins de vingt-quatre heures et j'en ai déjà ras la cacahuète de tout leur cirque. Allume donc la lumière, on se croirait à une veillée funéraire !

J'éclate de rire, soulagée et heureuse de constater qu'il n'a pas perdu une miette de son caractère.

— Quand je pense qu'ils ne voulaient pas laisser entrer ma petite fille. Heureusement que la petite Cécile était là parce que, la Martha, elle n'est pas commode, cette c...

— Papé ! pouffé-je.

— Allez, approche, mon p'tit bouchon.

Je m'assois délicatement sur le bord du lit, tout près de lui, et prends sa main dans la mienne.

— Alors, comment te sens-tu ?

— Bon, je dois t'avouer que j'ai connu mieux. J'espère récupérer ma mobilité rapidement et surtout intégralement, sinon je suis bon pour la maison de retraite.

— Ne dis pas ça ! Maman ne fera jamais une chose pareille !

— Ta mère, non, mais moi, si ! rétorque-t-il d'un ton ferme. Ça a toujours été le deal entre nous, je ne veux pas être une charge, elle a eu son lot, niveau emmerdes, tu ne crois pas ?

Je sais qu'il a raison, mais il m'est impossible de l'admettre ouvertement.

— On n'en est pas là, hein, papé ?

— Non, c'est vrai. Je n'ai presque rien, c'est un coup de pot.

Je reste silencieuse un court instant. Je me sens tellement impuissante.

— Alors ? m'interroge-t-il.

— Alors quoi ?

— J'ai entendu dire que le danseur était dans les parages.

Il se met à faire des grimaces étranges.

— Ça va, papé ? lancé-je, alarmée.

— Eh merde, oui, ça va, c'est juste que je ne peux plus faire de clin d'œil. Saloperie d'AVC.

— Tu sais que tu es un sacré numéro, toi. Je plains les infirmières.

Il enchaîne sans relever ma pique :

— Comment étaient les retrouvailles ?

— Électriques.

— Lola m'a parlé de cet Italien, là, qu'Harvey déteste. Bien joué, mon p'tit bouchon. Rien de tel que de rendre jaloux un homme pour le faire ramper.

— Hein ?! Mais non, ce n'est pas pour ça que...

— Tututututututut, pas de ça avec moi, je ne suis pas né de la dernière pluie.

— Je t’assure que tu te trompes. Ce mec est un gros *chiabrena*. Je le déteste.

— C’est quoi ça, un chat grenat ? Je suis perdu avec toutes vos expressions de djeuns.

— Ça veut dire que c’est un gros enfoiré que je ne veux plus jamais revoir.

— Tu sais ce qu’on dit ? Qui s’approche de ta sœur veut revenir.

— N’importe quoi ! Tu viens de l’inventer celle-là !

— Une autre séquelle de mon AVC, sans doute, se défend-il en haussant innocemment les épaules.

— Je sens qu’il va avoir bon dos, cet AVC, plaisanté-je. Assez parlé du chat grenat. Raconte-moi ce qu’ils veulent te faire passer comme examens, ce que tu as mangé aujourd’hui et, surtout, dis-moi comment tu as fait pour enfiler ces magnifiques bas.

Je me mords l’intérieur de la joue pour garder mon côté pince-sans-rire, encaisse la petite tape de révolte sur mon avant-bras et écoute papé, savourant le timbre de sa voix, tentant de m’habituer à ce visage légèrement transformé par la paralysie, qui l’oblige à s’essuyer le coin de la bouche régulièrement. Ma mère ouvre la porte une vingtaine de minutes plus tard, nous donnant le signal de départ.

— Allez, il faut que tu te reposes. Je reviendrai demain après-midi, papé.

— Tu pars quand, mon p’tit bouchon ?

— Je repars lundi. Mon bel Italien m’a trouvé un BlaBlaCar.

— Blabla quoi ? m’interroge-t-il en fronçant les sourcils.

Il agite la main dans les airs pour me signifier que finalement la réponse ne l’intéresse pas.

Je souris, amusée, et dépose un gros baiser sonore sur sa joue « endormie ».

Ma mère et moi regagnons la voiture sans entrain. J'attends qu'on soit sorties du parking pour prendre de ses nouvelles. Je m'inquiète à son sujet et culpabilise de savoir qu'elle a dû gérer l'accident vasculaire cérébral de papé puis son hospitalisation toute seule.

— Comment tu te sens, ma petite maman ?

Elle jette un regard fugace vers moi avant de reporter à nouveau son attention sur la route.

— Je suis soulagée qu'il aille bien. Les séquelles sont minimales et pourraient complètement disparaître. Mais je suis épuisée. Tu ne m'en voudras pas si je monte me coucher juste après le dîner ?

— Non, bien sûr que non. On a toute la journée, demain.

— Merci, ma chérie.

— Oh bah, de rien.

— Non. Merci. D'être venue.

Sa voix tremble tout à coup.

— Tout va bien se passer, maman. Papé va rentrer, j'en suis certaine. Grâce à toi.

Elle hoche la tête pour acquiescer. Je regarde à nouveau dans sa direction et me rends compte qu'elle est en train de craquer nerveusement.

— Gare-toi sur le bas-côté. Je te relaye.

Elle essuie du plat de la main les larmes qui ruissellent sur son visage, met son clignotant et m'obéit sans rechigner. Je la remplace derrière le volant, me penche pour embrasser sa joue humide, boucle ma ceinture et reprends la route.

Elle me sourit, reconnaissante. La voir dans cet état me brise le cœur.

— Tu t'arrêteras à la pizzeria ? J'ai reçu un message de Lola, elle a passé commande.

— OK.

— Léo ?

— Hum ? dis-je, les yeux rivés sur l'asphalte.

— Je suis désolée pour Harvey. Je pensais que tu étais au courant que ta sœur avait gardé contact avec lui.

Visiblement, elle est plus douée que sa grande sœur pour ça...

— Non, je l'ignorais. Ne t'en fais pas, ça va. Je ne peux pas lui interdire de lui parler, de toute façon.

— C'est tout à ton honneur. Je crois qu'elle cherche un peu de Victor dans Harvey...

Elle m'observe, guettant ma réaction. Mais je reste impassible, parce que je peux comprendre que Lola ait besoin d'une figure masculine à qui se confier.

— J'espère juste qu'il ne va pas la laisser tomber.

Et qu'il ne va pas se comporter comme un être abject, comme il l'a fait avec moi...

— Je le crois sincère, tu sais. Il se préoccupe vraiment d'elle. Il n'a d'ailleurs pas hésité une seule seconde pour venir.

Je hausse les épaules, agacée d'entendre ma mère parler aussi positivement de celui qui m'a fait autant souffrir.

— Tant mieux pour Lola. En ce qui me concerne, il n'existe plus.

— Je ne suis pas certaine que ce soit réciproque.

— Pardon ?

— Bon, si Lola t'en parle, je ne t'ai rien dit, hein, mais il semblerait qu'il lui demande souvent de tes nouvelles. Il lui a aussi posé des questions au sujet de ce danseur avec qui tu sors.

Je manque de m'étouffer et tourne soudain la tête dans sa direction.

— Hein ? Qui ? Quoi ?

— Cet Arturo, là. Ne fais pas semblant d'ignorer de quoi je parle, jeune fille, ajoute-t-elle avec un sourire chaleureux.

Je reste silencieuse, affichant une moue gênée.

— J'espère juste que tu ne te trompes pas sur celui qui peut vraiment te rendre heureuse, lâche-t-elle d'un air vraiment concerné.

— Franchement, maman, compte tenu du désastre qu’a été mon histoire avec Harvey depuis le premier jour, je n’ai aucun doute à ce sujet.

Mais le sujet « Harvey » est épineux, je me mentirais à moi-même si je le niais. Alors ce doute – dont je viens d’assurer qu’il était inexistant – s’immisce, s’instille goutte à goutte de manière insidieuse dans mon esprit, et j’analyse chaque fait, chaque geste, chaque information, pour recouper les éléments entre eux et identifier les défaillances dans la version de l’un et de l’autre. Ce doute s’intensifie quand je me remémore les sensations éprouvées lorsque j’ai revu sa beauté insolente, sa carrure imposante, son allure assurée. Les souvenirs rejaillissent dangereusement. Les bons, évidemment.

— Doucement, Léo, la pizzeria est juste à droite.

Je me reconnecte à l’instant présent, me fustigeant d’avoir eu la tête ailleurs alors que j’étais au volant, et observe la démarche de ma mère – élégante malgré sa fatigue – jusqu’à ce qu’elle franchisse les portes du commerce où nous attend notre dîner. Je profite de ce moment de répit pour remettre mes idées en place et me rappeler combien j’ai souffert à cause de cet homme et combien j’ai succombé dans les bras de son ennemi.

Je balaye l’image des deux apollons lorsque ma mère s’engouffre dans la voiture, les bras chargés de trois pizzas.

— Une chacune ? C’est énorme !

— Non, en fait..., commence-t-elle d’un air embarrassé.

Putain, je ne le crois pas !

— Il est encore à la maison ?!

— Il a raccompagné ta sœur et il est censé dormir à la maison...

— Tu plaisantes ?

— Que voulais-tu que je fasse ? Et puis, avec ce qui arrive à papé, j’ai d’autres chats à fouetter, tu ne penses pas ?

Touché.

— Ça va aller, ma chérie ? s’inquiète-t-elle.

— Oui, ça ira, grommelé-je.

Je n'en pense pas un mot, mais je me dois de la rassurer. Pas la peine d'ajouter un souci à sa liste déjà bien longue.

Je gare la voiture devant la maison, juste devant celle que je suppose appartenir à Harvey. Ma jambe gauche flageole sur la pédale d'embrayage.

Allons bon, il ne manquait plus que ça... Je perds mes moyens en voyant une simple bagnole...

Je m'efforce d'adopter une attitude totalement impassible, alors qu'à l'intérieur de moi ça bout comme une marmite sur le feu.

J'entre dans la maison à reculons, appréhendant de passer la soirée et la nuit si près de lui. Si je suis déterminée à rester distante, j'ai des réserves sur ma capacité à ne pas exploser, tant j'ai de ressentiment trop longtemps contenu et de vérités à lui balancer en pleine face.

Lorsque Lola pointe le bout de son nez dans le couloir, seule, je m'empresse de l'interpeller :

— Toi ! Discussion. Là-haut. Maintenant.

— Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat.

— Très drôle, rétorqué-je en lui désignant l'escalier et en la collant au train.

Elle pénètre dans sa chambre d'adolescente, s'assoit en tailleur sur son lit et, un sourire au coin des lèvres, me désigne sans un mot le bord de la fenêtre. Je prends place sur les coussins, comme au bon vieux temps.

— Tu m'expliques ce qu'il fait là ?

— Je te l'ai dit, on est restés en contact.

— Ce qui m'intéresse, c'est comment vous y êtes entrés !

— Je lui ai envoyé un message Facebook.

— Pourquoi as-tu fait ça ? Tu sais pourtant ce qu'il m'a fait subir, Lola ! Elle a un léger mouvement de recul face à mon ton agressif.

— Parce que c'est le seul à se comporter normalement quand il s'adresse à moi ! Contrairement à tous ces gens que je rencontre et qui me traitent comme une petite chose fragile dès qu'ils apprennent que j'ai perdu mon père et mon frère. Regard de cocker en prime. Au moins, quand je parle avec Harvey, je suis libre de dire exactement ce que je ressens, et il m'écoute sans me balancer les conneries habituelles.

— Quelles conneries habituelles ?

— Tu sais bien... « Ça passera avec le temps », « Ils vivent à travers toi », et j'en passe.

Oui, je sais parfaitement de quoi tu veux parler, ma Lola...

— Tu ne trouves pas que les gens sont différents une fois qu'ils savent ? me questionne-t-elle avec douceur.

— Si.

Je me souviens de la réaction de notre entourage. Toujours les mêmes mots, avec le classique « Si tu as besoin de quoi que ce soit ». Mais beaucoup n'osent pas vous contacter, par crainte de ne pas savoir quoi dire ou quoi faire, ou tout simplement de déranger, se rassurent en se persuadant que vous devez être déjà bien épaulés et qu'ils vous appelleront plus tard. Mais, au fur et à mesure que le temps s'écoule, ils se sentent gênés de ne pas avoir décroché le combiné plus tôt, alors ils ne font rien. Ce qui est le plus perturbant, c'est de réaliser la vitesse à laquelle les autres reprennent le cours de leur existence pendant que la vôtre semble avoir été mise sur pause. J'ai fait ce constat violent alors que nous venions à peine de comprendre que, oui, papa et Victor étaient vraiment morts et que nous aurions besoin de beaucoup de temps pour ramasser les lambeaux de nos cœurs et retrouver un semblant de normalité.

— Et tu ne trouves pas qu'Harvey n'est pas comme eux ?

— Si, c'est vrai.

Harvey est toujours resté le même, y compris après avoir su. Sans doute est-ce parce que lui-même vivait une autre forme de deuil, enfermé dans

son corps immobile, et qu'il a énormément souffert du regard des autres.

Je relève enfin les yeux vers ma petite sœur, ne pouvant nier qu'elle a beaucoup gagné en maturité au cours de ces derniers mois. Est-ce la disparition de papa et de Victor qui l'a propulsée plus vite vers l'âge adulte ?

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que vous étiez en contact ?

— Je voulais te le dire, mais votre séparation t'a tellement affectée que je n'osais même pas prononcer son prénom. Tu... Tu cherchais à l'oublier.

Sauf que je n'y suis jamais parvenue...

— Et après, ce n'était jamais le bon moment...

— Comment ça ?

— Je ne sais pas, je ne le sentais pas. Tu étais loin, tu semblais seule. Puis tu as repris la photo, et je me suis dit qu'il valait peut-être mieux que tu ne saches pas, finalement. Je suis désolée, Léo. Je ne savais pas quoi faire. Ni quand.

Puis-je vraiment lui en vouloir ? Elle a juste essayé de me protéger. À sa manière. Il n'y avait aucune malveillance dans ses actes. Au contraire.

— Je... Tu peux tout me dire, Lola. Tout ! C'est important pour moi de savoir que, quoi qu'il se passe dans ta vie, peu importe que ça puisse m'affecter, tu peux te confier à moi.

Elle soupire et acquiesce, soulagée.

— C'est juste que je ne m'attendais vraiment pas à le revoir, grogné-je.

— Tu aurais vu ta tête, dit-elle en se bidonnant.

Je m'empare d'un coussin et le lui jette à la figure.

— Sale gamine ! Allez, viens, je meurs de faim.

Nous rejoignons maman et Harvey dans la cuisine. Ce dernier est en train de préparer une salade verte pour accompagner nos pizzas. C'est étrange de le retrouver ici, au milieu des miens, alors qu'il s'apprête à partager notre repas comme si tout était normal, qu'il s'active comme s'il faisait partie de la famille. Est-ce qu'il serait là si je n'avais pas dansé avec

Art ce soir-là ? Si je l'avais laissé me raccompagner ? Notre histoire n'aura été qu'un énorme chaos, du début à la fin.

Lorsque je suis partie à Venise, j'ai tout fait pour l'effacer de ma mémoire. Mais j'ai l'étrange sensation que nos chemins sont destinés à se croiser encore et encore, que nous sommes pris dans le tourbillon de la vie.

« On s'est connu, on s'est reconnu,
On s'est perdu de vue, on s'est r'perdu de vue
On s'est retrouvé, on s'est réchauffé
Puis on s'est séparé¹ »

Jules et Jim. Harvey et Art ?

— Qu'est-ce que tu as, Léo ? m'interroge Lola avec son air suspicieux.

Je secoue la tête pour me reconnecter à l'instant présent.

— Rien.

Je l'embrasse sur la joue et vole une part de pizza que j'avale en deux bouchées comme si je n'avais pas mangé depuis des jours.

Je surprends l'air amusé d'Harvey quand il constate que j'ai toujours autant d'appétit. Pris en flagrant délit, il se retourne sur son saladier, gêné.

Pendant le court repas – ma mère ne pensant qu'à rejoindre son lit –, nous laissons Lola poser ses questions à Harvey au sujet de la tournée et du travail de leur costumière. Le bac en poche, elle doit s'installer à Lyon à la rentrée prochaine pour intégrer l'école de stylisme dont elle rêvait. Depuis qu'elle a reçu sa lettre d'admission, elle est impatiente et stressée, mais toujours aussi passionnée. Je n'interviens pas une seule fois, évitant ainsi de devoir soutenir le regard ensorcelant du mâle alpha installé en face de moi. Je le sens m'observer régulièrement, mais je feins de ne pas le remarquer.

Lorsque Lola annonce qu'elle est crevée, marchant sur les talons de ma mère – Lola, celle-là même qu'on doit habituellement forcer à aller se coucher –, je me lève de table et me prépare un expresso, sans prêter attention à Harvey, toujours dans la pièce. Je m'échappe sur le perron, m'y assois et allume une cigarette.

Est-ce que j'espère qu'il me rejoigne ? Non. Je n'ai pas la force de me confronter à lui, même si je sais que je serai incapable de dormir en le sachant sous le même toit.

Alors, lorsque la porte s'ouvre derrière moi, je me raidis.

— Je peux ?

J'acquiesce d'un petit haussement d'épaules très immature. Harvey s'installe à mes côtés et rompt le silence.

— Comment vas-tu ? me questionne-t-il d'un ton soucieux.

— J'ai connu mieux.

— Et Venise ?

— Toujours inondée.

— Léo...

Apparemment, mon humour douteux l'exaspère. Je tire sur ma cigarette, le regard rivé droit devant moi.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit au sujet de Matt ? balance-t-il, comme s'il retirait un pansement d'un coup sec.

— Ce qui s'est passé ce soir-là, dis-je laconiquement.

— Raconte-moi.

Je me tourne dans sa direction, excédée par son petit jeu.

— Pour quoi faire ? Tu connais l'histoire, non ? Mais peut-être que tu étais trop ivre pour t'en souvenir ?

Voilà, il fallait que ça sorte. Je ne peux m'empêcher de mettre Harvey dans le même panier que cet abruti qui a volé la vie de mon père et de mon frère. Même s'il ne conduisait pas, il a laissé son pote prendre le volant alors, pour moi, il est en partie responsable.

— Non, je me souviens parfaitement de tout, se défend-il, mécontent. Mais je n'ai aucune confiance en Art, alors j'aimerais savoir quelles conneries il a bien pu te raconter !

— Alors là, c'est l'hôpital qui se fout de la charité !

— Pardon ?! Art est autant fautif que moi, si ce n'est plus ! Il t'a expliqué à quel point Matt m'a assuré ce soir-là qu'il n'avait rien bu et qu'il pouvait conduire ? Il t'a dit qu'il m'avait traité de rabat-joie quand j'ai essayé de récupérer les clés de la voiture ? Art l'a encouragé à prendre le volant. S'il m'avait soutenu lorsque j'ai voulu empêcher Matt de s'installer à la place du conducteur, on n'en serait sûrement pas là. Et pourtant, je suis le seul à me sentir coupable dans cette histoire. Il n'y a pas un jour où je ne pense pas à Matt, aux solutions que j'aurais dû trouver pour le convaincre d'appeler un taxi. Soixante euros. C'est ce qu'a coûté sa vie, putain.

Il se lève brusquement et se met à marcher dans l'allée comme un lion en cage, fourrageant dans ses cheveux.

Je passe une main sur mon visage fatigué, les barrières que j'avais érigées sont en train de tomber une à une face à cet homme qui transpire le regret et la douleur. Je presse mes paupières, intimant à mon cerveau de décider lequel des deux je dois croire. Mais le sourire d'Art surgit dans ma mémoire. Le souvenir de sa présence, de son soutien et de sa bienveillance au cours de ces dernières semaines me plonge dans une confusion extrême.

— Art n'était pas là. Arrête un peu ton délire !

— Bien sûr que si, il l'était !

Il lit la perplexité dans mon regard.

— Demande-lui comment il s'est fait ces petites cicatrices sur le torse. Des bouts de verre du pare-brise qui s'est brisé !

N'importe quoi !

— Oui, dans un accident de voiture avec ses parents ! rétorqué-je de manière plus virulente.

Je commence à perdre patience. Il est en train de me pousser à bout.

— « Avec ses parents » ?! répète-t-il en se forçant à rire. Ce que tu peux être naïve !

Harvey semble tellement sûr de ce qu'il avance que je me mets à douter. Non, c'est forcément lui qui me ment. Je me souviens parfaitement qu'Art

n'a pas hésité une seule seconde dans sa version des faits. Pourquoi m'aurait-il menti à ce sujet ?

Pourquoi Harvey le ferait, lui ?

Ferme-la, saleté de petite voix.

Il se plante devant moi et me balance d'un ton sec :

— En tout cas, je constate qu'Art disait vrai pour une fois. Il t'a bien mise dans son lit.

Il lui a vraiment parlé de nous ? Pourquoi a-t-il fait une chose pareille ? Est-ce qu'il se sert de moi ?

Je me redresse pour l'affronter, vexée, ne voulant pas me montrer décontenancée.

— Épargne ta salive et garde tes sarcasmes pour toi. Oui, je couche avec Art, mais ça ne te regarde pas. Tu as eu ta chance avec moi. Je t'en ai redonné une, puis une autre, et tu n'as pas su la saisir. Que tu veuilles rester en contact avec ma sœur, soit, mais tu n'existes plus pour moi. Alors fous-moi la paix.

Je fais volte-face, entre dans la maison et monte les marches quatre à quatre pour me réfugier dans ma chambre.

Je ne pouvais pas rester une seconde de plus à le défier. Parce que je doute de chacun des mots qui sortent de sa bouche, parce que j'ai peur de ce qu'il prétend au sujet d'Art, et parce que rester si près de lui fait renaître tout ce que je me suis efforcée d'oublier au cours de ces derniers mois.

Tremblant comme une feuille, je m'allonge sur mon lit en chien de fusil et ferme les yeux, empêchant les larmes de couler. Mais l'apaisement ne vient pas. Comment peut-il me reprocher d'avoir une relation avec un autre homme après tout ce temps ? Je navigue à vue, au bord du naufrage, perdue dans les informations contradictoires que tous deux m'ont données. Qui dois-je croire ? Que dois-je faire ?

Un bruit de moteur me sort de la torpeur dans laquelle je suis immergée. Je me précipite à la fenêtre et assiste au départ d'Harvey.

Merde.

Pourquoi « merde » ?

Je n'en sais rien. Je ne sais plus rien.

1. Extrait de la chanson *Le Tourbillon*, écrite par Serge Rezvani, chantée par Jeanne Moreau dans le film *Jules et Jim* (1962) de François Truffaut.

CHAPITRE 43

Harvey

J'ignorais que Léo ferait tout ce chemin depuis Venise, même si je l'ai profondément espéré pendant tout le trajet depuis Paris, imaginant nos retrouvailles. Dans la plupart de mes scénarios, elles étaient évidemment tendues. Après tout, nous ne nous sommes donné aucune nouvelle depuis des mois et, d'après les clichés de Léo qu'Art m'a envoyés – endormie et à moitié nue –, elle semble avoir tourné la page de notre histoire. Je mettrais ma main à couper qu'elle ignore que ce parfait gentleman m'a adressé ces photos. Est-ce que je dois les lui transférer pour qu'elle comprenne qu'il n'est qu'une ordure ? Et si Art s'était vraiment épris d'elle et pouvait la rendre heureuse ?

Merde. Non, bien sûr que non ! Il l'utilise. Il veut me détruire. Depuis... l'accident de Matt. Pourtant, il est aussi coupable que moi dans cette affaire, si ce n'est plus, alors pourquoi se comporte-t-il ainsi ?

Léo a déjà tellement souffert, en partie par ma faute d'ailleurs. Apprendre qu'Art n'est pas celui qu'il prétend être pourrait l'accabler, mais dois-je rester sans rien faire ? Comme je l'ai fait avec Matt ?

Je suis paumé. Ça fait des mois que ça dure. Je ne pense qu'à elle. Même la danse ne comble pas mon manque d'elle. Dès que je termine mes

entraînements, je rentre chez moi. Je préfère rester seul. Je n'ai le cœur ni à rire ni à faire la fête.

En la revoyant tout à l'heure, j'y ai vu un signe du destin, je me suis dit qu'il fallait que je trouve un moment pour lui expliquer tout ce que je lui ai caché au sujet de Matt. Mais visiblement, Art a été très convaincant, et elle n'accorde aucun crédit à ce qui sort de ma bouche. Jusqu'où est-il allé cette fois ? Pourquoi me déteste-t-elle autant ? Je ne comprends pas pourquoi elle ne me croit pas. Je n'ai même pas eu l'occasion de lui avouer ce que j'éprouve pour elle, à quel point je me sens vide à l'intérieur. Encore plus vide que lorsque j'étais cloué à ce fauteuil. Comment la convaincre alors qu'Art a les coudées franches pour continuer à lui retourner le cerveau à mon sujet ?

J'ai joué profil bas jusqu'à présent, gardant mes distances avec cette enflure pour ne pas faire d'esclandre avant la tournée, ayant bien à l'esprit que dans cette histoire c'est moi qui ai le plus à perdre et lui qui a tout à gagner. Même s'il a déjà pris le principal : Léo.

Alors je reste patient. Tôt ou tard, je réglerai mes comptes.

CHAPITRE 44

Léonor

Lorsque je vois le prénom qui s'affiche sur mon téléphone, j'hésite à prendre l'appel. C'est peut-être trop tôt pour essayer de démêler le vrai du faux. Une seconde. Deux secondes. Trois secondes.

Mon cœur bat la chamade. Assise en tailleur sur mon matelas, je me recule pour m'adosser à la tête de lit et inspire profondément avant de décrocher.

— Hé, Art !

— Comment ça va, princesse ?

Nous échangeons quelques banalités, je peine à rester concentrée, obnubilée par le doute qui me ronge. Est-ce qu'il se joue de moi ?

Mais étrangement, au fil de notre conversation, je me détends, et un sourire se peint sur mon visage. Art sait trouver les mots pour m'apaiser, et ce soir ne fait pas exception.

Est-ce que je suis attachée à lui ? Oui. Est-ce que je l'aime ? Non, en toute honnêteté, je ne le pense pas. Ce que j'ai ressenti en revoyant Harvey – ce feu qui a brûlé mes entrailles, cet ouragan qui a tout dégomme sur son passage, anéantissant les mois d'efforts pour survivre sans lui dans ma vie – m'a fait comprendre que, si j'éprouve un profond attachement envers Art, cela ne va pas au-delà. Il est devenu mon confident, un ami un peu

particulier compte tenu de l'intimité de notre relation. Un *sex friend*, comme on dit.

Ma méfiance s'envole peu à peu pour laisser place à mon besoin d'être honnête avec lui.

— Harvey était là.

Le silence règne au bout du fil avant qu'Art reprenne enfin la parole.

— Où, là ?

— À l'hôpital. Il a gardé contact avec ma sœur. Il a dîné avec nous, il est reparti il y a une petite heure.

— Est-ce que ça va ?

— On s'est engueulés. C'est pour ça qu'il est parti.

— À quel sujet ?

— Au sujet de cette histoire avec Matt. Et de nous.

— Tu... Tu veux en parler ?

— Non. Enfin si...

— Qu'est-ce qu'il y a, Léo ?

— Est-ce que tu m'as menti, Art ? lâché-je de but en blanc.

Il ne répond rien. Est-il vexé que je remette sa parole en question ou a-t-il quelque chose à se reprocher ? Je décide de poursuivre, tentant le tout pour le tout :

— Est-ce que tu étais dans la voiture ce soir-là ?

Je ne parviens pas à analyser la signification de son long soupir.

— Oui.

Sa réponse me fait l'effet d'une gifle. Doublée d'un coup de poing dans l'estomac. Je déglutis péniblement.

— Je... Je ne sais pas ce qui m'a pris. Après ce que tu m'as confié concernant le drame qu'a subi ta famille, j'ai eu peur de te dire la vérité, de t'avouer qu'à cause de moi un de mes meilleurs potes avait perdu la vie. Je tiens à toi, Léo, et j'ai eu la trouille de te perdre si tu savais de quoi j'étais responsable.

Je m'assois au bord du lit, abasourdie.

— Qu'est-ce que tu as fait ? lui demandé-je sèchement.

— Je l'ai laissé conduire. On s'est comportés comme des trous du cul inconscients. Je suis désolé, Léo, j'aurais dû te dire la vérité.

— Ces traces sur ton torse ?

— J'imagine qu'Harvey te l'a déjà dit...

Je me mure dans un silence pesant, incapable d'exprimer ce que je ressens. Comment mettre des mots sur ce que j'ignore moi-même ?

Oui, il m'a menti, mais par peur que je le juge. Et il n'a pas hésité une seconde à rétablir la vérité.

Oui, je lui en veux, parce qu'il ne vaut pas mieux à mes yeux qu'Harvey ou que tous ces hommes qui prennent la vie des autres.

— Comment est-il au courant pour nous deux ? enchaîné-je froidement en me mettant debout.

— Parce qu'il a découvert les photos de Venise que j'avais postées sur les réseaux sociaux et m'a demandé si je t'avais revue, là-bas.

Ça se tient. Même si ça ne correspond pas à la version d'Harvey.

Je cesse de tourner en rond dans ma chambre. Je me sens lasse, tout à coup. J'aimerais tant que les choses soient simples dans ma vie.

— Dis quelque chose, s'il te plaît, me supplie-t-il.

— Je... te remercie de m'avoir dit la vérité. J'ai besoin de réfléchir. Je te rappelle plus tard.

Je ne lui laisse pas l'opportunité de me répondre et raccroche.

CHAPITRE 45

Jeudi 23 septembre

Voilà trois semaines que je suis rentrée à Paris. Mon dernier mois à Venise a d'abord été chaotique, puis mes habitudes dans la cité des Doges ont fini par reprendre leurs droits. J'ai validé mon semestre, appris énormément sur mon futur métier grâce à des professeurs talentueux et passionnés. J'ai découvert comment l'architecture pouvait – et devait – s'articuler avec l'environnement et le climat. Les différents projets que nous avons dû réaliser m'ont permis de mettre en pratique mes connaissances et mes idées. Aller vivre là-bas quelques mois m'a aussi beaucoup apporté à titre personnel. Je me sens bien plus solide qu'en arrivant et mieux dans ma peau. Ce qui ne m'a pas empêchée de retourner aux séances du groupe de soutien dès le mercredi qui a suivi mon retour.

J'ai rappelé Art, comme je le lui avais promis. Nous avons beaucoup parlé de Matt, de ce sentiment de culpabilité qui le ronge et de ses regrets de m'avoir caché la vérité. J'ai réalisé que j'avais besoin de trouver des responsables à la mort de papa et Victor, mais que mettre Harvey et Art dans le même sac que cet enfoiré qui les a percutés était injuste et déraisonnable. J'ai compris qu'une erreur du passé ne pouvait pas définir quelqu'un pour toujours, alors j'ai décidé de cesser de leur en vouloir pour quelque chose qui ne me concernait pas. Art est venu me rejoindre le temps

d'un week-end avant mon départ d'Italie. Trois jours à rire, à boire, à faire la fête. Et à faire l'amour. Trois jours magiques qui resteront gravés dans ma mémoire, mais qui m'ont confirmé qu'il n'était probablement rien de plus qu'un *sex friend*.

Ce soir, c'est la dernière représentation de *Dirty Dancing* à Paris, celle qui marque le début de la tournée en province. J'ai accepté sa proposition de venir voir le spectacle. Je serai accompagnée d'Angie, à qui Alex et Ed ont accordé sa soirée pour l'occasion. J'ai hâte de découvrir Art sur scène autant que je crains de revoir Harvey.

La salle du théâtre est bondée. Les spectateurs se sont donné rendez-vous pour la célèbre comédie musicale. Le public est principalement féminin. Si certaines s'octroient une sortie familiale sur trois générations – la grand-mère, la mère et la petite fille –, la plupart sont venues en groupe de copines, excitées comme des puces à l'idée de clamer les répliques de ce film culte.

Je n'ai pas osé aller voir Art dans les coulisses, craignant de ne pas me sentir à ma place si je me retrouvais au milieu de la troupe de danseurs. Mais, pour être honnête, je redoutais surtout de me retrouver nez à nez avec Harvey. Me voilà donc au deuxième rang, accompagnée de mon amie à qui je cache sciemment ma nervosité.

— Je n'en reviens pas d'être là. Tu sors avec un danseur qui va bientôt monter sur cette scène ! C'est dingue, non ?

Je souris pour éviter de répondre à sa question. Ou je grimace, et c'est sans doute pour cela qu'Angie fronce subitement les sourcils.

— Tout va bien avec Art, non ?

— Oui, oui.

J'ai répondu un peu trop vite.

— Léo ?

— Oui, bon, OK. Je suis un peu stressée ce soir.

— Par quoi ? s'étonne-t-elle.

Je reste muette, incapable de le dire à voix haute.

— C'est Harvey, c'est ça ?

J'affiche une moue coupable.

— Tu penses encore à lui ?

— Parfois, oui. Trop.

— Et Art dans tout ça ?

— Je n'en sais foutrement rien, gémis-je. Mais je me sens bien avec lui.

— Eh bah, t'es pas dans la merde...

— Tu n'aurais pas quelque chose de plus utile à me dire ?

— On parle de sentiments, Léo. Sur ce coup, je ne peux pas t'aider, juste être là si tu as besoin d'une oreille attentive.

— Ouais, je crois que tu as raison, je suis dans la merde.

Deux heures de montagnes russes. Je suis venue voir Art, que j'ignore comment qualifier (petit ami ? Amant ?), et pourtant je n'ai pu détourner le regard d'Harvey. Au début, tout allait merveilleusement bien. Voir Art sur scène était fantastique. J'ai été très impressionnée et je me suis vraiment sentie heureuse pour lui. Sauf que ce doux sentiment n'a duré que quelques minutes. Très vite, un picotement a jailli dans mon estomac. Dès qu'Harvey a fait son apparition, en fait. Ce picotement s'est transformé en une lame déchirante lorsque je l'ai vu danser collé-serré avec cette blondasse de Penny, puis simuler l'amour avec Bébé sur scène devant des centaines de personnes, vêtu d'un simple boxer. J'aurais dû être indifférente, mais je n'ai pas pu contrôler mes émotions. Ce qui m'a le plus perturbée, c'était de ne pas savoir si l'alchimie entre Harvey et sa principale partenaire était réelle ou feinte. En toute honnêteté, ce qui s'est dégagé entre eux, c'était quelque chose d'inexplicable tant c'était fort et présent sur scène. Où est la frontière entre la réalité et la fiction ? Je l'ignore, et c'est précisément ce qui me rend malade. Ce putain de doute de merde qui ne devrait pourtant pas exister,

puisqu'Harvey et moi c'est terminé depuis longtemps et que je suis avec Art maintenant.

Angie et moi avons sagement attendu ce dernier devant la sortie des artistes, et j'ai positionné le masque de « je vais bien, tout va bien » lorsqu'il nous a rejointes.

— C'était formidable !

J'appuie mes félicitations d'un baiser passionné.

— « Tu es merveilleux sur scène. »

— Tu ne vas pas passer la soirée à me sortir les répliques du film, rassure-moi ?

J'éclate de rire, et cela me procure un profond soulagement de passer si facilement à autre chose. Art, lui, affiche un grand sourire satisfait. La fierté transpire sur son visage.

— C'était incroyable, ajoute Angie.

— Merci, les filles ! On va boire un verre avec la troupe ?

Oh non...

— Sans moi, je suis crevée, s'excuse Angie.

— T'es sûre que tu ne veux pas venir ?

Ma voix est posée mais mon regard implorant. Angie se penche vers moi pour m'embrasser et me chuchote quelques mots à l'oreille :

— Je tiens à peine debout... Tu veux vraiment que je vienne ?

Je sais que si j'insiste elle nous accompagnera. Mais elle a l'air vraiment fatiguée.

— Non, ça ira. Je vais rentrer avec toi. Laisse-moi juste une minute, OK ?

— T'es sûre ?

— Oui. Je ne suis pas prête à...

Elle acquiesce, comprenant que je ne suis pas suffisamment armée pour faire face à Harvey.

— Salut, Art ! À une prochaine !

Je me retourne vers mon beau latino.

— Je vais rentrer avec Angie.

— Tu ne veux pas venir avec moi ?

Il ne cache pas sa déception.

— Non, je n'ai pas envie de le revoir. Tu ne m'en veux pas ? lui demandé-je en grimaçant.

— Non, bien sûr que non.

— Tu me rejoins tout à l'heure ? J'essayerai de me faire pardonner, lui glissé-je au creux de l'oreille.

— Je ne serai pas long. Parce qu'on ne laisse pas Bébé dans son lit toute seule.

Je l'embrasse, rieuse, avant de rattraper Angie.

CHAPITRE 46

Vendredi 24 septembre

— Le bus part à quelle heure ?

— À 11 heures.

Art jette un œil à sa montre.

— Ce qui me laisse largement le temps de m'occuper de toi une dernière fois.

Il se penche vers moi pour picorer la peau fine de mon cou. Je me sens me détendre à nouveau sous ses baisers. Mais son téléphone sonne, nous ramenant à une réalité moins sensuelle. Il décroche, fixe un point sur le mur derrière moi et écoute attentivement son interlocuteur. La joie se dessine sur son visage. Lorsqu'il met fin à l'appel, il pose les yeux sur moi, et son air enjoué devient grave.

— Ça va, Art ? m'inquiété-je.

— Je... Je crois que je vais quitter *Dirty*, m'annonce-t-il, l'air un peu perdu.

— Quoi ?! Mais... la tournée n'a pas commencé !

Le large sourire qui apparaît progressivement sur ses lèvres me rassure. Il a appris une bonne nouvelle.

— J'ai décroché un rôle énorme. Un rôle que je ne peux pas refuser.

— Alors, dans ce cas, les félicitations sont de rigueur ! Bravo !

— C'est à Broadway, lâche-t-il.

— Ah...

New York... Une opportunité incroyable mais qui signe, *de facto*, la fin de notre histoire.

J'ai une petite boule dans la gorge parce que, avec lui, il n'y avait aucune pression autour de notre relation. Je vivais au jour le jour, et ça me convenait parfaitement.

Pour autant, je suis vraiment heureuse pour lui.

Il prend ma main entre les siennes, arrime le regard au mien et me dit avec un calme olympien, comme si tout prenait son sens :

— Viens avec moi.

Son ton est à la fois assuré et empli d'espoir.

J'écarquille les yeux de stupéfaction.

— Je ne veux pas te quitter, Léo. Je... Je suis amoureux de toi.

Merde.

Voilà exactement le mot qui me vient à l'esprit.

Cet homme incroyable, au physique irrésistible, attentif à mes besoins et à mes désirs, me propose de le suivre de l'autre côté de l'Atlantique, m'avouant ses sentiments, et la seule chose que je me dis, c'est « merde ».

Je soupire, attristée par ce que je m'apprête à lui répondre. Je l'apprécie beaucoup, et la dernière chose que je souhaite, c'est de le faire souffrir.

— Je ne peux pas, Art. Je ne peux pas tout quitter comme ça, je dois rester à Paris. J'ai mes études, ma famille, ma vie.

Il acquiesce, sa mâchoire se crispant légèrement, et la déception se lisant sur son visage.

— Je sais qu'on n'a jamais parlé d'avenir tous les deux et, pour être honnête avec toi, j'ignorais si on en avait un. Mais aujourd'hui, je n' imagine pas ma vie sans toi. Léo... Est-ce que tu ressens la même chose ? Parce que, si c'est le cas et que tu ne peux pas m'accompagner, je refuserai le rôle.

Quoi ! ? Il ferait ça ?

Pour moi ?

— Non, tu ne peux pas dire non ! C'est une chance incroyable, tu l'as dit toi-même, et danser à Broadway était ton rêve. Ne passe pas à côté, tu le regretteras tôt ou tard ! Une opportunité comme celle-ci risque de ne jamais se reproduire. Art, s'il te plaît, ne fais pas ça... Pas pour moi.

Je l'implore presque de partir. Je ne veux pas porter la responsabilité d'une telle décision. Pas en sachant que, si je tiens énormément à lui, les sentiments qu'il éprouve à mon égard ne sont pas réciproques.

Un éclair de lucidité illumine ses yeux émeraude. Il vient tout juste de prendre conscience que nous ne partageons pas le même amour.

Il y a toujours eu Harvey pour m'en empêcher, que je le veuille ou non. Je le réalise à cet instant précis et je crois qu'Art le comprend aussi. Il reste silencieux quelques secondes avant de déclarer d'un ton léger :

— OK, Léo. Mais si tu changes d'avis... je serai là.

Soucieux d'adoucir l'atmosphère, il me saisit par la taille et m'invite à m'installer sur lui.

— Je pars dans un mois. D'ici là, *the show must go on*¹ !

Je ris aux éclats, surprise par sa réaction.

Je suis rassurée qu'il ne m'en veuille pas. C'est ce qui me plaît chez lui, il parvient toujours à me mettre à l'aise, à me déculpabiliser, à m'accepter comme je suis et à ne prendre que ce que je veux bien lui donner.

J'aurais aimé éprouver quelque chose de plus fort.

Nous nous quittons comme nous avons l'habitude de le faire : dans une étreinte passionnée, en nous embrassant comme des bêtes affamées, sans nous dire quand nous nous reverrons.

L'océan va bientôt nous séparer. Si Art me manquera, je sais aussi que mon cœur continuera de saigner pour un autre. Un homme qui m'a fait tellement souffrir que je n'envisage plus aucun avenir avec lui.

1. « Le spectacle doit continuer. »

CHAPITRE 47

Vendredi 29 octobre

— Lola, magne-toi, je pars bosser dans vingt minutes.

Ma sœur est à Paris pour la semaine, profitant des vacances scolaires pour me rendre visite. C'est étrange de prendre conscience que celle qu'on a toujours considérée comme le bébé de la famille est devenue une jeune adulte.

Bon, une jeune adulte qui passe beaucoup trop de temps dans ma salle de bains...

— Lola ! m'impatienté-je.

La porte s'ouvre enfin.

— Oui, voilà, voilà. Je suis comment ?

Elle tourne sur elle-même, faisant voler sa jupe bouffante.

— Parfaite.

Magnifique même. Je souris hypocritement. Que puis-je faire d'autre alors que ma sœur s'apprête à aller dîner avec mon ex ? La pilule a été difficile à avaler mais, puisque je m'évertue à lui répéter que, non, je ne pense plus à lui et que, non, ça ne me fait ni chaud ni froid qu'elle continue d'avoir des contacts avec lui, il faut bien que je me montre détachée si je veux préserver ma couverture. J'appréhende déjà le flot de questions avec lequel le groupe des BVA va m'accueillir mercredi prochain. Ils se

languissent tous de connaître chaque semaine l'évolution de ma vie sentimentale.

Je m'enferme dans la salle de bains, priant pour qu'Harvey arrive dans la seconde et que je ne sois pas obligée de l'affronter. Je ne veux pas revoir son visage parsemé de grains de beauté et sa fossette qui creuse le coin de ses lèvres même lorsqu'il ne sourit pas. Je ne veux pas entendre à nouveau son timbre chaud et viril ni sentir son parfum boisé. Je ne veux pas me perdre dans la noirceur profonde de ses iris. Je veux continuer à vivoter comme je le fais depuis des mois, en refoulant l'idée de ce que serait mon quotidien s'il en faisait toujours partie.

— Il vient te chercher à quelle heure ? hurlé-je à travers la cloison, d'un ton désintéressé.

— Il ne devrait plus tarder.

Je la rejoins dans le séjour et enfile mes baskets blanches et mon manteau, me préparant à m'enfuir au plus vite. La sonnerie de l'interphone me cloue sur place.

Merde, merde, merde.

— Tu peux ouvrir, Léo ? Je vais faire mon petit pipi avant de partir.

— Non, Lola, je...

Trop tard. Sale gamine.

J'appuie sur le bouton pour déverrouiller la porte de l'immeuble, puis fais quelques pas nerveux dans l'entrée. J'ai l'air d'un jouet à remontée mécanique. Ou d'un poisson hors de son bocal.

Je passe en revue ma tenue dans le miroir de l'entrée, me recoiffe rapidement et tente quelques exercices de relaxation. Ils n'ont jamais fonctionné chez moi, mais je m'obstine malgré tout à les pratiquer dans les situations stressantes.

Puis c'est le moment tant redouté, celui où mon cœur bat à cent à l'heure, menaçant de sortir de ma poitrine, celui où mes jambes deviennent de la guimauve bon marché, celui où mon cerveau n'est plus irrigué.

— Salut.

— Salut.

Voilà, voilà. Il est aussi gêné que moi. Ça devrait me rassurer, mais au lieu de cela je me décompose encore plus, étouffée par la tension qui règne désormais dans la pièce. Alors que les secondes s'égrènent, aucun de nous ne pipe mot. Harvey se frotte la nuque et finit par m'accorder un sourire léger que je lui rends timidement. Nous sommes tous les deux affligés par le ridicule de la situation.

— Salut, Harvey !

Ma sœur fait son apparition dans le séjour.

— Salut, sale gamine.

Je lève un sourcil dans sa direction, surprise qu'il appelle Lola comme j'aime le faire. Il me répond par un clin d'œil complice, que je savoure une fraction de seconde, le temps d'être renvoyée dans la réalité par ma petite sœur.

— Bon courage, Léo ! À tout' !

Harvey la laisse passer devant lui avant de s'adresser à moi.

— Je te la ramène vers 23 heures, max. C'est bon ?

— OK.

Je l'observe quitter mon appartement, reste quelques instants un peu interdite et me secoue pour partir travailler.

Sur le chemin qui me sépare du Red Spot, où je suis désormais serveuse, je me refais le film de ces retrouvailles pour le moins maladroites et distantes, me plongeant dans des souvenirs plus lointains, trouvant mon existence solitaire tout à coup sans saveur. Art est parti, et je n'ai pas cherché à le retenir. Revoir Harvey fait renaître, comme je le craignais, des sentiments enfouis. Je ne peux m'empêcher d'extrapoler et d'imaginer ma vie avec lui. Serait-elle plus colorée ? Plus joyeuse ? Ou repartirions-nous inévitablement dans nos travers ? Notre relation semble tellement vouée à l'échec que j'ai peur de devoir répondre par l'affirmative à cette question,

comme si nous ne savions pas nous aimer sans nous faire du mal, comme si nous étions incapables de construire quoi que ce soit ensemble. Si tel est bien le cas, pourquoi nos routes finissent-elles toujours par se recroiser ? Et puis, il reste toujours un point à éclaircir... Lequel d'Art ou d'Harvey m'a menti au sujet de Julia ?

Il est près de minuit lorsque je rentre chez moi.

Je pénètre dans l'appartement plongé dans le noir et un silence absolu. Une petite voix m'interpelle :

— Tu rentres tard ! On t'a attendue avec Harvey. Il est parti il y a moins d'une demi-heure, c'est con.

Ah bon ?! Il m'a attendue aussi ?

— Comment ça s'est passé ? éludé-je.

— On est allés dans cet italien où il t'a déjà emmenée. Tu te souviens ?

Oh que oui ! C'est ce soir-là que...

J'empêche mes neurones de penser à notre première fois, bataillant pour ne pas retomber dans la nostalgie.

— Oui, vaguement. Comment va-t-il ?

— Bien. Ils font un carton sur la tournée.

J'ai un petit pincement au cœur que je ne m'explique pas. Est-ce parce qu'il poursuit sa vie alors que j'ai l'impression de ne plus avancer dans la mienne ? Je ne sais pas, le revoir a embrouillé mon esprit. Tout me semble confus. J'ai passé la soirée à penser à lui et, à vrai dire, j'appréciais ne plus avoir cette sensation désagréable de gâchis.

— Il est doué, je suis contente qu'il ait repris le chemin de la scène.

— Et toi, ça va ? Je veux dire... Ça ne t'a pas fait bizarre de le revoir ?

— Si, avoué-je. Ça m'a fait... mal, je crois. Allez, je vais me doucher et je reviens. Dors. Bonne nuit, sale gamine.

Elle semble attristée par ce que je viens de lui confier. Elle s'approche, m'enserme la taille et m'embrasse.

— Bonne nuit, ma Léo.

CHAPITRE 48

Mardi 2 novembre

Lola m'épuise. Sa soif de découvrir Paris est insatiable. Lorsque je ne travaille pas ou que je ne suis pas en cours, elle me traîne aux quatre coins de Paris, me faisant découvrir des endroits dont j'ignorais parfois l'existence. Aujourd'hui ne fait pas exception.

— Est-ce que tu vas me dire où on va ?

— Mais non, Léo, si je te le dis, ce n'est plus une surprise !

Je peine à suivre ma petite sœur, dont l'impatience la fait plus trotter que marcher. Je n'ai aucune idée du programme qu'elle nous a réservé, mais son enthousiasme a plus tendance à m'inquiéter qu'à me rassurer.

Elle s'arrête brusquement devant un bâtiment, et la tête en l'air que je suis la percute de plein fouet.

— Aïe-euh, gémit-elle.

Lorsque je lève les yeux sur l'enseigne, toute envie de m'excuser disparaît.

— Tu déconnes, là !

— Mais non, ne commence pas, je suis sûre que tu vas adorer !

— À quoi tu joues, Lola ?

— C'est un cours dont j'ai entendu beaucoup de bien par une influenceuse que je suis sur Insta. Allez, j'ai déjà payé de toute façon, ce

serait idiot de ne pas y aller. On va faire ça toutes les deux..., m'implore-t-elle.

Le Paname Studio. Autrement dit, un studio de danse. Alors que je fais tout pour tirer un trait sur mes derniers mois passés entre Harvey et Art, décidée à aller de l'avant, Lola décide de m'embarquer dans leur univers. Tout ce qu'il me fallait...

Elle me saisit par le bras et me pousse à l'intérieur.

Si un jour on m'avait dit que je me retrouverais au milieu d'une pièce, encerclée de miroirs, les pieds ancrés dans un parquet en chêne, je ne l'aurais jamais cru.

Nous sommes huit à attendre l'arrivée de la professeure de danse. Je ne sais pas ce qu'on me réserve. Danse moderne ? Jazz ? Classique ? Lola ne veut toujours rien me dire.

Un petit bout de femme fait son apparition. Chloé, s'annonce-t-elle. Avec appréhension, je l'écoute nous expliquer en quoi consiste cette séance d'initiation. Le but de cette heure et demie ? Entrer en symbiose avec notre corps. Je trouve l'idée intéressante mais complètement inatteignable en si peu de temps. Un coup de coude de la sale gamine, accompagné d'une grimace de mécontentement, me contraint à faire un effort.

J'observe l'agile Chloé se déplacer avec grâce jusqu'à la sono. Les notes de *Cry Me a River* commencent à résonner dans la salle, la voix d'Ella Fitzgerald couvre presque les consignes de la jolie brune.

— Fermez les yeux. Laissez-vous porter par la musique.

Plus tendue que moi, tu meurs. J'obéis sans y croire.

— Elle vous berce, vous emporte. Bougez les bras, les jambes, ondulez le bassin. Oui, voilà, c'est ça.

Je soulève une paupière et réalise que tout le monde joue le jeu. Je suis rassurée de découvrir que personne ne me regarde. Les paroles de cette chanson – si belles mais si tristes – devraient me bloquer. Pourtant, je sens la magie faire son œuvre. Je me focalise sur la musique.

— Imaginez un endroit dans lequel vous vous plaisez, entourée de gens que vous aimez.

Le lac dans lequel nous allions nous baigner tous les étés apparaît naturellement dans mon esprit. Suivi par tout le reste. Les odeurs, la fraîcheur de l'eau, les rires de Lola quand papa la menaçait de venir la faire couler, les recommandations de maman, les allers-retours de Victor entre le milieu du lac et la rive, et moi, allongée paisiblement, souriant en entendant ceux que j'aime s'animer autour de moi, savourant la chaleur du soleil qui sèche ma peau.

— Cette voix intérieure, laissez-la venir jusqu'à vous. Elle vous dit quoi faire, elle vous guide.

Petit à petit, au rythme de la musique, je lâche prise. J'occulte les autres, appréciant à ma grande surprise ce moment que je ne partage qu'avec moi. Et personne d'autre que moi. Et ce souvenir heureux qui me manque tant. Je laisse les émotions m'envahir puis me submerger, n'ayant plus aucune maîtrise de mon corps.

Je me déplace, lève les bras au-dessus de ma tête en soulevant mes cheveux détachés et ouvre enfin les yeux. Je contemple dans le miroir cette femme qui danse langoureusement, sans prêter attention aux larmes qui inondent son visage, sans ressentir la douleur qu'elle expulse. La douleur d'avoir tant perdu. Une main prend la sienne, et la musique s'arrête. Je me tourne légèrement vers Lola avant de porter le regard vers nos doigts enlacés. Je me reconnecte peu à peu à la réalité et prends conscience que cette femme qui pleure silencieusement, c'est moi. Lola me sourit à travers le miroir et, après quelques secondes pour récupérer mon souffle, je finis par faire de même.

J'entends vaguement les encouragements de Chloé qui nous guide dans la suite du cours. Pour quelqu'un qui n'est pas très à l'aise avec son corps lorsqu'il s'agit de danser, je dois avouer que je suis stupéfaite par ce que j'ai accompli. Cela dit, j'ai suffisamment de lucidité et d'esprit autocritique

pour savoir que ce que je viens de faire est techniquement désastreux, mais ce n'était pas le but de la manœuvre. Ce cours n'a pas pour objectif de faire de nous la future Joséphine Baker mais bien de nous permettre d'apprivoiser notre corps. Ce qui, en soi, est déjà un bel objectif. Je suis presque déçue lorsque Chloé nous remercie pour notre implication, scellant la fin de cette expérience enrichissante. Je redescends peu à peu de mon état second. Retrouver le monde extérieur est presque un choc après ce moment de plénitude.

— Alors, c'était génial, hein ? me questionne Lola sur le chemin du retour.

— C'était une super idée, Lola. J'ai adoré ! Je compte même y retourner.

— Arrête... Tu me fais marcher !

— Non, absolument pas. Je t'assure que ça m'a fait vraiment beaucoup de bien.

Elle reste sceptique, tentant de lire dans mes pensées. Je m'arrête et saisis sa main pour qu'elle fasse de même.

— Lola, je ne plaisante pas. Ça fait longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien. Alors... Merci.

Excitée comme une puce, elle me saute au cou et dépose un baiser sonore sur ma joue, avant de repartir vers mon appartement, un large sourire de victoire dessiné sur les lèvres.

CHAPITRE 49

Même jour *Harvey*

Lorsque je compose le numéro sur l'écran tactile, je n'en reviens pas moi-même. Est-ce d'avoir revu Léo qui me pousse à faire ça ? Ou peut-être est-ce de l'avoir perdue...

J'ai toujours refusé de régler ce problème, doutant sérieusement de pouvoir changer quoi que ce soit à la situation déjà bien trop enlisée. Encore maintenant, le téléphone dans la main, j'émets de grosses réserves. Les choses sont allées trop loin pour que j'espère comprendre comment on en est arrivés là.

Je souffle un bon coup et lance l'appel.

— Allô ?

— Art ? C'est Harvey.

Il reste silencieux.

— Art ?

— Salut, Harvey. Ça fait un bail.

Que je ne l'avais pas appelé ? Au moins, ça, oui.

Son ton ne me trompe pas : il est surpris de recevoir un coup de fil de ma part. Cela dit, il y a de quoi être étonné.

— Benj' m'a filé ton numéro, lui expliqué-je, faute de trouver mieux à dire.

— Qu'est-ce que tu veux ? s'impatiente-t-il.

— Il faut qu'on discute.

Il soupire. Impossible de savoir s'il est prêt à parler à bâtons rompus. Mes tentatives, après la mort de Matt, se sont toutes soldées par des échecs cuisants, alors je suis plus que pessimiste.

— Ça fait plus de trois ans que Matt est mort. Trois ans que tu me détestes. Pourquoi ? lâché-je de but en blanc.

— Pourquoi ça t'intéresse tout à coup ? Je bosse de l'autre côté de l'Atlantique désormais, et de l'eau a coulé sous les ponts. Je me sens... en paix.

— « En paix » ? Tant mieux. Sauf que, moi, j'ai besoin de comprendre pourquoi tu m'avais déclaré la guerre ! Tu ne crois pas qu'on avait assez perdu ?

— Tu parles de Matt ou tu parles de Léo, là ?

Enfoiré. Ça te fait plaisir de me balancer votre relation en pleine face, hein ?

Je prends sur moi pour rester calme, gardant le cap sur mon objectif.

— Qu'est-ce que tu veux savoir, Harvey ?

— Ce que je t'ai fait !

— Si tu faisais un peu attention aux autres, Harvey, tu aurais déjà compris.

Art m'a habitué à un tempérament de feu, alors son timbre posé me déstabilise. Je m'arrête devant la fenêtre, à la fois anxieux et perplexe. Est-ce bien le même homme qui me parle à l'autre bout du fil ?

— Tu sais ce que ça fait d'être toujours à la traîne ? poursuit-il. D'être toujours dans l'ombre ? D'être le numéro 2 quoi qu'il arrive ?

— Mais de quoi tu parles ? m'étonné-je.

— Tous les rôles dont je rêvais, c'est toi qui les décrochais. Tous, Harvey.

J'écoute la liste qu'il récite à la perfection, comme s'il avait ressassé ses échecs pendant toutes ces années. Échecs que j'étais loin de considérer comme tels puisqu'il était à chaque fois retenu pour d'autres rôles.

— Puis il y a eu Julia. Tu te souviens ? C'est moi qui te l'ai présentée juste après avoir fait sa connaissance dans ce bar où on sortait tout le temps. Elle me plaisait, Harvey. Mais, à l'instant même où tu l'as vue, tu as jeté ton dévolu sur elle, sans même te demander si elle m'intéressait. Tu étais focalisé sur ce que tu voulais, toi, et le reste n'existait plus, comme à ton habitude.

— Comment j'aurais pu deviner qu'elle te plaisait ? Ou que tu tenais tellement à ces rôles ? Il suffisait de me le dire ! Tu ne vas quand même pas me reprocher de ne pas être devin ?!

Je perds le contrôle face à un Art d'un calme olympien, qui me raconte une histoire comme si elle ne lui appartenait pas.

Je reprends mes allées et venues dans le séjour de mon appartement. Sa haine était nourrie par de la pure jalousie ! J'espérais une explication moins puérile, et pourtant...

— C'est pour ça que tu as dansé avec Léo ce soir-là ? Pour me montrer que tu pouvais l'avoir, toi, l'éternel numéro 2 ? craché-je.

Il garde le silence quelques secondes.

— Et puis, il y a eu Matt, reprend-il en éludant ma question d'une voix posée. On était ensemble dans cette putain de voiture, mais tout le monde m'a montré du doigt.

— C'est faux, contré-je en murmurant presque. On était tous les deux responsables.

— Arrête, Harvey. J'ai perdu l'un de mes meilleurs potes parce que je n'ai rien fait pour l'empêcher de prendre le volant. Toi, tu as essayé au moins. Tu peux te regarder dans une glace. Je n'arrivais plus à assumer mon

reflet dans le miroir. Et te voir rendait les choses encore plus insupportables. Ta seule présence me rappelait ce dont j'étais coupable. Je t'ai maudit pour ça. Tout semblait si facile pour toi.

J'essaye d'assimiler sa vérité, mais je n'étais pas préparé à l'entendre.

— Facile ? Il n'y a pas une journée sans que je pense à lui ! On aurait pu s'entraider au lieu de se détruire, constaté-je amèrement. J'ai perdu deux potes cette nuit-là, Art. La perte d'un seul était largement suffisante, tu ne crois pas ?

— Si. Mais à l'époque j'étais incapable de voir les choses différemment.

Je soupire, conscient que quelque chose a changé. Je l'entends dans sa voix, dans le choix de ses mots.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui ? Je suis tombé fou amoureux d'une femme qui m'a ouvert les yeux.

Je déglutis douloureusement.

— Mais je l'ai approchée pour de mauvaises raisons. Je lui ai raconté des conneries qu'elle ne me pardonnera jamais.

Est-ce Léo dont il parle ?

— Peu importe, ajoute-t-il. De toute façon, elle ne m'aime pas.

Après une courte pause, Art reprend, ironique :

— Que veux-tu, Harvey, je resterai l'éternel numéro 2.

Putain.

Je suis à la fois triste pour Art, dont la mélancolie est palpable, et égoïstement soulagé de savoir que peut-être...

— Je suis désolé, Harvey. Pour tout ce gâchis.

Si je m'attendais à ça...

— Ouais. Moi aussi... de n'avoir rien vu...

Art a raison, tout comme Léo me l'avait reproché avant lui. Je ne pense qu'à moi. J'ai tout fait pour réussir ma carrière de danseur mais à quel

prix ?

— Art ?

— Ouais ?

— Si tu l'aimes vraiment, tu devrais lui dire la vérité.

Au risque de la perdre... Ma gorge se noue à cette seule pensée, mais Léo mérite de savoir.

— Oui, je lui dois bien ça, finit-il par me répondre.

Jamais je n'aurais cru un jour entendre Art s'excuser et reconnaître ses erreurs. Pas plus que je n'aurais imaginé que j'étais en partie responsable de la destruction de notre amitié. J'ignorais que j'étais un obstacle permanent à ses rêves. Suis-je vraiment un monstre d'égoïsme ? Art ne m'a jamais semblé souffrir de mes succès professionnels. Au contraire, il me félicitait et disait se réjouir pour moi. Aurais-je dû voir que c'était loin d'être le cas ?

Quoi qu'il en soit, il m'a vraiment surpris. Il a tellement gagné en maturité. Léo y est-elle pour quelque chose ? J'ai l'impression que oui. Il affirme qu'elle ne l'aime pas, mais en est-il vraiment sûr ? Et, si tel est bien le cas, est-ce que j'existe encore pour elle ? Est-ce qu'elle pense encore à moi, à nous ?

Si elle savait à quel point elle me manque... Devrais-je le lui dire ? Elle a été si froide lorsque je suis venu chercher Lola. Je pensais avoir l'opportunité de lui parler après avoir ramené sa sœur, mais elle n'était pas rentrée. Au bout de vingt minutes d'attente, je suis parti. À quoi bon rester alors que, visiblement, elle n'était pas ravie de me revoir ? Est-ce qu'elle me déteste toujours ? M'a-t-elle oublié ? Je crois que, si j'avais le choix, je préférerais qu'elle me haïsse. L'oubli serait pire. Cela signifierait qu'elle a tourné la page de notre relation et qu'il n'y a plus de « nous ».

Lola est persuadée que sa sœur a toujours des sentiments pour moi mais qu'elle les refoule par crainte de souffrir à nouveau. Je ne peux que la comprendre. Je n'ai fait que ça depuis le jour de notre rencontre. La broyer,

petit à petit. Je m'en veux de ne pas avoir su lui dire que je l'aimais et à quel point elle comptait pour moi lorsque c'était le bon moment. Au lieu de cela, je l'ai laissée partir. Mais le pire, c'est qu'à aucun moment je n'ai tenté de la retenir. J'ai accumulé les erreurs, les unes après les autres.

C'est peut-être mieux ainsi. Elle mérite d'être heureuse et d'être aimée d'un homme qui la fera passer avant le reste. Si c'était à refaire, j'aimerais être cet homme.

CHAPITRE 50

Léonor

Comme je l'avais assuré à Lola, je suis retournée aux cours de Chloé. Quatre fois. À la cinquième, j'étais munie de mon fidèle appareil photo et, avec la permission des concernées, j'ai pris quelques clichés pendant l'exercice habituel du début de séance. Celui où vous fermez les yeux, où vous faites le vide autour de vous, pour vivre un instant privilégié avec vous-même, court mais intense, difficile mais salvateur, vous concentrant sur votre for intérieur et non sur l'image que peut vous renvoyer un miroir ou le regard de l'autre.

Une semaine plus tard, nous sommes allées boire un verre, et je leur ai dévoilé dans un silence religieux les photographies en noir et blanc que j'avais développées en grand format. Une à une. Toutes sont d'abord restées sans voix en se découvrant ainsi mises à nu. Amour ou dégoût de soi, lutte contre le lâcher-prise ou sensualité exacerbée, sourire ou rage peinte sur le visage, ces photos ne trichaient pas. Elles avaient toutes un point commun : elles étaient magnifiques parce que percutantes d'émotion. Elles étaient vraies, criantes de vérité crue, sans filtre, sans artifice. La femme sous toutes ses formes. Grosse, mince, grande, petite, faible, forte, heureuse, malheureuse. Belle. J'étais fière de ces clichés et je ne voulais surtout pas qu'ils finissent au fond d'un placard. Au contraire, j'éprouvais un besoin

viscéral de les montrer au plus grand nombre. Mon projet d'exposition me trottait de plus en plus dans la tête et, ce soir-là, je devais convaincre ces femmes qu'elles y avaient leur place, plus que quiconque. Pour cela, j'ai décidé de me livrer à elles comme elles avaient accepté de le faire en me laissant les photographier. Un échange de bons procédés, une démonstration de confiance mutuelle. Je leur ai raconté mon histoire tout entière. Les mots sont sortis avec toute la difficulté que j'avais appréhendée, parfois accompagnés d'inévitables larmes de tristesse. Lorsque j'ai enfin évoqué cette exposition que j'avais remise au placard, j'étais plus déterminée que jamais. À tel point qu'elles ont toutes accepté d'être actrices de ce projet. Il y aurait donc d'autres séances photo pour illustrer le temps qui passe sur la reconstruction de soi et sur l'acceptation de son corps.

Un mois plus tard, Chloé nous annonçait qu'elle avait décroché pour moi, pour nous toutes, une exposition dans le cadre d'un événement organisé par l'un de ses amis, suscitant des cris d'excitation et de joie chez chacune d'entre nous. Le sourire ne me quittait plus, je savourais cette divine sensation qu'enfin des choses bien pouvaient m'arriver. La roue avait fini par tourner.

Jeudi 27 janvier

Je ne compte plus les heures passées à trier, sélectionner et organiser les images qui seront exposées. Dans peu de temps, Ed viendra charger tout mon attirail dans le coffre de sa voiture, et nous prendrons la direction d'un hôtel particulier au cœur de Paris, privatisé par l'ami de Chloé pour le compte d'une maison de haute couture. La cour intérieure deviendra une scène, la façade en pierre s'illuminera de rose, et bientôt des danseurs et des musiciens de jazz offriront aux invités un spectacle mémorable, dans un lieu unique.

Entre deux représentations, les heureux élus, triés sur le volet, pourront flâner dans les salles intérieures et découvrir des œuvres artistiques, coupe de champagne à la main, bouchées apéritives de l'autre. Mes clichés, encadrés de noir et de blanc, seront installés dans les couloirs menant du hall à l'extérieur, les accompagnant dans leur déambulation.

En apparence, le cœur de l'événement n'est donc pas à mon niveau. Pourtant, je me mets une pression inouïe. Parce que, exposer mon travail, ma passion, c'est un aboutissement, j'ai l'impression étrange qu'une page va bientôt se tourner. Une page que j'avais commencé à écrire alors que papa et Victor étaient en vie. Je sais qu'ils auraient aimé que j'aille jusqu'au bout, même sans eux. D'une certaine façon, reprendre ce projet fou m'a permis de les retrouver. J'ai revu leur visage, leur sourire, leur regard.

Tout est prêt. Mais moi, est-ce que je le suis ?

Je cours partout, me hâtant de rassembler mes affaires avant l'arrivée d'Ed. Lorsque mon téléphone sonne, je décroche sans réfléchir, sans même vérifier l'identité de l'appelant.

— Allô ?

— Léo ?

— Art. Comment vas-tu ?

— Plutôt pas mal. Et toi, princesse ? Bientôt le grand jour ?

Malgré la distance, Art et moi continuons de prendre des nouvelles l'un de l'autre. La gêne qui s'était installée entre nous après que je lui ai fait comprendre que mes sentiments pour lui n'étaient pas aussi forts que les siens a fini par s'estomper.

— Demain. Ed passe dans une demi-heure, il faut que je m'active.

Je réalise brusquement qu'Art ne m'appelle jamais le matin, compte tenu du décalage horaire.

— Art ? Tout va bien ?

— Je...

Il se racle la gorge avant de reprendre :

— Il fallait que je te parle.

— Je t'écoute, dis-je de manière un peu expéditive, préparant mes dernières affaires.

— Ça fait des semaines que je dois te le dire. Que je *veux* te le dire.

— Me dire « quoi » ?

J'arrête tout mouvement. Son embarras est manifeste. J'ai une vague idée de ce qu'il compte me confesser.

— Je t'ai menti, Léo. Depuis le début. Je m'en veux tellement pour ça. Je t'adore, il n'y a pas une femme sur cette terre que je respecte plus que toi. En dehors de mamma, évidemment.

Sa remarque au sujet de sa mère me fait rire malgré ce qu'il s'apprête à avouer. J'ai envie de lui dire qu'au fond de moi je le sais, que je l'ai toujours su. Mais je le laisse poursuivre, parce que parfois il est important d'entendre la réalité à haute voix pour qu'elle prenne enfin son sens.

Il me raconte tout au sujet de Julia, de sa réconciliation récente avec Harvey, de sa volonté de faire table rase du passé et d'accepter sa responsabilité dans la mort de Matt plutôt que de la refouler et de la reporter sur Harvey.

— Je t'aime, Léo. Et je m'excuse pour tout ça. Pour toutes ces conneries dans lesquelles je n'avais pas à te mêler. Mais une partie de moi ne regrette pas, parce que c'est grâce à ça que j'ai eu la chance de te découvrir. Tu es une belle personne, princesse, et je serai toujours là pour toi.

Je devrais lui en vouloir de m'avoir encore plus éloignée d'Harvey en instillant le doute dans mon esprit à son sujet, de m'avoir utilisée. Pourtant, il n'en est rien. Parce que Art m'a énormément apporté. Il m'a rendu mon insouciance, ma confiance, m'a permis de me sentir à nouveau vivante, désirée. Aimée.

— Merci de m'avoir dit la vérité, Art. Je suis contente que tu fasses partie de ma vie, mon beau Latino, et j'aimerais que tu y restes. Je t'aime aussi, tu sais ? À ma façon...

— Ce n'est déjà pas si mal... Merde pour demain, principessa.

Je raccroche, le cœur lourd. Je réalise qu'Art me manque. J'aurais aimé entretenir cette relation si particulière que nous avons développée. Sauf qu'il n'y trouvait pas son compte et que cela n'aurait pas été juste vis-à-vis de lui d'être plus que des amis compte tenu de la nature de ses sentiments pour moi. Il était primordial que je me montre honnête avec lui. Quoi qu'il en soit, j'éprouve un vide indescriptible lorsque je m'imagine le sentir, le toucher, lorsque je rêve de me blottir dans ses bras. Tous les symptômes du manque physique. Après avoir connu des hommes aussi incomparables qu'Harvey et Art, serai-je capable d'aimer à nouveau ? Existe-t-il quelqu'un sur cette planète qui sera à leur hauteur ?

CHAPITRE 51

Vendredi 28 janvier

Vêtue d'une robe noire, dont le dos nu fait tourner quelques têtes masculines sur mon passage, je navigue au milieu des invités, une coupe de champagne à la main, et me délecte des compliments qui alimentent les conversations des uns et des autres lorsqu'ils posent un œil sur mon travail. Peu importe le temps qu'ils passent à étudier mes photographies, car ce qui compte avant tout c'est l'émotion que l'on ressent, la toute première, celle qui domine et vous transperce avant que votre cerveau commence à analyser ce que ces images peuvent bien raconter ou ce qu'a voulu montrer leur auteur.

Après des jours et des nuits de dur labeur, de travail acharné pour la perfectionniste que je suis, de lutte avec l'encadreur pour que tout soit parfait, de négociations sur l'emplacement idéal de chaque cliché dans le long corridor, je savoure le résultat et accepte de me détendre enfin. Je m'arrête un instant, les bras croisés, devant l'un de mes tirages préférés, composé de deux images prises à six semaines d'intervalle. Une goutte d'eau dans la machine du temps. Pourtant, pendant une fraction de seconde, on a l'étrange sensation que ce n'est pas la même femme qui a été photographiée. À gauche, elle est visiblement mal dans son corps, le visage fermé et le regard triste. À droite, elle vit un moment de bien-être, ses yeux

sont rieurs et son sourire enjôleur. Elle s'appelle Lisa, je l'ai rencontrée au cours de Chloé. Cette femme semble au premier abord banale. Mais, quand on y regarde de plus près, elle déborde de vie, de charme et de force. Je souris en pensant aux effets du temps. Pour Lisa, ils sont sans l'ombre d'un doute bénéfiques.

— Léo ?

Ma colonne vertébrale se redresse au son de cette voix. Des frissons me parcourent l'échine. Je me retourne, lentement, le plus lentement possible, pour gagner quelques secondes. Elles me sont indispensables pour affronter celui qui me hante depuis toujours.

Je m'efforce de sourire le plus naturellement possible et pars au front.

— Harvey ! Quelle surprise ! Ne me dis pas que tu es l'un des danseurs de ce soir ?

Mon sourire oscille entre passablement naturel et fortement crispé. Il n'a absolument pas changé. Entendez par là qu'il est toujours aussi désirable que dans mon souvenir et qu'il me fait toujours autant d'effet. Mon rythme cardiaque s'emballe.

— Non. Lola m'a parlé de ton expo. J'ai réussi à dégoter une invitation. Il fallait que je te voie.

— M'appeler aurait été beaucoup plus simple, tu sais.

Et m'aurait épargné de te découvrir en costume trois-pièces dans lequel tu es à tomber.

— Je ne suis pas sûre que ce soit le bon moment, là, dis-je en désignant d'un regard ce qui nous entoure.

— Je crois que c'est le moment parfait, au contraire.

Son aplomb me déstabilise.

— Je... Je dois aller serrer quelques mains, lancé-je pour tenter de fuir.

— Laisse-moi t'accompagner. Je serai ton cavalier.

— Mon... cavalier ? répété-je, dubitative.

Je n'ai pas le temps de réfléchir. Il s'empare de mon bras et me guide vers un groupe d'invités débattant sur mon travail.

— Tu es vraiment magnifique, Léo. Cette robe te va à ravir.

Je reste bouche bée, ne sachant pas comment réagir. J'ai l'impression d'avoir perdu tous mes moyens. Plus je m'approche de ces gens, et plus je crains de ne pouvoir dire des choses sensées.

— Je te laisse, je ne veux pas te perturber. Mais je ne serai pas loin.

Je l'observe s'éloigner, sidérée par la tournure de cette soirée.

Je m'administre – intérieurement bien sûr – une bonne claque pour atterrir au plus vite et m'empresse de rejoindre le petit groupe pour me présenter officiellement. Je les remercie chaleureusement pour leurs éloges et réponds à chacune de leurs questions. Certaines sont purement techniques, d'autres sont plus personnelles. Certains m'interrogent sur le matériel utilisé pour tel ou tel cliché, sur le temps qu'il m'a fallu pour réunir toutes ces photographies. D'autres se montrent plus intrusifs, m'interrogeant sur le lien qui m'unit aux personnes affichées sur les murs du corridor. Mais ils sont unanimes sur le fait que cette exposition leur parle, les émeut, les touche. Et rien ne pouvait me faire plus plaisir.

La soirée s'étire en longueur, et je redoute de plus en plus le face-à-face qui m'attend. Harvey n'est jamais bien loin même s'il reste discret, tenant sa promesse de se tenir à l'écart.

Je le retrouve une heure et demie plus tard, un verre d'eau pétillante à la main. Il m'invite à m'asseoir à sa table et me tend son verre. Je bois une gorgée et le lui rends.

— Ça va faire bientôt deux ans que je t'ai vue pour la première fois. Tu te souviens ?

— Oui.

— Parfois je me dis que, tous les deux, on s'est rencontrés au pire moment. J'en voulais à la terre entière à l'époque.

J'ai du mal à reconnaître l'homme assis en face de moi. Harvey est loin d'être loquace habituellement.

— J'en voulais à Julia. À Art. À ce médecin. Et même à Matt.

Je fronce les sourcils.

— Oui, à Matt. Tu n'as jamais ressenti la violence de cette vague qui emporte tout sur son passage ? Je lui en ai tellement voulu de m'avoir laissé. Pourquoi lui ? Pourquoi pas moi ? J'étais dans cette putain de voiture, tu comprends ?

Je sens ma mâchoire se crispier. Oh que oui, je comprends. Combien de fois me suis-je demandé pourquoi il a fallu que ce soit eux ? Combien de fois ai-je hurlé intérieurement qu'ils n'avaient pas le droit de m'abandonner ? Cet accident m'a mise à terre. J'ai cru que je finirais moi aussi par mourir, de tristesse, de détresse.

— Tu es arrivée, et je t'ai trouvée si... différente. Si belle. Mais j'avais tant de colère en moi que je me suis comporté comme un con. Deux années, Léo. Deux années où j'ai merdé. Où je n'ai pensé qu'à une chose : danser à nouveau. Et je l'ai fait. Putain, je l'ai fait.

Je reste silencieuse, ignorant totalement où il veut en venir.

— Je croyais être en rage contre la terre entière. Mais c'est grâce à toi que j'ai découvert que j'avais tort sur toute la ligne. Le seul responsable de tout ça, c'était moi. Et cette idée était juste inacceptable. Insupportable. Deux ans, Léo, c'est le temps qu'il m'a fallu pour me pardonner.

Ses paroles résonnent en moi et me touchent profondément.

— Je t'aime, Léo. Depuis le premier jour. Toutes ces fois où je t'ai blessée, je t'aimais. La danse était mon excuse pour justifier mes choix, mes décisions, ma fuite en avant. Sauf que lorsque je suis remonté sur scène, après tous ces mois d'efforts pour y parvenir, je n'ai ressenti qu'un putain de vide abyssal.

Il m'aime ?

Les informations arrivent dans mon cerveau au compte-gouttes. Je suis dans un état second, incapable de définir si ce qui se passe est réel ou si je suis au fond de mon lit en train de rêver.

Harvey prend ma main dans la sienne, me ramenant à la réalité.

— C'est là que j'ai pris conscience que ce qui était pire que de ne plus pouvoir danser, c'était de ne plus t'avoir dans ma vie.

Une boule se forme dans ma gorge, rendant ma respiration difficile et douloureuse.

— Deux ans, Léo. Et toi, combien de temps te faudra-t-il pour me pardonner ?

Que dois-je répondre à cela ? Qu'est-ce que je ressens, là, maintenant ? Tout est si flou dans ma tête.

Je regarde nos mains enlacées, puis relève le visage pour contempler cet homme qui m'a causé tant de peine. Je nous déteste tellement pour cette relation gâchée. Je tente de mettre de l'ordre dans mes idées encore décousues et m'éclaircis la voix.

— Il y a des choses que je t'ai déjà pardonnées. Pour Matt, parce que je n'avais pas à t'en vouloir pour ça. J'ai fait un amalgame avec papa et Victor et j'ai eu tort. Pour le reste, je crois que tu as raison. On s'est rencontrés à un moment compliqué de notre vie et on a tous les deux fait des erreurs. J'ai douté de ta version au sujet de Julia et je m'en excuse. Mais c'est comme ça. Le passé est ce qu'il est. Je regrette que tu n'aies pas réussi à te confier à moi pour partager tes doutes, tes craintes. Mais peut-être que je n'étais pas prête à les entendre, moi non plus. Je ne sais pas quoi te dire de plus...

Je pince les lèvres une fraction de seconde, déclenchant une lueur de désespoir dans ses yeux.

— Dis-moi que tu vas nous redonner une chance. Léo. S'il te plaît, dis-le-moi.

Je suis tiraillée entre mes sentiments pour lui et mon instinct de protection.

— J'ai si peur, Harvey. J'ai mis des mois à accepter l'idée de vivre sans toi. Alors recommencer...

Il acquiesce d'un signe de tête, compréhensif.

— Est-ce que tu ressens quelque chose pour moi ?

Oh que oui ! C'est bien le problème...

— Ça a toujours été toi, Harvey. Et je peux te dire que deux ans, c'est long...

— Oui, je sais, mais je n'ai pas su aller plus vite, s'excuse-t-il.

Un long silence s'installe entre nous, nous nous noyons dans les yeux de l'autre. Lorsque je reprends la parole, c'est pour formuler une requête à laquelle Harvey est loin de s'attendre.

— Danse avec moi.

— Qu... Quoi ?

— Nous n'avons jamais dansé ensemble. On pourrait déjà commencer par ça, non ?

— Tu veux dire que...

— Je ne sais pas ce que je veux dire. Ce que je sais, c'est que je t'aime, moi aussi.

Un sourire charmeur fend son visage. Il se lève, me tend la main et m'embarque sur la piste de danse.

— Je reviens, ne bouge pas.

Il s'éloigne de moi, souffle deux mots au DJ et revient, l'air malicieux.

Lorsque la musique de *Cry to Me*¹ jaillit des enceintes, je saisis exactement le message qu'Harvey veut me passer. Il me murmure au creux de l'oreille le texte que je connais par cœur :

— « J'ai peur de ce que je vois, de ce que je fais et de ce que je suis, mais le plus terrible c'est que j'ai peur de sortir de cette chambre et de ne plus jamais ressentir ce que je ressens. Je peux plus me passer de toi, j'te jure². »

Je ne peux m'empêcher de rire.

Il me saisit les bras, les enroule autour de sa nuque et nous fait danser, comme jamais je n'avais osé le faire auparavant. Mais je me fiche du regard des autres. Je savoure la sensualité de l'instant, il est mon Johnny Castle, je suis sa Frédérique Houseman.

Sans le porté.

1. Titre de la BO de *Dirty Dancing*.
2. Réplique de *Dirty Dancing*.

CHAPITRE 52

Mercredi 2 février

— Alors, qui veut commencer ce soir ?

— Moi, m’empressé-je de dire.

— OK, on t’écoute, Léo.

— Bon, voilà, je voulais vous annoncer que...

— Putain, tu quittes le groupe ! lâche Bénédicte.

Nos têtes se dirigent tout droit vers celle qui n’a eu de cesse de nous reprendre sur notre langage.

— Oui, bon, ne me regardez pas comme ça. Il m’arrive de jurer, moi aussi !

Les têtes pivotent à nouveau dans ma direction.

— Bénédicte a raison, je vais mieux alors j’imagine que ce moment ne devrait plus tarder. Je me sens presque prête. Mais non, ce n’est pas ça !

J’ose un regard vers François. Je me souviens parfaitement de notre conversation il y a un peu plus d’un an, lorsque Simon est parti. Ses mots sont ancrés dans ma mémoire, et je me les répète de plus en plus ces derniers temps. Je crois que, à vrai dire, je suis déjà prête à partir mais que cette idée me rend encore trop triste.

— Harvey et moi, on s’est retrouvés.

— Je croyais qu’il s’appelait Art.

Cette voix qui chuchote à l'oreille de Sophie, c'est celle de Sébastien, le petit nouveau.

— Sébastien, tu sauras que le gymnase résonne énormément et qu'on entend absolument tout. On te racontera toute l'histoire quand Léo aura le dos tourné, OK ? lance Jean-Pierre.

J'étouffe un rire. Sacré Jean-Pierre.

— Mais c'est formidable, on attendait tous cette nouvelle impatiemment ! s'enthousiasme Bénédicte.

— Allez, raconte-nous, on veut *tout* savoir ! enchaîne Sophie.

— Oui, enfin, pas tout, tout, tout, s'inquiète Bénédicte.

— On va laisser Léo décider de ce qu'elle a envie de partager avec nous, déclare François.

Je les observe intervenir un à un, amusée, et me dis que, non, je ne suis pas encore tout à fait prête à les laisser.

— Bridget ?

— Arrête avec ce surnom ridicule ! m'insurgé-je.

— Je vais y réfléchir. Bon... Mes parents viennent me retrouver pour dîner le jeudi 17. Ça te dirait de te joindre à nous ?

Je reste stupéfaite quelques secondes, la main figée dans mes cheveux, la bouche entrouverte.

— Attends. Tu... Tu me présentes officiellement à tes parents ? Ils sont au courant au moins pour nous deux ?

— Oui, et sache que ma mère te déteste déjà. Donc pas de pression.

Je m'empare du coussin du canapé et le lui balance en pleine tête.

— Tu n'es pas cool ! Je vais encore plus stresser maintenant.

— Si ça peut te rassurer, elle te préfère à la danse.

— C'est déjà ça...

Je souris à la blague d'Harvey, mais une part de moi est affectée par le fait que sa mère me haïsse. Si je ne la porte pas dans mon cœur, moi non

plus, rien ne me ferait plus plaisir que les relations entre nous tous s'améliorent et qu'on puisse passer du temps ensemble sans que ça tourne au pugilat. La vie est trop courte pour que de vieilles rancœurs la gaspillent.

Jeudi 17 février

— Léo, tu es prête ? On va vraiment être en retard cette fois !

— Oui, oui, oui, j'arrive.

Je lève les yeux au ciel face à tant de pression.

— Et ne lève pas les yeux au ciel !

Mais comment il fait ?!

Je récupère la clé USB après m'être assurée que les éléments étaient bien chargés et, avant de sortir de la chambre d'Harvey, je vérifie une dernière fois ma tenue. Robe noire, ajustée ni trop ni trop peu, les cheveux coiffés d'une tresse en épi, un maquillage léger. Je jette un œil à mon paquet de cigarettes et décide de le laisser là. J'ai fortement réduit ma consommation, ce dont me félicite Harvey, mais je préfère faire abstinence complète devant sa mère. Inutile de jeter de l'huile sur le feu.

C'est main dans la main que nous entrons dans une des plus célèbres brasseries de la capitale, aux banquettes arrondies et aux chaises tapissées du même tissu bleu paon. L'endroit est déjà bondé. Lorsque nous arrivons à notre table, Richard, le père d'Harvey, nous accueille chaleureusement, ne cachant pas son plaisir de partager un moment avec son fils. Leurs relations se sont légèrement améliorées depuis qu'Harvey a atteint ses objectifs – remarquer puis redanser –, mais les tensions entre mère et fils sont encore nombreuses. Preuve en est la petite entrée en matière d'Elisabeth.

— Tu es en retard.

Tu = vous.

— De quinze minutes. Tu sais ce que c'est, Paris.

Il reste incroyablement stoïque, comme si tout ce qu'elle disait glissait sur lui.

Sauf que cela n'est que le hors-d'œuvre. J'ai d'ailleurs droit à un vague bonjour, maman Forester étant impatiente de descendre son fils en flèche.

— Franchement, tu trouves que c'est une vie de bouger d'une ville à une autre dans un bus ?

Les efforts d'Harvey pour rester impassible faiblissent rapidement.

— Et tu feras quoi après ça, hein ? Tu trouves que c'est une vie de ne pas savoir où tu seras dans six mois ? Tu ne peux rien construire ! Rien du tout.

À chaque réponse d'Harvey, sa mère se tend, démontrant à tous qu'elle lui en veut de ne pas être le fils qu'elle aurait aimé avoir. Comme quoi, on a tous des deuils à faire. Sauf que cette femme n'en a absolument pas conscience.

La patience d'Harvey finit par s'étioler, malgré les tentatives de son père pour détendre l'atmosphère et changer de sujet. Mais, immanquablement, la danse revient au cœur de la conversation.

— Je m'inquiète pour toi. Tu feras quoi, après ?

— Après quoi, maman ? Précise ta pensée !

Harvey est désormais excédé.

— Lorsque tu ne décrocheras plus d'audition !

— Je deviendrai gay et SDF. Ça te va comme réponse ?

L'attention des personnes attablées alentour se reporte brutalement sur nous. Le rouge monte aux joues d'Elisabeth.

— Arrête, Harvey, tu nous fais honte, chuchote-t-elle.

— Au moins, je te fais ressentir quelque chose.

Il se lève de table et me tend la main.

— Viens, je crois que le repas est terminé.

Je m'excuse poliment auprès de M. et Mme Forester, triste et déçue pour Harvey de la tournure de la soirée. Malgré son attitude détachée à

l'évocation de cette sortie familiale, il ne fait aucun doute qu'il l'attendait impatientement et qu'il espérait une vraie réconciliation avec ses parents, comme celle que je nous ai accordée. Je lui emboîte le pas, saisissant la main qu'il me tend.

Merde, j'ai failli oublier.

— Attends-moi, je reviens.

Je fais marche arrière et me rassois à ma place, sous l'œil intéressé des clients les plus proches de notre table. D'un ton extrêmement calme, je choisis de m'adresser exclusivement à jolie-maman, alias Mme Forester.

— Vous savez qu'on n'est pas si différentes, toutes les deux. Nous avons chacune un deuil à faire. Sauf que j'ai fait le mien et que vous n'avez pas commencé le vôtre. Votre fils est un incroyable danseur. Et il a tant de qualités que nous n'aurions pas assez d'une soirée pour que je vous en fasse la liste. Le fils que vous imaginiez était quoi ? Un financier bourré de fric ? Il entrait dans un cadre bien formaté ? Vous devriez être heureuse et fière de la force de caractère d'Harvey, de sa beauté physique comme de sa beauté intérieure. Elle est là, votre richesse, juste devant vos yeux. Harvey sans la danse, ce n'est plus Harvey. Quand réaliserez-vous la chance que vous avez d'être là, tous les trois ? Quand arrêterez-vous de perdre ce temps précieux que vous ne partagez pas ensemble ? Oui, je sais, je ne suis qu'une gamine qui fume comme un pompier. Mais je suis surtout une jeune femme qui a perdu son père et son frère, et qui sait qu'une fois que les gens qu'on aime ne sont plus là il est trop tard pour leur dire à quel point on les aime. Il est trop tard pour tout.

Je farfouille dans mon sac et en sors la clé USB avant de la provoquer.

— J'avais envie de vous présenter votre fils. Vous verrez, c'est un homme admirable, élégant, talentueux. D'autant plus quand il danse.

Je dépose la clé délicatement sur la table et les salue.

— Monsieur et madame Darcy.

Je croise le regard de Richard, le remercie pour son sourire reconnaissant et file retrouver l'homme que j'aime.

Harvey est en train de trépigner d'impatience à l'entrée du restaurant.

— Qu'est-ce que tu leur as dit ?

— Oh ! hé, il fallait être là si tu voulais le savoir ! le taquiné-je.

— J'aurais bien voulu mais, à la manière dont tu as cloué le bec à ma mère, j'avoue que je n'ai pas osé.

Il dit cela sur le ton de la plaisanterie, mais je sais qu'au fond de lui il espérait que ce dîner se passerait bien. C'est sans doute pour cela qu'il n'a pas eu la force de revenir nous rejoindre.

— Je n'ai rien dit de particulier. Juste la vérité sur qui tu es.

— Et je suis ?

— Incroyablement sexy dans ce costume, éludé-je en m'agrippant au revers de sa veste.

Je me hisse sur la pointe des pieds et l'embrasse passionnément, cherchant à lui prouver à quel point je l'aime et je l'admire. Il me rend mon baiser avec ferveur.

— Pourquoi une clé USB ? me murmure-t-il à l'oreille.

— Pour qu'elle découvre celui que tu es vraiment.

— Encore une réplique de *Dirty Dancing* ?

— Ah oui, tiens, je n'ai même pas fait exprès cette fois ! Allez, rentrons, je vais te montrer ce qu'il y a sur cette clé.

Alors que je m'élançai à l'extérieur, il me retient par le bras et m'oblige à lui faire face. Il entoure mon visage de ses mains et dépose sur mes lèvres un doux baiser. Je l'enlace, désireuse de faire durer l'instant. Il est le premier à interrompre notre baiser. Il plonge son regard ébène dans le mien et me souffle de sa voix suave :

— Je t'aime, Léo.

— Je t'aime, moi aussi.

CHAPITRE 53

Huit mois plus tard...

— Salut, Léo ! Tu cherches Harvey ?

— Oui, je voulais lui dire un mot avant la représentation.

— Viens, je te conduis à lui.

Elisa, la partenaire d'Harvey, me montre le chemin. Nous quittons au pas de course le vestibule pour gagner le deuxième étage. Les coulisses de ce gigantesque théâtre sont un véritable labyrinthe. La suivre est un parcours du combattant. Seule, je me serais déjà perdue dans le dédale de couloirs, dont les couleurs neutres tranchent avec le rouge velours des fauteuils et du manteau d'Arlequin de la grande salle. J'aperçois en chemin le foyer des acteurs et un tas de portes identiques qui cachent tantôt des loges, tantôt des ateliers.

— Tiens, il est par ici.

— Merci, Elisa ! Et merde pour la première !

Elle me sourit, se retenant pour ne pas dire le « merci » qui porterait la poisse.

Je frappe doucement à la porte.

— Harvey ?

Il sort de la loge en entendant ma voix.

— Léo ? Tout va bien ? s'enquiert-il, alarmé.

— Oui, très bien. Je...

Je me balance d'un pied sur l'autre, ignorant toujours si c'est une bonne idée qu'il sache.

— Je ne sais pas si je dois te le dire maintenant ou après la représentation, alors...

— Toi, si tu me dis ça, c'est qu'il y a quelqu'un que je connais dans la salle ! déclare-t-il d'un ton soupçonneux. C'est qui ?

— Putain, mais comment tu fais ?

Il rit, fier de m'avoir percée à jour aussi facilement.

— Je te connais par cœur ! Tu ne peux rien me cacher. Alors, c'est qui ?
Lola ?

— Non.

Il tente plusieurs autres noms, principalement ceux de danseurs qui seraient venus assister à cette première, mais il fait évidemment chou blanc. Il faut dire que je suis moi-même tombée de ma chaise quand ils m'ont annoncé qu'ils venaient.

Allez, tire d'un coup, comme un sparadrap !

— Tes parents !

Je grimace légèrement, appréhendant sa réaction.

— Mes... parents ?

Il me regarde d'un air dubitatif.

— Oui.

— Tu es sûre ? Ils sont là ? Où ?

Maman, sors de ce corps !

— Oui. Oui. À côté de moi.

— Mais où vont s'installer Angie et Alex ?

Je lève les yeux au ciel.

— Ce que tu es long à la détente... Angie et Alex ne viendront pas. Je voulais te faire la surprise. Je ne t'ai rien dit jusqu'à ce soir parce que j'avais trop peur que tes parents changent d'avis...

— C'est toi qui les as convaincus ? Comment tu as fait ?

— Une petite clé USB, et le tour était joué.

Il me prend dans ses bras et me fait tourner si vite que je me mets à rire.

— Alors, tu es content qu'ils soient là ?

— Plus que content. C'est... Ça signifie beaucoup, pour moi, tu sais. Merci.

Son air grave m'ébranle. Je l'enlace et le serre aussi fort que je le peux, pour lui montrer que ce qu'il ressent compte énormément pour moi, que je serai toujours là pour lui et que je le soutiendrai dans chacun de ses choix.

— En scène dans dix minutes ! annonce le régisseur de scène.

— Je file ! Un gros gros merde !

Je me perds sur le chemin du retour, mais arrive à temps pour admirer le lever de l'épais rideau rouge. Lorsque le décor de *Moulin Rouge* est dévoilé, je m'émerveille. J'ose un regard en coin en direction de mes beaux-parents. Richard sourit d'impatience tandis que les yeux de Mme Forester pétillent malgré ses efforts pour paraître indifférente. Je savoure cette réussite. Les photos ont parlé, Elisabeth ne pouvait nier l'évidence. Mais surtout, en venant ici, elle envoie un message fort à Harvey, celui d'une possible réconciliation. Elle est prête à l'accepter comme il est. Le chemin sera long, mais le plus dur est fait.

On ne peut pas tricher avec l'émotion. Si Richard et Elisabeth connaissaient les talents de danseur de leur fils, ils ignoraient qu'il avait également un timbre de voix incroyable. Le succès de cette première représentation est indiscutable, comme l'attestent les acclamations de fin de spectacle qui n'en finissent pas.

J'entame mentalement une danse de la victoire lorsque je saisis l'échange de regards éphémère entre Harvey et ses parents. Pendant une

fraction de seconde, une vague émotionnelle submerge l'homme que j'aime. Puis, après une dernière révérence, le rideau tombe.

— C'était... bien, lâche Mme Forester.

— Arrête, Elisabeth. Tu peux le dire ! Il a été génial ! Fabuleux ! Regarde autour de toi ce qu'il a partagé avec tous ces gens ! Écoute-les parler de notre fils. Léonor, est-ce normal que j'aie envie de crier à tout le monde que c'est *mon* fils qui était là, sur cette scène ?

— Oui, le rassuré-je en riant. C'est tout à fait normal !

Elisabeth nous regarde d'un air étrange, tour à tour, et sans que je le voie arriver se met à pleurer à gros sanglots.

Merde. Qu'est-ce qu'elle a ?

Richard la prend dans ses bras, l'air perdu.

— Elisabeth ? Ça ne va pas ? s'inquiète-t-il.

À travers les sanglots, nous entendons un seul mot :

— Si...

Elle se redresse, sort un mouchoir de son sac pour sécher ses larmes et ose enfin affronter son mari.

— Je suis fière de lui.

— Alléluia ! m'entends-je crier.

Mince, j'ai dit ça à voix haute ?!

Il est 3 heures du matin lorsque nous rentrons chez Harvey. La soirée a été riche. Si riche qu'il est épuisé, physiquement mais surtout nerveusement je crois. Nous nous affalons tous les deux sur le canapé.

— Quelle soirée ! Mais quelle soirée ! Tu réalises, Harvey ?

Il pivote la tête dans ma direction, sans la relever du dossier, un sourire fatigué sur les lèvres.

— Tu as été éblouissant, tu attirais tous les regards. Tu as une telle présence sur scène, c'est... Il n'y a pas de mots, en fait ! Et tu sais ce qui est dingue ?

— Non, quoi ?

— C'est que ce mec formidable est à *moi* ! À *moiiiiii* !

Je grimpe sur lui pour appuyer mes propos et l'embrasser fougueusement.

Mais un rictus de douleur me stoppe dans mon élan.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Je t'ai fait mal ? T'es blessé ?

— Je ne sais pas, ça a commencé pendant le spectacle. J'ai sans doute voulu trop en faire pour cette première, explique-t-il avec désinvolture.

— Tu as mal où ?

— Cuisse, répond-il.

— Laquelle ? demandé-je, alarmée.

— Ce n'est rien, Léo.

— Laquelle ? répété-je.

Il soupire, et je devine qu'il s'agit de la gauche avant même qu'il le dise. Sans réfléchir, je me lève et attrape mon téléphone.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'appelle un taxi. On va à l'hôpital.

— Léo...

Je tremble tellement que je mets des heures à entrer mon identifiant dans l'application de malheur.

— Léo !

Harvey s'empare de mon téléphone pour retenir mon attention. Sauf que je suis trop paniquée pour cela.

— Je vais bien. Je suis juste fatigué, OK ? Si ça ne va pas mieux demain, j'irai consulter un médecin.

Je me rassois à ses côtés, les pieds de nouveau sur terre.

— Promis ?

— Oui. Bien sûr, c'est promis. Allez, viens là.

Je me blottis contre lui et m'endors à l'endroit où je me sens le plus en sécurité : dans ses bras.

— Léo ?

— Hum...

— Léo ! Réveille-toi.

Je me redresse, courbaturée de m'être endormie dans une position inconfortable.

— Je... Je crois qu'il faut que j'aille à l'hôpital.

Son teint est livide, et il semble affolé.

— Quoi ? Merde !

Mes yeux se dirigent immédiatement sur sa cuisse. Je pose la main délicatement sur l'endroit qui le fait souffrir.

— C'est bouillant, Harvey.

Il pince les lèvres et acquiesce, le regard trahissant sa panique.

Il le sait déjà.

— Cette douleur... Je... Je crois que la bactérie est revenue.

Non, non, non, non, non.

Pas ça. Pas lui. Pas après tout ce qu'il a traversé.

Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

Dites-moi que je rêve, que tout cela n'est pas réel. Ça ne peut pas l'être.

Harvey...

CHAPITRE 54

(Conseil de chanson pour accompagner la lecture de ce chapitre : Bang Bang de Nancy Sinatra.)

Appeler un taxi, préparer quelques affaires, lui dire de prendre le dossier médical d'une époque qu'il pensait derrière lui, arriver à l'hôpital, être séparée de lui, le regarder jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un point à l'horizon, prévenir les proches et attendre.

Attendre, la boule au ventre.

Attendre encore.

Pleurer dans les bras d'Angie.

Demander des nouvelles à des blouses blanches qui ne peuvent rien vous dire.

Expliquer l'inexplicable à ses parents épouvantés.

Attendre.

Pleurer.

S'endormir.

— Léonor ?

Je me redresse aussi vite que l'éclair. Je n'étais pas endormie, j'étais en veille.

— Le médecin veut nous parler, m’annonce Elisabeth. Venez.

Je me lève et remarque tout de suite celui qui nous attend. Ses baskets blanches, son pantalon assorti, sa longue blouse blanche avec trois stylos clipsés sur la poche de devant. Sa mâchoire est crispée, et il a l’air particulier de celui qui s’apprête à annoncer l’impensable, avec ce putain de regard compatissant.

Je ne saurais dire comment il a commencé son petit laïus. Mon cerveau n’a retenu que quatre mots. Rien d’autre.

Embolie pulmonaire. Mort. Condoléances.

Embolie pulmonaire. Mort. Condoléances.

Mort.

Mort.

Mort.

Je m’écroule à genoux, d’abord incapable de dire quoi que ce soit, me répétant ce mot qui ne peut pas définir Harvey. Puis un cri de douleur résonne dans le hall. Le mien. Mon cœur se déchire, ma gorge me fait mal, et les larmes perlent avant de couler abondamment.

— Non. Non. Non. Non. NON. NON ! !

Je sens des bras m’entourer.

— Ma puce, je suis tellement désolée, dit Angie en pleurant.

Pas Harvey. Pas lui, putain. Pas Harvey.

Je m’installe au premier rang, à côté d’Elisabeth et de Richard. On m’a dit que c’était ma place. Je les écoute un à un me présenter leurs condoléances avant d’aller s’installer sur un banc. Ils ont tous fait le déplacement dans l’église du village de banlieue où Harvey a grandi.

François, Simon, Sophie, Jean-Pierre et Bénédicte.

Angie, Alex et Ed.

Lola, maman et papé.

Elisa et toute la troupe de *Moulin Rouge*.

Ceux de *Dirty Dancing*.

Art.

J'ai séché mes larmes parce que, aujourd'hui, je me dois d'être forte et de faire honneur à celui avec qui je m'imaginai déjà partager ma vie entière.

Papé, Lola et maman se sont assis près de moi. Je sens leurs regards inquiets se tourner régulièrement dans ma direction. Je suis dans un état second, comme si je n'étais pas vraiment là, avec eux. C'est le cas. À cet instant, mon corps, mon cœur et mon âme tout entière sont avec Harvey.

Lorsque le cercueil de frêne est placé devant nous, je m'enfonce dans le déni. Je ne veux pas réduire cet au revoir à ça, à ces quatre planches. Je ferme doucement les yeux et retrouve l'homme merveilleux qui nous a si soudainement quittés. Son sourire, ses yeux ébène, ses fossettes, les grains de beauté qui parsèment son si beau visage. Sa grâce, sa force, son amour pour moi.

La cérémonie s'écoule sans que j'y prête attention, absorbée par ce moment d'intimité.

— Léo ? C'est à toi, ma chérie.

Je tourne le visage vers ma mère dans un rythme presque robotique et me lève, prête à rendre un dernier hommage.

D'un signe de tête, je donne un ordre à Alex et Ed qui, le plus rapidement et discrètement possible, installent le matériel de projection.

Je prends place derrière le pupitre et, d'une voix grave et étonnamment claire et posée, commence la lecture des pages que j'ai noircies dans la nuit, citant quelques vers de Paul Éluard.

— « Nous voici aujourd'hui au bord du vide/ Puisque nous cherchons partout/ Le visage que nous avons perdu./ Il était notre avenir et nous avons perdu notre avenir./ Il était des nôtres/ Et nous avons perdu cette part de nous-mêmes.¹ ».

Je termine la lecture du poème, m'arrête une seconde, balayant la triste assemblée de mes yeux probablement rougis par les larmes, et reprends avec des trémolos irrépessibles :

— J'ai appris énormément de choses grâce à Harvey. Il m'a offert le champ infini des possibles. Le pardon, la reconstruction, l'avenir, l'amour. Il me manque tellement. Je ne sais pas comment je vais faire pour vivre sans l'homme que j'aime à mes côtés. Le champ des possibles vient de disparaître brutalement. Il me faudra du temps pour le retrouver. Mais je sais désormais qu'il existe.

Je me mords les lèvres pour tenir bon, puis lance à l'aide d'une télécommande le fichier que j'ai préparé méticuleusement ces derniers jours.

Je sens les regards posés sur moi se détacher un à un pour admirer sur l'écran blanc l'homme le plus fascinant que cette Terre ait porté selon moi. Les clichés défilent, révélateurs de la beauté d'Harvey, de ses qualités artistiques et de cette lueur enflammée qui animait ses yeux lorsqu'il dansait. Des photographies plus personnelles, à tout âge, apparaissent ici et là, en parfaite harmonie avec le fond musical que j'ai scrupuleusement sélectionné. *Epilogue* de Justin Hurwitz². Choisir une comédie musicale me semblait parfait pour la circonstance. Ce titre est d'une intensité désarmante, oscillant sans cesse entre joie et tristesse, entre rêve et réalité, entre toujours et plus jamais.

J'avais sept minutes et quarante secondes pour résumer la vie de mon bien-aimé. Je savais que c'était bien insuffisant pour leur raconter, à tous, qui était vraiment Harvey.

— Harvey et moi, on s'est confié un tas de choses. Des trucs utiles comme parfaitement inutiles, des secrets inavouables, des rêves plus ou moins réalisables. Je me souviens de cette fois où je lui ai raconté les obsèques de mon père et de mon frère. C'était un moment si... triste. Il m'a écoutée et m'a dit que, dans certaines religions, les gens mettaient les

larmes de côté et faisaient la fête. Cela ne signifie pas qu'ils n'ont pas de chagrin, ils ont juste une manière différente de faire leurs adieux. Il a poursuivi, avec son habituel sourire, et m'a lâché : « Léo, ce serait vraiment incroyable si, à mes obsèques, la musique de *Pulp Fiction* retentissait et que tout le monde se levait pour danser. Ce serait un chouette moyen de m'accompagner dans mon dernier voyage. » Je lui ai répondu que ce serait impossible, que ce serait complètement dingue. Personne n'a envie de danser dans ces moments-là, pas vrai ? Vous savez ce qu'il m'a rétorqué, avec son sourire ravageur ? Que rien n'était impossible et qu'il avait quand même bien le droit de choisir sa dernière volonté.

L'écran est désormais figé sur l'image d'Harvey, époustouflant de présence au moment de sa dernière révérence sur scène lors de sa première et dernière représentation de *Moulin Rouge*. Je me saisis de la télécommande pour lancer la musique *You Never Can Tell* de Chuck Berry.

La foule me scrute, interdite. Le prêtre n'a pas l'air ravi d'entendre la bande originale d'un Tarantino dans son église.

— Dansons, les amis. Dansons pour Harvey.

Art est le premier à se lever. Il se dirige vers ses anciens partenaires de tournée, qui ne tardent pas à le rejoindre. La scène semble irréaliste.

Angie, Ed, Alex.

Simon et Sophie.

Lola et maman.

Tous ces danseurs qui ont connu Harvey et ont partagé la scène avec lui.

Elisabeth et Richard.

Tous dansent le twist.

Je regarde une dernière fois l'image sur l'immense écran blanc et laisse les larmes couler.

1. Extrait du poème de Paul Éluard, « Au bord du vide ».

2. Morceau de la bande originale *La La Land*.

CHAPITRE 55

— Léo, ma puce, réveille-toi !

Angie me secoue violemment.

— Ne pleure pas, Léo. Viens, viens là. Je suis là. Ça va aller. Je te le promets.

J'ai l'esprit complètement embrumé. Mes yeux me font mal, bouffis d'avoir tant pleuré. Puis, peu à peu, je réalise où je suis.

— Putain..., murmuré-je dans ses bras, le souffle douloureusement court.

— Chut, ça va. Tout va bien.

— Il... Il était mort. Angie. Il était mort.

— Ce n'était qu'un mauvais rêve. Tout va bien, j'en suis sûre. Tu veux un café ?

— Oui, bien corsé, dis-je en me frottant énergiquement le visage.

Je m'adosse à la chaise inconfortable de la salle d'attente, ferme les yeux, soulagée que cette scène apocalyptique ne soit pas réelle, priant pour qu'elle ne soit pas prémonitoire. Ce que j'ai ressenti avait l'air tellement vrai. J'inspire et expire longuement, sommant mon corps de retrouver un peu de sérénité.

Je remercie Angie pour le café qu'elle me tend et en avale une gorgée. Lorsque le médecin s'approche des parents d'Harvey et réveille Elisabeth, endormie sur l'épaule de son époux, j'accours pour entendre les nouvelles.

S'il est vêtu comme dans mon cauchemar, son visage semble beaucoup moins grave. Serait-ce bon signe ? Je ne peux m'empêcher de l'espérer.

— On a fait tous les examens pour s'assurer que la bactérie n'était pas réapparue. Vous pouvez être rassurés, tout va bien. C'est juste musculaire. Quelques jours de repos, et il sera de nouveau sur pied.

Putain de bordel de m...

Je me délecte de chacun des mots qui sortent de la bouche de cet homme en blouse blanche.

— Il pourra reprendre la danse ? lance sa mère.

Ne me dites pas que...

— Parce que la danse, c'est toute sa vie, vous comprenez.

Je la regarde, éberluée par l'inquiétude qui déforme sa voix.

— Oui, bien sûr. Dans quelques jours, répète-t-il patiemment. Harvey est en train de se rhabiller, mais il réclame une certaine Léonor.

Mon cœur bondit de joie.

— C'est moi.

— OK, suivez-moi.

Après le drame que vient de me faire vivre mon inconscient, malgré l'inhospitalité des lieux, je me sens presque sur un nuage.

Tout va bien.

Je me répète ces mots, encore et encore. Ils sont magiques.

Je m'arrête sur le seuil de la porte désignée par l'interne et contemple en silence celui que j'ai cru avoir perdu pour toujours.

— J'ai rêvé que tu étais mort, lâché-je, mes sanglots reprenant de plus belle.

— Mais Léo...

D'abord figé de stupéfaction, il s'élançe vers moi et me prend dans ses bras.

— Je vais bien.

Je me détends peu à peu, savourant le battement régulier de son cœur qui résonne contre mon oreille.

— J'ai eu tellement peur que cette saloperie soit revenue. J'ai été ridicule, s'excuse-t-il.

— Deux précautions valent mieux qu'une, le rassuré-je. Tu as eu le bon réflexe. Et je te remercie d'être vivant.

— Je t'en prie, dit-il en riant. Tout le plaisir est pour moi.

— Je t'aime, Harvey.

Il resserre son emprise et s'écarte légèrement, pour plonger le regard dans le mien. Son souffle balaye mon visage.

— Viens vivre avec moi, m'intime-t-il, me prenant par surprise.

— Quoi ?

— Je t'aime. Je ne veux plus passer une seule nuit loin de toi. On est prêts, tu ne crois pas ?

Un large sourire se dessine sur mes lèvres. Je me hisse sur la pointe des pieds et l'embrasse délicatement, apaisée. Après cet abîme que j'ai ressenti pendant ce qui n'était, fort heureusement, qu'un affreux cauchemar, je réalise que, oui, on l'est.

— Pendant quelques minutes, j'ai ressenti une douleur immense. Je ne peux pas imaginer ma vie sans toi à mes côtés. Je crois que j'en mourrais. Je t'aime, Harvey, je ne pensais pas que j'étais capable d'éprouver un sentiment aussi fort, aussi intense, aussi vrai. Je ne veux plus qu'on se quitte. Jamais.

Il boit mes paroles, me fixant intensément.

— Ça veut dire oui ?

— Oui, Billy Elliot, ça veut dire oui.

Remerciements

J'ai l'intime conviction que, dans la vie, il n'y a pas de hasard. Ce n'est donc pas un hasard si j'ai croisé la route d'un formidable danseur professionnel, Loïc Marchi.

C'est à toi, Loïc, que s'adressent mes premiers remerciements. Merci de ne pas m'avoir prise pour une folle lorsque je t'ai contacté pour te parler de mon projet de roman. Merci pour cette rencontre qui m'a marquée bien plus que tu ne l'imagines. Tu as répondu avec précision à mon avalanche de questions, me démontrant que la danse fait partie de toi. J'ai pris un immense plaisir à découvrir ton univers. Merci de m'avoir confié un bout de ton histoire si personnelle. C'est grâce à toi qu'Harvey est ce qu'il est, quelqu'un qui revient de loin, un écorché vif, un battant, un homme qui croit en ses rêves et se donne les moyens de les atteindre. Il y a beaucoup de toi en Harvey (sauf son langage et son attitude parfois ignoble, évidemment, puisque ce roman est une fiction, rappelons-le !). Et tu as raison, la routine, c'est chiant.

Merci à mon équipe de choc de bêta-lectrices, Muriel et Vanessa. Merci à vous deux de m'avoir soutenue et encouragée. Sans votre aide précieuse, je n'aurais pas réussi à mettre un point final à l'histoire d'Harvey et Léonor. J'ai aimé vous faire changer d'avis à plusieurs reprises sur l'homme qu'il fallait à notre Léo.

Merci à toi, ma Gwen, d'avoir sacrifié une nuit pour faire la connaissance de Billy Elliot. Merci pour nos échanges autour de l'écriture, notre passion commune.

Merci à ma première lectrice officielle, ma chère Amélie. J'avais besoin de savoir ce que tu pensais de cette histoire, et tu as su trouver les mots pour m'épauler (la bise à Victor).

Un grand merci à HQN et en particulier à Florence pour ce travail éditorial incroyable que nous avons réalisé. Alors, oui, j'ai souffert, mais quand je vois le résultat final je me dis que ça en valait vraiment la peine.

Un tout dernier merci pour vous, lectrices et lecteurs. Merci pour votre confiance. J'espère que vous avez passé un agréable moment avec ces mots que j'ai soigneusement choisis pour Léonor et Harvey mais surtout pour vous.

Et n'oubliez pas une chose fondamentale. On ne laisse pas Bébé dans un coin. Jamais.

Harlequin HQN[®] est une marque déposée par HarperCollins France S.A.

© 2020 HarperCollins France S.A.

Conception graphique : Tangui Morin

© Dragosh - stock.adobe.com

ISBN 978-2-2804-4932-8

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Tél : 01 45 82 47 47

www.harlequin-hqn.fr